



SE TROUVE AUSSI:

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9;

A LYON,

CHEZ PÉRISSE FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE MERCIÈRE, N° 33.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT,
rue du Colombier, n° 30.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

SERMONS POUR LE CARÊME.

TOME PREMIER.





A PARIS,
CHEZ MÉQUIGNON FILS AINÉ, ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10;
M. DCCC. XXII

SERMON

POUR

LE MERCREDI DES CENDRES.

SUR LE JEÛNE.

Cùm jejunatis. nolite fieri sicut hypocritæ, tristes.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites, Matth. 6. 16.

C'est l'Évangile que l'Église met à la tête de ces jours de salut et de miséricorde, et comme l'indiction d'un jeûne solennel imposé à tout le corps des fidèles, pour apaiser la colère du Seigneur, faire cesser les fléaux qui nous affligent, expier nos iniquités, nous rappeler dans les voies de la justice dont nous nous sommes égarés, rétablir la discipline des mœurs, si défigurée parmi les chrétiens; rapprocher, autant qu'il est possible, le relâchement de ces derniers temps, du zele et de la sainte austérité de nos pères; inspirer, par tous ces dehors lugubres, des sentiments de componction aux pé-

cheurs ; ranimer la foi et la piété des justes, et nous préparer tous à la joie et à la grâce de la résurrection.

Telles sont les vues que l'Église se propose dans l'institution de la loi du jeûne ; telle est la fin du précepte ; telles les grâces attachées, dans les desseins de Dieu même, à ce temps de renouvellement et de repentir.

Que pouvons-nous donc annoncer de plus heureux que l'ouverture de cette sainte carrière, à des pécheurs qui vont y trouver des moyens de pénitence ; à des âmes foibles qui verront les occasions de péché s'éloigner, et naître de toutes parts des facilités de salut ; à des justes dont la ferveur se ralentissant sans cesse, doit sans cesse se renouveler de peur de s'éteindre ; enfin à tous les fidèles, sur qui les larmes et les prières de l'Église vont ouvrir les trésors du ciel et attirer toutes les bénédictions de la grâce ?

Cependant, loin de voir arriver ces jours favorables avec une joie religieuse, on les craint, on les regarde presque comme des jours funestes et malheureux ; et il faut que l'Église nous ordonne aujourd'hui de bannir de nos jeûnes l'abattement et la tristesse : *Nolite fieri tristes.* Insensés ! dit saint Ambroise, nous allons triompher de la chair et du démon par le secours de cette sainte abstinence ; la douleur et la tristesse siéent-elles bien à la vic-

toire? Que l'ennemi seul craigne ces jours heureux ; qu'il s'afflige de voir arriver ce temps de propitiation, dont la grâce va se servir pour délivrer du péché tant d'âmes criminelles ; qu'il tremble de voir tous ces dehors consolants de pénitence, et tout cet appareil de miséricorde que la bonté de Dieu prépare aux pécheurs. Mais pour vous, mes Frères, dit saint Ambroise, parfumez vos têtes, entrez dans les sentiments d'une sainte allégresse ; ce n'est pas aux vainqueurs à être tristes : *Ungite caput vestrum ; nemo tristis coronatur ; nemo mœstus triumphat.*

Car, mes Frères, il est des tristesses de plus d'une sorte. Il y a une tristesse de pénitence qui opère le salut ; et la joie de l'Esprit saint en est toujours le plus doux fruit : une tristesse d'hypocrisie, qui, observant la lettre de la loi, affecte des dehors pâles et défigurés, pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de sa pénitence ; et celle-là est rare : enfin une tristesse de corruption, qui oppose à cette loi sainte un fonds de répugnance et de sensualité ; et l'on peut dire que c'est l'impression la plus universelle que fait sur nous le précepte du jeûne et de l'abstinence.

Or, de là arrive, ou qu'on se dispense de l'observer sur des prétextes frivoles, ou qu'on ne l'observe qu'à demi. Il importe donc d'examiner aujourd'hui les excuses dont on se sert pour se dispenser

d'une loi si sainte, et en second lieu les abus où l'on tombe en l'observant.

C'est l'idée d'instruction la plus simple et la plus naturelle; c'est-à-dire, que je me propose d'établir l'obligation et l'étendue de la loi du jeûne. L'obligation, contre ceux qui en violent le devoir; l'étendue, contre ceux qui en adoucissent l'observance. C'est par où nous ouvrirons les instructions de cette sainte carrière.

Mais avant de les commencer, grand Dieu! écoutez les plus sincères gémissements de mon cœur. Je sais que ce n'est pas à un pécheur de raconter vos justices et de publier vos ordonnances, et je me découragerois dans le commencement de mon ministère, si je ne savois aussi que les instruments les plus vils sont ceux dont votre puissance se sert quelquefois avec plus de succès, afin que l'homme ne s'attribue rien à lui-même, et que toute la gloire en soit rendue à votre grâce. Soyez donc vous-même, ô mon Dieu, le docteur intérieur des fidèles qui m'écoutent. Inspirez des désirs de pénitence, puisque vous nous ordonnez de l'annoncer à votre peuple. Soutenez le zèle des ministres qui vont évangéliser Sion. Mettez vous-même dans leur bouche des paroles de vie et de salut. Rendez la force et la vertu à notre ministère. Revêtez-nous de cette dignité et de cette sagesse dont furent revêtus les premiers hommes apostoliques, et qui fit

triompher votre Évangile des philosophes et des Césars. Car c'est de vous seul, ô mon Dieu, que nous attendons l'accroissement; et toutes les foudres qui vont partir de ces chaires évangéliques, comme autrefois de la montagne de Sinaï, ne réussiront qu'à faire des rebelles et des incrédules, si votre doigt invisible ne grave lui-même dans les cœurs les préceptes et les ordonnances de la loi sainte. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si j'avois à parler devant des hommes rebelles à la vérité, et pleins de mépris pour les lois de l'Église, j'établirois ce point de sa discipline; et, remontant jusqu'aux siècles les plus purs du christianisme, je vous ferois voir la religion elle-même née, pour ainsi dire, dans le sein du jeûne et de l'abstinence. Vous auriez vu les disciples encore assemblés à Jérusalem attendre dans la pratique des jeûnes et des prières communes, qu'ils fussent revêtus de la vertu du Très-Haut. Vous auriez vu les premiers fidèles faire, dans les rigueurs de l'abstinence, l'apprentissage du martyre; des légions même de chrétiens, au milieu de la licence des armées idolâtres, s'assembler pour célébrer avec plus de solennité les jeûnes pratiqués en ces temps heureux, et trouver dans l'affoiblissement d'un

corps terrestre de nouvelles forces pour vaincre les ennemis de l'empire. Vous auriez vu les tyrans ne reconnoître les chrétiens qu'à l'abattement de leur visage, et à certaine odeur de piété et de mortification qui les discernoit des autres hommes. Vous auriez vu enfin l'homme, ennemi toujours attentif à faire servir à l'iniquité les usages les plus saints, pousser dès lors des esprits inquiets à des abstinences nouvelles et outrées, et faire retomber sur les viandes mêmes que le Seigneur a toutes créées, et dont on peut user avec actions de grâces, une défense qui n'est fondée que sur la révolte de la chair, et sur une réparation due à la justice divine : si fort on étoit alors persuadé que depuis la mort de l'Époux, le jeûne étoit devenu comme l'état naturel de l'Église.

Mais je suppose que je parle à des fidèles, qui d'un côté n'ont pas besoin qu'on justifie dans leur esprit les traditions saintes de nos pères ; mais qui de l'autre, en respectant les lois de l'Église, ne les violent pas moins pour cela ; qui ne disent pas tout haut, comme l'impie : Je n'obéirai point, *non serviam;* mais qui, comme ces hommes de l'Évangile, trouvent toujours quelque prétexte pour excuser leur désobéissance ; *et ideo rogo te, habe me excusatum.* [1]

Or, pour démêler ici le vrai du faux dans une

[1] Luc. 14. 19.

matière d'un si grand usage, remarquez d'abord, je vous prie, mes Frères, que, puisque l'Église nous fait une loi du jeûne et de l'abstinence, il n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance; et quand je dis l'impossibilité, je renferme dans cette idée la difficulté fondée sur un péril évident et considérable : car je conviens que l'Église, en établissant cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort, mais seulement une loi de pénitence.

Cette vérité supposée, examinons si les excuses sur lesquelles on se dispense tous les jours de cette loi sainte, sont dignes de la religion, et si la simple équité elle-même n'en est pas blessée. En second lieu, si lors même que ces excuses sont légitimes, il n'est pas vrai de dire qu'on n'est pas moins violateur du précepte, par la manière dont on use de l'indulgence de l'Église.

Vous nous dites donc en premier lieu, que vous ne vous dispensez du jeûne que sur des raisons légitimes; que votre conscience ne vous reproche rien là-dessus; que, si vous n'aviez à répondre devant Dieu que de la transgression de ce précepte, vous pourriez vous y présenter avec confiance; que vous êtes né avec un tempérament foible et incapable de soutenir la rigueur de cette loi; et que le peu de santé dont vous jouissez, vous ne le devez qu'à des soins et à des précautions infinies.

Mais je pourrois vous demander d'abord si ce ne

sont pas ces soins et ces précautions elles-mêmes qui l'affoiblissent ? Seriez-vous d'une santé si peu assurée, si vous aviez moins de loisir pour y faire attention, ou si la Providence vous avoit ménagé moins de moyens pour écouter là-dessus vos répugnances ? Cette délicatesse de tempérament dont vous vous plaignez, n'est-elle pas une suite de la vie molle et voluptueuse que vous avez toujours menée ? est-elle autre chose qu'un long usage d'indolence, et un corps accoutumé de tout temps à ne pouvoir se passer de tout ce qui le flatte ? Eh quoi ! vous prétendez que ce qui vous rend la pénitence plus nécessaire, puisse devenir un titre légitime qui vous en dispense, et que la mollesse dans laquelle vous avez toujours vécu, si opposée à l'esprit de l'Évangile, et qui vous engage en des réparations particulières d'austérité et de souffrance, vous exempte de celles qui sont communes à tous les fidèles ? Votre délicatesse est un crime elle-même que vous devez expier, et non pas une excuse qui vous dispense de l'expiation et de la souffrance.

Je pourrois vous demander encore si ce ne sont pas ici les façons du rang et de la naissance, plutôt que des besoins réels et effectifs ? Si vous étiez moins plein, moins occupé de vous-même ; si vous ne croyiez pas que dans le rang où vous êtes né, tout ce qui vous environne ne doit servir qu'à votre félicité, ces foibles raisons de santé vous paroîtroient-

elles si considérables ? L'orgueil qui vous repaît, même à votre insçu, de votre élévation et de vos titres, fait que tout ce qui vous regarde vous paroît devoir l'emporter sur tout : mais Dieu, à qui votre vie n'est pas plus chère que celle d'une âme simple et vulgaire ; Dieu, à la gloire duquel vous n'êtes pas plus nécessaire qu'un insecte qui rampe sur la terre ; Dieu, devant qui votre âme et votre santé n'est précieuse qu'autant que vous l'employez pour son service, ne mesure pas vos infirmités sur vos titres, mais sur sa loi ; il ne juge pas de vos excuses par votre rang, mais par vos crimes.

David étoit un prince que les délices de la royauté auroient dû sans doute amollir. Lisez dans ses divins cantiques l'histoire de ses austérités, et voyez quel fut le détail triste et édifiant de sa pénitence. Et si vous croyez que le sexe vous donne là-dessus quelque privilége ; Esther, au milieu des plaisirs d'une cour superbe, savoit affliger son âme par le jeûne, et se dérober aux réjouissances publiques, pour offrir à Dieu dans le fond d'un appartement, le pain de sa douleur et le sacrifice de ses larmes. Judith, si distinguée dans Israël, pleura constamment la mort de son époux dans le jeûne et dans le cilice ; et rien ne put adoucir la douleur de sa perte, que les saintes rigueurs de sa retraite et de sa pénitence. Les Paule, les Marcelle, ces illustres femmes romaines, descendues des maîtres de l'univers, quels

exemples d'austérité n'ont-elles pas laissés aux siècles suivants?

Ah! l'on n'avoit pas encore compris dans ces temps heureux, qu'il fallût user de distinction parmi les fidèles, lorsqu'il s'agissoit d'une loi qui les regardoit tous. On savoit seulement que nous étions tous membres d'un chef crucifié; qu'être chretien et n'être pas pénitent, étoit un monstre et une nouveauté sans exemple; et les païens eux-mêmes en étoient si persuadés, dit saint Léon, que convaincus d'ailleurs de la vérité de l'Évangile, la seule austérité de nos mœurs, qu'ils regardoient comme une suite nécessaire du baptême, différoit leur conversion, et remettoit souvent à leur mort la profession publique de la foi de Jésus-Christ.

Mais d'ailleurs, si l'Église avoit ici des distinctions à faire et des priviléges à accorder, ah! ce devroit être en faveur de ces personnes qui, nées dans une condition obscure, et dans une fortune médiocre, se sentent du déréglement des saisons, du malheur des temps, du poids des taxes et des charges publiques; et qui, renfermées dans un domestique frugal et malaisé, ne voient les plaisirs que de loin, et bornent toute leur félicité à pouvoir se défendre de la faim et de l'indigence. Mais vous pour qui les plaisirs semblent être faits; vous qui n'éprouvez rien de plus triste dans votre état, que le dégoût et la satiété inséparables d'une féli-

cité sensuelle : mais je n'en dis pas assez ; vous qui devant Dieu portez peut-être plus de crimes tout seul qu'un peuple entier de fidèles ; vous qui, par un fonds de corruption que tout favorise dans la prospérité, ne vous êtes pas borné aux foiblesses vulgaires, et avez peut-être poussé toutes les passions jusqu'aux excès les plus affreux ; vous qui, par l'éclat que votre rang a donné à vos désordres et à vos scandales, êtes peut-être coupable aux yeux de Dieu des crimes de tous ceux qui vous environnent, ah ! la seule distinction que vous pouvez prétendre ici, est une distinction de sévérité, et une prolongation des rigueurs canoniques.

Quel abus ! mes Frères. Les grands et les puissants, eux qui seuls sembleroient avoir besoin de pénitence, eux pour qui l'Église l'a principalement établie en ce saint temps, sont les seuls qui s'en dispensent, tandis que le citoyen obscur, que le vil artisan qui mange son pain à la sueur de son front, eux dont les jours les plus abondants seroient pour vous des jours d'austérité et de souffrance, respectent la loi de ce saint temps, et trouvent dans leur frugalité même de quoi faire des retranchements de piété et de pénitence ! Grand Dieu ! vous vengerez un jour les intérêts de votre loi contre les vains prétextes des cupidités humaines. Les pharisiens de l'Évangile défiguroient leur visage pour faire connoître aux hommes qu'ils jeû-

noient ; mais ce n'est plus là, ô mon Dieu ! l'hypocrisie de notre siècle ; et après une année entière de plaisirs et d'excès, on affecte à l'entrée de ces jours saints, un extérieur pâle et défait, pour avoir un prétexte indigne de violer la loi du jeûne et de l'abstinence.

Et en effet, souffrez que je vous demande encore : La foiblesse de votre complexion vous a-t-elle jamais privé d'un seul plaisir ? Vous qui pouvez soutenir la fatigue des veilles, si capable d'altérer le corps le plus robuste ; vous qui ne succombez point à l'application et au sérieux d'un jeu outré, dont la plus forte tête se trouveroit accablée ; vous qui avez assez de force pour fournir à l'agitation des assemblées et des plaisirs, où l'ordre des repas, les heures du sommeil et tout le reste se trouve si fort dérangé, qu'il n'est qu'un heureux tempérament qui puisse ne pas se sentir de ce désordre ; vous qui, pour parvenir, dévorez toutes les fatigues du service, et vous accoutumez à une vie dont l'anachorète le plus pénitent auroit de la peine à s'accommoder ; vous, en un mot, qui, lorsque la gloire, l'intérêt ou le plaisir s'en mêlent, êtes sobre, laborieux, mortifié, dur à vous-même, sans que les soins de votre santé s'y opposent, l'austérité d'un jeûne vous alarme ?

Ah ! c'est donc pour moi seul, dit le Seigneur dans son prophète, que vous refusez de souffrir,

ô Israël ! Vous me paroissez infatigable dans les voies de l'iniquité ; et tout vous rebute dans mon service ! Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier ? *Narra, si quid habes ut justificeris.* [1]

Oui, mes Frères, les plaisirs n'incommodent personne. Ce qu'on aime, ne coûte jamais. Servir le monde, la fortune, les passions, n'a rien de pénible, parce qu'on est mondain, ambitieux, sensuel. Ah ! soyez chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jésus-Christ.

Voyez cette âme fidèle que la miséricorde de Dieu a retirée des égarements des passions. Lorsqu'elle vivoit comme vous, livrée au monde, aux sens et aux plaisirs, rien n'égaloit sa délicatesse ; elle regardoit la loi des jeûnes et des abstinences comme une loi meurtrière, et c'étoient toujours nouvelles raisons pour s'en dispenser. La voyez-vous depuis qu'elle est entrée dans les voies de la grâce et du salut ? Loin de regarder les dispenses comme des besoins, elle les regarde comme des crimes. Sa santé et ses obligations ne sont plus incompatibles. Elle ajoute même aux rigueurs de la loi, des rigueurs de surcroît. Avec moins de précaution, elle jouit d'une santé plus assurée ; et comme ces trois enfants juifs, on diroit qu'elle doit sa force et son embonpoint à une vie plus dure,

[1] Is. 43. 26.

et à l'abstinence des viandes défendues. Ah ! ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur ; ce n'est pas la nature qui s'est fortifiée en elle, c'est la grâce ; ce n'est pas la main de l'homme qui agit sur son corps, c'est le doigt de Dieu qui a opéré sur son âme ; et toute la nouveauté que j'y trouve, n'est que le renouvellement de l'homme intérieur. Changez votre cœur, et tout vous deviendra possible.

Mais enfin, quand même l'abstinence affoibliroit votre corps, n'est-il pas juste d'imprimer le sceau douloureux de la croix sur une chair qui a été marquée tant de fois du caractère honteux de la bête ? Est-ce un corps de péché comme le vôtre, qui mérite d'être tant ménagé ? Vous vous plaignez de sa foiblesse ; ah ! vous ne sentez que trop encore les effets funestes de sa force. Ne faut-il pas enfin affoiblir un ennemi qui ne garde presque plus de mesures dans sa révolte ? Pouvez-vous sans crime être encore idolâtre d'une chair qui a été si souvent l'écueil de votre innocence, ou de celle de vos frères ? N'est-il pas temps enfin que vous diminuïez, afin que Jésus-Christ croisse ; que des membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice ; que la grâce se fortifie dans votre infirmité, et que vous appreniez à perdre votre âme pour la sauver ?

Et croyez-vous que l'Église, en établissant la loi du jeûne, n'ait pas prétendu exténuer votre chair ?

croyez-vous qu'elle ait voulu vous prescrire des austérités que vous puissiez accomplir sans peine ? Quoi ! parce que le jeûne feroit sur votre corps les impressions de langueur et d'abattement qu'elle avoit en vue en vous l'ordonnant, vous vous en croiriez dispensé ? parcè que vous en retirez le fruit sensible et extérieur qu'elle a souhaité, elle vous en déclareroit incapable ? Son intention est que vous souffriez ; et la fin qu'elle se propose dans son précepte, ne sauroit devenir une raison qui vous en dispense.

Mais l'Église elle-même qui impose ce joug, vous en a déchargé ; et vous ne vous dispensez de la loi, que sur l'autorité des supérieurs légitimes.

Ici votre conscience répond pour moi, que toute dispense obtenue contre les intentions et l'esprit de l'Église, est une dispense vaine, et qui vous laisse toute l'obligation de la loi ; c'est-à-dire, que toute dispense qui ne suppose pas une impossibilité réelle d'obéir au précepte, ne vous décharge point devant Dieu, et rend votre transgression aussi criminelle que celle des contempteurs déclarés de la loi même. C'est la doctrine des saints. Donc, s'il n'y a rien en vous qui doive obliger l'Église à se relâcher en votre faveur, vous lui imposez en obtenant ces dispenses. Mais qu'avancez-vous en la surprenant ? Vous la faites consentir en apparence à votre transgression ; mais en êtes-vous moins réel-

lement transgresseur? l'artifice seroit-il devenu pour vous un titre légitime? Ah! tout ce que je trouve ici de favorable à votre égard, c'est que vous ajoutez au crime de la transgression, le blâme de la mauvaise foi et de la surprise.

Ce n'est pas que l'Église soit tellement abusée qu'elle ne découvre ces désordres. Elle voit avec douleur ces lâches fidèles borner presque toute leur soumission à son égard à la faire consentir elle-même au violement de ses préceptes; et si, malgré ces lumières, elle paroît encore favoriser leurs injustes demandes, c'est pour ne pas révolter leur orgueil, c'est pour les tenir toujours unis à elle, du moins par les liens extérieurs du respect et de l'obéissance. Elle ne consent à voir ses lois inutiles, que de peur de les voir méprisées. C'est une mère compatissante, qui de deux maux souffre le moins dangereux. Mais malheur à vous qui l'obligez à ces égards injustes! il faut que le mal soit bien désespéré lorsqu'on permet au malade le genre de vie qu'il souhaite. Souvenez-vous de ces Israelites charnels qui, ne pouvant plus s'accommoder de la manne, obtinrent de Moïse, à force de murmures, des oiseaux du ciel. A peine eurent-ils touché à cette viande accordée à la dureté de leur cœur, qu'ils furent à l'instant frappés de mort, et que Dieu punit sur leurs personnes la sage condescendance de leur législateur : *Adhuc escæ eorum erant*

in ore ipsorum; et ira Dei ascendit super eos. [1] Souvenez-vous-en, et n'oubliez jamais que l'Église déteste quelquefois plus les abus qu'elle tolère, que ceux mêmes qu'elle punit.

Mais je vais plus loin : je suppose que vos raisons sont légitimes; et je dis que peut-être vous n'en êtes pas moins, aux yeux de Dieu, transgresseur de cette loi sainte, par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Église.

Et premièrement, au lieu que l'observance du jeûne couvroit le visage des pharisiens d'une tristesse d'hypocrisie, l'impuissance où vous êtes de l'observer produit-elle dans votre cœur cette tristesse de foi, ce sacrifice d'un cœur humilié, mille fois plus agréable à Dieu que le sacrifice du corps, et l'abstinence des viandes défendues? Gémissez-vous en secret de la foiblesse de votre chair, et de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux lois de l'Église? Prenez-vous, comme Esther, Dieu à témoin de votre nécessité, et de la haine qu'a votre âme pour les viandes profanes et pour les repas des incirconcis? *Tu scis necessitatem meam, quod non placuerit mihi convivium regis.* [2] Seigneur! vous qui sondez les cœurs, vous voyez la douleur de mon âme; vous savez que je déteste les viandes d'Assuérus : mais vous êtes témoin de la triste situation où je me trouve, et du désir qui presse

[1] Ps. 77. 30. — [2] Esth. 14. 16.

mon cœur de pouvoir manger avec votre peuple les viandes permises par la loi sainte. *Tu scis necessitatem meam, quod nonplacuerit mihi convivium regis.*

Sont-ce là vos sentiments? entrez-vous dans les pieuses dispositions d'Urie? Quoi! faut-il que je mange et que je boive à loisir, tandis qu'Israël et Juda combattent sous des tentes? *Israel et Juda habitant in papilionibus, et ego ingrediar domum meam, ut comedam et bibam?*[1]

Pourquoi faut-il que je sois réduit à ménager une chair criminelle, tandis que toute l'Église combat sous la cendre et sous le cilice, et que tous mes frères sont entrés généreusement dans la sainte carrière de la pénitence? Pourquoi, Seigneur, n'aurois-je pas la force de satisfaire à votre justice, puisque j'ai encore la force de l'offenser? Que n'avez-vous, Seigneur, donné un corps de fer à une âme aussi coupable que la mienne, afin que du moins je pusse trouver l'instrument de ma pénitence, où j'ai trouvé la source de tous mes crimes?

Ah! si vous aviez de la foi, vous devriez être honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée : vous regarderiez cette singularité comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des fidèles; comme une lèpre qui vous éloigne de la société et du commerce des saints, des sacrifices et des expiations du temple

[1] 2. Reg. 11. 11.

et de l'autel; remplaçant ainsi par la force et la ferveur de l'esprit la foiblesse de la chair.

Alors l'Église en useroit à votre égard comme autrefois Judas Machabée en usa envers ceux des Israélites que leur infirmité empêcha de combattre avec le reste du peuple, mais qui ne pouvoient se consoler de n'être pas en état d'aller exposer leur vie avec leurs frères. Il les associa à l'honneur de la victoire, et au partage du butin : *Debilibus et orphanis diviserunt spolia.* [1] Mais vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la loi commune. Vous êtes transgresseur du précepte dans la préparation du cœur; et loin de partager avec ceux qui l'accomplissent, le mérite de l'observance, vous participez à l'iniquité des pécheurs déclarés qui le méprisent.

En second lieu, remplacez-vous par d'autres œuvres mortifiantes, le jeûne que vous ne sauriez observer? Car, pour être dispensé de ce précepte, vous ne l'êtes pas pour cela de la pénitence. L'esprit de l'Église n'est pas de vous décharger de la croix, elle ne sauroit; c'est seulement de vous l'adoucir. Il faut que par quelque endroit le carême soit pour vous un temps de rigueur et de souffrance. Saint Paul dit que ceux qui ne discernent pas le pain eucharistique des viandes communes, se rendent coupables du corps du Sei-

[1] II. Mach. 8. 28.

gneur : et je vous dis, quels que puissent être vos maux, que si vous ne discernez pas dans votre manière de vie le temps du carême des temps ordinaires, vous êtes coupable de la loi du jeûne.

Or, priez-vous plus que dans un autre temps? êtes-vous plus charitable envers les pauvres? et en les soulageant plus abondamment, dédommagez-vous Jésus-Christ en leur personne, des soulagements que vous êtes obligé de vous accorder à vous-même? Vous abstenez-vous de certains plaisirs légitimes peut-être en une autre saison? Car désabusez-vous : il faut user ici de compensation. Dans la loi, ceux qui ne pouvoient pas offrir le sacrifice d'un agneau, on leur demandoit l'offrande de deux colombes. Dieu veut être dédommagé par quelque endroit. Puisque vous ne pouvez pas affliger votre chair par le jeûne, il faut la punir par le retranchement de mille commodités dont elle peut se passer; mortifier votre esprit par la retraite; avoir pendant ce saint temps, moins de commerce avec le monde; vous renfermer un peu plus dans vos devoirs domestiques; fréquenter plus souvent nos temples, les sacrements, les lieux de miséricorde. Voilà le jeûne, dit saint Chrysostôme, que l'Église demande de vous. Il ne faut pour cela ni force ni santé; il ne faut que de la foi et de la crainte de Dieu. Mais c'est précisément ce qui vous manque. On ne veut rien souffrir, quelque grand pécheur

que l'on soit. On se croit déchargé de tout, dès qu'on l'est de la loi du jeûne; et parce qu'on ne peut pas faire tout ce qu'on doit, on se croit dispensé de faire du moins ce que l'on peut.

Enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité? Rejetez-vous celles qui ne sont destinées qu'à flatter le goût et la volupté? Vos repas se sentent-ils de la frugalité de ce temps de pénitence, et sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification? car vous comprenez bien que l'intention de l'Église, en vous permettant l'usage des mets défendus, est de soulager votre foiblesse, et non d'aider votre sensualité : vous comprenez bien qu'elle ne veut point aigrir, à la vérité, vos maux par une abstinence qui vous seroit nuisible; mais aussi qu'elle ne prétend pas nourrir votre intempérance, en vous permettant des assaisonnements et des mets exquis dont vos maux peuvent se passer. Elle consent, à la bonne heure, que vous ne suiviez pas les Moïses sur la montagne pour jeûner quarante jours avec eux; mais elle n'entend pas aussi que, demeuré dans la plaine, vous imitiez les joies profanes, les excès, et les festins des Israélites, et adoriez peut-être encore le veau d'or comme ce peuple infidèle.

Entrons-donc, mes frères, dans les véritables intentions de l'Église. Eh! pourriez-vous, tandis

qu'elle gémit, qu'elle se couvre de ses vêtements de deuil et de tristesse, que ses ministres pleurent entre le vestibule et l'autel, que vos frères ont pris les armes spirituelles de la pénitence pour combattre contre la chair et le sang, que tout annonce les mystères pénibles d'un Dieu souffrant; environnés de tout cet appareil de souffrance, pourriez-vous croupir tout seuls dans une indigne mollesse? Vous excusez si souvent vos désordres par l'exemple commun; ne pourroit-il pas ici à son tour vous animer à la vertu? Ah! si votre corps ne peut prendre aucune part au changement extérieur de l'Église, changez votre cœur, et convertissez-vous enfin au Seigneur. Si vous ne pouvez pas déchirer par le jeûne ce vêtement de chair qui vous environne, déchirez, dit l'Esprit de Dieu, vos âmes par des larmes de douleur et de componction. Recueillez le fruit de l'abstinence, si votre foiblesse ne vous permet pas d'en accomplir la lettre. Surpassez vos frères dans les dispositions de l'esprit et du cœur, si vous ne pouvez pas les imiter dans les exercices du corps. Faites devant eux à la loi du jeûne que vous n'observez pas, une espèce d'hommage et de réparation publique, par une attention plus chrétienne à tous vos autres devoirs. Réparez en quelque façon, en présence des autres fidèles, par des mœurs plus pures et plus exactes, cette sorte de scandale que vous êtes forcé de leur donner. En un mot, vivez

plus saintement qu'eux, et vous jeûnerez plus utilement; et après être convenu de l'insuffisance des excuses dont on se sert pour se dispenser de cette loi, écoutez les abus où l'on tombe en l'observant.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est guère de précepte sur lequel on s'abuse plus universellement que sur le précepte du jeûne. Comme l'esprit de pénitence est presque éteint parmi les fidèles, et que l'Eglise s'accommodant à notre foiblesse, a cru devoir mêler quelques adoucissements à la rigueur de cette loi, on se persuade que tout ce qu'il y a encore d'amer et de pénible n'est plus à la portée de ces derniers temps. On renvoie aux siècles de son innocence toute la sévérité de sa discipline, et on ne lui laisse pour le relâchement de nos mœurs, que l'indulgence et la bénignité en partage.

Il importe donc, mes Frères, d'examiner ici quelles bornes l'Église prétend mettre encore aujourd'hui à sa condescendance, et de démêler les relâchements qu'un usage corrompu a introduits, des adoucissements ou qu'elle autorise, ou qu'elle tolère.

Or il me semble que pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance de ce précepte,

il n'y a qu'à établir d'abord quelle est la fin de son institution: car tout ce qui s'éloignera de ce but, ou encore plus qui s'y trouvera opposé, détruira sans doute la loi qui n'étoit qu'un moyen pour y parvenir.

Qu'est-ce donc que se propose l'Église en imposant cette pénitence aux fidèles? Elle se propose, 1° en affoiblissant la chair, d'affoiblir nos passions, d'expier nos fragilités passées, et de nous mettre plus en état d'en éviter de nouvelles. 2° En mortifiant le corps, de purifier l'âme, de la détacher des sens, de réveiller sa foi, et de l'élever au goût des biens éternels. Ce principe supposé comme incontestable, que de transgresseurs, mes Frères, de cette loi sainte!

La première fin de son institution est de mortifier la chair, et par-là, dit saint Chrysostôme, de servir et de préservatif à l'innocence et d'expiation au crime. Or le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi aujourd'hui dans le monde, ne sauroit plus être une voie pour arriver à cette fin.

Car, je vous demande, s'il mortifioit encore le corps et les passions de la chair, ce devroit être ou par la longueur de l'abstinence, ou par la simplicité des viandes dont on use, ou par la frugalité qu'on observe dans les repas. Pardonnez-moi ce detail; il est ici indispensable, et je n'en abuserai pas.

Est-ce la longueur de l'abstinence ? Mais s'il faut, pour recueillir le fruit et le mérite du jeûne, que le corps sèche et languisse dans l'attente de sa nourriture, afin que l'âme en expiant ses voluptés profanes, apprenne dans ce désir naturel quelle doit être sa faim et sa soif de la justice éternelle, et de cet état heureux où, rassasiés de la vérité, nous serons délivrés de toutes ces nécessités humiliantes ; que de jeûnes inutiles et infructueux dans l'Église !

Hélas ! les premiers fidèles qui ne le rompoient qu'après le soleil couché ; eux que mille exercices saints et laborieux avoient préparés à l'heure du repas ; eux qui, la nuit même qui précédoit leur jeûne, avoient souvent veillé dans nos temples, et chanté des hymnes et des cantiques sur les tombeaux des martyrs ; ces pieux fidèles auroient pu rapporter à la seule longueur de l'abstinence tout le mérite de leur jeûne ; et seule alors elle pouvoit affoiblir la chair et les passions criminelles. Mais pour nous, mes Frères, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes. Car outre que l'Église, en consentant que l'heure du repas fût avancée, a épargné cette rigueur aux fidèles ; que d'indignes adoucissements n'ajoute-t-on pas à son indulgence ! Il semble que toute notre attention se borne à faire en sorte qu'on puisse arriver à l'heure du repas, sans s'être aperçu de la longueur et de la rigueur du jeûne.

Et de là (puisque vous nous obligez de le dire ici, et de mettre ces détails indécents à la place des grandes vérités de la religion), de là on prolonge les heures du sommeil pour abréger celles de l'abstinence : on craint de sentir un seul moment la rigueur du précepte : on étouffe dans la mollesse du repos, l'aiguillon de la faim dont le jeûne même de Jésus-Christ ne fut pas exempt : on nourrit dans l'oisiveté d'un lit, une chair que l'Église avoit prétendu exténuer et affliger par la pénitence ; et loin de prendre la nourriture comme un soulagement nécessaire accordé enfin à la longueur de l'abstinence, on y porte un corps encore tout plein des fumées de la nuit, et on n'y trouve pas même le goût que le seul plaisir auroit souhaité pour se satisfaire.

Ah ! c'est en ce temps saint, où il faudroit, avec un roi pénitent, prévenir le lever de l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Église, pour prolonger le mérite de notre abstinence, pour offrir au Seigneur les prémices d'une journée que la pénitence doit sanctifier, pour mettre à profit tous les moments précieux de ce temps de grâce et de bénédiction, et enfin pour retrancher au corps une paresse si funeste jusques ici à notre innocence.

De là encore l'usage de tant de boissons que la coutume autorise presque contre l'esprit de la loi. Vous nous demandez sans cesse, si c'est être in-

fidèle au précepte que d'en user (car c'est sur l'observation de cette loi, que les doutes et les questions ne finissent pas). Je pourrois vous répondre d'abord que l'intention de l'Eglise dans l'établissement de la loi du jeûne, étant de mortifier les sens, et principalement celui du goût, tout ce que vous vous permettez hors des heures prescrites, qui tend à le flatter, donne une manière d'atteinte à la loi : je pourrois vous répondre encore que tout ce qui adoucit la longueur de l'abstinence, en blesse l'obligation. Mais quand ces vérités seroient douteuses, et qu'il n'y auroit que du péril, seriez-vous sage de vous y exposer ? Ce qu'il y a de constant, c'est que ces adoucissements sont nouveaux ; c'est que l'usage, quelque universel qu'il puisse être, ne justifie jamais un abus, et ne sauroit prescrire contre la loi.

Mais enfin, je veux que ces soulagements, et tant d'autres autorités dans le monde, soient innocents ; ne faudroit-il pas honorer la pénitence du carême, en se les retranchant ? ne seroit-il pas juste que ce que vous donnez dans les autres temps au seul plaisir, vous vous en absteniez en celui-ci par un esprit de religion et de souffrance ? et comment réparerez-vous vos plaisirs illicites, qu'en vous abstenant, durant cette sainte carrière surtout, de ceux que vous vous croyez encore permis ? Ah ! nos jeûnes, mes Frères, sont déjà si fort adoucis par

la tolérance de l'Église, que, pour peu que vous alliez au delà, vous ne sauriez manquer d'être prévaricateurs. Il semble qu'elle a poussé sa condescendance jusqu'à ses dernières bornes qui ne séparent que d'un point la transgression de l'observance, et qu'on ne sauroit les franchir tant soit peu sans être coupable d'infraction.

Mais si le mérite de nos jeûnes ne peut plus se rapporter à la longueur de l'abstinence, il seroit inutile de le vouloir chercher dans la simplicité des viandes dont on use. En ce temps de souffrance, disoit autrefois saint Léon, où la vie devroit être simple et commune, où il faudroit nourrir les membres de Jésus-Christ de ce qu'on se retranche à soi-même, et que notre diminution, pour parler avec l'Apôtre, devînt l'abondance et la richesse de nos frères, non-seulement il n'y a pas plus de simplicité dans les repas, mais il y entre plus de soins et d'artifices; on y supplée par mille raffinements à la simplicité des mets dont il faut user : le goût y est plus flatté, la sensualité plus réveillée, la chère plus exquise, les dépenses plus excessives; et non-seulement ce ne sont pas des repas sanctifiés par la pénitence, mais ils deviennent célèbres et renommés pour la volupté.

Je ne dis rien de la frugalité dont on use dans le seul repas que l'Église permet. C'est en ce temps surtout où l'on ne s'y prescrit point d'autres bornes

que celles d'une avide sensualité, et où l'on se disposè à l'abstinence du soir en violant le matin la vertu même de tempérance, dont la loi de Dieu nous fait un précepte perpétuel; de sorte que les collations deviennent plutôt un régime de santé, qu'un règlement de discipline.

Ainsi l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes; c'est-à-dire, que ce qui n'étoit d'abord qu'un relâchement de discipline, en est devenu la seule austérité; c'est-à-dire, que ce que nos pères auroient regardé comme une infraction du précepte, nous le regardons comme le plus haut point de son observance.

Car vous le savez, mes Frères, ce soulagement ne fut accordé que bien tard au jeûne des fidèles. On s'en est passé pendant plus de mille ans. Un seul repas pris le soir avec actions de grâces terminoit le jeûne de toute la journée. Et encore quel repas? Lisez l'histoire des premières mœurs des fidèles : des herbes et des légumes; un repas de larmes et de pénitence; tout y respiroit la mortification de Jésus-Christ : les entretiens de piété, les lectures des livres saints, les exhortations au martyre en faisoient le principal assaisonnement; et l'on y mangeoit plutôt pour prolonger ses souffrances, et satisfaire à la nécessité, que pour flatter la cupidité.

Le seul refroidissement de la charité obligea depuis l'Église de se relâcher en ce point de la rigueur

de sa discipline. Dans la décadence des mœurs du christianisme, elleen usa, pour ainsi dire, comme on en use dans la déroute des familles : elle composa avec notre foiblesse : elle retint du débris ce qu'elle put, et nous quitta à regret de tout le reste.

Mais au lieu que ce sont là de ces grâces honteuses dont il ne faudroit user qu'en gémissant ; soupirer après les prémices de l'esprit et l'âge florissant de l'Église ; et nous confondre qu'avec bien moins d'innocence que nos pères, nous ayons besoin de plus d'indulgence qu'eux ; jusqu'où n'a-t-on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Église, et qui d'abord n'étoit presque pas sensible ? Tout y est servi. Si l'on use de quelque distinction dans le choix des viandes, on se dédommage sur la quantite ; et nos collations sont aujourd'hui plus abondantes et chargées de plus de mets, que n'etoit autrefois le seul repas que l'Église permettoit aux fidèles.

Donc, mes Frères, encore aujourd'hui ce que l'Église vous permet le soir, est une grâce accordée à la pure necessité. Les précautions n'y sauroient être trop rigoureuses. C'est cette eau du Jourdain, dont il ne faut goûter qu'en passant et sans s'arrêter : c'est ce miel de Jonathas, auquel, en ne faisant même que toucher, on court risque d'être prevaricateur et digne de mort. Mais qui s'en tient à ces

bornes sacrées ? Hélas ! il n'est plus que quelques âmes retirées, des solitaires pénitents, des vierges pures et ferventes, accoutumées, ô mon Dieu ! à porter votre joug depuis l'enfance, qui n'ajoutent rien aux adoucissements de l'Église, qui usent de son indulgence sans en abuser. Il semble que ce reste de sévérité ne soit plus que pour elles : tandis que des âmes criminelles et mondaines, après une vie entière d'excès et de plaisirs, adoucissent, retranchent tout ce qui se trouve encore de pénible à votre loi, entrent en contestation avec nous, et nous obligent à dégrader votre parole sainte, à des détails rampants si peu convenables à la dignité de notre ministère.

Voilà nos jeûnes, mes Frères, voilà ce que la révolution de toute l'année offre à Dieu de plus pénible dans nos mœurs. Voilà les restes méconnoissables de cette tradition vénérable de pénitence que nous tenons de nos pères. Voilà ces jeûnes si fameux autrefois parmi les chrétiens, et consacrés par les exemples mémorables d'un Moïse, d'un Élie, et de Jésus-Christ même. Voilà à quoi se réduisent ces saintes austérités si excessives alors, qu'elles faisoient passer les chrétiens pour des insensés dans l'esprit des infidèles, et qu'elles étoient tournées en dérision sur leurs théâtres impurs, et dans leurs satires profanes. Voilà enfin ce que ces anciennes rigueurs, si chères à l'Église, si utiles à ses enfants,

si redoutables aux tyrans, sont devenues entre nos mains.

Encore comment se dispose-t-on à ces restes défectueux de pénitence? par des excès et des réjouissances profanes : et l'effet le plus marqué que produit l'approche de la loi qui doit nous purifier, c'est un redoublement de débauche, de souillure et d'ignominie.

Souvenez-vous donc, mes Frères (pour achever de vous instruire sur tout ce que je m'étois proposé), que l'intention de l'Église est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des crimes de toute l'année. Ce n'est pas que toute la vie ne dût être une pénitence continuelle pour le pécheur; mais l'Église, qui voit en gémissant que les véritables pénitents sont rares, a institué ces jours de salut pour empêcher du moins que l'esprit de pénitence ne s'éteigne tout-à-fait parmi les fidèles. Regardez donc ce temps comme une légère compensation qu'elle exige de vous. Du moins, que ce que vous y souffrez puisse remplacer devant Dieu ce que vous manquez de souffrir pendant le cours de l'année; que ces quarante jours purifient tous les autres. Votre vie dans un autre temps est toute plongée dans les sens, dans l'oisiveté et dans la mollesse : vous n'y souffrez rien. Ce n'est pas ainsi qu'on se sauve quand on est pécheur; vous le sa-

vez : voici de quoi réparer votre négligence. Soumettez-vous donc avec joie à une loi si douce. Ne murmurez pas sous la pesanteur d'un joug si léger : n'en exagérez pas les incommodités : n'achevez pas d'affliger l'Église, en vous plaignant de son relâchement et de son indulgence même comme d'une rigueur. Confondez-vous plutôt, qu'après des excès et des plaisirs qu'une vie entière de souffrances ne suffiroit pas pour expier, on vous demande si peu ; et que la ferveur et la gaieté, pour ainsi dire, de ce sacrifice de pénitence, en remplacent l'insuffisance aux yeux de Dieu.

Souvenez-vous encore que, puisque vous allez satisfaire à sa justice durant cette sainte carrière pour vos infidélités passées, vous ne devez pas en ajouter de nouvelles ; détruire d'une main ce que vous édifierez de l'autre ; apaiser votre juge, et l'irriter en même temps. Vous vous abstiendriez des viandes que Dieu a toutes créées, qui sont bonnes en elles-mêmes, et dont l'usage est permis dans un autre temps ; et vous ne vous abstiendriez pas du crime, qui dans toute sorte de temps est défendu par la loi de Dieu? Eh! que serviroient vos jeûnes et vos abstinences, si vous ne les accompagniez pas de la pureté de conscience, qui seule en fait le mérite devant celui qui ne regarde que le cœur? Vous souffririez, et Dieu détesteroit vos souffrances : vous jeûneriez, dit le prophète,

et il rejetteroit vos jeûnes. Et croyez-vous que jeûner soit simplement s'abstenir des viandes défendues? ce seroit le jeûne des Juifs, qui ne s'arrêtoient qu'à la lettre qui tue, qu'à la chair qui ne sert de rien. Le jeûne des chrétiens, c'est surtout l'éloignement du vice et la victoire des passions. Si vous n'ètes ni plus chastes, ni plus charitables, ni plus patients, ni plus humbles, vous ne jeûnez pas ou du moins vous jeûnez en vain. La loi de l'abstinence est un moyen de conversion : si vous ne vous convertissez pas, vous ne l'accomplissez pas, c'est-à-dire, vous l'accomplissez sans fruit.

Souvenez-vous, en troisième lieu, que puisque vous allez satisfaire à la justice de Dieu, non-seulement les crimes vous sont interdits, mais encore les plaisirs qui dans un autre temps seroient peut-être innocents. Vous devez vous regarder comme des pénitents publics qui vont désarmer la colère du Seigneur, et entrer dans les exercices laborieux d'une discipline sainte. Les larmes, le silence, la retraite, la prière, voilà quelles doivent être vos occupations durant le cours de la pénitence que l'Église vous impose. Les jeux, les spectacles, les assemblées de plaisir, tout vous est interdit par la suite de cet engagement. Vous renoncez à votre qualité de pénitent, si vous y allez participer : vous abandonnez l'entreprise, vous interrompez votre carrière. Tout ce qui ne convient

pas à la pénitence, ne vous convient plus ; et vous violez la loi du carême, pour ainsi dire, toutes les fois que vous mêlez les plaisirs du monde à la sainte tristesse de son abstinence.

Souvenez-vous enfin que l'Église, durant ces jours de pénitence, prétend vous préparer à la grâce de la résurrection, à la participation de l'Agneau, à la Pâque des chrétiens. Commencez donc de bonne heure à déraciner vos vicieuses inclinations, à rompre vos habitudes. Commencez à vous abstenir des crimes que vous viendrez pleurer aux pieds des ministres sur la fin de cette sainte carrière. N'attendez pas que nous touchions aux jours solennels, pour vous disposer à recevoir le sacrement adorable. Ne portez pas aux mystères saints de la résurrection, des crimes tout nouveaux, et des passions, pour ainsi dire, encore toutes vives. N'obligez pas alors les juges de votre conscience, ou à vous accorder des grâces dangereuses, ou à vous éloigner de l'autel, tandis que tous vos frères y participeront. Prenez-vous-y de bonne heure. Essayez, en cessant vos désordres, si vous serez en état de tenir la parole que vous donnerez alors au prêtre; si vous pourrez vous vaincre sur ce commerce, sur cette haine, sur cette passion qui domine dans vos mœurs. Ne vous exposez pas au sacrilége et au parjure. Mettez-vous en état de pouvoir nous alléguer le passé, pour justifier vos

promesses sur l'avenir. Ce n'est pas trop de quarante jours de préparation et de pénitence, pour se disposer à une communion sainte, quand on est un pécheur aussi invétéré que vous l'êtes; un pécheur qui jusqu'ici n'a peut-être fait aucune démarche sérieuse de salut.

Et au fond, que vous reste-t-il, dites-moi, de tous vos excès passés, qu'une secrète confusion? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis?* [1] Les joies de ces jours insensés qui viennent de finir, se sont évanouies : qu'en avez-vous rapporté? qu'une lassitude de plaisir, des remords éternels, des chagrins, peut-être de jalousie, de perte, de préférence; que sais-je? peut-être encore un corps ruiné et incapable de pénitence, pour l'avoir trop été de dissolution et d'excès? Ah! les plaisirs se ressemblent tous. Ceux que vous goûterez à l'avenir ne vous rendront pas plus heureux. Ils suspendront pour un moment votre ennui, et la tristesse secrète de votre cœur; mais ils ne la guériront pas. Ils irriteront vos désirs; ils ne les fixeront pas. Mesurez sur le passé la félicité que vous pouvez vous promettre dans le crime. Vous avez essayé jusqu'ici d'être heureux en oubliant Dieu; y avez-vous réussi? Vous avez poussé les excès et les passions aussi loin que vous avez pu; votre bonheur a-t-il été aussi loin que vos

[1] Rom. 6. 21.

crimes? et en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perdition, en avez-vous fait dans la vie heureuse et tranquille? n'avez-vous pas senti vos inquiétudes croître avec vos plaisirs, vos jours devenir plus tristes à mesure qu'ils sont devenus plus criminels? et qu'avez-vous fait, en vous livrant tous les jours à des passions nouvelles, que vous former tous les jours de nouvelles chaînes, et vous préparer de nouveaux ennuis? Que l'expérience du passé du moins vous détrompe; et revenez enfin au Seigneur par le vide et le dégoût de l'iniquité, si vous ne pouvez encore revenir à lui par le goût de la justice.

Grand Dieu! je n'ai jamais goûté un plaisir véritable loin de vous. Je le confesse aujourd'hui en votre présence, et je rends cette gloire à votre grâce. Ne rejetez pas ces foibles commencements de mon repentir. Je ne reviens à vous, il est vrai, que parce que le monde ne peut me satisfaire. L'ennui du crime me rappelle à votre loi sainte, plutôt que le désir de la vertu; et si les plaisirs injustes pouvoient toujours avoir pour moi de nouveaux charmes, ah! sans doute, Seigneur, je ne penserois jamais à vous offrir un cœur qu'ils occuperoient tout entier. Mais n'est-ce pas votre grâce elle-même qui répand sur les joies du monde les amertumes que j'y trouve? Combien est-il de pécheurs qui ne s'en dégoûtent jamais; en qui l'i-

vresse dure toujours ; et qui, ensevelis jusqu'à la fin dans une paix profonde, n'ouvrent enfin les yeux que lorsqu'il n'est plus temps, et que, frappés de mort et déjà jugés, ils sont sur le point d'aller paroître devant votre tribunal redoutable ?

Conduisez donc, ô mon Dieu, ces premières agitations que vous opérez dans mon cœur, jusqu'à ce trouble heureux qui opère une véritable pénitence ; et ajoutez au dégoût des plaisirs, que vous me laissez, le goût de la justice et de la vertu, qui achève de triompher d'un cœur corrompu, et de faire d'un vase de colère et d'ignominie, un vase d'honneur et de miséricorde.

Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE MERCREDI DES CENDRES.

MOTIFS DE CONVERSION.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.

Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut. 2. Cor. 6. 2.

Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes à mesure que nos crimes augmentent, redouble, pour ainsi dire, en ce temps saint, ses soins et ses empressements, pour nous rappeler à la pénitence.

Lorsqu'autrefois son peuple s'étoit égaré des voies de ses commandements, il lui suscitoit des prophètes qui lui annonçoient les calamités dont leurs fautes alloient être suivies, et qui, par la terreur de ces images, s'efforçoient d'arrêter le cours des iniquités publiques.

Alors Jérusalem se couvroit de cendre et de cilice; ses prêtres pleuroient entre le vestibule et l'autel; les vieillards, rassemblés dans le temple,

ranimoient leur voix languissante pour invoquer les miséricordes du Dieu de leurs pères ; la nouvelle épouse négligeoit les ornements de sa jeunesse et de ses jours de joie ; les vierges désolées faisoient retentir les places publiques de leurs gémissements : et le Seigneur, touché de leurs larmes et de leur repentir, laissoit tomber de ses mains la foudre destinée à punir cette ville infidèle.

Notre ministère en ces jours de salut est encore le même, mes Frères. Comme toute chair a corrompu sa voie, et que la foi et la crainte du Seigneur paroissent effacées du cœur de presque tous les hommes, il nous envoie aujourd'hui, comme autrefois il envoyoit ses prophètes, vous annoncer, non des calamités futures, mais vous mettre devant les yeux les fléaux publics dont il nous frappe, et la juste punition de vos crimes. Ce n'est pas par des menaces qu'il veut vous rappeler à lui ; c'est par des châtiments réels qu'il déploie depuis longtemps sur nos têtes. Ce n'est pas un Dieu irrité, qui nous envoie, et prêt à faire pleuvoir sur vos crimes le feu de son indignation et de sa colère ; c'est un Dieu touché de vos malheurs, et qui, après vous avoir donné tant de marques terribles de sa vengeance, vous ouvre le sein de ses miséricordes éternelles.

Voici donc le temps de salut et de propitiation, mes Frères. Voilà ce que nous venons vous annoncer

de la part de celui qui nous envoie. Revenez de vos iniquités anciennes : faites cesser des désordres qui ont été jusqu'ici la source des calamités qui vous affligent. Les jours de rémission et de miséricorde sont arrivés. Tous les trésors du ciel vont se répandre sur la terre. La voix du sang de Jésus-Christ crie pour vous. Sa croix va devenir le remède et l'expiation de vos crimes. Que de motifs de pénitence et de salut!

1° Plus de facilités du côté de vos passions, lesquelles, affoiblies et rebutées par les excès et les dégoûts inséparables du crime, vous ont fait sentir mille fois qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous ici-bas que dans la justice et dans l'innocence. Premier motif.

2° Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Église impose à tous les fidèles. Second motif.

3° Les grâces plus abondantes du côté de Dieu, et plus vives par l'exemple et les mérites de Jésus-Christ dont on va vous rappeler le souvenir et les mystères. Troisième motif.

4° Plus de secours du côté de l'Église, dont les larmes et les prières plus longues, plus ferventes, et plus particulièrement destinées en ce saint temps à la conversion des pécheurs, vont solliciter en votre faveur les richesses de la miséricorde divine. Quatrième motif.

Enfin, plus de raisons tirées des calamités publiques[1] qui nous affligent, et qui, nous faisant sentir la main de Dieu appesantie sur nous, nous avertissent en même temps de l'apaiser, en finissant les crimes qui nous ont attiré sa colère. Dernier motif.

Recueillons tous ces motifs de pénitence : c'est tout ce que je me propose dans cette instruction. Implorons, etc.

PREMIER MOTIF.

[2]Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, nous dit aujourd'hui le Seigneur par la voix de l'Église, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les prières ; déchirez vos cœurs et non vos vêtements ; et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant ; qu'il est patient et riche en miséricorde, et qu'il ne demande qu'à se repentir des maux dont il avoit résolu de punir vos infidélités.

Et voilà, mon cher Auditeur, ce que je viens vous répéter ici de la part de l'Église. Sanctifiez les jours de miséricorde où nous allons entrer : n'en-

[1] Ce discours fut prononcé les dernières années du règne de Louis XIV, après les batailles d'Hochstet, de Ramillies et de Turin, et la prise de Lille et de Douay par les ennemis.

[2] Joël. 2, 12, 13.

durcissez point désormais vos cœurs, et ne rendez pas inutiles toutes les grâces que la bonté de Dieu vous prépare : ne laissez pas encore échapper tant d'occasions de salut qui vont s'offrir à vous en ce saint temps; et faites enfin cette grande démarche d'un changement de vie que Dicu demande de vous, que vous vous promettez depuis si long-temps à vous-même, et que la multitude et l'énormité de vos crimes passés, vous rendent si indispensable et si décisive. Premier motif.

Rappelez toute la suite de votre vie; et par cet enchaînement affreux de crimes qui l'ont toute souillée, et où vous vivez encore actuellement, jugez quelle est devant Dieu votre situation, et la triste destinée de votre âme. Faudroit-il un autre motif pour vous déterminer à un changement et à une nouvelle vie? Comment avez-vous vécu jusqu'ici? A quoi vos jours, vos années se sont-elles écoulées? Quel usage avez-vous fait, depuis que vous êtes sorti des mains de Dieu, de votre raison, de votre corps, de votre cœur, et de tout ce qui est en vous destiné à glorifier l'ouvrier éternel qui vous l'avoit donné? Quel usage de votre jeunesse, de vos talents, de vos lumières, de votre temps qui devoit être le prix de votre éternité? Quel usage de vos biens, de vos places, de vos dignités, de votre nom, où vous deviez trouver les secours et les ressources de votre sanctification éternelle?

Quel usage de vos afflictions, de vos pertes, de vos maladies, de vos disgrâces, qui, dans les desseins de Dieu, devoient être pour vous des leçons de salut et des motifs de pénitence? Quel usage enfin de tous les mystères, de toutes les solennités, de toutes les instructions et de tous les autres secours que la religion vous a offerts, et où tant de justes ont trouvé les soutiens de leur foi, les consolations de leur piété, et les facilités d'une vie sainte et fidèle? Rassemblez tous vos jours passés jusqu'ici : quel vide! quels abîmes! quel cours non interrompu d'excès, d'impiétés, de dissolutions! Et s'il y a eu quelques intervalles de foi, quelques lueurs et quelques mouvements de grâce, quelques retours vers Dieu, ce sont des retours qui n'ont point eu de suite, et qui ont ajouté à tous vos autres crimes celui des grâces méprisées.

Qu'attendez-vous donc, mon cher Auditeur, pour revenir à votre Dieu? Vos jours s'écoulent, les années s'évanouissent, les plaisirs s'usent, la jeunesse vous échappe, la vie s'enfuit. Vos amis, vos proches, les compagnons de vos débauches et de vos excès ont presque tous disparu. Vous avez vu tomber à vos côtés vos égaux, vos concurrents, vos envieux, vos protecteurs, vos sujets, vos maîtres. Que sais-je même si les circonstances de leur mort inopinée, terrible aux yeux de la foi, n'ont pas dû vous faire sentir encore plus

vivement le frivole de tout ce qui passe, et le malheur d'une vie licencieuse et déréglée ! Vous touchez vous-même au terme fatal. Tout ce qui s'est écoulé de vos jours, n'est que comme un point qui disparoît et qui vous échappe. Tout ce qui vous reste va disparoître en un clin d'œil. Mettez donc à profit ce moment, pour pleurer les égarements d'une vie toute profane. Vous y êtes encore à temps; mais il est temps de commencer, le long usage du monde et des plaisirs ne vous permet plus de vous abuser sur le faux bonheur qu'on se promet dans le crime. Vous avez essayé de tout, et tout vous a lassé ; et tout ce que vous avez tenté pour vous rendre heureux, n'a fait qu'aigrir vos maux et augmenter vos inquiétudes. Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans les plaisirs, par le frivole et le faux de toutes les choses humaines. Quel prétexte auriez-vous donc de différer encore? Votre vie n'a-t-elle pas été assez criminelle pour interrompre enfin une si affreuse carrière, et en venir à un changement? Vous attendez-vous que vos chaînes tombent d'elles-mêmes, et à un repentir qui ne vous coûte rien? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie? Avez-vous renoncé à l'espérance de votre salut, comme ces impies qui

n'ont point de Dieu? Quand vous n'auriez eu le malheur que de tomber une seule fois, la vie ne seroit pas assez longue pour pleurer votre chute; et toute votre vie n'a été jusqu'ici qu'un crime continuel, et vous balancerez encore à consacrer à Dieu les restes d'une vie que le monde et les passions ont toute occupée? Demain on va vous redemander votre âme; et ce court intervalle qui vous reste, vous le disputez encore à Dieu! et vous voulez encore en retrancher des moments, pour combler la mesure, et vous rendre votre juge plus irréconciliable! et n'êtes-vous pas trop heureux que le Seigneur, toujours bon et miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissants de vos passions et de votre vie; qu'il vous tende encore la main pour vous essuyer au sortir d'un si long et si triste naufrage, qu'il vous accueille encore usé par le monde et par les plaisirs, inhabile désormais aux passions, peu propre à son service, et que le rebut du monde et du déréglement puisse encore devenir l'objet de ses miséricordes éternelles?

Grand Dieu! qui peut me retenir encore en effet dans les voies du crime où je marche depuis tant d'années? détrompé du monde, où rien n'a jamais répondu à mes désirs et à mes vaines espérances; lassé des passions, dont les voies ont toujours été pour moi semées d'épines et d'amertumes; dégoûté des plaisirs que la bienséance elle-même

commence à m'interdire ; peu touché de tout ce qui fait l'empressement des autres pécheurs ; portant partout un cœur malade et inquiet, et ne trouvant rien qui le fixe et qui le calme ; cherchant à m'étourdir sur les horreurs de ma vie, et ne pouvant y réussir ; fuyant tout ce qui peut réveiller les terreurs de la conscience, et les portant partout avec moi ; éloignant toutes les pensées de l'éternité, et ne pouvant la perdre de vue ; faisant des efforts impies pour vous oublier, ô mon Dieu, et vous retrouvant partout sur mes pas : que prétends-je en vous fuyant encore ? Ne vous lasserez-vous pas de courir après moi ? Suis-je encore une de ces brebis qui méritent vos empressements et vos recherches ?

Grand Dieu ! finissez mes peines, en guérissant mes plaies. Fixez mes irrésolutions : soulagez mon cœur, en le délivrant de ses crimes. Rompez des chaînes que je déteste, et auxquelles je n'ai pas la force d'oser toucher. Laissez-vous fléchir à mes vœux, et ne regardez pas mes œuvres. Écoutez mes désirs, et fermez les yeux à mes foiblesses. Terminez le combat que je sens en moi. Rendez-vous le maître de mon âme. Devenez le plus fort dans mon cœur. Ce n'est plus moi qui vous résiste, ô mon Dieu ! c'est la foiblesse, c'est l'ascendant de la corruption, c'est le long usage du crime. Prenez-moi donc pour votre partage. Arrachez-moi

au monde et aux créatures, pour lesquelles vous ne m'avez pas fait ; et détruisez en moi cet homme de péché que je hais, et qui est devenu plus fort que moi-même.

Mais si la multitude de vos crimes, mon cher Auditeur, et les désirs que Dieu vous inspire depuis long-temps de sortir de ce déplorable état, doivent vous déterminer enfin à faire cette grande démarche, le temps de pénitence où nous sommes entrés, les mystères saints qui nous attendent, ne vous laissent plus de prétexte de la différer.

DEUXIÈME MOTIF.

Oui, mon cher Auditeur, que serviront vos jeûnes, si vous ne vous convertissez pas au Seigneur? Quel fruit vous reviendra-t-il de vos abstinences, de nos instructions, et de tous les exercices laborieux de cette sainte carrière, si vous ne sortez pas de l'abîme où vous vivez, et si une vie toute criminelle met toujours un chaos entre vous et la grâce? vous porterez avec les justes le joug de la loi, et vous n'en partagerez pas avec eux les consolations et les grâces. Ce que le Seigneur demande principalement de vous, vous le savez, c'est le changement du cœur, c'est un renouvellement de vie, c'est là fin et la cessation de vos crimes.

Ce n'est pas que vous deviez ajouter au crime de votre impénitence, celui de la transgression de la loi du jeûne ; et que sous prétexte que l'observance de la lettre ne sert de rien au pécheur obstiné dans le crime, il vous paroisse inutile de vous soumettre à cette rigueur. C'est la disposition de l'impie qui n'espère plus rien de la miséricorde de Dieu, et qui ne trouvant plus de ressource dans la religion, dont ses impiétés semblent lui fermer tous les secours, en cherche une dans le désespoir, et dans le mépris affreux de son salut. Mais vous, mon cher Auditeur, que Dieu rappelle encore à la vérité et à la justice ; vous à qui il fait encore entendre, dans le fond de l'abîme où vous croupissez, la voix de sa miséricorde ; vous à qui il tend encore à tous moments la main pour vous aider à sortir du tombeau comme un autre Lazare ; vous à qui il a marqué peut-être ce temps de pénitence comme le moment de votre salut, et le terme heureux de vos malheurs et de vos crimes, entrez avec vos frères dans cette sainte carrière de pénitence ; demandez à Dieu que vous n'y couriez pas en vain. Offrez-lui ce léger sacrifice, pour obtenir celui de vos passions. Commencez par la lettre, afin que l'esprit qui vivifie vous soit donné : soumettez-vous à Dieu, en vous soumettant à la loi de l'Église, et il vous soumettra les cupidités injustes qui vous dominent : plus la loi vous sera pénible, plus vous devez faire en sorte que

cette peine ne soit pas infructueuse et sans mérite pour vous. C'est toujours un commencement de salut, que d'accomplir le précepte ; c'est s'unir avec les justes ; c'est craindre de désobéir à Dieu ; c'est respecter ses lois saintes, c'est rendre hommage à la religion ; ce n'est pas mettre un nouvel obstacle aux grâces que Dieu nous prépare en ces jours de propitiation : en un mot, le pécheur qui observe la loi, peut du moins espérer toujours ; celui qui la méprise est dejà condamné.

Et cependant, où sont ceux qui observent cette loi sainte ? Que de prétextes frivoles et peu sérieux pour s'en dispenser ! Oui, mes Frères, que n'opposez-vous pas pour vous mettre à couvert de ce devoir ? Des infirmités chimériques : mais, hélas ! les opposez-vous au monde, aux passions, aux plaisirs mille fois plus laborieux et plus nuisibles que cette loi de pénitence ? Une santé foible et usée : mais quel usage en faites-vous pour le crime, pour l'ambition, pour des affaires terrestres mille fois plus dures à porter que le joug de Jésus-Christ ? Quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence : hélas ! mais n'en éprouvez-vous pas tous les jours de plus grandes dans les excès de la table et du jeu, dans le dérangement d'une vie toute profane ? vous en abstenez-vous pour cela ? Où est ici la bonne foi, et cette équité dont vous faites tant d'ostentation dans vos démarches envers

les hommes? N'êtes-vous donc faux et injustes qu'envers Dieu? Qu'avez-vous donc à opposer encore? Un long usage de transgression, une habitude de violer la loi sainte, qui vous la rend désormais impraticable. Eh quoi! seriez-vous dispensé du précepte, pour ne l'avoir jamais observé jusqu'ici? L'ancienneté de l'infraction vous rendroit-elle moins coupable? nous allégueriez-vous la durée du crime comme une excuse? et ce qui devroit vous alarmer deviendroit donc précisément ce qui vous calme? C'est à nous à vous opposer cette longue et criminelle habitude de transgression, et à nous en servir de motif pour vous couvrir de confusion; et non pas à vous à nous l'alléguer comme une raison qui vous justifie. Que de pécheurs voluptueux et invétérés deviendroient innocents, si le long usage de la volupté tout seul les dispensoit devant Dieu d'être chastes! Qu'on est à plaindre, mes Frères, de s'aveugler dans l'affaire de l'éternité, sur des raisons puériles qu'on auroit honte d'avancer devant des hommes sérieux dans des affaires de néant!

Je sais qu'on nous dit tous les jours que ce n'est pas ici un point fort essentiel; que la grande affaire est de bien vivre, mais qu'au fond, user d'une viande plutôt que d'une autre, n'a jamais paru un crime fort sérieux, et sur quoi il faille tant sonner l'alarme, et troubler les consciences des fidèles.

C'est-à-dire, ô mon Dieu, que la dernière ressource du pécheur pour se calmer, est d'avilir dans son esprit la majesté de vos préceptes : comme si vous n'étiez pas également grand lorsque vous défendez à Caïn de répandre le sang innocent, ou lorsque vous ordonnez au premier homme de ne pas goûter d'un fruit où vous vouliez que sa soumission et son obéissance rendissent hommage à votre gloire, et témoignassent que l'usage des créatures est un don de votre souveraineté et de votre clémence.

Oui, mes Frères, ce n'est pas assez pour le monde de violer la loi sainte du jeûne et de l'abstinence ; on l'avilit, on la traite de minutie, on la regarde comme une dévotion populaire. C'est presque un air de force et de raison, de la violer sans scrupule. Et c'est ainsi qu'on dégrade la tradition la plus vénérable de l'Église, la pratique la plus ancienne et la plus universelle qui nous soit venue de nos pères. C'est ainsi que l'institution respectable du jeûne, établie par les apôtres, consacrée par l'usage de tous les siècles, honorée par l'exemple des prophètes et de Jésus-Christ même, n'est plus dans les discours du monde qu'une pratique populaire de dévotion, sur laquelle il y a de la petitesse et de l'excès à vouloir être si rigoureux et si sévère.

Mes Frères, le saint vieillard Éléazar étoit donc un esprit foible, lorsqu'il aima mieux perdre la vie

que de souiller son âme par l'usage des viandes profanes et défendues par la loi? Le supplice de la mère et des sept enfants dans les Machabées, n'est donc qu'une histoire risible, puisque les tourments les plus affreux ne purent les déterminer à se permettre des mets que Moïse avoit interdits au peuple de Dieu? Les trois jeunes Hebreux, dans la cour du roi de Babylone, n'avoient donc que des frayeurs puériles, lorsqu'ils préféroient la sainte simplicité des viandes prescrites, à la faveur d'un monarque superbe? Et les livres saints, qui ont consacré par des éloges la foi et le courage de tous ces anciens justes, n'ont donc fait que rehausser, par des louanges magnifiques, un scrupule vain et puéril?

Eh! qui êtes-vous donc pour trouver de la petitesse où les saints ont trouvé tant de force et de grandeur? Avoient-ils de la majesté de la religion des idées moins nobles et moins sublimes que vous? Étoient-ils moins instruits de la foi et de la dignité de ses préceptes, dont l'intelligence n'est donnée qu'à ceux qui les aiment et qui les observent? Étoient-ce des esprits foibles, eux qui ont eu la force de vaincre le monde, et qui ont été plus sages que toute la sagesse du siècle? Dans quels excès ne tombe-t-on pas pour s'étourdir sur l'infraction de cette loi sainte? On devient impie pour être plus tranquillement transgresseur.

Aussi il n'en reste presque plus de vestige dans

le monde. Ce temps sacré n'est presque plus distingué des autres temps de l'année, que par les instructions plus fréquentes que nous faisons aux fidèles. Le deuil n'est plus que dans nos temples, où les ministres pleurent encore entre le vestibule et l'autel. La pénitence de ces jours saints ne subsiste plus que dans le langage de l'Église. Au dehors les plaisirs, les jeux, les passions, les spectacles, les excès mêmes de la bonne chère vont toujours même train. Allez dans les îles éloignées, dit l'Esprit de Dieu; voyez ce peuple infidèle, ennemi de Jésus-Christ, et qui possède les lieux sacrés où s'accomplirent autrefois tous ses mystères. Entrez dans ces villes profanes aux temps destinés à la célébration de leurs jeûnes. Quel recueillement! quelle abstinence! quelles purifications! quelles prières! quelle sévérité d'observance! quelles peines imposées par la loi de leur faux prophète, devenue leur loi publique, contre les transgresseurs, s'il s'en trouvoit un seul! Tout y annonce au dehors leurs jours de jeûne et d'abstinence; et au milieu de nos villes, nous qui nous vantons d'être le peuple choisi, nous qui nous regardons comme la nation sainte, tout en efface jusqu'aux traces les plus légères; et le seul spectacle qui rappelle l'établissement de la loi, c'est le grand nombre de ceux qui la violent. Trouvez-moi en effet une seule famille où le carême s'observe universellement? Cherchez

une table dans le monde, qui ne soit pas chargée de mets defendus, et où il ne se rencontre quelque infracteur du précepte? Et ce n'est pas assez de le violer: loin de cacher sa honte et sa transgression dans l'enceinte de sa famille, on le viole avec éclat; on attire chez soi des complices de sa désobéissance; on les autorise par son exemple; on les force souvent par ses persuasions; et comme si ce n'étoit pas assez du crime de l'infraction, on y ajoute celui du scandale.

Venez nous dire après cela que ce n'est pas ici un point fort essentiel. Vous ne comptez donc pour rien de changer les mœurs publiques, de vous révolter contre l'Église, de vous séparer, comme un anathème, de tout le corps des justes, de ne faire aucun usage des secours que la religion vous offre, d'être à vos frères une occasion de chute et de scandale, et en un mot, de contribuer autant qu'il est en vous au relâchement des mœurs, et à l'extinction de la foi et de la piété parmi les fidèles?

Voilà, mon cher Auditeur, des motifs bien pressants pour vous déterminer à un changement de vie. Ajoutons-y encore la croix et l'exemple de Jésus-Christ, que l'Église nous met devant les yeux en ces jours de salut.

TROISIÈME MOTIF.

Ce grand spectacle pourroit-il vous devenir inutile? Le prix de son sang qui a effacé les péchés du monde, et qui va couler plus abondamment sur vous, pourroit-il vous laisser encore tout couvert de crimes et de souillures ?

Car, mes Frères, sa croix est le seul héritage qu'il ait laissé à son Église. Il faut que nous participions à son calice, si nous voulons partager avec lui sa gloire et son immortalité. C'est là l'esprit de notre vocation, et le fondement de notre espérance. Hors de là nous ne sommes pas distingués de ces nations infidèles, qui ne connoissent pas Jésus-Christ. Otez de sa morale les maximes crucifiantes, la violence, l'humilité, le renoncement à soi-même, le mépris du monde, la fuite des plaisirs, tout le reste peut nous être commun avec les philosophes qui débitoient une doctrine sage et éloignée des excès et des vices.

C'est donc la croix de Jésus-Christ, qui fait proprement le grand caractère des chrétiens, et la seule voie de salut que Jésus-Christ est venu ouvrir à ses disciples. Or, comment y participons-nous? Qu'avons-nous de commun avec Jésus-Christ crucifié? Nos œuvres, nos démarches, nos délassements, nos peines, nos plaisirs, nos craintes, nos espérances sont-elles marquées du sceau de la

croix? Où paroît ce signe de salut dans toute la suite de notre vie?

Je sais que le monde nous fournit des croix et des afflictions; que nos propres passions nous en ménagent, et que nous sommes ingénieux à nous en former à nous-mêmes. Mais ce sont là des croix de la cupidité. Ce sont les châtiments de nos passions, et non pas les remèdes de nos crimes. Ce sont les tristes suites du vice, et non pas les fruits pénibles de la vertu. Mais où est la croix de Jésus-Christ dans nos mœurs? Que souffrons-nous pour lui plaire? Que prenons-nous sur nos passions, sur nos humeurs, sur nos goûts, sur nos plaisirs, sur nos penchants, pour pouvoir prétendre au titre de ses disciples? Où est cette croix que nous portons, et sans laquelle il faut renoncer à Jésus-Christ? Nous portons la croix de nos crimes, la croix de nos passions, la croix de notre ambition, la croix de nos haines et de nos envies; c'est-à-dire, la croix du monde et du démon. Hélas! celle de Jésus-Christ est moins amère et moins pesante, et nous la rejetons : celle de Jésus-Christ rend heureux ceux qui la portent, et nous la craignons : celle de Jésus-Christ adoucit même les croix du monde, et nous les lui préférons : celle de Jésus-Christ est le prix de l'éternité, et nous la méprisons.

Quelle folie, mes Frères! Nous ne pouvons éviter les croix ici-bas; faisons du moins qu'elles nous

soient utiles. Il faut toujours que nous souffrions de nos passions ; souffrons du moins en les réprimant, afin que nos violences nous soient comptées. Il faut que nous trouvions des amertumes dans la vie ; mettons-les donc à profit, et faisons-en des amertumes de pénitence, afin que nous ne perdions pas tout. Il faut qu'il en coûte pour servir le monde, comme pour servir Jésus-Christ ; souffrons pour Dieu ce que nous souffrons pour le monde ; nos peines seront les mêmes, et les récompenses bien différentes.

Mais que dis-je, mes Frères, que nos peines seront les mêmes ? Le Seigneur adoucit le joug qu'on porte pour lui ; et le joug du monde est un joug de fer, qui meurtrit et qui accable. Les violences de la croix sont mêlées de mille consolations ; et celles de la cupidité ne sont payées que par des peines nouvelles. Les sacrifices de la grâce calment le cœur ; et ceux des passions le déchirent. Les saintes agitations de la pénitence laissent l'âme dans la joie et dans la paix ; et les agitations du crime la troublent et la dévorent. Les épines de la vertu portent avec elles leur douceur et leur remède ; et celles du vice laissent l'aiguillon dans la conscience, et le ver dévorant qui ne meurt plus. En un mot, les rigueurs de l'Évangile font des heureux ; et les dégoûts du monde n'ont fait jusqu'ici que des misérables.

Les grâces qui vont couler de la croix de Jésus-Christ, vous offrent donc, mon cher Auditeur, une ressource que vos crimes ne trouveront peut-être pas dans un autre temps. Les prières même de l'Église, plus longues et plus touchantes, rendent durant cette sainte carrière le ciel plus propice aux pécheurs.

QUATRIÈME MOTIF.

Les soupirs de cette chaste épouse qui ne s'occupe en ce temps que de la conversion de ses enfants, qui ne prolonge la tristesse et l'harmonie de ses cantiques que pour attirer les regards et les miséricordes du Seigneur sur les scandales qui l'affligent, ouvrent les trésors du ciel sur les iniquités de la terre. Tout le corps des justes qui prie, et qui est toujours exaucé, rend le Seigneur bien plus attentif aux besoins de l'Église, et aux misères de nos âmes.

Je ne parle pas des jeûnes, des macérations, des austérités que les vrais fidèles pratiquent en ces jours de salut, et qu'ils offrent au Seigneur, comme un sacrifice d'expiation, pour le réconcilier avec son peuple. Tant d'âmes justes qui affligent leur chair par le jeûne et par la retraite, et dont la voix, comme la voix du sang innocent, monte jusqu'au trône de Dieu, non pour solliciter ses vengeances, mais pour attirer ses miséricordes. Hélas! si Judith

toute seule dans Israël, affligeant son âme sous la cendre et sous le cilice, réconcilia le Seigneur avec son peuple, et détourna de lui les effets de son indignation et de sa colère ; que ne devons-nous pas attendre de tant d'âmes fidèles, qui, répandues dans toutes les parties de la terre, prient en ce temps saint pour vous, et offrent au Seigneur leurs jeûnes et leurs macérations, pour obtenir le pardon de vos crimes? Que ne devez-vous pas attendre de tant de saints pasteurs qui offrent leurs âmes et leurs travaux pour vous enfanter à Jésus-Christ? de tant d'anachorètes pénitents, de tant de vierges pures, qui dans le fond de leur retraite gémissent comme la colombe, désarment le bras du Seigneur prêt à s'appesantir sur nous, et changent ses foudres en des rosées de bénédictions et de grâce? Que de secours la religion présente à votre foiblesse! Que de portes la bonté de Dieu vous ouvre, pour vous faire rentrer dans le sein de sa miséricorde et de sa clémence!

Je pourrois encore ajouter les instructions que l'Église va nous donner par la bouche de ses ministres. Hélas! mes Frères, si autrefois la lecture de la loi de Dieu toute seule, presque oubliée parmi les Juifs, renouvela tout Jérusalem ; si tout le peuple fondit en larmes ; si les grands et les prêtres eux-mêmes, touchés de la beauté et de la magnificence des préceptes divins, renoncèrent aux al-

liances profanes, et renvoyèrent les femmes étrangères ; que ne peut pas pour votre salut le zèle de tant de ministres qui vont vous annoncer les paroles de la vie éternelle ? Quel sentiment n'exciteront pas dans vos cœurs, si vous ne les fermez à la voix de Dieu, les maximes saintes et sublimes de l'Évangile, accompagnées de toute la force et de toute la terreur de notre ministère ?

Oui, mes Frères, la vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre. Les règles de la foi sont pleines de noblesse et d'équité. Elles forcent en leur faveur une raison saine et épurée. Elles mettent tôt ou tard un esprit sage et élevé dans leurs intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque temps, l'âge peut séduire, les exemples peuvent entraîner, les discours de l'impiété et du libertinage peuvent étourdir ; mais enfin la vérité perce le nuage : le grand, le solide de la religion prend la place dans un bon esprit de tout le frivole qui l'avoit amusé. Lassé d'avoir couru long-temps après le songe et la chimère, on veut quelque chose de sûr et de réel, et on ne le trouve que dans la religion, dans la vérité de ses maximes, et la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux et superficiel, qui puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion. Le monde ne peut séduire pour toujours que des hommes sans réflexion et sans caractère ; et remarquez ici que le

monde lui-même regarde comme tels ceux qui n'ont pas su mettre quelques jours sérieux dans toute leur course, quelque intervalle entre la vie et la mort. Le goût du frivole, qui nous avoit fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend à la fin méprisables.

Ne résistez donc pas à Dieu, mon cher Auditeur, qui vous ouvre en ce temps de propitiation tant de moyens de salut. Ne vous opposez pas vous seul à tous les efforts que l'Église va faire pour vous rappeler à une vie plus pure et plus chrétienne. Ne vous obstinez plus à périr, tandis que tout va s'empresser à vous sauver du naufrage. Que faut-il encore pour vous déterminer à finir vos égarements et à changer enfin une vie qui vous lasse, que le monde censure, dont vous sentez vous-même le vide, et peut-être aussi l'indécence et le ridicule ? Que reste-t-il à faire au Seigneur ? Il vous agite par des remords secrets, et vous combattez les saints mouvements de sa grâce : il vous offre tous les secours de la religion, et vous n'en faites aucun usage : il reunit toutes les prières de l'Église en votre faveur; et vous les rendez inutiles par votre impénitence : il fait tonner dans ces chaires chretiennes les promesses et les menaces formidables de la loi, et elles s'effacent de votre cœur un moment après que son esprit les y a gravées. Que peut-il donc faire encore ? châtier vos crimes et ceux de vos sem-

blables par des calamités publiques ; répandre sur nous la terreur de sa colère, comme autrefois sur ces villes qui avoient attiré son indignation par l'excès de leurs dissolutions et de leurs débauches. C'étoit, mes Frères, la seule ressource qui restoit à la miséricorde de Dieu pour nous toucher. Il parloit en vain au fond de nos cœurs; il nous frappe pour se faire entendre.

CINQUIÈME MOTIF.

Comme nous avons mis le comble à nos crimes, il semble aussi rassembler sur nos têtes les traits de sa colère. Nos ennemis nous insultent. Les enfants d'Amalec ont la victoire sur le peuple de Dieu. Notre ancienne valeur semble s'être changée en foiblesse. Nos frontières sont ouvertes. Ces murs inaccessibles, en qui nous mettions notre confiance, sont renversés. Nos voisins, à peine autrefois en sûreté dans leurs places les plus reculées, semblent déjà méditer la conquête de nos provinces, et se partager par avance nos terres et nos foyers. La justice de nos armes semble en affoiblir la force et le succès. La paix autrefois entre nos mains s'éloigne de plus en plus de nous, et nos désirs ne font que la rendre plus difficile. Le fléau de la guerre et de la désolation répand le deuil et la misère sur nos villes et sur nos campagnes. Le

peuple gémit sous le poids des charges que le malheur des temps a rendues nécessaires. La France, que nos premières années avoient vue si florissante, est maintenant plongée dans une tristesse amère et profonde; et nos ennemis, si jaloux autrefois de nos prospérités, peuvent à peine se persuader nos malheurs et nos pertes.

D'où vient ce changement, mes Frères? Je l'ai déjà dit. La colère de Dieu éclate sur nos crimes : leur énormité est enfin montée jusqu'au trône de ses vengeances. Il a regardé du haut de sa demeure éternelle, dit le prophète : *Prospexit de excelso sancto suo;* [1] et il a vu les abominations qui sont au milieu de nous; les fidèles sans mœurs, les grands sans religion, les ministres mêmes sans piété; le sexe sans pudeur et sans bienséance, s'avilissant par des indécences dont les siècles de nos pères auroient rougi, et n'étant plus en sûreté que par le dégoût qu'en ont ceux mêmes à qui il s'étudie de plaire. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu les adultères et les abominations en honneur au milieu de son peuple; les rapines et les injustices revêtues des titres et des dignités publiques; les débauches et les excès affreux autorisés par de grands exemples; un luxe monstrueux et insensé croître et augmenter avec la misère publique; les théâtres devenus des

[1] Ps. 101. 20.

lieux de prostitution, par le déréglement déclaré de ces victimes infortunées qu'on y court entendre; et les mœurs publiques devenues des scandales publics. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu l'intrigue, l'ambition, le schisme et l'aigreur déshonorer son sanctuaire; les ministres de la paix eux-mêmes divisés; la défense de la vérité devenue le prétexte des animosités personnelles; le zèle allumé par un vil intérêt; les passions appelées à la défense de la religion qui les condamne; la piété changée en gain, et en une indigne hypocrisie; et ce royaume, autrefois le soutien de la foi, et la plus pure portion de son Église, devenu par la licence des discours et l'impiété des sentiments le théâtre d'honneur des philosophes et des incrédules. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu un souverain pieux environné d'une cour dissolue; le courtisan, toujours parmi nous servile imitateur du maître, devenir ici son censeur secret; la piété sur le trône devenue plus odieuse; les crimes se multiplier par la contrainte; le péril de la débauche en assaisonner les excès; l'ambition se revêtir des apparences de la piété pour attirer les largesses du souverain; l'hypocrisie s'enrichir des bienfaits destinés à récompenser la vertu; et la religion plus déshonorée par les mœurs et les arti-

fices de ces faux justes, que par la licence des pécheurs les plus déclarés. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de sa colère. Il a fait périr par le glaive de nos ennemis, nos enfants, nos époux, nos frères et nos proches. Il a répandu sur nos armées un esprit de terreur et de vertige. Il a fait échouer nos projets; et nos prospérités passées n'ayant été pour nous que de nouveaux motifs d'orgueil et de dissolution, il a eu recours aux châtiments, afin que si nous avons été ingrats à ses faveurs, nous ne soyons pas insensibles à notre affliction et à nos peines.

Et cependant quel usage faisons-nous de ces fléaux publics? Qu'opposons-nous à la colère de Dieu pour la désarmer? Des plaintes inutiles, des terreurs humaines sur l'incertitude des événements, des inquiétudes sur les misères et sûr les charges publiques; que dirai-je? des murmures peut-être contre le gouvernement; de vaines réflexions et des censures éternelles sur ceux qui sont à la tête des affaires; des clameurs inutiles contre ceux qui sont chargés des entreprises et des projets; des dérisions souvent, et des chants satyriques et profanes, symbole éternel de la légèreté de la nation, et qui nous ont toujours consolés de nos malheurs, en éternisant le souvenir de nos pertes; c'est ce qu'un ancien père reprochait déjà de son temps à

nos ancêtres : *Cantilenis infortunia sua solantur.* [1]

Insensés que nous sommes! nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étoient les auteurs de nos calamités. Nous accusons leur imprudence, leur peu d'habileté, leurs méprises, de nos malheurs. Nous ne remontons pas plus haut : nous ne voyons pas que les coups qui nous frappent partent du ciel ; que c'est Dieu lui-même qui confond les conseils et la prudence de nos chefs; qui aveugle nos sages et nos vieillards; qui répand la terreur et l'épouvante dans nos armées ; et que nos crimes seuls enfantent tous nos malheurs. Mettons Dieu de notre côté, mes Frères, et alors nous serons les plus forts. Forçons le Seigneur, par un repentir sincère, à combattre pour nous ; et alors, ou il donnera la paix à son peuple, ou nous dissiperons nos ennemis comme de la poussière.

Maison d'Israël, disoit autrefois le grand-prêtre Eliachim aux Juifs frappés comme nous de la main de Dieu, et en proie aux troupes victorieuses des Assyriens ; souvenez-vous comment Moïse, ce serviteur de Dieu, brisa autrefois la force d'Amalec qui se confioit dans sa puissance, dans le nombre de ses troupes, et dans la multitude de ses chariots : *Memores estote Moysis servi Domini, qui Amalec confidentem in virtute sua, et in exercitu suo dejecit.* [2] Ainsi disparoîtront devant vous vos ennemis,

[1] Salvianus. — [2] Judith, 4. 13.

continuoit ce vénérable pontife, si vous demeurez fidèles dans la pratique des ordonnances de la loi, et si vous revenez au Seigneur par les gémissements d'un cœur brisé, et d'un repentir vif et sincère : *Sic erunt universi hostes Israel, si manentes permanseritis in jejuniis et orationibus, in conspectu Domini.*[1]

Et voilà, mes Frères, ce que le pontife saint,[2] qui nous honore ici de sa présence, et que le Seigneur a suscité à son peuple dans ce temps de calamité, vous a déjà dit avec les expressions les plus vives du zèle pastoral et de l'éloquence chrétienne. Voilà les ressources qu'il vous a marquées par une indiction solennelle de jeûnes et de prières, pour remédier aux maux qui nous affligent. Mes Frères, vous a-t-il dit, finissons nos désordres, et nos malheurs finiront bientôt. Devenons plus fidèles, et nous deviendrons bientôt plus heureux et plus tranquilles. Faisons cesser les scandales qui sont au milieu de nous, et nos larmes seront bientôt essuyées. Convertissons-nous au Seigneur, et le Seigneur combattra pour nous. Mettons-nous en paix avec Dieu, et nous l'aurons bientôt avec les hommes.

Voilà, mes Frères, ce que ses exemples vous prêchent encore plus efficacement que ses discours.

[1] Judith, 4. 14. 12.

[2] Monseigneur le cardinal de Noailles, devant qui ce Sermon fut prêché à Notre-Dame.

Il souffre des malheurs qui vous affligent; mais il souffre encore plus des iniquités qui vous les attirent. Il porte avec vous le poids de vos afflictions et de vos pertes; mais il porte encore plus le poids de vos crimes. Il demande pour vous au Seigneur des jours plus tranquilles et plus fortunés; mais il en demande aussi de plus saints.

Soulagez son zèle, mes Frères, en répondant à sa tendresse. Consolez sa piété, en secondant ses désirs. Récompensez ses soins, en vous conformant à ses exemples. Dieu n'a pas encore abandonné son peuple, puisque, malgré tant de calamités dont il nous frappe, il vous suscite encore un pasteur fidèle, qui peut vous réconcilier avec le Seigneur, et arrêter le bras de son indignation et de sa colère. N'abusez donc pas du don de Dieu, mon cher Auditeur : et ne rendez pas inutiles, par l'endurcissement de votre cœur, tant de moyens de sanctification que la bonté de Dieu vous offre, et les ressources les plus heureuses de votre salut.

Grand Dieu! que de justes sujets de condamnation n'aurez-vous pas un jour contre moi? Que n'aurez-vous pas fait pour me sauver, et qu'aurai-je omis moi-même pour me perdre? Vout avez tout mis en œuvre pour empêcher votre créature de périr; vos grâces, vos inspirations, des lumières vives, des amertumes salutaires, des dégoûts infinis, des passions traversées, des projets confondus, des

espérances évanouies, des calamités publiques et personnelles; que dirai-je encore? un cœur même tendre pour le bien; un cœur né avec des sentimens de vertu et de droiture; un cœur qui se refusoit aux excès, qui ne paroissoit point fait pour le déréglement, qui ne cessoit de me rappeler à vous, et de me reprocher en secret ma honte et ma foiblesse. Que puis-je vous dire, tout couvert de vos bienfaits et de mes crimes? Seigneur, ne vous lassez pas de me tendre la main. Vous en avez trop fait jusqu'ici pour me laisser périr sans ressource; plus je me trouve indigne de nouvelles faveurs, plus j'en espère. L'horreur de mon état augmente ma confiance; et l'excès de mes misères est le seul droit que j'offre à vos miséricordes éternelles.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.

Je vous dis en vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. Matth. 8, 10.

D'où venoit donc l'incrédulité que Jésus-Christ reproche aujourd'hui aux Juifs? et quel sujet pouvoient-ils avoir de douter encore de la sainteté de sa doctrine et de la vérité de son ministère? Ils avoient demandé des miracles, et il en avoit opéré à leurs yeux de si convaincants, que personne avant lui n'en avoit fait de semblables. Ils avoient souhaité que sa mission fût autorisée par des témoignages; Moïse et les prophètes lui en avoient rendu; le précurseur avoit dit hautement: Voilà le Christ, et l'Agneau qui vient effacer les péchés du monde; un gentil rend gloire dans notre Évangile à sa toute-

puissance; le Père céleste du haut des airs avoit déclaré que c'étoit là son Fils bien-aimé ; enfin les démons eux-mêmes, frappés de sa sainteté, ne sortoient des corps qu'en confessant qu'il étoit le Saint et le Fils du Dieu vivant. Que pouvoit encore opposer l'incrédulité des Juifs à tant de preuves et de prodiges ?

Voilà, mes Frères, ce qu'on pourroit demander aujourd'hui avec bien plus de surprise à ces esprits incrédules, lesquels, après l'accomplissement de tout ce qui avoit été prédit ; après la consommation des mystères de Jésus-Christ, l'exaltation de son nom, la manifestation de ses dons, la vocation des peuples, la destruction des idoles, la conversion des Césars, le consentement de l'univers, doutent encore, et entreprennent eux seuls de contredire et de renverser ce que les travaux des hommes apostoliques, le sang de tant de martyrs, les prodiges de tant de serviteurs de Jésus-Christ, les écrits de tant de grands hommes, les austérités de tant de saints anachorètes, et la religion de dix-sept siècles ont si universellement et si divinement établi dans l'esprit de presque tous les peuples.

Car, mes Frères, au milieu des triomphes de la foi s'élèvent encore en secret parmi nous des enfants d'incrédulité, que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées, qui blasphèment ce qu'ils ignorent ; des hommes impies qui changent, comme

dit un apôtre, la grâce de notre Dieu en luxure, souillent leur chair, méprisent toute domination; blasphèment la majesté, corrompent toutes leurs voies comme des animaux sans raison, et sont réservés à servir un jour d'exemple aux jugements terribles de Dieu sur les hommes.

Or, si parmi tant de fidèles que la religion assemble en ce lieu, il se trouvoit quelque âme de ce caractère, souffrez, vous, mes Frères, qui conservez avec respect le dépôt de la doctrine que vous avez reçue des mains de vos ancêtres et de vos pasteurs, que je me serve de cette occasion, ou pour les détromper, ou pour les combattre. Souffrez que je fasse ici une fois ce que les premiers pasteurs de l'Église faisoient si souvent devant leur peuple assemblé, c'est-à-dire, que j'entreprenne l'apologie de la religion de Jésus-Christ contre l'incrédulité; et qu'avant que de vous instruire de vos devoirs durant cette longue carrière, je commence par jeter les premiers fondements de la foi. Il est si consolant pour ceux qui croient, de découvrir combien leur soumission est raisonnable, et de se convaincre que la foi qui paroît l'écueil de la raison en est pourtant la seule consolation, le seul guide et l'unique ressource!

Voici donc tout mon dessein. L'incrédule refuse de se soumettre aux vérités révélées, ou par une vaine affectation de raison, ou par un faux senti-

ment d'orgueil, ou par un amour mal placé d'indépendance.

Or, je veux montrer aujourd'hui que la soumission que l'incrédule refuse par une vaine affectation de raison, est l'usage le plus sensé qu'il puisse faire de la raison même ; que la soumission qu'il refuse par un faux sentiment d'orgueil, en est la démarche la plus glorieuse ; et enfin, que la soumission qu'il rejette par un amour mal placé d'indépendance, en est le sacrifice le plus indispensable. Et de là je tirerai les trois grands caractères de la religion : elle est raisonnable ; elle est glorieuse ; elle est nécessaire.

O mon Sauveur, auteur éternel et consommateur de notre foi, défendez vous-même votre doctrine. Ne souffrez pas que votre croix qui vous a soumis l'univers, soit encore la folie et le scandale des esprits superbes. Triomphez encore aujourd'hui par les prodiges secrets de votre grâce, de la même incrédulité dont vous triomphâtes autrefois par les opérations éclatantes de votre puissance ; et détruisez par ces lumières vives qui éclairent les cœurs, plus efficaces que tous nos discours, toute hauteur qui s'élève encore contre la science de vos mystères. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Commençons par convenir d'abord, mes Frères, que c'est la foi, et non pas la raison qui fait les chrétiens; et que la première démarche qu'on exige d'un disciple de Jésus-Christ, est de captiver son esprit, et de croire ce qu'il ne peut comprendre. Cependant je dis que c'est la raison elle-même, qui nous conduit à cette soumission; que plus même nos lumières sont supérieures, plus elles nous font sentir la nécessité de nous soumettre; et que le parti de l'incrédulité, loin d'être le parti de la force d'esprit et de la raison, est celui de l'égarement et de la foiblesse.

La raison a donc ses usages dans la foi, comme elle a ses bornes : et comme la loi, bonne et sainte en elle-même, ne servoit pourtant qu'à conduire les hommes à Jésus-Christ, et s'arrêtoit là comme à son terme ; de même la raison, bonne et juste en elle-même, puisqu'elle est un don de Dieu et une participation de la raison souveraine, ne doit servir et ne nous est donnée que pour nous frayer le chemin à la foi. Elle est téméraire et sort des bornes de sa première institution, si elle veut aller au delà de ces bornes sacrées.

Cela supposé, voyons lequel des deux fait un

usage plus sensé de sa raison, ou le fidèle qui croit, ou l'incrédule qui refuse de croire. La soumission à des faits qu'on nous propose de croire, peut être soupçonnée de crédulité, ou du côté de l'autorité qui nous persuade; si elle est légère, c'est foiblesse d'y ajouter foi : ou du côté des choses qu'on veut nous persuader; si elles sont opposées aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience, c'est ignorance de les recevoir comme véritables : ou enfin du côté des motifs dont on se sert pour nous persuader; s'ils sont vains, frivoles, incapables de déterminer un esprit sage, c'est imprudence de s'y laisser surprendre. Or, il est aisé de montrer que l'autorité qui exige la soumission du fidèle, est la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre; que les vérités qu'on veut lui persuader, sont les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience; et enfin que les motifs dont on se sert pour le persuader, sont les plus décisifs, les plus triomphants, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

Quand je parle de l'autorité de la religion chrétienne, je ne prétends pas restreindre l'étendue de ce terme à la seule autorité de ces assemblées saintes, où l'Église, par la bouche de ses pasteurs, forme des décisions, et propose à tous les fidèles les règles infaillibles du culte et de la doctrine.

Comme ce n'est pas l'hérésie, mais l'incrédulité, que ce discours regarde, je ne considère pas tant ici la religion comme opposée aux sectes que l'esprit d'erreur a séparées de l'unité, c'est-à-dire, comme renfermée dans la seule Église catholique, que comme formant depuis la naissance du monde une société à part, seule dépositaire de la connoissance d'un Dieu et de la promesse d'un médiateur; toujours opposée à toutes les religions qui se sont depuis élevées dans l'univers ; toujours contredite et toujours la même; et je dis que son autorité porte avec elle des caractères si éclatants de vérité, qu'on ne peut sans extravagance refuser de s'y soumettre.

En premier lieu, l'ancienneté en matière de religion est un caractère que la raison respecte; et l'on peut dire qu'une croyance consacrée par la religion des premiers hommes, et par la simplicité des premiers temps, forme déjà un préjugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres, et qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs qui semblent disputer avec la vérité, de l'ancienneté de leur origine. Mais à qui veut en suivre l'histoire, il n'est pas malaisé de remonter jusqu'à leur naissance. La nouveauté se trouve toujours le caractère le plus constant et le plus inséparable de l'erreur; et l'on peut leur faire à toutes le reproche du prophète : *Novi*

recentesque venerunt, quos non coluerunt patres eorum. [1]

En effet, s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes; car s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Il faut donc que ce devoir soit aussi ancien que l'homme; et comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui. Et voilà, mes Frères, le premier caractère qui distingue d'abord la religion des chrétiens des superstitions et des sectes. C'est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fût taillé des divinités de bois et de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, et de sa justice le châtiment de leur désobéissance. L'histoire de la naissance de cette religion est l'histoire de la naissance du monde même. Les livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monuments de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes ces productions fabuleuses de l'esprit humain, qui amusèrent si tristement depuis la crédulité des siècles suivants; et comme l'erreur naît

[1] Deut. 32. 17.

toujours de la vérité, et n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine, que les fables du paganisme trouvèrent leur fondement; de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur qui ne rende par-là hommage à l'ancienneté et à l'autorité de nos saintes Écritures.

Or, mes Frères, ce caractère tout seul n'a-t-il pas déjà quelque chose de respectable? Les autres religions qui se sont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garants de leur antiquité que des récits fabuleux, et qui tomboient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un chaos de siècles innombrables et imaginaires dont il n'est resté aucun événement à la postérité, et que l'histoire du monde n'a jamais connus. Les auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après, les faits qu'ils nous racontent, et c'est tout dire, d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie; et les inventions de cet art, les plus solides fondements de leur religion.

Ici c'est une suite de faits raisonnables, naturelle, d'accord avec elle-même. C'est l'histoire d'une famille continuée depuis son premier chef jusqu'à celui qui l'écrit, et justifiée dans toutes ses circonstances. C'est une généalogie où chaque chef est marqué par ses propres caractères, par des

événements qui subsistoient encore alors, par des traits qu'on reconnoissoit encore dans les lieux qu'ils avoient habités. C'est une tradition vivante, la plus sûre qu'il y eût alors sur la terre, puisque Moïse n'a écrit que ce qu'il avoit ouï dire aux enfants des patriarches, et que les enfants des patriarches ne rapportoient que ce que leurs pères avoient eux-mêmes vu. Tout s'y soutient, tout s'y suit, tout s'y éclaircit de soi-même. Les traits n'en sont pas imités, ni les aventures puisées ailleurs, et accommodées au sujet. Avant Moïse, le peuple de Dieu n'avoit rien d'écrit. Il n'a laissé à la postérité que ce qu'il avoit recueilli de vive voix de ses ancêtres, c'est-à-dire, toute la tradition du genre humain ; et le premier, il a rédigé en un volume l'histoire des merveilles de Dieu et de ses manifestations aux hommes, dont le souvenir avoit fait jusque-là toute la religion, toute la science, et toute la consolation de la famille d'Abraham. La bonne foi de cet auteur paroît dans la naïveté de son histoire. Il ne prend point de précaution pour être cru, parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit, n'en ont pas besoin pour croire, et qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendants, que pour les en instruire eux-mêmes.

Voilà, mes Frères, par où la religion chrétienne commence à s'acquérir du crédit sur l'esprit des

hommes. Tournez-vous de tous les côtés, lisez l'histoire des peuples et des nations, vous ne trouverez rien de mieux établi sur la terre; que dis-je? rien même qui mérite les attentions d'un esprit sensé. Si les hommes sont nés pour une religion, ils ne sont nés que pour celle-ci. S'il y a un Être souverain qui ait montré la vérité aux hommes, il n'y a que celle-ci qui soit digne des hommes et de lui. Partout ailleurs l'origine est fabuleuse : ici elle est aussi sûre que tout le reste; et les derniers âges, qu'on ne peut contester, ne sont pourtant que les preuves de la certitude du premier. Donc, s'il y a une autorité dans le monde à laquelle la raison doive céder, c'est à celle de la religion chrétienne.

Au caractère de son ancienneté, il faut ajouter celui de sa perpétuité. Représentez-vous ici cette variété infinie de religions et de sectes, qui ont régné tour à tour sur la terre : suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays; elles ont duré un certain nombre d'années, et tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Où sont les dieux d'Emath, d'Arphad et de Sepharvaïm? Rappelez l'histoire de ces premiers conquérants : ils vainquoient les dieux des peuples en vainquant les peuples eux-mêmes, et abolissoient leur culte en renversant leur domination. Qu'il est beau, mes Frères, de voir la religion de nos pères

toute seule se maintenir dès le commencement, survivre à toutes les sectes, et malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passer toujours des pères aux enfants, et ne pouvoir jamais être effacée du cœur des hommes! Ce n'est pas un bras de chair qui l'a conservée. Ah! le peuple fidèle a presque toujours été foible, opprimé, persécuté. Non ; ce n'est pas par le glaive, comme dit le prophète, que nos pères possédèrent la terre : *Nec enim in gladio suo possederunt terram.*[1] Tantôt esclaves, tantôt fugitifs, tantôt tributaires des nations, ils virent mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer leur ruine et l'extinction entière de leur culte ; mais ce peuple si foible, opprimé en Egypte, errant dans un désert, transporté depuis captif dans des provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissants ont suivi la destinée des choses humaines ; et son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle presque a faits pour le détruire.

Or, d'où vient, mes Frères, qu'un culte si contredit, si pénible par ses observances, si rigoureux par les châtiments dont il punissoit les transgresseurs, si aisé même à s'affoiblir et à tomber par l'inconstance et la grossièreté toute seule du peuple

[1] Ps. 43. 4.

qui en fut d'abord dépositaire ; d'où vient qu'il s'est seul perpétué dans le monde au milieu de tant de révolutions, tandis que les superstitions soutenues de la puissance des empires et des royaumes, sont retombées dans le néant d'où elles étoient sorties? Eh! n'est-ce pas Dieu, et non l'homme, qui a fait toutes ces choses? n'est-ce pas le bras du Tout-puissant, qui a conservé son ouvrage? Et puisque tout ce que l'esprit humain avoit inventé, a péri, ne faut-il pas conclure que ce qui a toujours demeuré, étoit seul l'ouvrage de la sagesse divine? *Nonne Deus fecit hæc omnia, et non homo?*

Enfin, si à son ancienneté et à sa perpétuité vous ajoutez son uniformité, il ne restera plus de prétexte à la raison pour se défendre. Car, mes Frères, tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des temps, ont introduit mille changements à toutes les lois humaines. La foi seule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendants la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles, et par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on vouloit y mêler, je l'avoue ; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a toujours paru tel. Il est aisé de durer, quand on s'accommode aux temps et aux conjonctures, et

qu'on peut ajouter ou diminuer, selon le goût des siècles et de ceux qui gouvernent : mais ne jamais rien relâcher, malgré le changement des mœurs et des temps ; voir tout changer autour de soi, et être toujours la même, c'est le grand privilége de la religion chrétienne. Et par ces trois caractères d'ancienneté, de perpétuité et d'uniformité, qui lui sont propres, son autorité se trouve la seule sur la terre capable de déterminer un esprit sage.

Mais si la soumission du fidèle est raisonnable du côté de l'autorité qui l'exige, elle ne l'est pas moins du côté des choses qu'on lui propose de croire. Et ici, mes Frères, entrons dans le fond du culte des chrétiens. Il ne craint pas d'être vu de près, comme ces mystères abominables de l'idolâtrie, dont les ténèbres cachoient la honte et l'horreur. Une religion, dit Tertullien, qui n'aimeroit pas d'être approfondie, et qui craindroit l'examen, seroit suspecte : *Cæterum suspecta est lex quæ probari non vult.* Plus vous approfondissez le culte des chrétiens, plus vous y trouvez de beautés et de merveilles cachées. L'idolâtrie inspiroit à l'homme des sentiments insensés de la Divinité : la philosophie, des sentiments peu raisonnables de lui-même : la cupidité, des sentiments injustes envers les autres hommes. Or, admirez la sagesse de la religion qui remédie à ces trois plaies que la raison de tous les siècles n'avoit jamais pu ni guérir, ni même connoître.

Et premièrement, quel autre législateur a parlé de la Divinité comme celui des chrétiens? Trouvez ailleurs, si vous le pouvez, des idées plus sublimes de sa puissance, de son immensité, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, que celles que nous en donnent nos Écritures. S'il y a au-dessus de nous un Être suprême et éternel, en qui toutes choses vivent, il faut qu'il soit tel que la religion chrétienne le représente. Nous seuls ne le comparons pas à la ressemblance de l'homme. Nous seuls l'adorons assis sur les chérubins, remplissant tout par sa présence, réglant tout par sa sagesse, créant la lumière et les ténèbres, auteur du bien, vengeur du vice. Nous seuls l'honorons comme il veut être honoré; c'est-à-dire, nous ne faisons pas consister le culte qui lui est dû, en la multitude des victimes, ni dans l'appareil extérieur de nos hommages; mais dans l'adoration, dans l'amour, dans la louange, dans l'action de grâces. Nous lui rapportons le bien qui est en nous, comme à son principe; et nous nous attribuons toujours le vice, qui n'a sa source que dans notre corruption. Nous espérons de trouver en lui la récompense d'une fidélité qui est le don de sa grâce, et la peine des transgressions qui sont toujours la suite du mauvais usage que nous faisons de notre liberté. Or, quoi de plus digne de l'Être souverain que toutes ces idées!

En second lieu, une vaine philosophie, ou avoit dégradé l'homme jusqu'au rang des bêtes, en lui faisant chercher sa félicité dans les sens; ou l'avoit follement élevé jusqu'à la ressemblance de Dieu, en lui persuadant qu'il pouvoit trouver son bonheur dans sa propre sagesse. Or, la morale des chrétiens évite ces deux excès; elle retire l'homme des plaisirs charnels, en lui découvrant l'excellence de sa nature et la sainteté de sa destination; elle corrige son orgueil, en lui faisant sentir sa misère et sa bassesse.

Enfin la cupidité rendoit l'homme injuste envers les autres hommes. Or, quelle autre doctrine que celle des chrétiens a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard? Elle nous apprend à obéir aux puissances, comme établies de Dieu, non-seulement par la crainte de l'autorité, mais par une obligation de conscience; à respecter nos maîtres, souffrir nos égaux, être affables envers nos inférieurs, aimer tous les hommes comme nous-mêmes. Elle seule sait former de bons citoyens, des sujets fidèles, des serviteurs patients, des maîtres humbles, des magistrats incorruptibles, des princes cléments, des amis véritables. Elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages, assure la paix des familles, maintient la tranquillité des états. Non-seulement elle arrête les usurpations; mais elle interdit jusqu'au désir d'un bien étranger: non-seulement elle

ne veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la prospérité de son frère ; mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien, lorsqu'il en a besoin : non-seulement elle nous defend d'attenter à sa vie ; mais elle veut que nous fassions du bien à ceux mêmes qui nous font du mal ; que nous bénissions ceux qui nous maudissent, et que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme. Donnez-moi, disoit autrefois saint Augustin aux païens de son temps, un royaume tout composé de gens de cette sorte : bon Dieu ! quelle paix ! quelle felicité ! quelle image du ciel sur la terre ! Toutes les idées de la philosophie ont-elles jamais approché du plan de cette république céleste ? et n'est-il pas vrai que si un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les voies du salut, il n'a pu leur tenir un autre langage ?

Il est vrai qu'à toutes ces maximes si dignes de la raison, la religion ajoute des mystères qui nous passent. Mais outre que le bon sens voudroit qu'on se soumît là-dessus à une religion si vénérable dans son antiquité, si divine dans sa morale, si supérieure à tout ce qui est sur la terre dans son autorité, et la seule digne d'être crue, les motifs dont elle se sert pour nous persuader, achèvent de forcer l'incrédulité.

Premièrement. Ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et pré-

dits avec toutes les circonstances des temps, des lieux et des moindres événements; et ce ne sont pas ici de ces prophéties vagues, renvoyées à la crédulité du simple vulgaire, qu'on débite dans un coin de la terre, qui sont toujours du même âge que les événements, et qu'on ignore dans le reste de l'univers. Ce sont des prophéties qui ont fait, depuis la naissance du monde, toute la religion d'un peuple entier; que les pères transmettoient à leurs enfants, comme leur plus précieux héritage; qui étoient conservées dans le temple saint, comme le gage le plus sacré des promesses divines; et enfin, dont la nation la plus ennemie de Jésus-Christ, qui en a été la première dépositaire, atteste encore aujourd'hui la vérité à la face de l'univers: des prophéties qu'on ne cachoit point mystérieusement au peuple, de peur qu'il n'en découvrit la fausseté, comme ces vains oracles des Sibylles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes, et produits de temps en temps par morceaux, pour autoriser dans l'esprit du peuple, ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici nos livres prophétiques étoient la lecture journalière de tout un peuple. Les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfants, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets devoient les avoir sans cesse entre

les mains ; chacun avoit droit d'y étudier ses devoirs, et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parloient que de l'ingratitude de leurs pères : ils leur annonçoient à chaque page des malheurs, comme le juste châtiment de leurs crimes ; ils reprochoient aux rois leur dissolution, aux pontifes leurs injustices, aux grands leur profusion, au peuple son inconstance et son incrédulité ; et cependant ces livres saints lui étoient chers ; et par les oracles qu'ils y voyoient s'accomplir tous les jours, ils attendoient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin. Or, la connoissance de l'avenir est le caractère le moins suspect de la Divinité.

Secondement. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux si éclatants, si publics dans la Judée, si convenus alors même par ceux qui avoient intérêt de les nier, si marqués par des événements qui intéressoient toute la nation, si répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le temple, dans les places publiques, qu'il faut fermer les yeux à la lumière pour les révoquer en doute. Les apôtres les ont prêchés, les ont écrits dans la Judée même peu de temps après leur accomplissement, c'est-à-dire, dans un temps où les pontifes qui avoient condamné Jésus-Christ, encore vivants, auroient pu les confondre et crier à l'imposture, s'ils avoient

imposé au genre humain. Jésus-Christ, en ressuscitant selon sa promesse, confirma son Évangile. Et l'on ne peut supposer ni que les apôtres se soient trompés sur ce fait si décisif, si essentiel pour eux; sur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal où tout le reste se rapportoit ; ce fait tant de fois confirmé et devant des témoins si nombreux ; ni qu'ils aient voulu nous tromper eux-mêmes, et aller prêcher aux hommes un mensonge aux dépens de leur repos, de leur honneur et de leur vie, le seul prix qu'ils attendoient de leur imposture. Ces hommes qui ne nous ont laissé que des enseignements si sages et si pieux, auroient donc donné à la terre un exemple d'extravagances, inconnu jusqu'à eux à tous les peuples, et se seroient, de sang-froid, sans vue, sans intérêt, sans motif, dévoués aux tourments les plus affreux, et à une mort soufferte avec une piété héroïque, seulement pour aller soutenir la vérité d'un fait dont ils connoissoient eux-mêmes la fausseté? Ces hommes seroient tous morts tranquillement pour un autre homme qui les auroit trompés, et qui n'ayant pas ressuscité, comme il l'avoit promis, se seroit joué pendant sa vie de leur crédulité et de leur foiblesse? Que l'impie ne nous reproche plus, comme une crédulité, les mystères incompréhensibles de la foi. Il faut qu'il soit bien crédule lui-même, pour pouvoir se persuader des suppositions si incroyables.

Enfin la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile : les Césars, qu'elle dégradoit du rang des dieux ; les philosophes, qu'elle convainquoit d'ignorance et de vanité ; les voluptueux, à qui elle ne prêchoit que des croix et des souffrances ; les riches, qu'elle obligeoit à la pauvreté et au dépouillement ; les pauvres, à qui elle ordonnoit d'aimer leur abjection et leur indigence ; tous les hommes, dont elle combattoit toutes les passions. Cette foi, prêchée par douze pauvres sans science, sans talent, sans appui, a soumis les empereurs, les savants, les ignorants, les villes, les empires. Des mystères si insensés en apparence, ont renversé toutes les sectes et tous les monuments d'une orgueilleuse raison ; et la folie de la croix a été plus sage que toute la sagesse du siècle. Que dis-je? tout l'univers a conspiré contre elle, et les efforts de ses ennemis l'ont affermie. Être fidèle et être destiné à la mort, étoient deux choses inséparables ; et cependant le danger étoit un nouvel attrait : plus les persécutions étoient violentes, plus la foi faisoit de progrès : et le sang des martyrs étoit la semence des fidèles. O Dieu ! qui ne sentiroit ici votre doigt ? qui ne reconnoîtroit à ces traits le caractère de votre ouvrage ? Où est la raison qui ne sente tomber ici la vanité de ses doutes, et qui rougisse encore de se soumettre à une doctrine qui a soumis tout l'univers ? Mais non-seulement cette

soumission est raisonnable, elle est encore glorieuse à l'homme.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ORGUEIL est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte, et fait qu'il suppose en lui plus de force et plus de lumière que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, et contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étoient contentés d'adorer.

Or, pour ôter à l'incrédule une si affreuse consolation, il n'y a qu'à démontrer d'abord qu'il n'est rien de plus glorieux à la raison que la foi : glorieux du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir ; glorieux par la situation où elle met le fidèle pour le présent ; glorieux enfin du côté des grands modèles qu'elle lui propose à imiter.

Glorieux du côté des promesses qu'elle renferme. Quelles sont les promesses de la foi, mes Frères ? L'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos âmes, la délivrance des passions, nos cœurs fixés par la possession du bien véritable, nos esprits pénétrés de la lumière ineffable de la

raison souveraine, et heureux par la vue claire et toujours durable de la vérité. Telles sont les promesses de la foi : elle nous apprend que notre origine est divine, et nos espérances éternelles.

Or, je vous demande, est-il honteux à la raison de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de sa nature? Eh! quoi, mes Frères, seroit-il donc plus glorieux à l'homme, de se croire de la même nature que les bêtes, et d'attendre la même fin? Quoi, l'incrédule croiroit se faire plus d'honneur en se persuadant qu'il n'est qu'une vile boue, que le hasard a assemblée, et que le hasard dissoudra, sans fin, sans destination, sans espérance, sans aucun autre usage de sa raison et de son corps, que celui de se plonger brutalement comme les animaux dans les voluptés charnelles! Quoi, il auroit meilleure opinion de lui-même, en se regardant comme un infortuné que le hasard a placé sur la terre, qui n'attend rien au delà de la vie, dont la plus douce espérance est de retomber bientôt dans le néant, qui ne tient à aucun être hors de lui, qui est réduit à trouver en lui-même sa félicité, quoiqu'il n'y trouve que des inquiétudes et des terreurs secrètes! Est-ce donc là cette affreuse distinction qui flatte tant l'orgueil de l'incrédule? Grand Dieu! qu'il est glorieux à votre vérité, de n'avoir pour ennemis que des hommes de ce caractère! Pour moi, disoit autrefois saint Ambroise

aux incrédules de son temps, je me fais honneur de croire des vérités si honorables à l'homme : *Juvat hoc credere;*[1] d'attendre des promesses si consolantes : *Sperare delectat.* C'est se punir bien tristement soi-même, que de refuser de les croire : *Non credidisse pœna est.* Ah ! si je me trompe en aimant mieux attendre l'éternelle société des justes dans le sein de Dieu, que me croire de la même nature que les bêtes ; c'est une erreur que j'aime, qui m'est chère, et dont je ne veux jamais être détrompé : *Quod si in hoc erro, quod me angelis post mortem sociare malo quam bestiis, libenter in hoc erro, nec unquam ab hac opinione, dum vivo, fraudari patiar.*[2]

Mais si la foi est glorieuse du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir, elle ne l'est pas moins du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent. Et ici, mes Frères, représentez-vous un véritable juste qui vit de la foi, et vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre. Maître de ses désirs, et de tous les mouvements de son cœur ; exerçant un empire glorieux sur lui-même ; possédant son âme dans la patience et dans l'égalité, et régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance ; humble dans la prospérité, constant dans la disgrâce, joyeux dans les tribulations, paisible avec ceux qui haïssent la paix, insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui

[1] Ambr. Orat. de resurrectione. — [2] Ibid.

l'outragent, fidèle dans ses promesses, religieux dans ses amitiés, inébranlable dans ses devoirs; peu touché des richesses, qu'il méprise; embarrassé des honneurs, qu'il craint; plus grand que le monde entier, qu'il regarde comme un monceau de poussière : quelle élévation !

La philosophie ne détruisoit les vices que par le vice. Elle n'apprenoit avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissements du monde : elle cherchoit plus la gloire de la sagesse, que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevoit toujours une plus dangereuse sur leurs ruines; je veux dire, l'orgueil : semblable à ce prince de Babylone, qui n'avoit renversé les autels des dieux des nations, que pour élever sur leurs débris sa statue impie, et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulut faire adorer à toute la terre.

Mais la foi élève le juste au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur, et aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil; il est désintéressé sans faste; il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive; il modère ses passions sans s'en apercevoir lui-même; lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions; loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus, plus que le pécheur n'en a de ses vices; loin de chercher

d'être applaudi, il cache ses œuvres de lumière, comme si c'étoient des œuvres de ténèbres : il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir ; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, et comme s'il n'y avoit plus d'hommes sur la terre : quelle élévation ! Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'univers. Repassez sur tous les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes ; et voyez si tous ensemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur où la foi élève l'homme de bien.

Or, mon cher Auditeur, quoi de plus honorable à l'homme que cette situation ? je vous le demande. Le trouvez-vous plus glorieux, plus respectable, plus grand, lorsqu'il suit les impressions d'un instinct brutal ; qu'il est esclave de la haine, de la vengeance, de la volupté, de l'ambition, de l'envie, et de tous ces monstres qui règnent tour à tour dans son cœur ?

Car vous qui vous faites honneur de ne pas croire, savez-vous bien ce que c'est qu'un incrédule ? C'est un homme sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère ; qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes pensées, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même ; enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères ; ami infidèle, puisqu'il

ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison. Car qui pourroit désormais se fier à vous? Vous ne craignez plus de Dieu; vous ne respectez plus les hommes; vous n'attendez plus rien après cette vie : la vertu et le vice vous paroissent des préjugés de l'enfance, et les suites de la crédulité des peuples. Les adultères, les vengeances, les blasphèmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n'oseroit nommer, ne sont plus pour vous que des défenses humaines, et des polices établies par la politique des législateurs. Les crimes les plus affreux et les vertus les plus pures, tout est égal selon vous, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie, et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre êtes-vous donc sur la terre? L'idée qu'on vient de vous donner de vous-même flatte-t-elle beaucoup votre orgueil? et pouvez-vous en soutenir la seule image?

D'ailleurs, vous faites honneur de votre irréligion à la force de votre esprit; mais allez à la source. Qui vous a mené au libertinage? n'est-ce pas la corruption de votre cœur? Vous seriez-vous jamais avisé d'etre impie, si vous aviez pu allier la religion avec vos plaisirs? Vous avez commencé à douter

d'une doctrine qui gênoit vos passions ; et vous l'avez crue fausse, dès qu'elle vous est devenue incommode. Vous avez cherché à vous persuader ce que vous aviez un si grand intérêt de croire : que tout mouroit avec nous ; que les peines éternelles étoient des terreurs de l'éducation ; que les penchants nés avec nous ne pouvoient être des crimes ; que sais-je ? et toutes ces maximes de libertinage sorties de l'enfer. On croit aisément ce qu'on désire. Salomon n'adora les dieux des femmes étrangères, que pour se calmer sur ses dissolutions. Si les hommes n'avoient jamais eu de passions, ou si la religion les avoit autorisées, il n'auroit jamais paru d'incrédules sur la terre. Et une preuve que je dis vrai, c'est que dans les moments où vous êtes dégoûté du crime, vous vous tournez, sans vous en apercevoir, vers la religion ; dans les moments où vos passions sont plus calmes, vos doutes diminuent ; vous rendez comme malgré vous un hommage secret au fond de votre cœur à la vérité de la foi ; vous avez beau l'affoiblir, vous ne pouvez réussir à l'éteindre : c'est qu'au premier signal de la mort, vous levez les yeux au ciel, vous reconnoissez le Dieu qui vous frappe, vous vous jetez dans le sein de votre Père et de l'Auteur de votre être ; vous tremblez sur un avenir que vous vous étiez vanté de ne pas croire ; et humilié sous la main du Tout-puissant, prête à tomber

sur vous et à vous écraser comme un ver de terre, vous avouez qu'il est seul grand, seul sage, seul immortel, et que l'homme n'est que vanité et que mensonge.

Enfin, si mon sujet avoit besoin de nouvelles preuves, je vous montrerois combien la foi est glorieuse à l'homme du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disoient autrefois les Juifs à leurs enfants. Souvenez-vous des saints hommes qui vous ont précédés, à qui leur foi a mérité un témoignage si avantageux, disoit saint Paul [1] aux fidèles, après leur avoir rapporté de siècle en siècle, dans ce beau chapitre de sa lettre aux Hébreux, leurs noms et les circonstances les plus merveilleuses de leur histoire.

Voilà l'avantage de la foi chrétienne. Rappelez tous les grands hommes qu'elle a fournis dans tous les siècles; des princes si magnanimes, des conquérants si religieux, des pasteurs si vénérables, des philosophes si éclairés, des savants si estimés, de beaux esprits si vantés dans leur siècle, des martyrs si généreux, des anachorètes si pénitents, des vierges si pures et si constantes, des héros en tout genre de vertu. La philosophie prêchoit une sagesse pompeuse; mais son sage ne se trouvoit nulle part. Ici quelle nuée de témoins! quelle tra-

[1] Heb. 11. 39.

dition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous!

Or, je vous demande, rougirez-vous de marcher sur les traces de tant de noms illustres? Mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits. Vous paroît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti? de prendre pour vos guides et pour vos modèles, ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur, ces monstres qu'il a plu à la Providence de permettre que la nature enfantât de temps en temps; ou les Abraham, les Joseph, les Moïse, les David, les hommes apostoliques, les justes de l'ancien et du nouveau temps? Soutenez, si vous le pouvez, ce parallèle. Ah! disoit autrefois saint Jérôme dans une occasion différente, si vous me croyez dans l'erreur, il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides : *Si me deprehenderis errantem, patere me, quæso, errare cum talibus.*

Et ici, mes Frères, souffrez que, laissant pour un moment les incrédules, je vous adresse la parole. L'incrédulité déclarée est peut-être un vice rare parmi nous; mais la simplicité de la foi ne l'est guère moins. On auroit horreur de se départir de la croyance de ses pères; mais on veut raffiner sur

leur bonne foi. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mystères ; mais on obéit en philosophe, en s'imposant soi-même le joug, en taisant les vérités saintes, recevant les unes comme raisonnables, raisonnant sur les autres, et les mesurant sur nos foibles lumières ; et notre siècle surtout est plein de ces demi-fidèles, qui, sous prétexte de dépouiller la religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de sa soumission.

Or, mes Frères, la sainteté veut que vous n'en parliez qu'avec une religieuse circonspection. La foi est une vertu presque aussi délicate que la pudeur : un seul doute, un seul mot la blesse ; un souffle, pour ainsi dire, la ternit. Et cependant quelle licence ne se donne-t-on pas aujourd'hui dans les entretiens sur ce que la foi de nos pères a de plus respectable? Hélas! le seul nom terrible du Seigneur ne pouvoit pas être prononcé sous la loi par la bouche de l'homme; et aujourd'hui ce que la religion a de plus auguste, est devenu le sujet des conversations mondaines; on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractère superficiel, n'ayant pour toute connoissance de la religion qu'un peu plus de témérité que l'ignorant et le peuple; n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires et usés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés ; des doutes

tant de fois éclaircis, et qui ne semblent subsister encore que pour faire honneur à la vérité; des hommes qui dans des mœurs dissipées n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la religion, tranchent, décident sur des points qu'une vie entière d'étude, accompagnée de lumière et de piété, pourroit à peine éclaircir.

Des personnes même dans un sexe où l'ignorance sur certains points devroit être un mérite, où la politesse et la bienséance du moins voudroient qu'en sachant on affectât d'ignorer; des personnes qui connoissent mieux le monde que Jésus-Christ, qui ne savent pas même de la religion ce qu'il faut en savoir pour régler leurs mœurs; font les difficiles, veulent être éclaircies, craignent d'en trop croire, ont des doutes sur tout, et n'en ont point sur leurs misères et sur l'égarement visible de leur vie. O Dieu! c'est ainsi que vous livrez les pécheurs à la vanité de leurs pensées, et que vous permettez que ceux qui veulent voir trop clair dans vos secrets adorables, ne se connoissent pas eux-mêmes. La foi est donc glorieuse à l'homme; vous venez de le voir; il nous reste à montrer qu'elle lui est nécessaire.

TROISIÈME PARTIE.

La nécessité de la foi est celui de tous ses caractères qui rend l'incrédule plus inexcusable. Tous les autres motifs dont on se sert pour le ramener à la vérité, lui sont, pour ainsi dire, étrangers; celui-ci est pris dans son propre fonds, je veux dire, dans le caractère même de sa raison.

Or, je dis que la foi est absolument nécessaire à l'homme dans les voies ténébreuses de cette vie; parce que sa raison est foible, et qu'il faut l'aider; parce qu'elle est corrompue, et qu'il faut la guérir; parce qu'elle est changeante, et qu'il faut la fixer. Or, la foi toute seule est le secours qui l'aide et qui l'éclaire, le remède qui la guérit, le frein et la règle qui la retient et qui la fixe. Encore un moment d'attention; je n'en abuserai pas.

Je dis, en premier lieu, que la raison est foible, et qu'il lui faut un secours. Hélas! mes Frères, nous ne nous connoissons, ni nous-mêmes, ni tout ce qui est au dehors de nous. Nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'arrangement et la vie, et quels sont les ressorts infinis, et l'artifice divin, qui en font mouvoir toute la machine. Je ne sais, disoit autrefois cette illustre mère des Machabées à ses enfants, comment vous

avez paru dans mon sein ; ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie que vous y avez reçue ; ce n'est pas moi qui ai disposé la structure merveilleuse de vos membres, et qui les ai mis chacun à leur place ; c'est la main invisible de l'Auteur de l'univers : *Nescio qualiter in utero meo apparuistis; neque enim ego spiritum et animam donavi vobis et vitam, et singulorum membra non ego ipsa compegi, sed mundi Creator qui formavit hominis nativitatem.* [1] Notre corps seul est un mystère où l'esprit humain se perd et se confond, et dont on n'approfondira jamais tous les secrets ; et il n'est que celui qui a présidé à sa formation, qui puisse les connoître.

Ce souffle de la Divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connoître, ne nous est pas moins inconnue : nous ne savons comment se forment ses désirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images. Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles, que ces deux substances ne forment plus que le même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes,

[1] 2. Mach. 7. 22. 23.

comme disoit saint Augustin ; et cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, et comment elle s'est formée dans notre âme.

Au dehors nous ne trouvons encore que des énigmes ; nous vivons comme étrangers sur la terre, et au milieu des objets que nous ne connoissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé ; et le Créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme.

Levez les yeux ! ô homme ! considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête, et qui nagent, pour ainsi dire, dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles ? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leurs propriétés, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvements. Notre siècle en a découvert quelque chose, c'est-à-dire, il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés ; mais qu'est-ce qu'il nous en a appris, si nous le comparons à ce que nous ignorons encore ?

Descendez sur la terre, et dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés ; qui règle le cours des foudres et

des tempêtes ; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer ; et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvements : expliquez-nous les effets surprenants des plantes, des métaux, des éléments : cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre ; démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux : rendez-nous raison des différents instincts des animaux : tournez-vous de tous les côtés ; la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O homme ! vous ne connoissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi ? La nature est pour vous un mystère, et vous voudriez une religion qui n'en eût point ? Vous ignorez les secrets de l'homme, et vous voudriez connoitre les secrets de Dieu ? Vous ne vous connoissez pas vous-même, et vous voudriez approfondir ce qui est si fort au-dessus de vous ? L'univers que Dieu a livré à votre curiosité et à vos disputes, est un abîme où vous vous perdez ; et vous voulez que les mystères de la foi, qu'il n'a exposés qu'à votre docilité et à votre respect, n'aient rien qui échappe à vos foibles lumières ? O égarement ! Si tout étoit clair, hors la religion, vous pourriez avec quelque apparence de raison, vous défier de ses ténèbres : mais puisqu'au dehors même tout est obscurité

pour vous, le secret de Dieu, dit saint Augustin, doit vous rendre plus respectueux et plus attentif, mais non pas plus incrédule : *Secretum Dei intentos debet facere, non adversos.* [1]

La nécessité de la foi est donc fondée en premier lieu sur la foiblesse de la raison ; mais elle est encore fondée sur sa profonde dépravation. Et en effet, qu'y avoit-il de plus naturel à l'homme, que de connoître son Dieu, l'Auteur de son être et de sa félicité, sa fin et son principe; que d'adorer sa sagesse, sa puissance, sa bonté, et toutes les divines perfections dont il a gravé des traits si profonds et si bien marqués dans son ouvrage? Ces lumières étoient nées avec nous. Cependant repassez sur ces siècles de ténèbres et de superstitions qui précédèrent l'Évangile, et voyez jusqu'où l'homme avoit dégradé son Créateur, et à qui il avoit fait Dieu semblable. Il ne se trouva rien de si vil dans les créatures, dont son impiété ne se fît des dieux, et l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme adora.

Si de la religion vous passez à la morale, tous les principes de l'équité naturelle étoient effacés, et l'homme ne portoit plus écrit dans son cœur l'ouvrage de cette loi que la nature y avoit gravée. Platon, cet homme si sage, et qui, selon saint Augustin, avoit si fort approché de la vérité, anéantit

[1] Tract. 28. in Joan.

néanmoins la sainte institution du mariage ; et permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms et les droits paternels, que la nature elle-même a toujours le plus respectés jusque parmi les animaux; et donne à la terre des hommes tous incertains de leur origine, tous venant au monde sans parents, pour ainsi dire ; et par-là, sans liens, sans tendresse, sans affection, sans humanité ; tous en état de devenir incestueux ou parricides, sans le savoir.

D'autres vinrent annoncer aux hommes que la volupté étoit le souverain bien ; et quelle que pût être l'intention du premier auteur de cette secte, il est certain que ses disciples ne cherchèrent point d'autre félicité que celle des bêtes : les plus honteuses dissolutions devinrent des maximes de philosophie. Rome, Athènes, Corinthe, virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu ; les vices les plus abominables y furent consacrés : on leur dressa des temples et des autels : l'impudicité, l'inceste, la cruauté, la perfidie, et des crimes encore plus honteux furent érigés en divinités : le culte devint une débauche et une prostitution publique ; et des dieux si criminels ne furent plus honorés que par des crimes : et l'apôtre qui nous les rapporte, prend soin de nous avertir que ce n'étoit point là seulement le déréglement des peuples, mais des sages et des philosophes, qui

s'étoient égarés dans la vanité de leurs pensées, et que Dieu avoit livrés aux désirs corrompus de leur cœur. O Dieu! en permettant que la sagesse humaine tombât dans des égarements si monstrueux, vous vouliez apprendre à l'homme que la raison toute seule, livrée à ses propres ténèbres, est capable de tout, et qu'elle ne sauroit-être à elle-même son guide, sans tomber dans des abîmes, dont votre foi et votre lumière seule peut la retirer.

Enfin, si la dépravation de la raison nous fait sentir le besoin que nous avons d'un remède qui la guérisse, ses inconstances et ses variations éternelles apprennent encore à l'homme qu'il ne peut se passer d'un frein et d'une règle qui la fixe.

Et ici, mes Frères, si la brièveté d'un discours permettoit de tout dire, que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les écoles de la philosophie païenne! Et ne croyez pas que ce fût sur des matières que Dieu semble avoir livrées à la dispute des hommes; c'étoit sur la nature de Dieu même, sur son existence, sur l'immortalité de l'âme, sur la véritable félicité.

Les uns doutoient de tout; les autres croyoient tout savoir. Les uns ne vouloient point de Dieu; les autres nous en donnoient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines, et laissant tranquille-

ment au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur et incompatible avec son repos : quelques autres, esclave des destinées, et soumis à des lois qu'il ne s'étoit pas imposées lui-même : ceux-ci, incorporé avec tout l'univers, l'âme de ce vaste corps, et faisant comme une partie d'un monde, qui tout entier est son ouvrage. Que sais-je? car je ne prétends pas tout dire ; autant d'écoles, autant de sentiments sur un point si essentiel. Autant de siècles, autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité et la nature de l'âme ; ici, c'étoit un assemblage d'atomes ; là, un feu subtil ; ailleurs, un air délié ; dans une autre école, une portion de la divinité. Les uns la faisoient mourir avec le corps ; d'autres la faisoient vivre avant le corps ; quelques autres la faisoient passer d'un corps à un autre corps ; de l'homme au cheval, de la condition d'une nature raisonnable, à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvoit qui enseignoient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens; un plus grand nombre la mettoient dans la raison ; d'autres ne la trouvoient que dans la réputation et dans la gloire; plusieurs dans la paresse et dans l'indolence. Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que l'existence de Dieu, sa nature, l'immortalité de l'âme, la fin et la félicité de l'homme ; tous points si essentiels à sa destinée, si décisifs

pour son malheur ou pour son bonheur éternel, étoient pourtant devenus des problèmes, qui de part et d'autre n'étoient destinés qu'à amuser le loisir des écoles et la vanité des sophistes; des questions oiseuses, où l'on ne s'intéressoit pas pour le fond de la vérité, mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté. Grand Dieu ! c'est ainsi que vous vous jouiez de la sagesse humaine.

Si de là nous entrions dans les siècles chrétiens, qui pourroit rapporter ici cette variété infinie de sectes, qui dans tous les temps ont rompu l'unité pour suivre des doctrines étrangères ? Quelles furent les abominations des Gnostiques, les extravagances des Valentiniens, le fanatisme de Montan, les contradictions des Manichéens ? Suivez de siècle en siècle, comme il est nécessaire qu'il y ait des hérésies pour éprouver les justes, vous trouverez que chaque âge en a vu l'Église tristement déchirée.

Rappelez seulement les tristes dissensions du siècle passé. Depuis la séparation de nos Frères, quelle monstrueuse variété dans leur doctrine ! que de sectes sont nées d'une secte ! que d'assemblées particulières dans un même schisme ! Ce royaume illustre,[1] que son voisinage, ses malheurs, et des gages sacrés et augustes [2] nous rendent si

[1] L'Angleterre.

[2] Jacques II, roi d'Angleterre, et la reine sa femme étoient alors à Saint-Germain-en-Laye.

cher, à combien de différents partis sur la religion est-il aujourd'hui en proie? Cette Église si vénérable, si féconde autrefois en saints, par combien d'opinions et de sectes est-elle aujourd'hui dechirée? chacun y est à soi-même sa loi et son juge : et la religion dominante est, pour ainsi dire, de n'en avoir plus. O foi! ô don de Dieu! ô flambeau divin qui venez éclairer un lieu obscur, que vous êtes donc nécessaire à l'homme! O règle infaillible descendue du ciel, et donnée en dépôt à l'Épouse de Jésus-Christ, toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations, des intérêts; qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein aux variations éternelles de l'esprit humain! O colonne de feu, si obscure et si lumineuse en même temps, qu'il est important que vous conduisiez toujours le camp du Seigneur, le tabernacle et les tentes d'Israël, à travers les périls du désert, les écueils, les tentations, et les voies ténébreuses et inconnues de cette vie!

Pour vous, mes Frères, quelle instruction tirerions-nous de ce discours, et que pourrois-je vous dire en finissant? Vous dites que vous avez la foi; montrez votre foi par vos œuvres. Que vous aura-t-il servi de croire, si vos mœurs ont démenti votre croyance? L'Évangile est encore plus la religion du cœur que de l'esprit. La foi qui fait les chré-

tiens, n'est pas une simple soumission de la raison; c'est une pieuse tendresse de l'âme; c'est un désir continuel de devenir semblable à Jésus-Christ; c'est une application infatigable à détruire tout ce qui se trouve en nous d'opposé à la vie de la foi. Il y a une incrédulité de cœur, aussi dangereuse pour le salut que celle de l'esprit. Un homme qui s'obstine à ne pas croire après toutes les preuves de la religion, est un monstre dont on a horreur; mais un chrétien qui croit, et qui vit comme s'il ne croyoit pas, est un insensé dont on ne comprend pas la folie : l'un se damne comme un désespéré; l'autre comme un indolent qui se laisse tranquillement entraîner par les flots, et qui croit qu'il peut ainsi se sauver. Rendez-donc, mes Frères, votre foi certaine par vos bonnes œuvres; et si vous frémissez au seul nom de l'impie, ayez pour vous la même horreur, puisque la foi nous apprend que la destinée du mauvais chrétien ne sera pas différente de la sienne, et qu'il aura le même partage que les infidèles : *Partem ejus cum infidelibus ponet.*[1] Vivez conformément à ce que vous croyez. Voilà la foi des justes, et la seule à qui les promesses éternelles ont été faites.

Ainsi soit-il.

[1] Luc 12.46.

SERMON

POUR

LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

DU PARDON DES OFFENSES.

Audistis quia dictum est antiquis : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis. Matth. 5. 43. 44.

On croit d'ordinaire que le législateur des Juifs avoit usé d'une espèce d'indulgence et de ménagement, en publiant la loi du pardon des offenses : qu'obligé de ménager la foiblesse d'un peuple charnel ; et d'ailleurs persuadé, que de toutes les vertus l'amour des ennemis étoit celle qui coûtoit le plus au cœur de l'homme, il s'étoit contenté de régler la vengeance, et de lui prescrire des bornes. Ce n'est pas, dit saint Augustin, que pour prévenir de grands excès, il eût eu dessein d'en autoriser de moindres. Cette loi, comme toutes les autres, avoit

sa sainteté, sa bonté, sa justice; mais c'étoit plutôt un établissement de police, qu'une règle de piété. Elle étoit propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'état; mais elle ne touchoit point au cœur, elle n'alloit pas jusqu'à la racine des haines et des vengeances. On s'y proposoit seulement, ou d'arrêter l'agresseur en le menaçant de la même peine dont il auroit affligé son frère, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offensé, en lui laissant craindre que s'il excédoit dans la satisfaction, il s'exposoit à souffrir lui-même le surplus de sa vengeance.

La morale des philosophes avoit encore mis le pardon des offenses au nombre des vertus; mais c'étoit un précepte de vanité, plutôt qu'une règle de discipline. C'est que la vengeance leur sembloit traîner après elle je ne sais quoi de bas et d'emporté, qui eût défiguré le portrait et l'orgueilleuse tranquillité de leur sage : c'est qu'il leur paroissoit honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon des ennemis n'étoit donc fondé que sur le mépris qu'on avoit pour eux. On se vengeoit en dédaignant la vengeance; et l'orgueil se relâchoit sans peine du plaisir de nuire à ceux qui nous ont nui, par la gloire qu'il trouvoit à les mépriser.

Mais la loi de l'Évangile sur l'amour des ennemis ne flatte point l'orgueil, et ne ménage pas

l'amour-propre. Rien ne doit dédommager le chrétien dans le pardon des offenses, que la consolation d'imiter Jésus-Christ, et de lui obéir; que les titres qui, dans un ennemi, lui découvrent un frère; que l'espérance de retrouver devant le juge éternel la même indulgence dont il aura usé envers les hommes. Rien ne doit le borner dans sa charité, que la charité elle-même qui n'a point de bornes, qui n'excepte ni lieux, ni temps, ni personnes, qui ne doit jamais s'éteindre. Et quand la religion des chrétiens n'auroit point d'autre preuve contre l'incrédulité, que l'élévation de cette maxime, elle auroit toujours ce degré de sainteté, et par conséquent de vraisemblance, sur toutes les sectes qui ont jamais paru sur la terre.

Développons donc les motifs et les règles de ce point essentiel de la loi : les motifs, en établissant l'équité du précepte par les prétextes mêmes qui semblent la combattre; les règles, en développant les illusions sous lesquelles chacun s'en justifie à soi-même les infractions : c'est-à-dire, l'injustice de nos haines, et la fausseté de nos réconciliations. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Les trois principes les plus communs qui lient les hommes les uns avec les autres, et qui forment

toutes les unions et les amitiés humaines, sont le goût, la cupidité, et la vanité. Le goût. On suit un certain penchant de la nature, qui nous faisant trouver en quelques personnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être aussi plus de complaisance pour nos defauts, nous lie à elles, et fait que nous trouvons dans leur société une douceur qui se change en un ennui avec le reste des hommes. La cupidité. On cherche des amis utiles; ils sont dignes de notre amitié, dès qu'ils deviennent nécessaires à nos plaisirs ou à notre fortune; l'intérêt est un grand attrait pour la plupart des cœurs; les titres qui nous rendent puissants se changent bientôt en des qualités qui nous font paroître aimables; et l'on ne manque jamais d'amis, quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment. Enfin la vanité. Des amis qui nous font honneur, nous sont toujours chers; il semble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la distinction qu'ils ont dans le monde, nous cherchons à nous parer, pour ainsi dire, de leur réputation; et ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur société, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, et que nous n'aimons que nos semblables.

Voilà les trois grands liens de la société humaine. La religion et la charite n'unissent presque personne : et de là vient que dès que les hommes cho-

quent notre goût, qu'ils ne sont pas favorables à nos intérêts, ou qu'ils blessent notre réputation et notre vanité, les liens humains et fragiles qui nous unissoient à eux, se rompent; notre cœur s'éloigne d'eux, et ne trouve plus en lui à leur égard qu'aigreur et amertume. Et voilà les trois sources les plus universelles des haines que les hommes nourrissent les uns envers les autres; qui font des douceurs de la société un acharnement éternel; qui empoisonnent toute la joie des conversations, et toute l'innocence des commerces; et qui attaquant la religion dans le cœur, s'offrent néanmoins à nous sous des apparences d'équité qui les justifient à nos yeux, et qui nous rassurent.

Je dis, dès que les hommes choquent notre goût; et c'est le premier prétexte et la première source de notre éloignement et de nos haines envers nos frères. Vous dites que vous êtes incompatible avec cette personne; que tout vous choque et vous déplaît en elle; que c'est une antipathie dont vous n'êtes pas le maître; que toutes ses manières semblent affectées pour vous aigrir; que de la voir ne serviroit qu'à augmenter l'aversion naturelle que vous avez pour elle, et que la nature a mis en nous des haines et des amours, des rapports et des aversions, dont il ne faut demander compte qu'à elle-même.

A cela je pourrois vous répondre d'abord, en

établissant les fondements de la doctrine chrétienne sur l'amour de nos frères : Cet homme pour vous déplaire, et n'être pas de votre goût, en est-il moins votre frère, enfant de Dieu, citoyen du ciel, membre de Jésus-Christ, et héritier des promesses éternelles ? son humeur, son caractère, quel qu'il puisse être, efface-t-il quelqu'un de ces augustes traits qu'il a reçus sur les fonts sacrés, qui l'unissent à vous par des liens divins et immortels, et qui doivent vous le rendre cher et respectable ? Lorsque Jésus-Christ nous ordonne d'aimer nos frères comme nous-mêmes, prétend-il faire un précepte qui ne coûte rien au cœur, et dans l'accomplissement duquel nous ne trouvions ni difficulté, ni peine ? Eh ! qu'eût-il été besoin qu'il nous eût commandé d'aimer nos frères, si en vertu de ce commandement nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût et une inclination naturelle ? Le cœur n'a pas là-dessus besoin de précepte ; il est à lui-même sa loi. Le précepte suppose donc la difficulté de notre part : Jésus-Christ a donc prévu qu'il nous en coûteroit pour aimer nos frères ; que nous trouverions en nous des antipathies et des répugnances qui nous éloigneroient d'eux : et voilà pourquoi il a attaché un si grand mérite à l'observance de ce seul point, et nous a déclaré si souvent que l'observer, étoit observer la loi toute entière. L'aversion pour nos

frères, loin donc de justifier notre éloignement envers eux, nous rend au contraire l'obligation de les aimer plus précise, et nous met personnellement dans le cas du précepte.

Mais d'ailleurs, un chrétien doit-il se conduire par goût et par humeur, ou par des principes de raison, de foi, de religion et de grâce? Et depuis quand le goût naturel que l'Évangile nous ordonne de combattre, est-il devenu un privilége qui nous dispense de ses règles? Si la répugnance qu'on a pour les devoirs, étoit un titre d'exemption, où est le fidèle qui ne fût quitte de toute la loi, et qui, plus il sentiroit de corruption dans son cœur, plus il n'y trouvât sa justification et son innocence? Nos goûts sont-ils notre loi? La religion n'est-elle plus que l'appui et non le remède de la nature? N'est-ce pas une foiblesse, même selon le monde, de ne régler nos démarches et nos sentiments, nos haines et nos amours envers les autres hommes, que sur la bizarrerie d'un goût dont nous ne saurions nous rendre aucune raison à nous-mêmes? Les hommes de ce caractère font-ils grand honneur, je ne dis pas à la religion, mais à l'humanité? et ne sont-ils pas au monde lui-même un spectacle de mépris, de dérision et de censure? Quel chaos que la société, si le goût tout seul décidoit des devoirs et des bienséances, et s'il n'y avoit point d'autre loi qui liât les hommes ensemble!

Or, si les règles de la société même exigent que le goût tout seul ne soit pas l'unique principe de notre conduite envers les autres hommes, l'Évangile seroit-il là-dessus plus indulgent? l'Évangile, qui ne nous prêche que de nous renoncer nous-mêmes; l'Évangile, qui nous ordonne partout de nous faire violence et de combattre nos goûts et nos affections; l'Évangile enfin, qui veut que nous agissions par des vues supérieures à la chair et au sang, et que nous sachions sacrifier à la sainteté de la foi et à la sublimité de ses règles, non-seulement nos caprices, mais nos penchants les plus légitimes.

Il est donc insensé de nous alléguer une aversion pour votre frère, qui est elle-même votre crime. Je pourrois vous répondre encore : Vous vous plaignez que votre frère vous déplaît, et qu'il n'est pas en vous de le supporter et de compatir avec lui : mais vous-même, croyez-vous ne déplaire à personne? pouvez-vous nous garantir que vous êtes du goût de tout le monde, et que tout vous applaudit et vous approuve? Or, si vous exigez qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières, sur la bonté de votre cœur, et sur les qualités essentielles dont vous vous piquez; s'il vous paroît déraisonnable de se laisser révolter par des riens, et par certaines saillies dont nous ne sommes pas quelquefois les maîtres; si vous voulez qu'on

juge de vous par la suite, par le fonds, par la droiture des sentiments et de la conduite, et non par des humeurs qui échappent, et sur lesquelles il est malaisé d'être toujours en garde contre soi-même : ayez la même équité pour votre frère ; appliquez-vous la même règle ; supportez-le comme vous avez besoin qu'on vous supporte ; et ne justifiez pas par votre éloignement pour lui, les aversions injustes qu'on peut avoir pour vous-même. Et cette règle est d'autant plus équitable, qu'il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe tous les jours dans le monde, pour être convaincu que ceux qui font sonner le plus haut les défauts de leurs frères, sont ceux mêmes avec qui personne ne peut compatir, qui sont la terreur des sociétés, et à charge au reste des hommes.

Et ici je pourrois vous demander, mon cher Auditeur, si ce fonds d'oppositions, qui vous rend votre frère si insupportable, n'est pas plus en vous, c'est-à-dire, dans votre orgueil, dans la bizarrerie de votre humeur, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre ; vous demander si tout le monde voit en lui ce que vous croyez y voir vous-même ; si ses amis, ses proches, ses égaux le regardent des mêmes yeux que vous. Que sais-je encore ? vous demander si ce qui vous déplaît en lui, ne sont pas peut-être ses bonnes qualités ; si ses talents, sa réputation, son crédit et sa

fortune n'ont pas peut-être plus de part à votre aversion que ses défauts ; et si ce n'est pas son mérite ou son rang, qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime. Il est si aisé de se faire là-dessus illusion à soi-même. L'envie est une passion si masquée et si habile à se contrefaire : comme elle a quelque chose de bas et de lâche, et qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers et qui nous la rendent méconnoissable : mais approfondissez votre cœur, et vous verrez que tous ceux, ou qui vous effacent, ou qui brillent trop à vos côtés, ont le malheur de vous déplaire ; que vous ne trouvez aimables que ceux qui n'ont rien à vous disputer ; que tout ce qui vous passe ou vous égale, vous contraint et vous gêne, et que pour avoir droit à votre amitié, il faut n'en avoir aucun à vos prétentions et à vos espérances.

Mais je vais encore plus loin, et je vous prie de m'écouter. Je veux que votre frère ait encore plus de défauts que vous ne lui en reprochez. Hélas ! vous êtes si doux et si complaisant envers ceux de qui vous attendez votre fortune et votre établissement, et dont l'humeur, la fierté, les manières vous révoltent : vous souffrez leur hauteur, leurs rebuts et leurs dédains : vous dévorez leurs inégalités et leurs caprices : vous ne vous rebutez point : votre

patience est toujours plus forte que votre opposition et votre répugnance, et vous n'oubliez rien pour plaire. Ah ! si vous regardiez votre frère, comme celui de qui dépend votre salut éternel, comme celui à qui vous allez être redevable, non d'une fortune de boue et d'un établissement fragile, mais de la fortune même de votre éternité, suivriez-vous à son égard la bizarrerie de votre goût ? ne vaincriez-vous pas l'injuste opposition qui vous éloigne de lui ? vous en coûteroit-il tant pour mettre vos penchants d'accord avec vos intérêts éternels, et vous faire une violence utile et nécessaire ? Vous souffrez tout pour le monde et pour la vanité ; et vous prétendez qu'on est injuste, dès qu'on exige de vous une seule démarche pénible pour l'éternité ?

Et ne dites pas que ce sont là de ces bizarreries de la nature, dont on ne sauroit rendre raison, et que nous ne sommes pas les maîtres de nos goûts et de nos penchants. J'en conviens jusqu'à un certain point ; mais il y a un amour de raison et de religion, qui doit toujours l'emporter sur la nature. L'Évangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère : il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire, que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez ; en un mot, que vous fassiez pour lui tout ce que vous voudriez qu'on fît pour vous-même. La charité

n'est pas un goût aveugle et bizarre, une inclination naturelle, une sympathie d'humeur et de tempérament : c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable; un amour qui prend sa source dans les mouvements de la grâce et dans les vues de la foi. Ce n'est pas aimer proprement nos frères, que de ne les aimer que par goût; c'est s'aimer soi-même. Il n'est que la charité qui nous les fasse aimer comme il faut, et qui puisse former des amis solides et véritables. Car le goût change sans cesse, et la charité ne meurt jamais : le goût ne se cherche que lui-même; et la charité ne cherche pas ses propres intérêts, mais les intérêts de ce qu'elle aime : le goût n'est pas à l'épreuve de tout, d'une perte, d'un procédé, d'une disgrâce; et la charité est plus forte que la mort : le goût n'aime que ce qui l'accommode, et la charité s'accommode à tout et souffre tout pour ce qu'elle aime : le goût est aveugle, et nous rend souvent aimables les vices mêmes de nos frères; et la charité n'applaudit jamais à l'iniquité, et n'aime dans les autres que la vérité. Les amis de la grâce sont donc bien plus sûrs que ceux de la nature. Le même goût qui lie les cœurs, souvent un instant après les sépare; mais les liens formés par la charité durent éternellement.

Telle est la première source de nos amours et de nos haines, l'injustice et la bizarrerie de notre goût. L'intérêt est la seconde : car rien n'est plus ordi-

naire que de vous entendre justifier vos animosités, en nous disant, que cet homme n'a rien oublie pour vous perdre; qu'il a fait échouer votre fortune; qu'il vous suscite tous les jours des affaires injustes; que vous le trouvez partout sur votre chemin, et qu'il est difficile d'aimer un ennemi aussi acharné à vous nuire.

Mais je suppose que vous dites vrai; et je vous réponds : Pourquoi voulez-vous ajouter à tous les autres maux que votre frère vous a faits, celui de le haïr, qui est le plus grand de tous, puisque tous les autres n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers, et que celui-ci perd votre âme, et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel? en le haïssant, vous vous nuisez bien plus à vous-même, que toute sa malignité à votre égard n'a jamais su vous nuire. Il a renversé votre fortune temporelle, je le veux; et en le haïssant, vous renversez le fondement de votre salut éternel : il a usurpé le patrimoine de vos pères, j'en conviens; et pour vous venger, vous renoncez à l'héritage du Père céleste et au patrimoine éternel de Jésus-Christ. Vous vous vengez donc sur vous-même; et pour vous consoler des maux que votre frère vous a faits, vous vous en ménagez à vous-même un, sans fin et sans mesure.

Et de plus, votre haine envers votre frère vous

restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis? rend-elle votre condition meilleure? Que vous revient-il de votre animosité et de votre amertume? Vous vous consolez, dites-vous, en le haïssant; et c'est la seule consolation qui vous reste. Quelle consolation, grand Dieu, que celle de la haine, c'est-à-dire, d'une passion noire et violente qui déchire le cœur, qui répand le trouble et la tristesse au dedans de nous-mêmes, et qui commence par nous punir et nous rendre malheureux! Quel plaisir cruel que celui de haïr, c'est-à-dire, de porter sur le cœur un poids d'amertume qui empoisonne tout le reste de la vie! Quelle manière barbare de se consoler! Et n'êtes-vous pas à plaindre de chercher à vos maux une ressource qui ne fait qu'éterniser par la haine une offense passagère?

Mais laissons ce langage humain : parlons celui de l'Évangile auquel nos bouches sont consacrées. Si vous étiez chrétien, mon cher Auditeur; si vous n'aviez pas perdu la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instruments des miséricordes de Dieu sur votre âme, comme les ministres de votre sanctification, et les écueils heureux qui n'ont servi qu'à vous sauver du naufrage. Vous vous seriez perdu dans le crédit et dans l'élévation : vous y auriez oublié Dieu : votre ambition auroit crû avec votre fortune,

et la mort vous auroit surpris dans le tourbillon du monde, des passions et des espérances humaines. Mais le Seigneur, pour préserver votre âme, vous a suscité dans sa grande miséricorde, des obstacles qui vous ont arrêté en chemin : il s'est servi d'un envieux, d'un concurrent pour vous supplanter, vous éloigner des grâces, et se mettre entre vous et le précipice où vous alliez vous abîmer et périr sans ressource : il a secondé, pour ainsi dire, son ambition ; il a favorisé ses desseins ; et par un excès incompréhensible de bonté sur vous, il a traversé les vôtres : il a élevé votre ennemi dans le temps, pour vous sauver dans l'éternité. Vous devez donc adorer les desseins éternels de sa justice et de sa miséricorde sur les hommes ; regarder votre frère comme l'occasion heureuse de votre salut ; demander à Dieu que puisqu'il s'est servi de son ambition, ou de sa mauvaise volonté, pour vous sauver, il lui inspire un repentir sincère ; et qu'il ne permette pas que celui qui a tant contribué à votre salut, périsse lui-même.

Oui, mes Frères, nos haines ne viennent que de notre peu de foi. Hélas ! si nous regardions tout ce qui se passe, comme une fumée qui n'a point de consistance : si nous étions bien convaincus que tout ceci n'est rien, que le salut est la grande affaire, et que notre trésor et nos richesses véritables ne sont que dans l'éternité, où nous nous

trouverons en un clin d'œil : si nous en étions convaincus, hélas ! nous regarderions les hommes qui s'aigrissent, qui s'échauffent, qui ont entre eux des dissensions et des querelles pour les dignités de la terre, comme des enfants qui disputent entre eux pour des jouets qui servent d'amusement à leur âge, dont les haines et les animosités puériles ne roulent que sur des riens que l'enfance toute seule et la foiblesse de la raison grossit à leurs yeux. Tranquilles sur les plus grands et les plus tristes événements, sur la perte du patrimoine de leurs pères, et la decadence de leur famille, et vifs jusqu'à l'excès dès qu'ils se voient ravir les objets petits et frivoles qui réjouissoient leur enfance ! Ainsi, ô mon Dieu, les hommes insensés et puérils, ne sentent point la perte de leur héritage celeste, de ce patrimoine immortel que Jésus-Christ leur a laissé, et dont leurs frères jouissent déjà dans le ciel ! Ils voient de sang-froid le royaume de Dieu et les biens véritables leur échapper ; et ils s'arment de fureur, comme des enfants, les uns contre les autres, dès qu'on touche à leurs biens frivoles, et qu'on leur enlève les jouets puérils, qui n'ont rien de plus sérieux que de tromper leur foible raison, et servir comme d'amusement à leur enfance.

L'intérêt est donc pour un chrétien un prétexte indigne et criminel de ses haines envers ses frères :

mais la vanité qui en est la dernière source, est encore moins excusable.

Car, mes Frères, nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus; et quoique nous sentions nos foiblesses, nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voient pas, et qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrissent que pour publier nos louanges; et que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

En effet, vous vous plaignez que votre ennemi vous a décrié en secret et en public; qu'il a ajouté la calomnie à la médisance; qu'il vous a attaqué par les endroits les plus vifs et les plus sensibles, et qu'il n'a rien oublié pour vous perdre d'honneur et de réputation devant les hommes.

Mais avant que de vous répondre, je pourrois vous dire d'abord : Défiez-vous des rapports qu'on vous a faits de votre frère; les discours les plus innocents nous reviennent tous les jours si empoisonnés par la malignité des langues par où ils passent : il y a tant de flatteurs indignes qui cherchent à plaire aux dépens de ceux qui ne plaisent pas : il y a tant d'esprits noirs et mauvais, qui ne

trouvent de plaisir qu'à mettre le mal où il n'est pas, et voir la dissension parmi les hommes : il y a tant de caractères indiscrets et légers, et qui disent à contre-temps et d'un air envenimé, ce qui n'avoit été dit d'abord qu'avec des intentions innocentes : il y a tant d'hommes naturellement outrés et dans la bouche desquels tout s'enfle, tout grossit, tout sort de la vérité simple et naturelle ; j'en appelle ici à vous-même. Ne vous est-il jamais arrivé qu'on ait envenimé vos discours les plus innocents, et ajouté à vos récits des circonstances que vous n'aviez pas même pensées ? Ne vous êtes-vous pas plaint alors de l'injustice et de la malignité des redites ? Pourquoi ne pourriez-vous pas avoir été trompé à votre tour ? et, si tout ce qui passe par tant de canaux s'altère d'ordinaire, et ne revient jamais à nous comme il a été dit dans sa source, pourquoi voudriez-vous que les discours qui vous regardent vous seul fussent exempts de cette destinée, et méritassent plus d'attention et de créance ?

Vous nous répondrez sans doute qu'il ne s'agit pas ici de ces maximes générales, et que les faits dont vous vous plaignez ne sont pas douteux. Je le veux ; et je vous demande si votre frère n'a pas de son côté les mêmes reproches à vous faire ; si ses defauts vous ont toujours trouvé fort indulgent et fort charitable ; si vous avez même toujours rendu

justice à ses bonnes qualités ; si vous n'avez jamais souffert qu'on l'ait déchiré en votre présence ; si vous n'avez pas aidé à la malignité de ces discours par une feinte modération et par un demi-silence qui n'a fait qu'allumer le feu de la détraction, et fournir de nouveaux traits contre votre frère. Je vous demande, si vous usez même de beaucoup de circonspection envers les autres hommes ; si vous faites beaucoup de grâce aux foiblesses d'autrui ; si votre langue n'est pas toujours trempée dans le fiel et dans l'absynthe ; si la réputation la mieux établie n'est pas toujours en danger entre vos mains ; et si les histoires les plus tristes et les plus secrètes ne deviennent pas bientôt des événements publics par votre malignité et par votre imprudence. O homme ! vous poussez si loin la délicatesse et la sensibilité sur ce qui vous regarde ! Nous avons besoin de toute la terreur de notre ministère, et de tous les motifs les plus graves de la religion, pour vous porter à pardonner à votre frère un seul discours, un mot souvent que l'imprudence, que le hasard, que la conjoncture, qu'un juste ressentiment peut-être lui a arraché ; et la licence de vos discours envers les autres ne connoît pas même les bornes de la politesse et de la bienséance que le monde tout seul prescrit.

Mais je veux que vous n'ayez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frère.

Que faites-vous en le haïssant? effacez-vous les impressions sinistres que ses discours ont pu laisser dans l'esprit des autres hommes? Vous faites à votre cœur une nouvelle plaie; vous vous enfoncez vous-même un trait qui donne la mort à votre âme; vous lui arrachez le glaive d'entre les mains, si j'ose parler ainsi, pour vous en percer vous-même. Montrez dans l'innocence de vos mœurs, et dans l'intégrité de votre conduite, l'injustice de ses discours : détruisez par une vie sans reproche, les préjugés qu'il a pu donner contre vous : faites retomber sur lui, par les vertus opposées aux défauts qu'il vous impute, la bassesse et l'iniquité de ses calomnies : voilà une manière juste et licite de vous venger. Triomphez de sa malice par vos mœurs et par votre silence : vous assemblerez des charbons de feu sur sa tête; vous mettrez le public de votre côté; vous ne laisserez à votre ennemi que la honte de ses emportements et de ses impostures. Mais de le haïr, c'est la vengeance des foibles, c'est la triste consolation des coupables, en un mot, c'est la ressource de ceux qui n'en sauroient trouver dans la vertu et dans l'innocence.

Mais enfin, laissons toutes ces raisons, et venons au point essentiel. Il vous est ordonné d'aimer ceux qui vous maltraitent et qui vous calomnient; de prier pour eux; de demander à Dieu qu'il les convertisse, qu'il change leur cœur aigri,

qu'il leur inspire des sentimeuts de paix et de charité, et qu'il les mette au nombre de ses saints. Il vous est ordonné de les regarder par avanee eomme des citoyens de la céleste Jérusalem, avec lesquels vous bénirez éternellement les richesses de la miséricorde divine, réuni avec eux dans le sein de Dieu, heureux du même bonheur, et avec lesquels vous ne formerez plus qu'une voix pour chanter les louanges immortelles de la grâce. Il vous est ordonné de regarder les injures comme des bienfaits, comme la peine de vos crimes cachés, pour lesquels vous avez tant de fois mérité d'être eouvert de confusion devant les hommes; comme le prix du royaume de Dieu, qui n'est promis qu'à ceux qui souffrent avec piété la perséeution et la calomnie.

Car, enfin, il faut en venir là. L'amour-propre suffiroit pour aimer ceux qui nous aiment, qui nous louent, qui publient nos vertus fausses ou véritables; c'etoit là, dit Jésus-Christ, toute la vertu des païens : *Nonne et Ethnici hoc faciunt?*[1] Mais la religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent et qui nous déchirent : elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous; et nous declare qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos frères.

Et de bonne foi, voulez-vous que Dieu oublie les

[1] Matth. 5. 47.

crimes et les horreurs de toute votre vie, qu'il soit insensible à sa gloire que vous avez tant de fois outragée ; tandis que vous ne pouvez vous résoudre à oublier un mot ; tandis que vous êtes si vif, si délicat, si furieux sur les intérêts de votre gloire ; vous qui peut-être jouissez d'une réputation que vous n'avez jamais méritée ; vous qui seriez couvert d'une confusion éternelle, si l'on vous connoissoit tel que vous êtes ; vous, en un mot, dont les discours les plus injurieux ne représentent qu'à demi les misères secrètes dont Dieu vous connoît coupable ? Grand Dieu ! que les pécheurs auront peu d'excuses à vous alléguer, quand vous leur prononcerez l'arrêt de leur condamnation éternelle !

Vous nous direz peut-être que vous convenez là-dessus des devoirs que la religion impose ; mais que les lois de l'honneur l'ont emporté sur celles de la religion ; qu'il faut s'attendre à être déshonoré à jamais devant les hommes, si l'on souffre tranquillement des discours et des procédés d'une certaine nature ; que la religion qui pardonne, est une lâcheté et une tache que le monde ne pardonne point ; et que l'honneur ne connoît pas là-dessus d'exception et de privilége.

Quel est cet honneur, mes Frères, qu'on ne peut acheter qu'au prix de son âme et de son salut éternel ! et que l'on est à plaindre, si l'on ne peut se sauver de l'ignominie que par un crime ! Je sais

que c'est ici où les fausses lois du monde semblent l'emporter sur celles de la religion ; et que les plus sages mêmes, qui conviennent de la folie de cet abus, sont pourtant d'avis qu'il faut s'y soumettre. Mais je parle devant un prince qui, plus sage que le monde, et justement indigné contre une fureur aussi opposée aux maximes de l'Évangile qu'aux intérêts de l'état, a montré à ses sujets quel est le véritable honneur ; et qui, en leur arrachant des mains des armes criminelles, a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avoit attaché une gloire déplorable.

Quoi, mes Frères, une maxime abominable, que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée et a fait passer jusqu'à nous, l'emporteroit sur toutes les règles du christianisme, et sur les lois les plus inviolables de l'état? On ne seroit pas déshonoré en trempant ses mains dans le sang de son frère ; et on le seroit en obéissant à Dieu et à celui qui tient sa place sur la terre? La gloire ne seroit donc plus qu'une fureur ; et la lâcheté, qu'un respect généreux pour la religion et pour son maître. Vous craignez de passer pour un lâche ? Montrez votre valeur en répandant votre sang pour la défense de la patrie ; allez à la tête de nos armées affronter les périls, et cherchez la gloire dans le devoir ; assurez votre réputation par des actions dignes de passer dans nos histoires,

et d'être comptées parmi les événements mémorables d'un règne si glorieux : voilà une valeur que l'état exige, et que la religion autorise. Alors méprisez ces vengeances brutales et personnelles : regardez-les comme une ostentation puérile de valeur, qui cache souvent une véritable lâcheté ; comme la ressource vile et vulgaire de ceux qui n'ont rien qui les signale ; comme une preuve forcée et équivoque de courage que le monde nous arrache, et à laquelle souvent le cœur se refuse. Loin de vous l'imputer à honte, le monde lui-même vous en fera un nouveau titre d'honneur : vous en paroîtrez plus grand ; et vous apprendrez à vos égaux que la valeur déplacée n'est plus qu'une brutale timidité ; que la sagesse et la modération entrent toujours dans la véritable gloire ; que tout ce qui déshonore l'humanité, ne sauroit honorer les hommes ; et que l'Évangile, qui ordonne de pardonner, a fait plus de héros que le monde lui-même qui veut qu'on se venge.

Vous nous direz encore peut-être que ces maximes ne vous regardent pas ; que vous avez oublié les sujets de plainte que vous aviez contre votre frère ; et qu'une réconciliation a fini l'éclat de vos démêlés et de votre rupture. Or, je dis que c'est encore ici où vous vous abusez ; et après vous avoir montré l'injustice de nos haines, il faut vous faire convenir de la fausseté de nos réconciliations.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est point de précepte dans la loi, qui laisse moins de lieu au doute et à la méprise, que celui qui nous oblige d'aimer nos frères ; et cependant il n'en est point sur lequel on se fasse plus d'illusions et de fausses maximes. En effet, il n'est presque personne qui ne nous dise qu'il a pardonné de tout son cœur à son frère, et que sa conscience là-dessus est tranquille ; et cependant rien de plus rare que de pardonner, et il n'est guère de réconciliation qui change le cœur, et qui ne soit une fausse apparence de retour ; soit qu'on la considère dans son principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

Je dis dans son principe : car, mes Frères, afin qu'une réconciliation soit sincère et réelle, il faut qu'elle prenne sa source dans la charité et dans un amour chrétien de notre frère. Or, les motifs humains ont d'ordinaire toute la part à un ouvrage, qui ne peut être que l'ouvrage de la grâce. On se réconcilie pour céder aux instances de ses amis, pour éviter un certain éclat désagréable qu'une guerre déclarée attireroit après soi, et qui pourroit retomber sur nous-mêmes ; pour ne pas s'interdire certaines sociétés dont il faudroit se bannir, si l'on s'obstinoit à vouloir être irréconciliable avec

son frère. On se réconcilie par déférence pour des grands qui exigent de nous cette complaisance ; pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'âme ; pour ne pas donner des scènes au public, qui ne répondroient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous; pour couper court aux plaintes éternelles et aux discours outrageants d'un ennemi, qui peut-être nous connoît trop, et a été trop avant dans notre confidence, pour ne pas mériter que nous le ménagions, et qu'une réconciliation lui impose silence. Que dirai-je encore? on se réconcilie peut-être comme Saül, pour nuire plus sûrement à son ennemi, et endormir ses précautions et sa vigilance.

Tels sont les motifs ordinaires des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. Et ce que je dis ici est si vrai, que des pécheurs qui ne laissent paroître d'ailleurs aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères ; et eux qui ne sauroient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, paroissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous. Ah ! c'est que ce sont des héros de la vanité, et non pas de la charité : c'est qu'ils laissent de la réconciliation ce qu'elle a d'héroïque et de pénible devant Dieu, qui est l'oubli de l'injure et le changement de notre cœur envers notre frère ; et ils n'en retiennent que ce qu'elle a de

glorieux devant les hommes, qui est une apparence de modération et une facilité à revenir, que le monde lui-même loue.

Mais si la plupart des réconciliations sont fausses, quand on en examine les motifs, elles ne le sont pas moins si on les considère dans leurs démarches. Oui, mes Frères, que de mesures! que de négociations! que de formalités! que de peines pour les conclure! Que d'attentions à apporter! que de ménagements à observer! que d'intérêts à concilier! que d'obstacles à lever! que de démarches à compasser! Ainsi votre réconciliation n'est pas l'ouvrage de la charité, mais de la sagesse et de l'habileté de vos amis : c'est une affaire du monde; ce n'est pas une démarche de religion : c'est un traité heureusement conclu ; ce n'est pas un devoir de la foi accompli : elle est l'ouvrage de l'homme, mais elle n'est pas l'œuvre de Dieu : en un mot, c'est une paix qui vient de la terre ; ce n'est pas la paix qui descend du ciel.

Car de bonne foi, les hommes par leurs ménagements et l'habileté de leurs mesures, ont-ils pu, en vous réconciliant avec votre frère, faire revivre la charité qui étoit éteinte dans votre cœur? ont-ils pu vous rendre ce trésor que vous aviez perdu? Ils ont bien pu faire cesser le scandale d'une rupture déclarée, et rétablir entre vous et votre frère les devoirs extérieurs de la société; mais ils n'ont

pas changé votre cœur, que Dieu seul tient entre ses mains ; mais ils n'ont pas éteint la haine que la grâce toute seule peut éteindre. Vous vous êtes donc réconcilié, mais vous n'aimez pas encore votre frère ; et en effet, si vous l'aimiez sincèrement, auroit-il fallu tant d'entremetteurs pour vous réconcilier avec lui ? L'amour est à lui-même son médiateur et son interprète. La charité est cette parole abrégée, qui auroit épargné à vos amis ces soins infinis qu'il a fallu employer pour vous ramener : elle n'est pas si mesurée ; elle témoigne simplement ce qu'elle sent sincèrement. Or, vous avez exigé mille conditions avant que de vous rendre ; vous avez disputé toutes vos démarches ; vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point ; vous avez exigé que votre frère fît les premiers pas pour revenir à vous. La charité ne connoît pas toutes ces règles ; elle n'en a qu'une ; c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère comme soi-même.

Je conviens qu'il y a certaines mesures de prudence à observer ; et que souvent des démarches trop précipitées et faites à contre-temps, pourroient ne pas réussir, et aigrir peut-être davantage notre frère. Mais je dis que la charité doit régler ces mesures, et non pas la vanité : je dis et je répète, que toutes ces réconciliations qu'on a tant de peine à conclure, où de part et d'autre on ne se relâche

que jusqu'à un certain point, et avec des précautions si sévères et si précises; où il entre tant d'expédients et tant de mystères, sont des fruits de la prudence de la chair; corrigent les manières, mais ne touchent point au cœur; rapprochent les personnes, mais ne rapprochent pas les affections; rétablissent les bienséances, mais laissent les mêmes sentiments; en un mot, font cesser le scandale de la haine, mais n'en font pas cesser le péché. Aussi Jésus-Christ nous ordonne simplement de nous aller réconcilier avec notre frère. *Vade reconciliari fratri tuo.* [1] Il ne nous dit pas, n'avancez pas trop, de peur que votre frère n'en abuse; assurez-vous auparavant qu'il fera la moitié du chemin; ne le recherchez pas, de peur qu'il ne regarde votre démarche comme l'apologie de ses plaintes, comme un aveu tacite de votre tort, et un arrêt que vous prononcez contre vous-même. Jésus-Christ nous dit simplement: Allez vous réconcilier avec votre frère. Il veut que la charité toute seule se mêle de nous raccommoder avec lui; il suppose que pour aimer nos freres, nous n'avons pas besoin d'entremetteur, et que notre cœur doit se suffire à lui-même.

Telles sont les demarches des réconciliations; aussi les motifs en étant presque toujours humains, les démarches vicieuses, les suites n'en peuvent

[1] Matth. 5. 24.

être que vaines et de nul effet. Je dis les suites : car, mes Frères, à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde ? quel en est le fruit ? qu'appelle-t-on s'être réconcilié avec son ennemi. Le voici.

Vous nous dites en premier lieu, que vous êtes réconcilié avec votre frère, que vous lui avez pardonné de bon cœur ; mais que vous avez pris votre parti de ne le plus voir, et de n'avoir désormais aucun commerce avec lui. Et là-dessus vous vivez tranquille ; vous croyez que l'Évangile ne prescrit rien de plus, et qu'un confesseur n'est pas en droit d'en exiger davantage. Or, je vous déclare que vous n'avez pas pardonné à votre frère, et que vous êtes encore à son égard dans la haine, dans la mort et dans le péché.

Car je vous demande : Craint-on de voir ce qu'on aime ? et si votre ennemi est devenu votre frère, que peut avoir pour vous sa présence de si odieux et de si triste ? Vous dites que vous lui avez pardonné, que vous l'aimez ; mais que pour éviter tout accident, et de peur que sa présence ne vous réveille des idées fâcheuses, vous trouvez plus sûr de vous l'interdire. Mais quel est cet amour que la seule présence de l'objet aimé irrite contre lui, et enflamme de haine et de colère ? Vous l'aimez ! c'est-à-dire, vous ne voudriez pas peut-être lui nuire et le perdre. Mais ce n'est pas assez ; la re-

ligion vous ordonne encore de l'aimer : car pour ne pas vouloir nuire à un ennemi, l'honneur, l'indolence, la modération, la crainte, le defaut d'occasion suffisent ; mais pour l'aimer, il faut être chrétien : et voilà précisément ce que vous ne voulez pas être.

Et de bonne foi, voudriez-vous que Dieu vous aimât, à condition qu'il ne vous verroit jamais ? Seriez-vous content de sa bonté et de ses miséricordes, s'il vous bannissoit pour toujours de sa divine présence ? Car il vous traitera, vous le savez, comme vous aurez traité votre frère. Si le prince lui-même vous défendoit de vous présenter jamais devant lui, vous croiriez-vous fort avant dans ses bonnes grâces ? Vous dites tous les jours qu'un homme est disgracié, quand il ne lui est plus permis de paroître devant le maître ; et vous venez nous faire valoir que vous aimez votre frère ; et qu'il ne vous reste aucune aigreur contre lui, tandis que sa seule présence vous déplaît et vous irrite !

Et quelle marque moins équivoque peut-on donner de son animosité contre son frère, que de ne pouvoir même souffrir sa présence ? c'est le dernier excès de l'aigreur et de la haine. Car il est des haines plus modérées et plus tranquilles, qui du moins se cachent, se contraignent, empruntent les dehors de la politesse et de la bienséance ; et

qui, en refusant le cœur au devoir, ont assez d'empire sur elles pour donner les apparences au monde. Mais la vôtre est à un point qu'elle ne peut même se contraindre; qu'elle ne connoît ni ménagement, ni bienséance; et vous voulez nous persuader qu'elle n'est plus! vous laissez paroître encore les marques les plus violentes de l'animosité, et vous voulez que nous les regardions comme les signes indubitables d'un amour chrétien et sincère!

Mais d'ailleurs, les chrétiens sont-ils faits pour ne pas se voir, et s'interdire toute société les uns avec les autres? Les chrétiens! les membres d'un même corps, les enfants d'un même père, les disciples d'un même maître, les héritiers d'un même royaume, les pierres d'un même édifice, les portions d'une même masse! Les chrétiens! la participation d'un même esprit, d'une même rédemption, et d'une même justice! Les chrétiens! sortis du même sein, régénérés dans les mêmes eaux, incorporés dans la même Église, rachetés d'un même prix, sont-ils faits pour se fuir, se faire un supplice de se voir, et ne pouvoir se souffrir les uns les autres? Toute la religion nous lie, nous unit ensemble; les sacrements auxquels nous participons, les prières publiques et les actions de grâce que nous chantons, le pain de bénédiction que nous offrons, les cérémonies du culte dont nous nous glorifions, l'assemblée des fidèles où nous

assistons; tous ces dehors ne sont que les symboles de l'union qui nous lie ensemble. Toute la religion elle-même n'est qu'une sainte société, une communication divine de prières, de sacrifices, d'œuvres et de mérites. Tout nous rassemble, tout nous lie, tout ne fait de nos frères et de nous qu'une famille, qu'un corps, qu'un cœur et qu'une âme, et vous croyez aimer votre frère, et conserver avec lui les liens les plus sacrés de la religion, tandis que vous rompez même ceux de la société, et que vous ne pouvez souffrir sa seule présence!

Je dis bien plus; comment pourrez-vous avoir avec lui la même espérance? car, par cette espérance commune, vous devez vivre éternellement avec lui, être heureux avec lui, vous faire un bonheur du sien, être réuni avec lui dans le sein de Dieu, et chanter avec lui les louanges éternelles de la grâce. Eh! comment pourriez-vous espérer d'être éternellement réuni avec lui, et faire de cette espérance la plus douce consolation de votre vie, s'il vous paroît si doux de vivre séparé de lui, et si sa présence seule est pour vous un supplice? Renoncez donc aux promesses et aux espérances de la foi; séparez-vous comme un anathème de la communion des fidèles; interdisez-vous l'autel et les mystères redoutables; bannissez-vous de l'assemblée des saints; ne venez plus offrir vos dons et vos prières, puisque tous ces devoirs religieux,

vous supposant réuni avec votre frère, deviennent des dérisions, si vous ne l'êtes pas, deposent contre vous à la face des autels, et vous annoncent de sortir de l'assemblee sainte, comme un publicain et un infidèle.

Peut-être effrayé de ces grandes vérités, vous nous direz enfin, que vous prendrez sur vous de voir votre frère, de bien vivre avec lui; que vous ne manquerez point aux bienséances; mais que du reste vous savez à quoi vous en tenir, et qu'il ne doit pas beaucoup compter sur votre amitié.

Vous ne manquerez point aux bienseances! Et vous croyez, mon cher Auditeur, que c'est là pardonner, se réconcilier avec son frere, et l'aimer comme soi-même? Mais la charité que l'Évangile vous ordonne est dans le cœur : ce n'est pas une simple bienséance, un vain extérieur, une cérémonie inutile; c'est un sentiment réel; c'est un amour effectif; c'est une tendresse sincère, et prête à se manifester par les œuvres. Vous aimez en juif et en pharisien; mais vous n'aimez pas en chrétien et en disciple de Jésus-Christ. La loi de la charité est la loi du cœur : elle règle les sentiments, elle change les inclinations, elle verse l'huile de la paix et de la douceur sur les plaies d'une volonté aigrie et blessée; et vous en faites une loi tout extérieure, une loi pharisaïque et superficielle, qui ne regle que les dehors, qui ne con-

cerne que les manières, qui s'accomplit par de vaines apparences.

Mais il ne vous est pas ordonné seulement de ne pas blesser envers votre frère les règles de l'honnêteté, et de lui rendre tous les devoirs que la société nous impose les uns envers les autres : c'est le monde qui vous prescrit cette loi ; ce sont là ses règles et ses usages. Mais Jésus-Christ vous ordonne de l'aimer ; et tandis que votre cœur est éloigné de lui, en vain accordez-vous les dehors à la bienséance. Vous refusez l'essentiel à la religion ; et tout ce que vous avez par-dessus les pécheurs qui refusent de voir leurs frères, c'est que vous savez vous contraindre pour le monde, et vous ne savez pas vous faire violence pour le salut.

Et certes, mes Frères, si les hommes n'étoient unis ensemble que par les liens extérieurs de la société, il suffiroit sans doute de se rendre des devoirs extérieurs, et de maintenir ce commerce mutuel de soins, de politesses et de bienséances, qui font comme toute l'harmonie du corps politique. Mais nous sommes unis ensemble par les liens sacrés et intimes de la foi, de l'espérance, de la charité, de la religion. Nous formons au milieu du monde une société tout intérieure et toute sainte, dont la charité est le lien invisible, et toute séparée de la société civile que les législateurs ont établie. Ainsi, en remplissant à l'égard de vos frères

les bienséances extérieures, vous satisfaites aux devoirs de la société civile, mais vous ne remplissez pas ceux de la religion; vous ne troublez pas l'ordre de la politique, mais vous renversez l'ordre de la charité; vous êtes un bon citoyen, mais vous n'êtes pas un citoyen du ciel; vous êtes un homme du siècle, mais vous n'êtes pas un homme du siècle à venir : le monde peut vous absoudre, et n'en pas demander davantage; mais vous ne faites rien devant Dieu, parce que vous n'êtes pas dans la charité, et votre condamnation est certaine. Venez nous dire après cela que vous ne manquerez point aux bienséances, et que c'est tout ce que la religion exige de nous. Elle n'exige donc que des feintes, que des dehors, que de vaincs apparences? Elle n'exige donc rien de vrai, rien de réel, rien qui change le cœur? et le grand précepte de la charité, qui seul donne de la réalité à toutes nos œuvres, ne seroit donc plus qu'un faux semblant, et une vaine hypocrisie.

Aussi ne nous en croyez point là-dessus; consultez le public lui-même. Voyez si malgré toutes les apparences que vous gardez encore avec votre frère, ce n'est pas une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point : si le monde n'agit pas conséquemment à cette persuasion. Voyez si vos créatures, si tous ceux qui vous approchent et qui vous sont attachés, n'affectent pas

de s'éloigner de votre frère. Voyez si tous ceux qui le haïssent, qui sont dans des intérêts opposés aux siens, ne recherchent pas votre amitié, ne forment pas avec vous des liaisons nouvelles; et si cette persuasion ne vous donne pas pour amis tous ceux qui ne le sont pas de votre frère. Voyez si ceux qui attendent de vous des grâces, ne commencent pas par l'abandonner, et s'ils ne croient pas vous faire leur cour en ne grossissant plus la sienne. Vous voyez que le monde vous connoît mieux que vous ne vous connoissez vous-même; qu'il ne prend point le change sur vos sentiments; et que malgré toutes ces vaines apparences envers votre frère, il est si vrai que vous êtes dans la haine et dans la mort, que le monde lui-même pense sur cela comme nous : lui que, partout ailleurs, nous avons toujours à combattre.

Voilà à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. On se revoit, mais on ne se réunit pas; on se promet une amitié mutuelle, mais on ne se la rend pas; on se rapproche, mais les cœurs demeurent toujours éloignés : et j'ai eu raison de dire que les haines sont éternelles, et que presque toutes les réconciliations sont des feintes; qu'on pardonne l'offense, mais qu'on n'aime jamais l'offenseur; qu'on cesse de traiter son frère comme un ennemi, mais qu'on ne le regarde jamais comme un frère.

Et voilà ce qui se passe tous les jours à nos yeux. On voit dans le monde des personnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore ensemble certaines mesures de bienséance qu'on ne peut rompre sans scandale, et néanmoins vivre dans des intérêts différents, dans des sentiments publics et déclarés d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle; se croiser, se détruire, se regarder avec des yeux jaloux; faire chacun de ses créatures les partisans de ses ressentiments et de son aversion; partager le monde, la cour, la ville; faire de ces dissensions domestiques la querelle du public : et établir cette opinion et ce scandale dans le monde, qu'on ne s'aime point; qu'on voudroit se détruire mutuellement; qu'on garde encore à la vérité les apparences, mais qu'au fond les affections et les intérêts sont pour toujours et sans retour éloignés. Et cependant de part et d'autre, on vit dans une réputation de piété et dans la pratique des bonnes œuvres; on a des confesseurs distingués et d'une grande réputation dans le monde : et cependant, en se rendant encore mutuellement certains devoirs, et vivant d'ailleurs dans un éloignement public et déclaré, on fréquente les sacrements, on est tous les jours dans le commerce des choses saintes; on approche de sang-froid de l'autel, on se présente fréquemment et sans scrupule au tribunal de la pénitence, et loin d'y confesser sa

haine devant le Seigneur, et de gémir du scandale que le public en reçoit, on y fait des plaintes contre son ennemi; on l'accuse, loin de s'accuser soi-même; on fait valoir les devoirs extérieurs qu'on lui rend, comme des marques que le cœur n'est point aigri; que dirai-je? et les ministres de la pénitence eux-mêmes, qui auroient dû être les juges de notre haine, en deviennent souvent les apologistes, se partagent avec le public, entrent dans les animosités et dans les préventions de leurs pénitents, publient l'équité de leur querelle, et font que le seul remède destiné à guérir le mal, ne sert qu'à le revêtir des apparences du bien, et le rendre plus incurable.

Grand Dieu! vous seul pouvez fermer les plaies qu'une orgueilleuse sensibilité a faites à mon cœur en y nourrissant des haines injustes.

Faites, grand Dieu! que j'oublie des offenses légères, afin que vous puissiez oublier les crimes de toute ma vie.

Est-ce à moi, ô mon Dieu! à être si sensible et si inexorable aux plus petits outrages, moi qui ai tant de besoin que vous usiez à mon égard d'indulgence et d'une grande miséricorde?

Les injures dont je me plains, égalent-elles celles dont j'ai mille fois déshonoré votre grandeur suprême?

Faut-il, grand Dieu! que le ver de terre s'irrite

et s'enflamme des moindres mépris, tandis que votre majesté souveraine souffre depuis si long-temps et avec tant de bonté, ses rébellions et ses offenses ?

Qui suis-je pour être si touché des intérêts de ma gloire ; moi qui n'ose jeter les yeux devant vous sur mon ignominie secrète ; moi qui mériterois d'être l'opprobre des hommes et le rebut de mon peuple ; moi qui n'ai rien de louable, même selon le monde, que le bonheur de lui avoir caché mes hontes et mes foiblesses ; moi que les outrages les plus sanglants épargneroient encore, et traiteroient avec indulgence ; moi enfin qui n'ai plus de salut à espérer, si vous n'oubliez vous-même votre propre gloire que j'ai tant de fois outragée ?

Mais non, grand Dieu ! vous mettez votre gloire à pardonner au pécheur ; et je mettrai la mienne à pardonner à mon frère. Acceptez, Seigneur, ce sacrifice que je vous fais de mes ressentiments. Ne jugez pas de son prix par les offenses légères que j'oublie, mais par l'orgueil qui les avoit grossies et me les avoit rendues si pénibles. Et puisque vous avez promis de remettre nos fautes, dès que nous les remettons à nos frères, accomplissez, Seigneur, vos promesses. C'est dans cette espérance que j'ose compter sur vos miséricordes éternelles.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Matth. 4. 4.

Rien ne marque mieux la puissance et la sublimité de la parole de l'Évangile, que les images dont Jésus-Christ se sert pour nous en prédire les effets. Tantôt c'est un glaive sacré qui va séparer le père de l'enfant, l'époux de l'épouse, le frère de la sœur, l'homme de lui-même; captiver tout esprit sous le joug de la foi, assujettir les Césars, triompher des sages et des savants, et élever l'étendard de la croix sur les débris des idoles et des empires; et par-là nous est représentée sa force, à laquelle le monde entier n'a pu résister.

Tantôt c'est un feu divin porté en un instant dans toute la terre, qui va dissoudre les montagnes, dépeupler les villes, peupler les forêts, réduire en cendre les temples profanes, embraser les hommes, et les faire courir à la mort comme des insensés aux yeux des nations; et sous ces traits paraboliques, nous est figurée la promptitude de ses opérations, et la rapidité de ses victoires.

Tantôt c'est un levain mystérieux, qui rassemble et réunit toute la masse, qui en lie toutes les portions, qui leur imprime une force et une vertu commune; qui confond les distinctions de juif et de gentil, de grec et de barbare, et leur donne à tous le même nom et le même être : et ici vous comprenez quelle est sa sainteté et sa vertu secrète, qui a purifié tout l'univers, et de tous les peuples n'en a fait qu'un peuple.

Une autre fois c'est une semence, qui paroissant d'abord se perdre sur la terre, croît ensuite et multiplie jusqu'au centuple. Et voilà le principe de sa fécondité : non l'ouvrier qui sème, mais l'auteur invisible qui donne l'accroissement.

Mais aujourd'hui Jésus-Christ la compare au pain qui sert de nourriture à l'homme, *non in solo pane vivit homo;* et par-là il veut nous apprendre que la parole de l'Évangile est une nourriture forte et solide, pernicieuse souvent à ceux qui la reçoivent dans un cœur malade et corrompu, et utile

seulement aux âmes qui s'en nourrissent avec une sainte avidité, et qui portent ici un cœur préparé pour l'entendre.

Pour me renfermer donc dans cette idée, je ne dirai rien des merveilles que cette parole, annoncée par douze pauvres, opéra autrefois dans tout l'univers. Je passerai sous silence la sainteté de sa doctrine, la sublimité de ses conseils, la sagesse de ses maximes, et me bornant à l'instruction et à ce qui peut vous rendre utile la parole de l'Évangile que nous vous annonçons, je vous apprendrai premièrement, quelles sont les dispositions qui doivent vous conduire en ce lieu saint pour l'entendre; et secondement, dans quel esprit vous devez ensuite l'écouter : deux devoirs non-seulement négligés, mais inconnus à la plupart des fidèles qui accourent en foule aux pieds de ces chaires chrétiennes, et la source la plus commune du peu de fruit de notre ministère. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui distingue les justes des chrétiens charnels, dit saint Augustin, n'est pas le corps des œuvres extérieures; c'est l'esprit invisible qui les anime. Les actions de la piété sont souvent communes aux bons et aux méchants; c'est la disposition du cœur, qui les discerne. Tous courent,

dit l'Apôtre, mais tous n'arrivent pas au but, parce que ce n'est pas le même esprit qui les pousse.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet, de tous les devoirs de la piété chrétienne, il n'en est point sans doute dont les gens du monde et les gens de bien remplissent plus également les dehors, que celui de venir écouter la parole de l'Évangile. Tous viennent en foule, comme autrefois les Israélites au pied de la montagne sainte, entendre les paroles de la loi. L'enceinte de nos temples peut à peine suffire à la multitude des fidèles; l'heure même des mystères terribles ne voit pas les autels environnés de tant d'adorateurs; les assemblées profanes cessent pour venir grossir l'assemblée sainte au temps de l'instruction; et les siècles qui ont vu refroidir le zèle des chrétiens sur tous les autres devoirs de la religion, n'ont pu, ce semble, le ralentir sur celui-ci. Cependant de tous les ministères confiés à l'Église pour la consommation des élus, il n'en est presque pas de plus inutile que celui de la parole; et le moyen le plus puissant que la religion ait de tout temps employé pour la conversion des hommes, est devenu aujourd'hui la plus foible de ses ressources. Vous êtes vous-mêmes, mes Frères, une triste preuve de cette vérité. Jamais les instructions ne furent plus fréquentes qu'elles le sont de nos jours, et jamais les conversions n'ont été plus rares.

Il importe donc de développer ici les causes d'un abus si commun et si deplorable : or, la première est sans doute dans le défaut des dispositions qui doivent vous conduire dans ce lieu saint pour y écouter la parole du salut. Et certes, si saint Paul ordonnoit autrefois aux fidèles de s'éprouver avant que de venir manger le pain de vie, s'il leur déclaroit que ne pas le discerner des viandes communes, c'étoit se rendre coupable du corps du Seigneur : nous n'avons pas moins raison de vous dire que vous devez vous éprouver, et préparer votre âme avant que de venir participer à la nourriture spirituelle que nous rompons au peuple; et que ne pas la discerner par la manière de l'entendre de la parole des hommes, c'est se rendre coupable de la parole même de Jésus-Christ.

La première disposition que demande de vous la sainteté de cette parole, lorsque vous venez l'entendre, c'est un désir qu'elle vous soit utile. Vous devez dans le secret de votre maison, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières, et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur, qui seules font entendre sa voix; qu'il donne à sa parole cette vertu, cette onction secrète, ces attraits si puissants et si heureux pour la conversion des pécheurs; qu'il surmonte cette insensibilité que vous avez jusqu'ici opposée à toutes les vérites entendues; qu'il fixe ces

sensibilités d'un moment, que vous avez si souvent éprouvées en nous écoutant, et qui n'ont jamais eu de suite pour votre salut; qu'il nous donne à nous-mêmes ce zèle, cette sagesse, cette dignité, cette plénitude de son esprit, ces lumières vives, cette véhémence divine, toujours persuasive et qui ne parle jamais en vain; qu'il forme dans nos cœurs le goût des vérités qu'il met dans nos bouches; qu'il nous rende insensibles à vos louanges ou à vos censures, afin que nous soyons plus utiles à vos besoins; que le désir de votre salut supplée en nous aux talents que la nature nous refuse; et que nous honorions notre ministère, en ne cherchant pas à vous plaire, mais à vous sauver.

Et certes, mes Frères, si les Israélites autrefois sur le point d'approcher de la montagne de Sinaï, et d'y entendre les paroles de la loi que l'ange devoit leur annoncer, furent obligés par l'ordre du Seigneur de se purifier, de laver leurs vêtements et de s'abstenir même des saints devoirs du mariage, pour se préparer à cette grande action, et ne rien porter au pied de la montagne qui ne fût digne de la sainteté de la loi qu'ils alloient entendre; n'est-il pas plus raisonnable, dit saint Chrysostôme, lorsque vous venez écouter les paroles divines d'une loi plus sainte, d'y apporter du moins les précautions de foi, de piété, de respect même exterieur, qui marquent en vous un désir sincère de confor-

mer vos mœurs aux maximes que nous allons vous annoncer? Quoi, mes Frères, les préceptes de Jésus-Christ, les paroles de la vie éternelle, seroient-elles entendues avec moins de précaution que les ordonnances d'une loi figurative? Est-ce parce qu'un ange ne descend plus du ciel pour vous les annoncer? Mais ne sommes-nous pas ici comme lui les envoyés de Dieu, et ne vous parlons-nous pas comme lui à sa place? L'ange sur la montagne portoit-il plus de caractères de la divinité, que nous en portons? Il écrivoit la loi sur des tables de pierre; la grâce de notre ministère la grave dans les cœurs. Il promettoit le lait et le miel; et nous annonçons les biens véritables. Il parloit aux chefs des tribus, ces héros qui vainquirent les peuples de Chanaan et conquirent leurs villes; et nous parlons devant les princes et les rois de la terre, et devant un roi encore plus grand par sa piété, que par ses conquêtes. Les foudres et les éclairs, qui accompagnoient ses menaces contre les transgresseurs de la loi, renversoient le peuple frappé de terreur au pied de la montagne; mais qu'étoit-ce que ces menaces et ces malédictions temporelles, leurs villes démolies, leurs femmes et leurs enfants menés en captivité, si vous le comparez au malheur éternel que nous ne cessons de prédire aux violateurs de la loi de Dieu? Séparez ce que nous sommes du ministère que nous remplissons; qu'y

a-t-il ici de moins terrible et de moins respectable que sur la montagne de Sinaï ?

Et cependant quelles préparations vous conduisent à une action si sainte et si digne de respect ? Une vaine curiosité qu'on veut satisfaire; un loisir inutile qu'on est bien aise d'amuser; un spectacle de religion dont on veut avoir le plaisir; une coutume qu'on suit, parce que le monde l'a reçue; que sais-je? le désir de plaire au maître en imitant son respect pour la parole de l'Évangile, et de s'attirer plutôt ses regards, que ceux de la miséricorde divine : que sais-je encore? des vues peut-être plus criminelles, et dont on n'oseroit parler de peur d'avilir la gravité de notre ministère. Nul motif de salut ne vous conduit ici; nulle vue de foi ne vous y prépare; nul sentiment de piété ne vous y accompagne; en un mot, venir écouter la parole sainte n'est pas même pour vous une œuvre de religion.

Première raison de l'inutilité de notre ministère. Car comment voulez-vous qu'une démarche toute profane serve de disposition à la grâce; et que dans cette multitude de fidèles assemblés en ce lieu saint, la bonté de Dieu aille vous discerner de la foule pour ouvrir votre cœur à la parole de vie, vous qui n'avez apporté ici que les dispositions les plus propres à éloigner de vous cette miséricorde? Mes Frères, comme la religion n'a rien de plus grand

en un sens que le dépôt de la doctrine et de la vérité, la piété ne connoît rien aussi de plus important et qui demande des précautions plus religieuses, que de l'écouter et de s'en instruire.

La seconde disposition qui doit vous conduire en ce lieu saint, est une disposition de douleur et de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Vous devez rappeler tant de mouvements de componction que le Seigneur a opérés dans vos cœurs par le ministère de la parole, et qui ont toujours été sans succès pour votre salut; tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, qui semblaient promettre un changement de vie, et qui au sortir ont échoué contre le premier écueil. Car ce qui doit vous effrayer ici davantage, c'est qu'autant de vérités qui n'ont fait sur vous que des impressions passagères, sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de Jesus-Christ: autant de fois que la parole de l'Évangile ne vous a pas touchés jusqu'à la pénitence; autant de fois elle vous a rendus plus indignes d'obtenir la grâce du repentir. La foi ne connoît point ici de milieu; et si vous n'en êtes pas sortis changés, vous en êtes toujours sortis en quelque façon plus coupables, puisque vous avez ajouté à tous vos autres crimes celui du mépris de la parole sainte.

Voilà les réflexions qui doivent occuper votre

foi, et en tremblant sur le passé lorsque vous venez dans l'assemblée des fidèles, vous devez vous demander à vous-même : Vais-je écouter une parole qui me jugera, ou des vérités qui me délivreront? vais-je offrir à la miséricorde de Dieu un cœur docile et préparé, ou à sa justice de nouveaux motifs de condamnation contre moi? Depuis si long-temps on m'annonce des vérités, dont toute l'indulgence que j'ai pour mes passions, ne peut affoiblir la force dans mon esprit, et qui me font en secret convenir malgré moi de l'égarement de mes voies ; ai-je fait une seule démarche pour en sortir? Depuis si long-temps on m'avertit que le corps du chrétien est le temple de Dieu ; en suis-je devenu plus chaste? Depuis si long-temps j'entends dire qu'il faut arracher l'œil qui scandalise, et le jeter loin de soi ; en suis-je venu à ces séparations que je connois moi-même si indispensables à mon salut? Depuis si long-temps on me déclare que différer de jour en jour sa pénitence, c'est vouloir mourir dans son péché ; me trouvé-je plus disposé à sortir de mon état déplorable, et à commencer tout de bon l'ouvrage de mon salut?

Grand Dieu! ne vous lasserez-vous pas de me donner un cœur sensible à des vérités qui me touchent toujours, et qui ne me changent jamais? et ne punirez-vous pas l'abus que je fais de votre parole, en lui ôtant à mon égard cette force que vous lui

laissez encore pour me rappeler à la pénitence ? Et certes, mes Frères, combien de fidèles qui m'écoutent, sensibles autrefois aux vérités que nous annonçons, ne viennent plus aujourd'hui leur offrir qu'un cœur tranquille et endurci ? Ils négligèrent ces temps heureux, où la grâce vouloit encore leur ouvrir cette voie de conversion : et depuis une si longue et si funeste négligence, ils nous écoutent de sang-froid ; et les vérités les plus terribles dans nos bouches ne sont plus pour eux qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante.

Or, je vous demande, mes Frères, ce sentiment de douleur sur le peu d'usage que vous avez fait jusqu'ici de tant d'instructions entendues, vous est-il même connu ? La seule pompe extérieure que vous portez ici, femmes du monde, nous annonce-t-elle cette disposition ? Les mêmes soins d'indécence et de vanité qui vous préparent aux spectacles profanes, ne vous conduisent-ils pas à nos instructions où le monde est condamné ? Y faites-vous quelque différence ? et ne semble-t-il pas ou que nous devons vous y annoncer les maximes insensées des théâtres, ou que vous n'y venez vous-mêmes que pour insulter par un appareil indécent, même selon le monde, aux saintes maximes de l'Évangile ?

Mais que dis-je, mon cher Auditeur ? Loin de vous reprocher tant de vérités jusqu'ici entendues

sans fruit, hélas! vous vous savez peut-être bon gré d'y être insensible; peut-être vous faites-vous une espèce de force et de vanité déplorable de nous écouter de sang-froid; vous regardez peut-être comme un bon air et une supériorité d'esprit, que ce qui touche tous les autres vous laisse tout seul calme et tranquille; vous faites peut-être ostentation de votre insensibilité : il semble que ce seroit une foiblesse à vous d'être sensible à des vérités qui triomphèrent autrefois des philosophes et des Césars; à des vérités descendues du ciel, et qui portent avec elles des caractères si divins d'élévation et de sagesse; à des vérités qui font tant d'honneur à l'homme, et les seules dignes de la raison; à des vérités si consolantes pour le cœur, et seules capables de porter la paix et la tranquillité au dedans de nous-mêmes; à des vérités enfin, qui nous proposent de si grands intérêts, et pour lesquelles on ne peut être indifférent sans fureur et sans extravagance. Vous vous vantez du peu de succès de notre zèle, et que tous nos discours vous laissent tel qu'ils vous trouvent; et vous croyez par-là faire honneur à votre raison. Je ne vous dis pas que vous vous vantez d'être dans ce fond de l'abîme, et dans cet état de réprobation, où il n'est presque plus de ressource, ce qui est digne en même temps d'horreur et de pitié : mais je vous dis que la marque même la plus sûre d'un esprit frivole et léger,

d'une raison médiocre et bornée, d'un cœur mal fait et incapable de grandeur et d'élévation, c'est de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse dans les vérités si sages et si sublimes de la morale de Jésus-Christ.

Car du moins les pécheurs d'un autre caractère conservent encore un reste de respect, et une certaine sensibilité pour la vérité, qui subsiste avec une vie d'ailleurs criminelle, mais qui est toujours la marque d'un bon cœur, d'un cœur à qui il reste encore du goût pour le bien ; d'une raison sensée ; qui, quoique entraînée par le monde et par les passions, sait se rendre justice, sent encore la force de la vérité qui la condamne, et laisse en nous des ressources de salut et de repentir. Ces pécheurs conviennent du moins que nous avons raison : ils ne changent rien à leurs mœurs, il est vrai ; mais du moins la vérité les touche, les trouble, les agite, excite en eux de foibles désirs de salut, et des espérances d'une conversion à venir : ils sont fâchés même de se trouver trop sensibles aux terreurs de la foi : ils craignent presque de nous entendre de peur de perdre cette fausse tranquillité, qui fait toute la douceur de leurs crimes : ils cherchent, au sortir de nos discours, à se dissiper pour égayer un fonds de trouble et de tristesse, que les verités entendues ont laissé dans leur âme : ils vont aussitôt porter au milieu du monde et des plaisirs, l'ai-

guillon secret que la parole de Dieu a laissé dans leur cœur, afin d'y trouver une main flatteuse qui l'arrache, et qui referme la plaie d'où devoit sortir leur guérison : ils craignent qu'on ne brise leurs fers : ils tournent la tête pour ne pas voir la lumière qui vient troubler la douceur de leur sommeil. Ils aiment leurs passions, je l'avoue : mais du moins ils n'insultent pas à la vérité; au contraire, ils rendent gloire à sa puissance en se faisant des remparts contre elle : ce sont des pécheurs foibles qui craignant de ne pouvoir se défendre contre Dieu, le fuient et l'évitent. Mais pour vous, vous vous faites une gloire affreuse de l'attendre de sang-froid, et de ne pas le craindre; vous trouvez de l'élévation et de la philosophie à vous mettre au-dessus de ces terreurs vulgaires; vous croyez qu'une crainte religieuse déshonoreroit l'orgueil de votre raison; et tandis qu'en secret vous êtes l'âme la plus lâche et la plus timide, la plus abattue au premier péril qui vous menace, la moins ferme contre les événements, la plus agitée au gré des espérances et des craintes frivoles de la terre, vous vous piquez de courage contre la vérité : c'est-à-dire, vous avez tout ce qu'il y a de bas et de vulgaire dans la crainte, et vous rougissez d'en avoir ce qu'il y a de grand et de raisonnable; vous n'avez point de force contre le monde, et vous faites parade d'une valeur insensée contre Dieu.

Seconde disposition qui doit vous conduire à nos instructions, une douleur sur le peu de fruit que vous en avez retiré jusqu'ici. La dernière, c'est un sentiment de reconnoissance sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage en vous conservant le dépôt de la vérité, et continuant au milieu de vous la succession des ministres, seuls autorisés à vous annoncer la parole sainte.

En effet, le plus terrible châtiment dont Dieu frappoit autrefois les iniquités de son peuple, c'étoit de rendre au milieu d'eux sa parole rare et précieuse. Ils parcourront, dit-il dans son prophète,[1] de l'orient à l'occident pour chercher quelqu'un qui leur annonce ma parole, et ils ne le trouveront pas. Et non-seulement il ne suscitoit plus de veritable prophète dans Israël, mais il permettoit qu'il s'elevât au milieu de son peuple de faux docteurs, qui détournoient les tribus de son culte, et venoient leur prêcher des dieux que leurs pères n'avoient pas connus.

Or, c'est une miséricorde de Dieu bien signalée, mes Frères, que malgré les iniquités, qui semblent montées à leur comble parmi vous, il vous suscite encore des prophètes et des pasteurs qui vous annoncent une parole saine et irrépréhensible. C'est une protection du Seigneur bien singulière, de n'avoir pas permis que l'erreur ait prévalu sur

[1] Amos, 8. 12.

la vérité au milieu de nous, comme parmi tant de peuples voisins de cette monarchie, et que l'étincelle du schisme et de la nouveauté, qui s'éleva le siècle passé, et qui pensa embraser toute l'Europe, n'ait pas désolé tout son héritage, et succédé dans nos Gaules, où elle sembloit avoir pris naissance, et où elle avoit déjà fait de si tristes progrès, à la foi de nos pères.

Oui, mes Frères, c'est sa bonté toute seule, qui a conservé la paix à ce troupeau, la liberté à notre ministère, la succession légitime à nos pasteurs, les usages anciens et vénérables au culte, le dépôt de la doctrine et de la vérité à nos églises. Combien d'infortunés dans les lieux où l'erreur est sur le trône, trouvent aujourd'hui aux pieds des mêmes chaires où leurs ancêtres avoient ouï les paroles de la vie éternelle et l'évangile de paix, une doctrine de mort, de rébellion et de mensonge? Combien d'âmes séparées de l'unité, mais disposées à recevoir la vérité et à l'aimer, ne périssent que parce qu'on leur propose l'erreur revêtue des apparences de la vérité, et qu'on se sert pour les perdre de la même docilité qui auroit dû les sauver?

Eh! qu'avez-vous fait qui méritât que vous fussiez discernés de tant de nations séduites? pourquoi n'avez-vous pas été enveloppés dans la même condamnation? pourquoi avez-vous habité cette heureuse terre de Gessen, seule éclairée des lumières

du ciel, tandis que tout le reste de l'Égypte fut frappé de ténèbres? N'est-ce pas la miséricorde de Dieu toute seule, qui vous a discernés de tant de peuples qui s'applaudissent de leurs erreurs et de leur schisme? Vous êtes encore sous les yeux de vos pasteurs; vous recevez encore la doctrine des apôtres des mains de leurs successeurs; la vérité coule encore sur vous d'une source pure et divine; les chaires chrétiennes retentissent encore de toutes parts des maximes de la foi et de la piété; et la bonté de Dieu vous ménage encore mille moyens de salut, en vous conservant celui de l'instruction et de la doctrine.

Cependant venez-vous nous écouter avec un cœur touché de reconnoissance? Regardez-vous comme un bienfait signalé de Dieu sur vous le dépôt de la vérité et de la parole sainte qu'il vous a conservée et qu'on vous annonce encore? Dites-vous quelquefois avec le prophète : *Il n'en a pas usé de même envers tant de nations, auxquelles il ne daigne pas manifester ses jugements et ses justices?*[1]

Hélas! vous ne portez ici qu'un dégoût d'irréligion et de vanité; les moments les plus ennuyeux sont ceux que vous employez à écouter des vérités qui devroient faire toute la consolation de votre vie; vous êtes fâchés que la religion du maître vous en fasse une espèce de devoir et de bienséance.

[1] Ps. 147. 20.

Nous sommes même obligés de respecter vos ennuis et vos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité des ornements humains qui toujours l'affoiblissent : il semble que nous venons ici vous parler pour nous ; et vous nous écoutez comme des importuns qui viendroient vous demander des grâces. Au milieu d'un spectacle profane, vous n'avez point de regret aux moments que des plaisirs si frivoles occupent : c'est là que toutes les pensées d'affaires, de fortune, de famille cessent ; et que tout le reste oublié, l'esprit né pour des choses plus sérieuses, se repaît avidement d'aventures chimériques : c'est de là qu'on sort toujours plein, occupé, transporté des maximes lascives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangereuses ; on en porte le souvenir jusqu'aux pieds des autels. Ces images si fatales à l'innocence ne peuvent plus s'effacer ; et au sortir de la parole sainte, tout ce que vous en avez retenu, ce sont peut-être les défauts de celui qui vous l'a annoncée.

Mes Frères, Dieu ne punit plus d'une manière sensible le mépris de sa parole. Il pourroit encore sans doute transporter son Évangile au milieu de ces nations barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui, et abandonner de nouveau son héritage : il pourroit tirer du fond de leurs déserts, des peuples féroces et infidèles, et leur livrer nos

temples et nos foyers, comme il leur livra autrefois ces églises si célèbres, que les Tertullien, les Cyprien, les Augustin, avoient illustrées, et où il ne reste plus maintenant de trace de christianisme, que dans les outrages que Jésus-Christ y reçoit, et dans les fers dont les fidèles y sont chargés : il le pourroit; mais il se venge plus secrètement, et peut-être plus terriblement. Il vous laisse encore le spectacle et tout l'appareil extérieur de la prédication de l'Évangile; mais il en détourne le fruit sur les simples et sur les ignorants qui habitent les campagnes; les terreurs de la foi ne sont plus que pour eux : il ne retire plus ses prophètes du milieu des villes; mais il leur ôte, si j'ose parler ainsi, la force et la vertu de leur ministère : il frappe ces nuées saintes d'aridité et de sécheresse : il vous en suscite qui vous rendent la vérité belle, mais qui ne vous la rendent pas aimable; qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas : il laisse affoiblir dans nos bouches les saintes terreurs de sa doctrine : il ne tire plus des trésors de sa miséricorde, de ces hommes extraordinaires suscités autrefois dans les siècles de nos pères, qui renouveloient les villes et les royaumes, qui entraînoient les grands et le peuple, qui changeoient les palais des rois en des maisons de pénitence, des Bernard et des Vincent Ferrier dans nos Gaules, des Raymond en Italie, des Dominique dans toute l'Europe, des

Xavier dans un nouveau monde; il permet que nous, hommes foibles, succédions à ces hommes apostoliques.

Que dirai-je encore? nous assemblons ici, comme autrefois Paul au milieu d'Athènes, des spectateurs oisifs et curieux, qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau; tandis que ceux qui évangélisent vos terres et vos vassaux, voient avec consolation à leurs pieds, comme autrefois Esdras, des Israélites simples qui ne peuvent retenir leurs larmes en entendant seulement les paroles de la loi. Nous amusons le loisir et l'oisiveté des princes et des grands de la terre, tandis que des ministres saints enfantent Jésus-Christ, et recueillent une moisson abondante au milieu des campagnes: en un mot, nous discourons, et ils convertissent. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous exercez en secret des jugements terribles et sévères.

Mais, mes Frères, que ne nous est-il permis de vous dire ici ce que Paul et Barnabé disoient autrefois aux Juifs infidèles! Vous étiez les premiers à qui il falloit annoncer les paroles de salut; mais puisque vous les rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons donc vers les nations abandonnées, vers ces pauvres peuples, ensevelis dans l'ignorance, qui cultivent vos terres, et qui recevront avec foi et avec reconnoissance, la grâce que vous rejetez:

Vobis oportebat primum loqui verbum Dei; sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes.[1] Ah! nos travaux seroient bien plus utiles, notre joug plus adouci, notre ministère plus consolé : nous ne compterions pas parmi ceux qui nous écoutent des noms célèbres dans l'histoire ; mais nous y compterions les noms de ceux qui sont écrits dans le ciel : nous n'y verrions pas assemblés tous les titres et toutes les hautes dignités qui forment toute la gloire et toute la figure du monde qui passe ; mais nous y verrions la foi, la piété, l'innocence, qui font toute la gloire du chrétien qui demeure éternellement : nous n'y entendrions pas de vains applaudissements donnés au langage de l'homme et non à celui de la foi ; mais nous y verrions couler des larmes, qui sont la louange immortelle de la grâce : nos chaires ne seroient pas environnées de tant de pompe ; mais nos auditeurs seroient un spectacle digne des anges et de Dieu.

Telles sont les dispositions qui doivent vous préparer à nos instructions. Il faut vous instruire encore sur l'esprit dans lequel vous devez nous entendre.

[1] Act. 13. 46.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour vous instruire sur l'esprit dans lequel vous devez écouter la parole sainte, il n'y a qu'à etablir d'abord quelle est son autorité et sa fin. Son autorité qui est divine, demande de vous un esprit de respect et de docilité ; sa fin qui est la conversion des cœurs, un esprit de foi qui n'y cherche que des lumières pour sortir de ses erreurs, et des remèdes pour la guérison de ses maux.

Je dis d'abord, que son autorité est divine. Oui, mes Frères, la parole que nous vous annonçons, n'est pas notre parole, mais la parole de celui qui nous envoie. Dès qu'il nous a établis dans le saint ministère par la voie d'une vocation légitime, il veut que vous nous regardiez comme des envoyés qui vous parlent ici de sa part, et qui ne font que prêter leur foible voix à sa divine parole. Nous portons, il est vrai, ce trésor dans des vaisseaux de boue ; mais il n'en perd rien pour cela de sa majesté. Semblables à ces vaisseaux de terre dont Gédéon se servit autrefois contre les ennemis du Seigneur, le son en peut être vil et méprisable ; mais la vérité, cette lumière divine que Dieu a mise en nous, n'en est pas moins descendue du ciel, et destinée, comme les lampes de Gédéon,

à frapper encore aujourd'hui de terreur les âmes infidèles.

Or, vous devez premièrement à l'autorité de cette divine parole, une pieuse docilité, et l'écouter comme disciples plutôt que comme juges. En effet, ce sont les règles du culte et de la piété que nous vous exposons, les décisions de l'Évangile, les lois de l'Église, les maximes des saints. Nous ne venons pas pour porter ici nos opinions, nos préjugés, nos pensées : ce n'est pas ici une chaire de contention, c'est le lieu de la vérité : rien de ce qui peut être contredit ne doit trouver sa place dans la chaire de la paix et de l'unité : nous n'y parlons qu'au nom de l'Église, et ne sommes ici que les interprètes de sa foi et de sa doctrine.

Cependant, combien de ces hommes sages à leurs propres yeux, et qui se piquent de force et de raison, n'y viennent qu'avec un esprit préparé, et comme en garde contre toutes les terreurs de la parole sainte ! Ils ne font pas gloire, comme les pecheurs dont nous avons déjà parlé, d'être insensibles à toute vérité; mais ils regardent notre ministère comme un art d'exagération et d'hyperbole : les plus saints mouvements du zèle ne sont dans leur esprit que les tours étudiés d'un artifice humain ; les menaces les plus terribles, des saillies d'une vaine éloquence ; les maximes les plus in-

contestables, des discours où il entre plus d'usage que de vérité; les arrêts les plus capables d'alarmer les consciences, des façons de parler dont il est permis à chacun de rabattre. C'est, mes Frères, la situation déplorable où vous vous trouvez ici la plupart. Vous opposez sans cesse tout bas à la vérité que nous annonçons, les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent : vous êtes ingénieux à affoiblir au dedans de vous, par des raisons spécieuses, l'excès prétendu de nos maximes : vous venez ici combattre la vérité, et non pas céder à sa force et à sa lumière : vous n'y venez, ce semble, que pour entrer en contestation avec Dieu, infirmer l'éternelle immutabilité de sa parole, prendre les intérêts du mensonge contre la gloire de la vérité, et être les apologistes secrets du monde et des passions dans le lieu saint même destiné à les condamner et à les combattre. Ah! souffrez du moins qu'elle triomphe, cette vérité, dans son temple ; ne lui disputez pas cette foible victoire, à elle qui a triomphé autrefois de tout l'univers : opprimez-la, à la bonne heure, au milieu du monde, et dans ces assemblées de vanité que l'erreur assemble, et où l'erreur est sur le trône. N'est-ce pas assez que vous l'ayez bannie du monde, et qu'elle n'ose plus s'y montrer sans s'exposer à des dérisions et à des censures? Laissez-nous du moins la triste consolation d'oser encore la publier

à la face de ces autels qu'elle a élevés, et qui doivent du moins lui servir d'asile.

Vous nous accusez d'exagérer. Grand Dieu! et vous nous jugerez peut-être un jour sur ce que nous affoiblissons la force et la vertu de votre parole pour ne l'avoir pas assez méditée aux pieds des autels! et vous nous reprocherez peut-être un jour d'avoir accommodé la sainte sévérité de votre Évangile aux indulgences et aux adoucissements de nos siècles! et vous nous rangerez peut-être un jour parmi les ouvriers d'iniquité, parce que la tiédeur et la négligence de nos mœurs aura ôté à la parole que nous annonçons, cette terreur et cette véhémence divine, qu'elle ne sauroit trouver que dans une bouche consacrée par la piété et par la pénitence!

Eh! quoi, mes Frères, les vérités du salut, telles que Jésus-Christ nous les a proposées, ne sauroient-elles alarmer les consciences, si l'esprit de l'homme n'y ajoute des terreurs étrangères! Paul exagéroit donc autrefois, lorsque ce gouverneur romain, malgré l'orgueil d'une fausse sagesse et les préjugés d'un culte idolâtre, frémissoit, dit saint Luc, en l'entendant parler de la justice, de la chasteté, et du spectacle terrible d'un jugement à venir? Paul exagéroit donc, lorsque les habitants des villes venoient se frappant la poitrine, fondant en larmes à ses pieds, et portant au mi-

lieu des places publiques les livres lascifs ou impies, et les autres instruments de leurs passions, pour en faire un sacrifice au Seigneur?

Vous nous accusez d'ajouter de nouvelles terreurs aux paroles de l'Évangile : mais où sont les consciences que nous troublons? où sont les pécheurs que nous alarmons? où sont les âmes mondaines qui, saisies de frayeur au sortir de nos discours, vont se cacher au fond des solitudes, et expier par de saints excès de pénitence, les dissolutions de leurs mœurs passées? Les siècles qui nous ont précédés ont vu souvent de ces exemples; les nôtres en voient-ils encore quelquefois? Ah! plût à Dieu que vous pussiez me convaincre d'avoir inspiré à une seule âme ces terreurs salutaires! disoit autrefois saint Ambroise à quelques sages mondains de son temps, qui l'accusoient d'exagérer les périls et la corruption du monde, et de faire prendre à trop de filles chrétiennes le parti de la sainte virginité; et je puis vous le dire ici avec bien plus de raison que ce grand homme : *Utinam convincerer!* [1] Plût à Dieu qu'on pût me montrer les suites d'une indiscrétion si heureuse! *Utinam tanti criminis probaretur effectus!* Plût à Dieu que vous eussiez des exemples à nous reprocher pour justifier vos censures! *Utinam me exemplis potius argueretis, quam sermonibus cæderetis!* Ah! nous

[1] S. Ambr. de Virginit. l. 1. c. 5.

souffririons le blâme avec plaisir, si l'on pouvoit nous montrer le succès qu'on nous reproche! *Non vererer invidiam, si efficaciam recognoscerem!*

Helas! nous ne ménageons peut-être que trop votre foiblesse; nous respectons peut-être trop des coutumes qu'un long usage a consacrées, de peur de paroître censurer les grands exemples qui les autorisent; nous n'osons presque parler de certains désordres, de peur que nos censures ne paroissent plutôt tomber sur les personnes que sur les vices; nous nous contentons de vous montrer de loin des vérités qu'il faudroit vous mettre sous l'œil, et votre salut même souffre souvent de l'excès de nos précautions et de notre timide prudence. Que dirai-je? la foiblesse nous arrache souvent des éloges, où le zèle devroit placer des anathèmes et des censures; nous nous laissons, comme le monde, éblouir par les noms et par les titres; ce qui encouragea les Ambroise nous affoiblit; et parce que nous vous devons du respect, nous vous refusons souvent la vérité que nous devons encore respecter davantage; et après cela, vous nous accusez d'exagérer, d'outrer les vérités, et d'en former des fantômes de notre façon, pour alarmer ceux qui nous écoutent.

Mais que nous reviendroit-il d'un artifice si indigne de la vérité qui nous est confiée? Ces déclamations outrées et puériles pouvoient convenir à

l'éloquence vénale de ces sophistes qui, au milieu des écoles de la Grèce, cherchoient à s'attirer des disciples en vantant la sagesse de leur secte. Mais pour nous, mes Frères, eh! nous voudrions pouvoir vous adoucir le joug, loin de le rendre plus pesant; nous voudrions pouvoir vous faciliter la voie, loin d'y jeter de nouveaux obstacles. Que ne pouvons-nous, comme le pasteur de l'Évangile, vous porter nous-mêmes sur les épaules pour vous épargner les fatigues du chemin! Pourquoi vous dégoûterions-nous de l'entreprise du salut, en vous y représentant des difficultés chimériques? C'est à nous à vous aplanir celles qui s'y trouvent en effet, et à vous tendre la main pour soutenir votre foiblesse.

Méditez la loi de Jésus-Christ, mes Frères; que dis-je? ouvrez seulement l'Évangile, et lisez: alors vous comprendrez que nous tirons un voile de discrétion sur la sévérité de ses maximes: alors, loin de vous plaindre de nos excès, vous suppléerez vous-mêmes à notre silence et à nos adoucissements, et vous vous direz ce que nous craignons de vous dire, parce que vous ne pourriez pas le porter. Grand Dieu! porter sa croix chaque jour, mépriser le monde et tout ce qu'il renferme, vivre comme étranger sur la terre, ne s'attacher qu'à vous seul, renoncer à tout ce qui flatte les sens, se renoncer sans cesse soi-même, regarder comme

heureux ceux qui pleurent et qui sont affligés ; voilà le précis de votre loi sainte. Eh! que peut ajouter l'esprit humain à la rigueur de cette doctrine ? que pourrions-nous vous annoncer de plus triste et de plus formidable à l'amour-propre ? Aussi vos reproches ne sont qu'un vain langage du monde, et une de ces façons de parler que nul n'approfondit, et que chacun adopte : votre conscience les dément en secret ; et quand vous parlez de bonne foi, vous convenez que nous avons raison, et que l'Évangile est un prédicateur bien plus sévère et plus effrayant pour le monde et pour ceux qui l'aiment, que nous ne saurions jamais l'etre nous-mêmes.

Premier devoir qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte, un esprit de docilité.

Vous devez en second lieu, à l'autorité de cette parole, un esprit de sincérité et d'application sur vous-même ; c'est-à-dire, être ici un censeur rigoureux de votre propre conscience ; avoir sans cesse sous les yeux, d'un côté l'état de votre âme, de l'autre les vérités que nous annonçons ; vous mesurer sur cette règle; vous approfondir dans cette lumière ; vous juger par cette loi ; écouter, comme adressées à vous seul, les saintes maximes annoncées à la multitude ; vous regarder comme seul ici devant Jésus-Christ qui parle à vous seul par notre bouche, et qui peut-être même ne nous envoie ici

que pour vous seul. Car, mes Frères, nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne ; nul ne s'y croit un personnage intéressé ; il semble que nous nous formons à plaisir des fantômes pour les combattre, et que la réalité du pécheur que nous attaquons ne se trouve nulle part. L'impudique ne se reconnoît point dans les traits les plus vifs et les plus ressemblants de sa passion. L'homme chargé d'un bien mal acquis, et peut-être du sang et de la dépouille des peuples, condamne avec nous cette injustice dans les autres, et ne voit pas qu'il se juge lui-même. Le courtisan dévoré d'ambition, et qui sacrifie tous les jours à cette idole la conscience et la probité, convient de la bassesse de cette passion dans ses semblables, et la regarde comme une vertu, ou comme la grande science de la cour, pour lui-même. Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables qui l'empêchent de se reconnoître tel qu'il est. Nous avons beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt, on trouve toujours en soi certains traits adoucis qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même : Je ne suis pas cet homme. Et tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes, seuls, ou nous réussissons à nous y méconnoître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos frères ; nous cherchons à nos propres portraits des ressemblances étrangères ;

nous sommes ingénieux à détourner sur les autres le coup que la vérité n'avoit porté que sur nous ; la malignité des applications est l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la chaire fait de nos vices, et nous jugeons téméraireinent nos frères, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que les hommes corrompus abusent de tout, et que la lumière même de la vérité ferme leurs yeux sur leurs propres égarements, et ne les ouvre que pour voir dans les autres, ou ce qui n'est pas, ou ce qu'elle auroit dû leur cacher!

Tels sont les devoirs qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte; venons à ceux qui sont attachés à sa fin. Sa fin, mes Frères, vous le savez, c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur et du péché, la sanctification du nom de Jésus-Christ; tout y est grand, tout y est sérieux, tout y est digne de la plus sublime fonction de la hiérarchie; et de là il est aisé de conclure que vous devez nous écouter avec un esprit de respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours, et avec un esprit de foi qui n'y cherche rien d'humain, rien de frivole, rien qui ne réponde à l'excellence et à la dignité de sa fin.

Je dis un esprit de respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours; car, quelque

éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières un titre pour négliger les instructions que l'Église donne aux fideles. Augustin, déjà si célèbre à Milan par ses talents et par son éloquence, ne dédaignoit pas d'assister assidûment aux instructions publiques du grand Ambroise. L'onction de l'esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore : si vous avez la science qui enfle, vous vous affermirez dans la charité qui édifie ; si votre esprit n'y apprend rien de nouveau, votre cœur y sentira peut-être des choses nouvelles : vous y apprendrez du moins que votre savoir n'est rien, si vous ignorez la science du salut ; que vous n'êtes qu'une nuée sans eau, élevé à la vérité par vos talents et par vos connoissances sur le reste des hommes, mais vide de grâce, et le jouet des vents et des passions devant Dieu ; et qu'enfin une âme simple et pure apprendra tout en un instant dans le sein de Dieu, et sera transformée de clarté en clarté ; au lieu que vous, après une vie entière de veilles et de travail, et un amas inutile de connoissances et de lumières, n'aurez peut-être pour partage que les ténèbres éternelles.

Quel abus, mes Frères, de se bannir de ces assemblées saintes, sous prétexte qu'on en sait assez, et peut-être aussi qu'on est assez instruit des devoirs de la piété dont on fait profession depuis

long-temps ; et que des lectures chrétiennes et un peu de réflexion dans la retraite, mènent plus loin, et sont plus utiles que tous nos discours ! Mais, mon cher Auditeur, si vous faites profession de la piété et de la justice, quelle plus douce consolation pouvez-vous avoir, que d'entendre publier les merveilles du Seigneur, les ordonnances de sa loi sainte, des vérités que vous aimez, que vous pratiquez, et dont vous devez souhaiter que la connoissance soit donnée à tous les hommes ? Quel spectacle plus consolant pour vous, que de voir vos frères assemblés ici aux pieds de l'autel, attentifs à la parole de vie, éloignés des spectacles du monde et des occasions du péché, formant de saints désirs, ouvrant leurs cœurs à la voix de Dieu, concevant peut-être les prémices de l'Esprit-Saint, et les commencements de leur pénitence ; et de pouvoir vous unir à eux pour obtenir du Père des miséricordes, qu'il achève dans leur âme l'ouvrage du salut qu'il a commencé d'y opérer?

Ce n'est pas que la méditation des divines Écritures ne fournisse à la piété chrétienne des ressources consolantes. Mais le Seigneur attache à la vertu de notre ministère, et à la vocation légitime, des grâces que vous ne trouverez pas ailleurs. Les vérités les plus simples dans la bouche des pasteurs, ou de ceux qui vous parlent à leur place, tirent de la grâce de leur mission une force qu'elles

n'ont pas toutes seules : et le même livre d'Isaïe, qui, lu dans un char par cet officier de la reine d'Éthiopie, étoit pour lui un livre fermé, et amusoit son loisir sans éclairer sa foi, développé par Philippe, devint à l'instant pour lui une parole de vie et de salut. Et enfin, vous devez cet exemple à vos frères, cette édification à l'Église, ce respect à la parole de Jésus-Christ, cette uniformité à l'esprit de paix et d'unité qui nous lie. Eh! bannissez-vous, à la bonne heure, de ces assemblées profanes et criminelles, où la piété est toujours gémissante, étrangère, contrainte ; mais c'est ici sa place ; c'est l'assemblée des saints, puisque ce n'est que pour les former que notre ministère a été établi, et se perpétue encore dans l'Église.

J'ai dit en second lieu, un esprit de foi ; et cette disposition en renferme deux : un amour pour la parole sainte indépendant des talents de l'homme qui vous l'annonce ; un goût formé par la religion, qui ne vienne pas y chercher de vains ornements, mais les vérités solides du salut : c'est-à-dire, ne l'écouter ni avec un esprit de censure, ni avec un esprit de curiosité.

Et en effet, votre amour pour la parole de Jésus-Christ doit vous aveugler, pour ainsi dire, sur les défauts de ceux qui vous l'annoncent : vous devez la trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie et grossière.

Sous quelque couleur qu'on vous la présente, revêtue d'ornements pompeux, ou simple et négligée, pourvu que vous en reconnoissiez encore les traits célestes, elle a les mêmes droits sur votre cœur. Et certes, perd-elle quelque chose de sa sainteté pour passer par des canaux moins brillants et moins riches? Que le Seigneur parlât autrefois à travers un buisson vil et méprisable aux yeux, ou sur une nuée de gloire ; qu'il rendît ses oracles au milieu du désert et dans un tabernacle couvert de peaux d'animaux, ou dans le temple de Salomon, le plus magnifique qui ait jamais été élevé à la gloire de son nom, sa parole sainte y perdoit-elle quelque chose de sa dignité ? et comme c'étoit le même Seigneur qui parloit partout, la foi d'Israël y faisoit-elle quelque différence ?

Cependant, parmi tous ceux qui nous écoutent, il en est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges et en censeurs de la parole sainte. On ne vient ici que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des parallèles insensés, pour prononcer sur la différence des jours et des instructions : on se fait honneur d'être difficile : on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes, et qui seroient d'un plus grand usage pour soi ; et tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien, se borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre. De sorte qu'on peut appliquer à la plupart

de nos auditeurs, ce que Joseph devenu le sauveur de l'Égypte, disoit par pure feinte à ses frères : Ce n'est pas pour chercher le froment et la nourriture, que vous êtes venus ici, c'est comme des espions qui venez remarquer les endroits foibles de cette contrée : *Exploratores estis ; ut videatis infirmiora terræ, venistis.* [1] Ce n'est pas pour vous nourrir du pain de la parole, et chercher des secours et des remèdes utiles à vos maux, que vous venez nous écouter; c'est pour trouver où placer quelques vaines censures, et vous faire honneur de nos défauts qui sont peut-être une punition terrible de Dieu sur vous, lequel refuse à vos crimes des ouvriers plus accomplis, et qui auroient pu vous rappeler à la pénitence : *Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ, venistis.*

Mais de bonne foi, mes Frères, quelque foible que soit notre langage, n'en disons-nous pas toujours assez pour vous confondre, pour dissiper vos erreurs, et pour vous faire convenir en secret des égarements que vous ne pouvez vous justifier à vous-mêmes? Faut-il des talents si sublimes pour vous dire que les fornicateurs, les avares, et les hommes sans miséricorde, n'entreront jamais dans le royaume de Dieu ; que si vous ne faites pénitence, vous périrez; et qu'il ne sert de rien d'être possesseur du monde entier, si l'on vient à perdre son âme ? N'est-

[1] Gen. 42. 9.

ce pas la simplicité même qui fait toute la force de ces divines vérités ? et dans la bouche du plus obscur de tous les ministres seroient-elles moins effrayantes ?

Et d'ailleurs, s'il étoit permis de nous recommander ici nous-mêmes, comme le disoit autrefois l'Apôtre à des fidèles ingrats, plus attentifs à censurer la simplicité de son extérieur et de son langage, et sa figure méprisable, comme il dit lui-même, aux yeux des hommes, que touchés des fatigues et des périls infinis qu'il avoit essuyés pour leur annoncer l'Évangile et les convertir à la foi; s'il étoit permis, nous vous dirions : Mes Frères, nous soutenons pour vous tout le poids d'un ministère pénible; nos soins, nos veilles, nos prières, les travaux infinis qui nous conduisent à ces chaires chrétiennes, n'ont point d'autre objet que votre salut : eh ! ne méritons-nous pas du moins que vous respectiez nos peines? le zèle qui souffre tout pour vous assurer le salut, peut-il jamais devenir le triste sujet de vos dérisions et de vos censures? Demandez à Dieu, à la bonne heure, pour la gloire de l'Église et pour l'honneur de son Évangile, qu'il suscite à son peuple des ouvriers puissants en paroles; de ces hommes que l'onction seule de l'Esprit de Dieu rend éloquents, et qui annoncent l'Evangile d'une manière digne de son élevation et de sa sainteté. Mais quand nous y manquons, que

votre foi supplée à nos discours; que votre piété rende à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche; et par vos dégoûts injustes, n'obligez pas les ministres de l'Évangile à recourir, pour vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence humaine, à briller plutôt qu'à instruire, et à descendre chez les Philistins, comme autrefois les Israélites, pour aiguiser leurs instruments destinés à cultiver la terre; je veux dire, à chercher dans les sciences profanes, ou dans le langage d'un monde ennemi, des ornements étrangers pour embellir la simplicité de l'Évangile, et donner aux instruments et aux talents destinés à faire croître et fructifier la semence sainte, un brillant et une subtilité qui en émousse la force et la vertu, et qui met un faux éclat à la place du zèle et de la vérité : *Descendebat ergo omnis Israel ad Philisthiim, ut exacueret unusquisque vomerem suum, et ligonem.* [1]

Et voilà, mes Frères, le dernier défaut opposé à cet esprit de foi; un esprit de curiosité. Vous ne distinguez pas assez la sainte gravité de notre ministère, de cet art vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire de l'éloquence : vous n'assistez à nos discours que comme autrefois Augustin encore pécheur assistoit à ceux d'Ambroise. Ce n'étoit pas, dit cet illustre pénitent.

[1] 1. Reg. 13. 20.

pour y apprendre de la bouche de l'homme de Dieu, les secrets de la vie éternelle, que je cherchois depuis si long-temps, ni pour y trouver des remèdes aux plaies honteuses et invétérées de mon âme, que vous seul connoissiez, ô mon Dieu; c'étoit pour examiner si son éloquence répondoit à sa grande réputation, et si ses discours soutenoient les applaudissements que lui donnoit tout son peuple. Les vérités qu'il annonçoit ne m'intéressoient point; je n'étois touché que de la beauté et de la douceur du discours : *Rerum autem incuriosus et contemptor adstabam, et delectabar suavitate sermonis.* [1]

Et telle est encore aujourd'hui la situation déplorable d'une infinité de fidèles qui nous écoutent, lesquels chargés de crimes comme Augustin, liés comme lui des passions les plus honteuses, loin de venir chercher ici des remèdes à leurs maux, viennent y chercher de vains ornements qui amusent les malades sans les guérir; qui font que nous plaisons au pécheur, mais qui ne font pas que le pécheur se déplaise à lui-même. Ils viennent, ce semble, nous dire ce que les habitants de Babylone disoient autrefois aux Israélites captifs : Chantez-nous les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* [2] Ils viennent chercher l'harmonie et l'agrément dans les vérités serieuses de la mo-

[1] Conf. lib. 5. c. 13. — [2] Ps. 136. 3.

rale de Jésus-Christ, dans les soupirs de la triste Sion étrangère et captive, et veulent que nous pensions à flatter l'oreille en publiant les menaces et les maximes sévères de l'Évangile : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.*

O vous ! qui m'écoutez, et que ce discours regarde, rentrez un moment en vous-mêmes ; votre sort est comme déploré aux yeux de Dieu ; vos plaies invétérées ne laissent presque plus d'espoir de guérison ; vos maux pressent, le temps est court ; Dieu, lassé de vous souffrir depuis si longtemps, va enfin vous frapper et vous surprendre : voilà les malheurs éternels que nous vous prédisons, et qui arrivent tous les jours à vos semblables. Vous n'êtes pas loin de l'accomplissement ; nous vous montrons le glaive terrible du Seigneur suspendu sur votre tête, et prêt à tomber sur vous ; et loin de frémir sur les suites de votre destinée et prendre des mesures pour vous dérober au glaive qui vous menace, vous vous amusez à examiner s'il brille et s'il a de l'éclat ; et vous cherchez dans les terreurs mêmes de la prédiction, les beautés puériles d'une vaine éloquence. Grand Dieu ! que le pécheur paroît meprisable et digne de risée, quand on l'envisage dans votre lumière !

Car, mes Frères, sommes-nous donc ici sur une tribune profane, pour menager avec des paroles artificieuses les suffrages d'une assemblée oisive ;

ou dans la chaire chrétienne et à la place de Jésus-Christ, pour vous instruire, pour vous reprendre, pour vous sanctifier au nom et sous les yeux de celui qui nous envoie? Est-ce ici une dispute de gloire, un exercice d'esprit et d'oisiveté, ou le plus saint et le plus important ministère de la foi? Eh! pourquoi venez-vous vous arrêter à nos foibles talents, et chercher des qualités humaines où Dieu seul parle et agit? Les instruments les plus vils ne sont-ils pas quelquefois les plus propres à la puissance de sa grâce? les murs de Jéricho ne tombent-ils pas, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes? Eh! que nous importe de vous plaire, si nous ne vous changeons pas? que nous sert d'être éloquents, si vous êtes toujours pécheurs? quel fruit nous revient-il de vos louanges, si vous n'en retirez vous-mêmes aucun de nos instructions? Notre gloire, c'est l'établissement du règne de Dieu dans vos cœurs; vos larmes toutes seules, bien mieux que vos applaudissements, peuvent faire notre éloge; et nous ne voulons point d'autre couronne que vous-mêmes et votre salut éternel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA Ire SEMAINE

DE CARÊME.

SUR LA VÉRITÉ D'UN AVENIR.

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.

Ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle. Matth. 25. 46.

Voila, mes Frères, à quoi se termineront enfin les désirs, les espérances, les conseils et les entreprises des hommes : voilà où viendront enfin échouer les vaines réflexions des sages et des esprits forts, les doutes et les incertitudes éternelles des incrédules, les vastes projets des conquérants, les monuments de la gloire humaine, les soins de l'ambition, les distinctions des talents, les inquiétudes de la fortune, la prospérité des empires, et toutes les révolutions frivoles de la terre. Tel sera le dénoûment redoutable, qui nous développera

enfin les mystères de la Providence sur les diverses destinées des enfants d'Adam, et qui justifiera sa conduite dans le gouvernement de l'univers. Cette vie n'est donc qu'un instant rapide, et le commencement d'un avenir éternel. Des tourments qui ne finiront plus, ou les délices d'une félicité immortelle, partageront enfin le sort de tous les hommes; et l'une de ces deux destinées doit être la nôtre.

Cependant l'image de ce grand spectacle, qui avoit pu autrefois effrayer la férocité des tyrans, ébranler la fermeté des philosophes, troubler la mollesse et les voluptés des Césars, adoucir les peuples les plus barbares, former tant de martyrs, peupler les déserts, et soumettre tout l'univers au joug de la croix; cette image si effrayante n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à alarmer la timidité du simple peuple : ces grands objets sont devenus des peintures vulgaires qu'on n'ose presque plus exposer à la fausse délicatesse des puissants et des sages du monde; et tout le fruit que nous retirons d'ordinaire de ces sortes de discours, c'est de faire demander au sortir de là, si tout se passera comme nous l'avons dit.

Car, mes Frères, nous vivons dans des temps où la foi de plusieurs a fait naufrage; où une affreuse philosophie, comme un venin mortel, se répand en secret, et entreprend de justifier les abominations et les vices contre la foi des peines et des ré-

compenses futures. Cette plaie a passé des palais des grands jusque dans le peuple; et partout la piété des justes est blessée par les discours de l'irréligion et les maximes du libertinage.

Et certes, mes Frères, je ne suis pas surpris que des hommes dissolus doutent d'un avenir, et tâchent de combattre ou d'affoiblir une vérité si capable de troubler leurs voluptés criminelles. Il est affreux d'attendre un malheur éternel. Le monde n'a point de plaisir à l'épreuve d'une pensée si funeste : aussi le monde a de tout temps essayé de l'effacer du cœur et de l'esprit des hommes : il sent bien que la foi d'un avenir est un frein incommode aux passions humaines, et qu'il ne réussira jamais à faire des voluptueux tranquilles et déterminés, qu'il n'en ait fait auparavant des incrédules.

Otons donc, mes Frères, à la corruption du cœur humain un appui si monstrueux et si fragile : prouvons aux âmes dissolues qu'elles survivront à leurs désordres; que tout ne meurt pas avec le corps; que cette vie finira leurs crimes, mais non pas leurs malheurs; et pour mieux confondre l'impiété, attaquons-la dans les vains prétextes sur lesquels elle s'appuie.

Premièrement, qui sait, nous dit l'impie, si tout ne meurt pas avec nous? cette autre vie dont on nous parle, est-elle bien sûre? qui en est revenu pour nous dire ce qui s'y passe?

Secondement, est-il digne de la grandeur de Dieu, disent-ils encore, de s'abaisser à ce qui se passe parmi les hommes? que lui importe que des vers de terre comme nous, s'égorgent, se trompent, se déchirent, vivent dans les plaisirs ou dans la tempérance? n'est-ce pas un orgueil à l'homme de croire qu'un Dieu si grand s'occupe de lui?

Enfin, quelle apparence, ajoutent-ils, que Dieu ayant fait naître l'homme tel qu'il est, il punisse comme des crimes, des penchants de plaisir que nous trouvons en nous, et que la nature nous a donnés? Voilà toute la philosophie des âmes voluptueuses : l'incertitude d'un avenir; la grandeur de Dieu qu'une vile créature ne peut offenser; la foiblesse née avec l'homme, et à qui il seroit injuste d'en faire un crime.

Prouvons donc d'abord, contre l'incertitude des impies, que la vérité d'un avenir est justifiée par les plus pures lumières de la raison; en second lieu, contre l'idée indigne qu'ils se forment de la grandeur de Dieu, que cette vérité est justifiée par sa sagesse et par sa gloire; enfin, contre le prétexte tiré de la foiblesse de l'homme, qu'elle est justifiée par le jugement même de sa propre conscience. La certitude d'un avenir; la nécessité d'un avenir; le sentiment secret d'un avenir : voilà tout mon discours.

O Dieu ! ne regardez pas l'outrage que les blasphèmes de l'impiété font à votre gloire : regardez seulement, et voyez de quoi la raison que vous n'éclairez plus, est capable. Reconnoissez dans les égarements monstrueux de l'esprit humain, toute la sévérité de votre justice, lorsqu'elle l'abandonne : afin que plus j'exposerai ici les blasphèmes insensés de l'impie, plus il devienne à vos yeux un objet digne de votre pitié et des richesses de votre miséricorde. *Ave*, *Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est triste sans doute d'avoir à justifier devant des fidèles la vérité la plus consolante de la foi ; de venir prouver à des hommes à qui l'on a annoncé Jésus-Christ, que leur être n'est pas un assemblage bizarre et le triste fruit du hasard ; qu'un ouvrier sage et tout-puissant a présidé à notre formation et à notre naissance ; qu'un souffle d'immortalité anime notre boue ; qu'une portion de nous-mêmes nous survivra ; et qu'au sortir de cette maison terrestre, notre âme retournera dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie, et ira habiter la région éternelle des vivants, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

C'est par cette vérité que Paul commença d'annoncer la foi devant l'Aréopage. Nous sommes la

race immortelle de Dieu, disoit-il à cette assemblée de sages, et il a établi un jour pour juger l'univers.[1] C'est par-là que les hommes apostoliques jetèrent les premiers fondements de la doctrine du salut parmi les nations infidèles et corrompues. Mais pour nous, mes Frères, qui arrivons à la fin des siecles, après que la plénitude des nations est entrée dans l'Église; que tout l'univers a cru; que tous les mystères ont été éclaircis, toutes les prophéties accomplies, Jésus-Christ glorifié, la voie du ciel ouverte et frayée : nous qui paroissons dans les derniers temps, où le jour du Seigneur est bien plus proche que lorsque nos pères crurent : hélas! quel devroit être notre ministère, sinon de disposer les fidèles à cette grande attente, et de leur apprendre à se tenir prêts pour paroître devant Jésus-Christ qui va venir, loin de combattre encore ces maximes monstrueuses et insensées, que la première prédication de l'Évangile avoit effacées de l'univers.

L'incertitude prétendue d'un avenir est donc le premier fondement de la sécurité des âmes incrédules. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle, disent-ils; aucun des morts n'en est revenu pour nous le dire; peut-être n'y a-t-il rien au delà du trépas; jouissons donc du present, et laissons au hasard un avenir, ou qui

[1] Act. 17. 29. 31.

n'est point, ou du moins qu'on ne veut pas que nous connoissions.

Or, je dis que cette incertitude est suspecte dans le principe qui la produit, insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie, affreuse dans ses conséquences; ne me refusez pas votre attention.

Suspecte dans le principe qui la produit : car, mes Frères, comment s'est formée dans l'esprit de l'impie cette incertitude sur l'avenir? il n'y a qu'à remonter à l'origine d'une opinion, pour savoir si les intérêts de la vérité ou des passions l'ont établie sur la terre.

L'impie porta en naissant les principes de religion naturelle communs à tous les hommes; il trouva écrite dans son cœur une loi qui defendoit la violence, l'injustice, la perfidie, et tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même; l'éducation fortifia ces sentiments de la nature : on lui apprit à connoître un Dieu, à l'aimer, à le craindre : on lui montra la vertu dans les règles : on la lui rendit aimable dans les exemples; et quoiqu'il trouvât en lui des penchants opposés au devoir, lorsqu'il lui arrivoit de s'y laisser emporter, son cœur prenoit en secret le parti de la vertu contre sa propre foiblesse.

Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre : il adora avec le reste des hommes un Être suprême; il respecta ses lois; il redouta ses châtiments; il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu

de Dieu ; que les crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'âme un souffle qui s'eteint avec le corps? Par quel degré est-il parvenu à ces connoissances si nouvelles et si surprenantes ? par quelles voies a-t-il pu réussir à se défaire de ses anciens préjugés si établis parmi les hommes, et si conformes aux sentiments de son cœur, et aux lumières de sa raison ? A-t-il examiné ? a-t-il consulté ? a-t-il pris toutes les précautions sérieuses que demandoit l'affaire la plus importante de sa vie ? s'est-il retiré du commerce des hommes pour laisser plus de loisir aux réflexions et à l'étude ? a-t-il purifié son cœur, de peur que les passions ne lui fissent prendre le change ? De quelles attentions n'a-t-on pas besoin, pour revenir des premiers sentiments dont l'âme avoit été d'abord imbue ?

Écoutez-le, mes Frères, et adorez ici la justice de Dieu sur ces hommes corrompus qu'il livre à la vanité de leurs pensées. A mesure que ses mœurs se sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes : à mesure qu'il s'est abruti, il a tâché de se persuader que l'homme étoit semblable à la bête. Il n'est devenu impie qu'en se fermant toutes les voies qui pouvoient le conduire à la vérité ; en ne se faisant plus de la religion une affaire sérieuse ; en ne l'examinant que pour la déshonorer par des blasphèmes et des plaisanteries sacriléges : il n'est devenu im-

pie qu'en cherchant à s'endurcir contre les cris de sa conscience, et se livrant aux plus infâmes voluptés. C'est par cette voie qu'il est parvenu aux connoissances rares et sublimes de l'incrédulité ; c'est à ces grands efforts qu'il doit la découverte d'une vérité que le reste des hommes jusqu'à lui avoit ou ignorée ou détestée.

Voilà la source de toute incrédulité ; le déréglement du cœur. Oui, mes Frères, trouvez-moi, si vous le pouvez, des hommes sages, véritables, chastes, réglés, tempérants, qui ne croient point de Dieu, qui n'attendent point d'avenir, qui regardent les adultères, les abominations, les incestes, comme les penchants et les jeux d'une nature innocente. Si le monde a vu des impies qui ont paru sages et tempérants, c'étoit, ou qu'ils cachoient mieux leurs désordres, pour donner plus de crédit à leur impiété, ou la satiété du plaisir qui les avoit menés à cette fausse tempérance : la débauche avoit été la première source de leur irréligion : leur cœur étoit corrompu, avant que leur foi fît naufrage : ils avoient intérêt de croire que tout meurt avec le corps, avant que d'être parvenus à se le persuader; et un long usage du plaisir avoit bien pu les dégoûter du crime, mais non pas leur rendre la vertu plus aimable.

Quelle consolation pour nous, mes Frères, qui croyons, qu'il faille renoncer aux mœurs, à la

probité, à la pudeur, à tous les sentiments de l'humanité, avant que de renoncer à la foi, et n'être plus homme pour n'être plus chrétien!

Voilà donc l'incertitude de l'impie déjà suspecte dans son principe; mais en second lieu, elle est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Car, mes Frères, pour prendre le parti étonnant de ne rien croire, et d'être tranquille sur tout ce qu'on nous dit d'un avenir éternel, il faudroit sans doute des raisons bien décisives et bien convaincantes. Il n'est pas naturel que l'homme hasarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité, sur des preuves légères et frivoles; encore moins naturel qu'il abandonne là-dessus les sentiments communs, la foi de ses pères, la religion de tous les siècles, le consentement de tous les peuples, les préjugés de son éducation, s'il n'y a été comme forcé par l'évidence de la vérité. A moins que l'impie ne soit bien sûr que tout meurt avec le corps, rien n'approche de sa fureur et de son extravagance. Or, en est-il bien assuré? Quelles sont les grandes raisons qui l'ont déterminé à prendre ce parti affreux? On ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle; le juste meurt comme l'impie, l'homme comme la bête; et nul ne revient pour nous dire lequel des deux avoit eu tort. Pressez encore, et vous serez effrayé de voir

la foiblesse de l'incrédulité ; des discours vagues, des doutes usés, des incertitudes éternelles, des suppositions chimériques, sur lesquelles on ne voudroit pas risquer le malheur ou le bonheur d'un seul de ses jours, et sur lesquels on hasarde une éternité tout entière.

Voilà les raisons insurmontables que l'impie oppose à la foi de tout l'univers ; voilà cette évidence qui l'emporte dans son esprit, sur tout ce qu'il y a de plus évident et de mieux établi sur la terre. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle ! O homme ! ouvrez ici les yeux. Un doute seul suffit pour vous rendre impie, et toutes les preuves de la religion ne peuvent suffire pour vous rendre fidèle ! Vous doutez s'il y a un avenir, et vous vivez par avance comme s'il n'y en avoit point ! Vous n'avez pour fondement de votre opinion, que votre incertitude, et vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire !

Mais je vous prie, mes Frères, de quel côté est ici la crédulité ? Est-elle du côté de l'impie, ou du côté du fidèle? Le fidèle croit un avenir sur l'autorité des divines Écritures, c'est-à-dire, le livre sans contredit qui mérite le plus de créance; sur la déposition des hommes apostoliques, c'est-à-dire, de ces hommes justes, simples, miraculeux, qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, et à la doctrine desquels la conversion

de l'univers a rendu un témoignage qui s'élèvera jusqu'à la fin des siècles contre l'impie; sur l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire, le seul caractère de vérité que l'imposture ne peut imiter ; sur la tradition de tous les siècles, c'est-à-dire, sur des faits qui, depuis la naissance du monde, ont paru certains à tout ce que l'univers a eu de plus grands hommes, de justes plus reconnus, de peuples plus sages et plus polis; en un mot, sur des preuves du moins vraisemblables. L'impie ne croit point d'avenir sur un simple doute, sur un pur soupçon. Qui le sait, nous dit-il; qui en est revenu? Il n'a aucune raison solide, décisive pour combattre la vérité d'un avenir; car qu'il la publie, et nous nous y rendrons. Il se défie seulement qu'il n'y a rien après cette vie, et là-dessus il le croit.

Or, je vous demande, qui est ici le crédule? Est-ce celui qui a pour fondement de sa croyance ce qu'il y a du moins de plus vraisemblable parmi les hommes, et de plus propre à faire impression sur la raison; ou celui qui s'est déterminé à croire qu'il n'y a rien, sur la foiblesse d'un simple doute? Cependant l'impie croit faire plus d'usage de sa raison que le fidèle : il nous regarde comme des hommes foibles et crédules; et il se considère lui-même comme un esprit supérieur, élevé au-dessus des préjugés vulgaires, et que la raison seule, et non l'opinion publique, détermine. O Dieu! que

vous êtes terrible, lorsque vous livrez le pécheur à son aveuglement ; et que vous savez bien tirer votre gloire des efforts mêmes que vos ennemis font pour la combattre !

Mais je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seroient égales, et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule, balanceroient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité ; je dis que dans une égalité même de raisons, il devroit du moins désirer que le sentiment de la foi, sur la nature de nos âmes, fût véritable ; un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme, qui lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles : il devroit souhaiter que la doctrine de l'impieté fût fausse ; une doctrine si triste, si humiliante pour l'homme ; qui le confond avec la bête ; qui ne le fait vivre que pour le corps ; qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance ; qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides ; inquiets, douloureux, qu'il passe sur la terre : toutes choses égales, une raison née avec quelque élévation aimeroit encore mieux se tromper en se faisant honneur, qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle âme a donc reçue l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire dans une si grande inégalité de rai-

sons, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance, comme un vil assemblage de boue, et le compagnon du bœuf et du taureau? Que dis-je, mes Frères? quel monstre dans l'univers doit être l'impie, de ne se défier même du sentiment commun, que parce qu'il est trop glorieux à sa nature; et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre, et leur a persuadé qu'ils étoient immortels!

Mais non, mes Frères; ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à leur nature, et de se persuader que leur âme est toute de boue, et que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein qu'un instinct brutal; plus d'autre règle que l'emportement de leurs désirs; plus d'autre occupation que de réveiller, par de nouveaux artifices, la cupidité déjà assouvie; des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle; que le corps est tout leur être; et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes; il est encore sur la terre des âmes chastes, pudiques, tempérantes: qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchants honteux de leur volonté; qu'ils ne

dégradent pas l'humanité tout entière, pour s'être indignement dégradés eux-mêmes : qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes; et se trouvant presque seuls dans l'univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé, parce que dans une égalité même de raison, son cœur et sa gloire devroient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt. Car, mes Frères, on l'a déjà dit; que risque l'impie en croyant? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité, s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence : il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable : il modérera des passions qui auroient fait tous les malheurs de sa vie : il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse ou une fortune dérangée : il jouira de la réputation de la vertu, et de l'estime des peuples; voilà ce qu'il risque. Quand tout finiroit avec cette vie, ce seroit là le seul secret de la passer heureuse et tranquille; voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant? Il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auroient bientôt, ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs

qu'ils allument : il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, sans foi, sans mœurs, sans conscience, méprisé peut-être, et déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur; il retombe dans le néant, et son erreur n'a point d'autre suite.

Mais s'il y a un avenir; mais s'il se trompe en refusant de croire, que ne risque-t-il pas? La perte des biens éternels, la possession de votre gloire, ô mon Dieu! qui devoit le rendre à jamais heureux. Mais ce n'est là même que le commencement de ses malheurs; il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure, une éternité d'horreur et de rage. Or, comparez ces deux destinées; quel parti prendra ici l'impie? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours? risquera-t-il une éternité tout entière? S'en tiendra-t-il au présent qui doit finir demain, et où il ne sauroit même être heureux? craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, et qui ne doit finir qu'avec Dieu même? Quel est l'homme sage qui, dans une incertitude même égale, osât ici balancer? et quel nom donnerons-nous à l'impie, qui n'ayant pour lui que des doutes frivoles, et voyant du côté de la foi, l'autorité, les exemples, la prescription, la raison, la voix de tous les siècles, le monde entier, prend seul le parti affreux de ne

point croire; meurt tranquille, comme s'il ne devoit plus vivre; laisse sa destinée éternelle entre les mains du hasard, et va tenter mollement un si grand événement? O Dieu! est-ce donc là un homme conduit par une raison tranquille, ou un furieux qui n'attend plus de ressource que de son désespoir? L'incertitude de l'impie est donc insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Mais en dernier lieu, elle est encore affreuse dans ses conséquences. Et ici souffrez que je laisse les grandes raisons de doctrine : je ne veux parler qu'à la conscience de l'incrédule, et m'en tenir aux preuves de sentiment.

Or, si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicite des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à esperer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent; que les honneurs le

fatiguent ; que les plaisirs le lassent ; que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité loin de la satisfaire ; que la réputation le gêne et l'embarrasse ; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer ? Tous les autres êtres contents de leur destinée, paroissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'Auteur de la nature les a placés : les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre : la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place : les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux : les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre : tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature : l'homme seul est inquiet et mécontent ; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs ; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela ? ô homme ! Ne seroit-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé ; que vous êtes fait pour le ciel ; que votre cœur est plus grand que le monde ; que la terre n'est pas votre patrie ; et

que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien pour vous? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles et de tous les pays, que leur âme étoit immortelle? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne seroit né que pour les fonctions des sens, auroit-il pu prévaloir sur la terre? Car si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idee d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devroient vivre, et n'avoir pour objet qu'une felicité sensuelle, auroient-elles jamais pu ou se donner, ou trouver en elles-mêmes, de si nobles sentiments, et des idées si sublimes? Cependant cette idée si extraordinaire est devenue l'idee de tous les hommes : cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre : ce sentiment qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples; les plus sauvages, comme les plus cultivés; les plus polis, comme les plus grossiers; les plus infidèles, comme les plus soumis à la foi.

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires, écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées; l'immortalité de l'âme a toujours été, et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connoissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre; sa gloire, sa puissance, son immensité, ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu, dans ce monde: mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'âme n'a pu s'effacer de leur cœur; mais ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après notre mort; et en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différents d'humeur, de culte, de pays, de sentiments, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paroissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples; le sentiment

de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte; car outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur : les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres; et seul depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfants, et s'est toujours maintenu sur la terre. O! vous qui croyez être un amas de boue, sortez donc du monde où vous vous trouvez seul de votre avis; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce, et semblables à la bête : ou plutôt ayez horreur de vous-même de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur; et reconnoissez dans un sentiment commun à tous les hommes l'impression commune de l'auteur qui les a formés!

Enfin, et je finis avec cette dernière raison : la société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la

reconnoissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires; puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent; puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable; que nos pères qui nous ont précédés, ne sont plus; que nos enfants ne seront point nos successeurs; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite : que la societé sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le neant.

Que dirai-je encore? si tout meurt avec nous, les annales domestiques, et la suite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux, et que nous n'aurons point de neveux; les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles ; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile

poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne ; les dernières intentions des mourants, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout ; et pour tout dire, en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la foiblesse des peuples a élevés ; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes ; la loi des mariages, un vain scrupule ; la pudeur, un préjugé ; l'honneur et la probité, des chimères ; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies ; voilà cette force, cette raison, cette sagesse, qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos ; et tout est confondu sur la terre ; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées ; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent ; et la discipline des mœurs périt ; et le gouvernement des états et des empires n'a plus de règle ; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule ; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force ; plus d'autre frein, que leurs passions et la crainte de l'autorité ; plus

d'autre lien, que l'irréligion et l'indépendance; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies; et si ce plan affreux de république vous plait, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

Qu'il est donc digne de l'homme, mes Frères, d'attendre une destinée éternelle; de régler ses mœurs sur la loi; et de vivre, comme devant un jour rendre compte de ses actions devant celui qui pesera les esprits, et qui surprendra les sages dans leur sagesse!

L'incertitude de l'impie est donc suspecte dans son principe, insensée dans ses raisons, affreuse dans ses conséquences. Mais après vous avoir montré que rien n'est plus opposé à la droite raison que le doute qu'il se forme sur l'avenir, achevons de le confondre dans ses prétextes; et montrons que rien n'est plus opposé à l'idée d'un Dieu sage et au sentiment de la propre conscience.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est sans doute étonnant, mes Frères, que l'impie cherche dans la grandeur de Dieu même une protection à ses crimes; et que ne trouvant

rien au dedans de lui qui puisse justifier les horreurs de son âme, il prétende trouver dans la majesté redoutable de l'Être suprême, une indulgence qu'il ne peut trouver dans la corruption même de son cœur.

En effet, est-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes; de compter leurs vices ou leurs vertus; d'étudier jusqu'à leurs pensées, et à leurs désirs frivoles et infinis? Les hommes, des vers de terre, qui disparoissent sous la majesté de ses regards, valent-ils la peine qu'il les observe de si près? et n'est-ce pas penser trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait si grand, que de lui donner une occupation qui ne seroit pas même digne de l'homme?

Mais avant de faire sentir toute l'extravagance de ce blasphème, remarquez, je vous prie, mes Frères, que c'est l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu, et le rend semblable à l'homme. Car, Dieu a-t-il besoin d'observer les hommes de près, pour être instruit de leurs actions et de leurs pensées? lui faut-il des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre? N'est-ce pas en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons? et pouvons-nous éviter ses regards, ou peut-il lui-même les fermer à nos crimes? Quelle folie donc à l'impie de supposer

que ce qui se passe sur la terre deviendroit un soin et une occupation pour la Divinité si elle vouloit y prendre garde ! Son unique occupation est de se connoître, et de jouir d'elle-même.

Cette réflexion supposée, je réponds premièrement : S'il est de la grandeur de Dieu de laisser les biens et les maux sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être juste, sincère, officieux, charitable, ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé : Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la religion, que l'impudicité, la mauvaise foi, l'impiété, le parjure ; puisque le juste et l'impie, le pur et l'impur auront le même sort, et qu'un anéantissement éternel va bientôt les égaler et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Que dis-je, mes Frères ? Dieu semble même se déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien. Il élève l'impie comme le cèdre du Liban ; il le comble d'honneurs et de richesses ; il favorise ses désirs ; il facilite ses projets : car les impies sont presque toujours les heureux de la terre. Au contraire, il semble oublier le juste; il l'humilie ; il l'afflige; il le livre à la calomnie et à la puissance de ses ennemis : car l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel monstre de divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens

à espérer que ceux de cette vie ! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux ; la persecutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures ? Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtiments, la seule récompense de la vertu ! Quel dieu de ténèbres, de foiblesse, de confusion, et d'iniquité, se forme l'impie !

Quoi, mes Frères, il seroit de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé dans un désordre si universel ; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste ; l'innocent détrôné par l'usurpateur ; le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé ; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle ? Du haut de sa grandeur, Dieu se feroit un délassement bizarre de ces tristes événements sans y prendre part ? Parce qu'il est grand, il seroit ou foible, ou injuste, ou barbare ? parce que les hommes sont petits, il leur seroit permis d'être, ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite ?

O Dieu ! si c'étoit là le caractère de votre Être suprême ; si c'est vous que nous adorons sous des idées si affreuses ; je ne vous reconnois donc plus pour mon père, pour mon protecteur, pour le consolateur de mes peines, le soutien de ma foiblesse, le rémunérateur de ma fidélité ! Vous ne seriez donc plus qu'un tyran indolent et bizarre, qui

sacrifie tous les hommes à sa vaine fierté, et qui ne les a tirés du néant, que pour les faire servir de jouet à son loisir ou à ses caprices!

Car enfin, mes Frères, s'il n'y a point d'avenir, quel dessein donc digne de sa sagesse, Dieu auroit-il pu se proposer en créant les hommes? Quoi, il n'auroit point eu d'autre vue en les formant, qu'en formant la bête? L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentiments; susceptible d'amour, de vérité, de justice; l'homme, seul de toutes les créatures capable d'une destination sérieuse, de connoître et d'aimer l'auteur de son être; cet homme ne seroit fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours comme la bête en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels? il rempliroit sa destinée en remplissant un rôle méprisable? il n'auroit paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible et si digne de pitié? et après cela il retomberoit dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste, et de ce cœur élevé, que l'auteur de son être lui avoit donné? O Dieu! où seroit ici votre sagesse, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps; de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des essais badins de votre puissance, et delasser votre loisir par cette variété de spectacles? *Numquid enim vane constituisti omnes*

filios hominum?[1] Le dieu des impies n'est donc grand, que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux et plus méprisable que l'homme? Suivez ces idées, et soutenez-en, si vous pouvez, toute l'extravagance.

Qu'il est donc digne de Dieu, mes Frères, de veiller sur cet univers; de conduire les hommes qu'il a créés, par des lois de justice, de vérité, de charité, d'innocence : de faire de la raison et de la vertu, le lien et le fondement des sociétés humaines! Qu'il est digne de Dieu d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable; de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image; de ne pas confondre pour toujours le juste avec l'impie; de rendre heureuses avec lui les âmes qui n'ont vécu que pour lui; de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui! Voilà le Dieu des chrétiens; voilà cette divinité sage, juste, sainte, que nous adorons; et l'avantage que nous avons sur l'impie, c'est que c'est là le Dieu d'un cœur innocent et d'une raison épurée; le Dieu que toutes les créatures nous annoncent, que tous les siècles ont invoqué, que les sages mêmes du paganisme ont reconnu, et dont la nature a gravé profondément l'idée au fond de notre être.

Mais puisque ce Dieu est si juste, doit-il punir,

[1] Ps. 88. 48.

comme des crimes, des penchants de plaisirs nés avec nous et qu'il nous a lui-même donnés? Dernier blasphème de l'impiété, et dernière partie de ce discours : j'abrège et je finis.

Mais premièrement, qui que vous soyez qui nous tenez ce langage insensé, si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchants qui vous y portent; si tout ce que nous désirons, devient légitime; si nos inclinations doivent être la seule règle de nos devoirs : sur ce pied-là vous n'avez qu'à regarder la fortune de votre frère avec un œil d'envie, afin qu'il vous soit permis de l'en dépouiller; sa femme, avec un cœur corrompu, pour être autorisé à violer la sainteté du lit nuptial, malgré les droits les plus sacrés de la société et de la nature. Vous n'avez qu'à vous défier d'un ennemi pour être en droit de le perdre; qu'à porter impatiemment l'autorité d'un père, ou la sévérité d'un maître pour tremper vos mains dans leur sang : vous n'avez, en un mot, qu'à porter en vous les penchants de tous les vices pour vous les permettre tous; et comme chacun en retrouve en soi les semences funestes, nul ne sera excepté de cet affreux privilége. Il faut donc à l'homme pour se conduire d'autres lois que ses penchants, et une autre règle que ses désirs.

Les siècles païens eux-mêmes reconnurent la nécessité d'une philosophie; c'est-à-dire, d'une

lumière supérieure aux sens qui en réglât l'usage, et fît de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les conduisit à cette vérité, et leur apprit que l'aveugle instinct ne devoit pas être le seul guide des actions de l'homme; il faut donc que cet instinct, ou ne vienne pas de la première institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement, puisque toutes les lois qui ont paru dans le monde, n'ont été faites que pour le modérer; que tous ceux qui dans tous les siècles ont eu la réputation de sages et de vertueux, n'en ont pas suivi les impressions; que parmi tous les peuples on a toujours regardé comme des monstres, et l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui se livroient sans réserve et sans pudeur à la brutale sensualité; et que cette maxime une fois établie, que nos penchants et nos désirs ne sauroient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, et vivre seuls comme des bêtes.

D'ailleurs, rendons justice à l'homme, ou plutôt à l'auteur qui l'a formé. Si nous trouvons en nous des penchants de vice et de volupté, n'y trouvons-nous pas aussi des sentiments de vertu, de pudeur et d'innocence? si la loi des membres nous entraîne vers les plaisirs des sens, ne portons-nous pas une autre loi écrite dans nos cœurs qui nous rappelle à la chasteté et à la tempérance? Or, entre

ces deux penchants, pourquoi l'impie décide-t-il que celui qui nous pousse vers les sens, est le plus conforme à la nature de l'homme? Est-ce parce qu'il est le plus violent; mais sa violence seule prouve son déréglement, et ce qui vient de la nature doit être plus modéré. Est-ce parce qu'il est toujours le plus fort? mais il est des âmes justes et fidèles en qui il est toujours soumis à la raison. Est-ce parce qu'il est le plus agréable? mais une preuve que ce plaisir n'est pas fait pour rendre l'homme heureux, c'est que le dégoût le suit de près; et que de plus pour l'homme de bien, la vertu a mille fois plus de charmes que le vice. Est-ce enfin, parce qu'il est plus digne de l'homme? vous n'oseriez le dire, puisque c'est par-là qu'il se confond avec la bête. Pourquoi décidez-vous donc en faveur des sens contre la raison, et voulez-vous qu'il soit plus conforme à l'homme de vivre en bête que d'être raisonnable?

Enfin, si tous les hommes étoient corrompus, et se livroient tous aveuglément, comme les animaux sans raison, à leur instinct brutal, et à l'empire des sens et des passions, vous auriez peut-être raison de nous dire que ce sont là des penchants inséparables de la nature, et de trouver dans l'exemple commun une excuse à vos désordres. Mais regardez autour de vous; ne trouvez-vous plus de justes sur la terre? Il ne s'agit pas ici de ces vains discours que vous faites si souvent contre la piété,

et dont vous sentez vous-même l'injustice; parlez de bonne foi, et rendez gloire à la vérité. N'est-il plus d'âmes chastes, fidèles, timorées, qui vivent dans la crainte du Seigneur et dans l'observance de sa loi sainte? D'où vient donc que vous n'avez pas sur vos passions le même empire que ces justes? n'ont-ils pas hérité de la nature les mêmes penchants que vous? les objets des passions ne réveillent-ils pas dans leur cœur les mêmes sentiments que dans le vôtre? ne portent-ils pas en eux les sources des mêmes misères? Qu'ont les justes par-dessus vous, que la force et la fidélité qui vous manque?

O homme, vous imputez à Dieu une foiblesse qui est l'ouvrage de vos propres déréglements! vous accusez l'Auteur de la nature des désordres de votre volonté! Ce n'est pas assez de l'outrager, vous voulez le rendre responsable de vos outrages; et vous prétendez que le fruit de vos crimes devienne le titre de votre innocence! De quelles chimères un cœur corrompu n'est-il pas capable de se repaître, pour se justifier à lui-même la honte et l'infamie de ses vices?

Dieu est donc juste, mes Frères, lorsqu'il punit les transgressions de sa loi. Et que l'impie ne se dise pas ici à lui-même, que la récompense du juste sera donc la résurrection à une vie immortelle; et la punition du pécheur, l'anéantissement

éternel de son âme ; car voilà la dernière ressource de l'impieté.

Mais quelle punition seroit-ce pour l'impie de n'être plus? Il souhaite cet anéantissement ; il se le propose comme sa plus douce espérance ; il vit tranquille au milieu de ses plaisirs dans cette agréable attente. Quoi ! le Dieu juste puniroit le pécheur en lui faisant une destinée au gré de ses propres désirs ? Ah ! ce n'est pas ainsi que Dieu punit. Car que peut trouver l'impie de si triste à retomber dans le néant ? Seroit-ce d'être privé de son Dieu? mais il ne l'aime point ; il ne le connoît point ; il n'en veut point ; et son Dieu, c'est lui-même. Seroit-ce de n'être plus ? mais quoi de plus doux pour un monstre qui sait qu'il ne pourroit plus vivre au delà du trépas que pour souffrir, et expier les horreurs d'une vie abominable ? Seroit-ce d'avoir perdu les plaisirs du monde, et tous les objets de ses passions? mais quand on n'est plus, on n'aime plus. Imaginez, si vous le pouvez, un sort plus heureux pour l'impie ; et ce seroit là enfin le doux terme de ses débauches, de ses horreurs, et de ses blasphèmes?

Non, mes Frères, l'espérance de l'impie périra, mais ses crimes ne périront pas avec lui ; ses tourments seront aussi éternels que ses plaisirs l'auroient été, s'il eût été maître de sa destinée. Il auroit voulu pouvoir s'éterniser sur la terre, dans

l'usage des voluptés sensuelles : la mort a borné ses crimes ; mais elle n'a pas borné ses désirs criminels. Le juste Juge qui sonde les cœurs, proportionnera donc le supplice à l'offense, des flammes immortelles à des plaisirs qu'on eût souhaités immortels ; et l'éternité elle-même ne sera qu'une juste compensation et une égalité de peine : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.*[1]

Que conclure de ce discours ? que l'impie est à plaindre de chercher dans une affreuse incertitude sur les vérités de la foi, la plus douce espérance de sa destinée ; qu'il est à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans foi, sans culte, sans Dieu, sans conscience : qu'il est à plaindre, s'il faut que l'Évangile soit une fable ; la foi de tous les siècles, une crédulité ; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire ; les premiers principes de la nature et de la raison, des préjugés de l'enfance ; le sang de tant de martyrs que l'espérance d'un avenir soutenoit dans les tourments, un jeu concerté pour tromper les hommes ; la conversion de l'univers, une entreprise humaine ; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard ; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux, afin qu'il ne soit pas éternellement malheu-

[1] Matth. 25. 46.

reux. Quelle fureur de pouvoir se ménager une sorte de tranquillité au milieu de tant de suppositions insensées !

O homme! je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer. Craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire : ne vous demandez plus ce qui se passe dans cette autre vie dont on vous parle; mais demandez-vous sans cesse à vous-même ce que vous faites dans celle-ci : calmez votre conscience par l'innocence de vos mœurs, et non par l'impiété de vos sentiments : mettez votre cœur en repos, en y appelant Dieu, et non pas en doutant s'il vous regarde. La paix de l'impie, n'est qu'un affreux désespoir : cherchez votre bonheur, non en secouant le joug de la foi, mais en goûtant combien il est doux; pratiquez les maximes qu'elle vous prescrit, et votre raison ne refusera plus de se soumettre aux mystères qu'elle vous ordonne de croire : l'avenir cessera de vous paroître incroyable, dès que vous cesserez de vivre comme ceux qui bornent toute leur felicité dans le court espace de cette vie. Alors, loin de le craindre cet avenir, vous le hâterez par vos désirs; vous soupirerez après ce jour heureux où le Fils de l'Homme, le père du siècle futur, viendra punir les incrédules, et conduire dans son royaume tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuse immortalité. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR

LE MARDI DE LA Ire SEMAINE

DE CARÊME.

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.

Jésus entra dans le temple, et il en chassa tous ceux qui y vendoient et qui y achetoient. Matth. 21. 12.

D'où vient aujourd'hui à Jésus-Christ, mes Frères, cet air de zèle et d'indignation qu'il laisse éclater sur son visage? Est-ce donc là ce roi pacifique qui devoit paroître dans Sion accompagné de sa seule douceur? Nous l'avons vu établi juge sur une femme adultère; et il ne l'a pas même condamnée. Nous avons vu à ses pieds la pécheresse de la cité; et il lui a pardonné avec bonté ses désordres et ses scandales. Ses disciples voulurent faire descendre

le feu du ciel sur une ville ingrate et infidèle; mais il leur reprocha de ne pas connoître encorc l'Esprit nouveau de clémence et de charité qu'il est venu porter sur la terre. Il vient même d'accorder des larmes aux malheurs qui menacent Jérusalem, cette ville criminelle, la meurtrière des prophètes, qui va sceller l'arrêt de sa réprobation, par la mort injuste qu'elle fera bientôt souffrir à celui que Dieu lui avoit envoyé pour être son libérateur. Partout il a paru compatissant et miséricordieux ; et l'excès de sa douceur l'a fait même appeler l'ami des pécheurs et des publicains.

Quels sont donc les outrages qui triomphent aujourd'hui de toute sa clémence, et qui arment ses mains bienfaisantes de la verge de la fureur et de la justice? on profane le temple saint; on déshonore la maison de son Père ; on change le licu de la prière et l'asile sacré des pénitents, en une retraite de voleurs, et en une maison de trafic et d'avarice : voilà ce qui met des foudres dans ses yeux, qui ne voudroient laisser tomber sur les pécheurs que des regards de miséricorde. Voilà ce qui l'oblige à finir un ministère d'amour et de réconciliation par une démarche de sévérité et de colère, toute semblable à celle par laquelle il l'avoit commencé. Car remarquez, mes Frères; ce que Jésus-Christ fait ici en terminant sa carrière, il l'avoit déjà fait, lorsqu'après trente-trois ans de vie

cachée, il entra la première fois dans Jérusalem pour y commencer sa mission et faire l'œuvre de son Père. On eût dit qu'il avoit oublié lui-même cet esprit de douceur et de longanimité, qui devoit distinguer son ministère de celui de l'ancienne alliance, et sous lequel il étoit annoncé par les prophètes.

Il se passoit sans doute dans cette ville bien d'autres scandales que ceux qu'on voyoit dans le temple, et qui n'étoient pas moins dignes du zèle et des châtiments du Sauveur : mais, comme si la gloire de son Père en eût été moins blessée, il peut les dissimuler pour un temps, et en différer la punition. Il n'éclate pas d'abord contre l'hypocrisie des pharisiens, et la corruption des scribes et des pontifes; mais il ne peut différer le châtiment des profanateurs de son temple; son zèle là-dessus ne peut souffrir de délai; et à peine est-il entré dans Jérusalem, qu'il court dans ce lieu saint venger l'honneur de son Père qu'on y outrage, et la gloire de sa maison qu'on déshonore.

De tous les crimes, en effet, mes Frères, qui outragent la grandeur de Dieu, je n'en vois guère de plus dignes de ses châtiments, que les profanations de ses temples; et elles sont d'autant plus criminelles, que les dispositions que la religion demande de nous quand nous y assistons. doivent être plus saintes.

Car, mes Frères, puisque nos temples sont un nouveau ciel où Dieu habite avec les hommes, ils demandent de nous les mêmes dispositions que celles des bienheureux dans le temple céleste ; c'est-à-dire que l'autel de la terre étant le même que celui du ciel, et l'agneau qu'on y immole et qui s'offre, étant le même, les dispositions de ceux qui l'environnent doivent être semblables. Or, la première disposition des bienheureux devant le trône de Dieu et l'autel de l'Agneau, est une disposition de pureté et d'innocence : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei.*[1] La seconde, une disposition de religion et d'anéantissement intérieur : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.*[2] Enfin, la dernière, une disposition même de décence et de modestie dans la parure : *Amicti stolis albis.*[3] Trois dispositions qui renferment tous les sentiments de foi qui doivent nous accompagner dans nos temples ; une disposition de pureté et d'innocence ; une disposition d'adoration et d'anéantissement intérieur ; une disposition même de décence et de modestie extérieure dans la parure. Invoquons le Saint-Esprit, etc. *Ave, Maria.*

[1] Apoc. 14. 5. — [2] Ibid. 7. 11. — [3] Ibid. 7. 9.

PREMIÈRE PARTIE.

L'UNIVERS entier est un temple que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence. Quelque part que nous soyons, dit l'Apôtre, il est toujours près de nous ; nous vivons en lui ; nous agissons en lui ; nous sommes en lui. Si nous nous élevons dans les cieux, il y est ; si nous creusons dans les abîmes, nous l'y trouverons ; si nous montons sur les ailes des vents, et que nous traversions les mers, c'est sa main qui nous guide ; et il est le Dieu des îles éloignées où l'on ne le connoît pas, comme des royaumes et des régions qui l'invoquent.

Cependant les hommes lui ont consacré dans tous les temps des lieux qu'il a honorés d'une présence spéciale. Les patriarches lui dressèrent des autels en certains endroits où il leur avoit apparu. Les Israélites dans le désert regardèrent le tabernacle comme le lieu où résidoit sans cesse sa gloire et sa présence ; et arrivés ensuite à Jérusalem, ils ne l'invoquèrent plus avec la solennité des encensements et des victimes, que dans le temple auguste que Salomon lui fit depuis élever. Ce fut le premier temple que les hommes consacrèrent au Dieu véritable. C'étoit le lieu le plus saint de l'univers, l'unique où il fût permis d'offrir au Seigneur

des dons et des sacrifices. De tous les endroits de la terre, les Israélites étoient obligés d'y venir adorer ; captifs dans les royaumes étrangers, ils tournoient sans cesse vers le lieu saint, leurs regards, leurs vœux, et leurs hommages ; au milieu de Babylone, Jérusalem et son temple étoient toujours la source de leur joie, de leurs regrets, et l'objet de leur culte et de leurs prières ; et Daniel aima mieux s'exposer à la fureur des lions, que de manquer à ce devoir de piété et se priver de cette consolation. Souvent même Jérusalem avoit vu des princes infidèles, attirés par la sainteté et la réputation de son temple, venir rendre des hommages à un Dieu qu'ils ne connoissoient pas ; et Alexandre lui-même frappé de la majesté de ce lieu, et de l'auguste gravité de son vénérable pontife, se souvint qu'il étoit homme, et baissa sa tête orgueilleuse devant le Dieu des armées qu'on y adoroit.

A la naissance de l'Évangile, les maisons des fidèles furent d'abord des églises domestiques. La cruauté des tyrans obligeoit ces premiers disciples de la foi à chercher des lieux obscurs et cachés, pour se dérober à la fureur des persécutions, y célébrer les saints mystères, et invoquer le nom du Seigneur. La majesté des cérémonies n'entra dans l'église qu'avec celle des Césars : la religion eut ses David et ses Salomon, qui rougirent d'habiter des palais superbes, tandis que le Seigneur

n'avoit pas où reposer sa tête : de somptueux édifices s'élevèrent peu à peu dans nos villes : le Dieu du ciel et de la terre rentra, si je l'ose dire, dans ses droits; et les temples mêmes où le démon avoit été si long-temps invoqué, lui furent rendus comme à leur légitime maître, consacrés à son culte, et devinrent sa demeure.

Mais ce ne sont plus ici des temples vides, semblables à celui de Jérusalem où tout se passoit en ombre et en figure. Le Seigneur habitoit encore alors dans les cieux, dit le prophète, et son trône étoit encore au-dessus des nuées : mais depuis qu'il a daigné paroître sur la terre, converser avec les hommes, et nous laisser dans les bénédictions mystiques le gage réel de son corps et de son sang réellement contenus sous ces signes sacrés, l'autel du ciel n'a plus aucun avantage sur le nôtre; la victime que nous y immolons, c'est l'Agneau de Dieu; le pain auquel nous y participons, c'est la nourriture immortelle des anges et des esprits bienheureux; le vin mystique que nous y buvons, est ce breuvage nouveau dont on s'enivre dans le royaume du Père céleste; le cantique sacré que nous y chantons, est celui que l'harmonie du ciel fait sans cesse retentir autour du trône de l'Agneau; enfin, nos temples sont ces nouveaux cieux que le prophète promettoit aux hommes. Nous n'y voyons pas à découvert, il est vrai, tout ce qu'on voit dans la

céleste Jérusalem ; car nous ne voyons ici-bas qu'à travers un voile, et comme en énigme : mais nous le possédons, nous le goûtons ; et le ciel n'a plus rien au-dessus de la terre.

Or, je dis, mes Frères, que nos temples étant un nouveau ciel que le Seigneur remplit de sa gloire et de sa présence, l'innocence et la pureté est la première disposition qui nous donne droit d'y venir paroître, comme aux bienheureux, dans le temple éternel : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei* ;[1] parce que le Dieu devant lequel nous paroissons, est un Dieu saint.

En effet, mes Frères, la sainteté de Dieu répandue dans tout l'univers est un des plus grands motifs que la religion nous propose, pour nous porter à marcher partout devant lui dans la pureté et dans l'innocence. Comme toutes les créatures sont sanctifiées par la résidence intime de la Divinité qui habite en elles, et que tous les lieux sont pleins de sa gloire et de son immensité, les divines Écritures nous avertissent sans cesse de respecter partout la présence de Dieu, qui nous voit et qui nous regarde ; de n'offrir partout à ses yeux, rien qui puisse blesser la sainteté de ses regards ; et de ne pas souiller par nos crimes la terre, qui tout entière est son temple et la demeure de sa gloire. Le pécheur qui porte une conscience impure est

[1] Apoc. 14. 5.

donc une espèce de profanateur, indigne de vivre sur la terre ; parce qu'il déshonore partout, par l'état seul de son cœur corrompu, la présence du Dieu saint qui est sans cesse près de lui, et qu'il profane tous les lieux où il porte ses crimes, parce qu'ils sont tous sanctifiés par l'immensité du Dieu qui les remplit et qui les consacre.

Mais si la présence de Dieu répandue sur toute la terre est une raison qui nous oblige de paroître partout purs et sans tache à ses yeux, sans doute les lieux qui dans cet univers lui sont particulièrement consacrés, nos temples saints, où la Divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent à plus forte raison que nous y paroissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les remplit et qui les habite.

Aussi, mes Frères, lorsque le Seigneur eut permis à Salomon d'élever à sa gloire ce temple si fameux par sa magnificence, et si vénérable par l'éclat de son culte et la majesté de ses cérémonies, que de précautions sévères ne prit-il pas, de peur que les hommes n'abusassent de la bonté qu'il avoit de se choisir une demeure spéciale au milieu d'eux, et qu'ils n'osassent y paroître en sa présence couverts de taches et de souillures ? Que de barrières ne mit-il point encore entre lui et l'homme, pour ainsi dire ? et en s'approchant de nous, quel inter-

valle sa sainteté ne laissa-t-elle point entre le lieu qu'elle remplissoit de sa présence, et les vœux des peuples qui venoient l'invoquer?

Oui, mes Frères, écoutez-le. Dans l'enceinte de ce vaste édifice, que Salomon consacra à la majesté du Dieu de ses pères, le Seigneur ne choisit pour sa demeure, que le lieu le plus reculé et le plus inaccessible; c'étoit là le Saint des saints, c'est-à-dire, le seul lieu de ce temple immense qu'on regardât comme la demeure et le temple du Seigneur sur la terre. Et encore que de précautions terribles en défendoient l'entrée! Une enceinte extérieure et fort éloignée l'environnoit; et là seulement les gentils et les étrangers qui vouloient s'instruire de la loi, pouvoient aborder. Secondement, une autre enceinte encore fort éloignée le cachoit encore; et là les seuls Israélites avoient droit d'entrer; encore falloit-il qu'ils ne fussent souillés d'aucune tache, et qu'ils eussent pris soin de se purifier par la vertu des jeûnes et des ablutions prescrites, avant que d'oser approcher d'un lieu, si loin encore du Saint des saints. Troisièmement, une autre enceinte plus avancée le séparoit encore du reste du temple; et là les seuls prêtres entroient chaque jour pour offrir des sacrifices, et renouveler les pains sacrés exposés sur l'autel. Tout autre Israélite qui eût osé en approcher, la loi vouloit qu'on le lapidât comme un profanateur et un sacrilége; et

un roi même d'Israël, et le téméraire Ozias, qui crut pouvoir, à la faveur de sa dignité royale, y venir offrir de l'encens, fut à l'instant couvert de lèpre, dégradé de sa royauté, et séparé pour le reste de ses jours de toute société et de tout commerce avec les hommes Enfin après tant de barrières et de séparations, se présentoit le Saint des saints; ce lieu si terrible et si caché, couvert d'un voile impénétrable, inaccessible à tout mortel, à tout juste, à tout prophète, à tout ministre même du Seigneur, excepte au seul souverain pontife; encore n'avoit-il droit de s'y présenter qu'une fois dans l'année, après mille précautions sévères et religieuses, et portant dans ses mains le sang de la victime, qui seule lui ouvroit les portes de ce lieu sacré.

Et cependant, que renfermoit ce Saint des saints, ce lieu si formidable et si inaccessible? les tables de la loi, la manne, la verge d'Aaron; des figures vides, et les ombres de l'avenir. Le Dieu saint lui-même, qui y rendoit quelquefois ses oracles, n'y résidoit pas encore comme dans le sanctuaire des chrétiens, dont les portes s'ouvrent indifféremment à tout fidele.

Or, mes Frères, si la bonté de Dieu, dans une loi d'amour et de grâce, n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et nous; et s'il a détruit ce mur de séparation qui l'éloignoit si fort de l'homme, et permis à tout fidele d'approcher du Saint des saints,

où il habite maintenant lui-même, ce n'est pas que sa sainteté exige moins de pureté et d'innôcence de ceux qui viennent se présenter devant lui. Son dessein a été seulement de nous rendre plus purs, plus saints et plus fidèles, et de nous faire sentir quelle doit être la sainteté du chrétien, puisqu'il est obligé de soutenir tous les jours aux pieds de l'autel et du sanctuaire terrible, la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore.

Et voilà pourquoi un apôtre appelle tous les chrétiens, une nation sainte, *gens sancta;*[1] parce qu'ils ont tous droit de venir se présenter à l'autel saint : une race choisie ; parce qu'ils sont tous séparés du monde et de tout usage profane, consacrés au Seigneur, et uniquement destinés à son culte et à son service ; *genus electum :*[2] et enfin, un sacerdoce royal ; parce qu'ils participent tous en un sens au sacerdoce de son Fils, le grand-prêtre de la loi nouvelle ; et que le privilége accordé autrefois au seul souverain pontife, d'entrer dans le Saint des saints, est devenu comme le droit commun et journalier de chaque fidèle, *regale sacerdotium.*[3]

C'est donc la sainteté seule de notre baptême et de notre consécration qui nous ouvre ces portes sacrées. Si nous sommes des chrétiens impurs, nous sommes en quelque sorte déchus de ce droit ; nous n'avons plus de part à l'autel ; nous ne sommes

[1] Petr. 2. 9. — [2] Ibid. — [3] Ibid.

plus dignes de l'assemblée des saints, et le temple de Dieu n'est plus pour nous.

Nos temples, mes Frères, ne devroient donc être que la maison des justes : tout ce qui s'y passe suppose la justice et la sainteté dans les spectateurs ; les mystères que nous y célébrons, sont des mystères saints et redoutables, et qui demandent des yeux purs ; l'hostie qu'on y offre, est la réconciliation des pénitents, ou le pain des forts et des parfaits ; les cantiques sacrés qu'on y entend, sont les gémissements d'un cœur touché, ou les soupirs d'une âme chaste et fidèle. Et voilà pourquoi l'Église prend soin de purifier même tout ce qui doit paroître sur l'autel : elle consacre par des paroles de bénédiction les pierres mêmes de ces édifices saints, comme pour les rendre dignes de soutenir la présence et les regards du Dieu qui les habite : elle expose aux portes de nos temples une eau sanctifiée par ses prières, et recommande aux fidèles d'en répandre sur leurs têtes avant d'entrer dans ce lieu saint, comme pour achever de les purifier de quelques légères souillures qui pourroient leur rester encore, de peur que la sainteté du Dieu devant qui ils viennent paroître, n'en soit blessée.

Autrefois même l'Église n'accordoit point dans l'enceinte de ses murs sacrés, des tombeaux aux corps des fidèles : elle ne recevoit point dans ce lieu saint les dépouilles de leur mortalité : les seuls

restes précieux des martyrs avoient droit d'y être placés; et elle ne croyoit pas que le temple de Dieu, que ce nouveau ciel qu'il remplit de sa présence et de sa gloire, dût servir d'asile aux cendres de ceux qu'elle ne comptoit pas encore au nombre des bienheureux.

Les pénitents publics eux-mêmes étoient exclus durant long-temps de l'assistance aux saints mystères. Prosternés aux portes du temple, couverts de cendre et de cilice, l'assemblée même des fidèles leur étoit d'abord interdite comme à des anathèmes: ce n'étoient que leurs larmes et leurs macérations, qui leur ouvroient enfin ces portes sacrées. Aussi, quelle joie, lorsqu'après avoir long-temps gémi et demandé leur réconciliation, ils se retrouvoient dans le temple parmi leurs frères; ils revoyoient ces autels, ce sanctuaire, ces mémoires des martyrs, ces ministres occupés avec tant de recueillement aux mystères redoutables; ils entendoient leurs noms prononcés à l'autel avec ceux des fidèles, et chantoient avec eux des hymnes et des cantiques! Quelles larmes de joie et de religion ne répandoient-ils pas alors! quel regret de s'être privés si long-temps d'une si douce consolation! Un seul jour, ô mon Dieu! passé dans votre maison sainte, s'écrioient-ils sans doute avec le prophète, console plus le cœur que les années entières passées dans les plaisirs, et dans les tentes des pécheurs! Tels

étoient autrefois les temples des chrétiens. Loin de ces murs sacrés, disoit alors à haute voix le ministre, du haut de l'autel à toute l'assemblée des fidèles, loin de ces murs sacrés, les immondes, les impurs, les sectateurs des démons, les adorateurs des idoles, les âmes cent fois revenues à leur vomissement, les partisans du mensonge et de la vanité ! *Foris canes, et venefici, et impudici, et homicidæ, et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium !* [1]

L'Église, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère. La multitude des fidèles et la dépravation des mœurs l'ayant rendu impossible, elle ouvre indifféremment les portes de nos temples aux justes et aux pécheurs : elle tire le voile de son sanctuaire devant même des yeux profanes; et ses ministres n'attendent plus que les pécheurs et les immondes soient sortis pour commencer les mystères redoutables. Mais l'Église suppose que, si vous n'êtes pas juste en venant ici paroître devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des désirs de justice et de pénitence : elle suppose que, si vous n'êtes pas encore tout-à-fait purifié de vos crimes, vous en êtes du moins touché ; que vous venez en gémir aux pieds des autels ; et que votre confusion, et le regret sincère de vos fautes, vont commencer ici votre justification et votre innocence.

[1] Apoc. 22. 15.

Ce sont donc vos désirs d'une vie plus chrétienne, si vous êtes pécheur, qui seuls peuvent vous autoriser et vous donner droit de venir paroître ici dans le lieu saint; et si vous n'y venez pas gémir sur vos crimes, et que vous en portiez la volonté et l'affection actuelle et déterminée jusqu'aux pieds de l'autel, l'Église, à la vérité, qui ne voit pas les cœurs et qui n'en juge pas, ne vous ferme pas ces portes sacrées; mais Dieu vous rejette invisiblement: vous êtes à ses yeux un anathème et un excommunié, qui n'avez plus de droit à l'autel et aux sacrifices, qui venez souiller par votre seule présence la sainteté des mystères terribles, prendre votre place dans un lieu qui ne vous appartient plus, et d'où l'ange du Seigneur, qui veille à la porte du temple, vous chasse invisiblement, comme il chassa autrefois le premier pécheur de ce lieu d'innocence et de sainteté, que le Seigneur sanctifioit par sa présence.

Et en effet, mes Frères, se sentir coupable des crimes les plus honteux, et venir paroître ici dans le lieu le plus saint de la terre; y venir paroître devant Dieu sans être touché du moins de honte et de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, sans le souhaiter du moins, et former quelques sentiments de religion; porter jusqu'aux pieds de l'autel des corps et des âmes souillées; forcer les yeux de Dieu même,

pour ainsi dire, de se familiariser avec le crime, sans lui témoigner du moins la douleur qu'on a de paroître ainsi devant lui couvert de confusion et d'opprobre, sans lui dire du moins, comme Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur ;*[1] ou comme le prophète : *Détournez, Seigneur, votre visage de mes iniquités, et créez en moi un cœur pur,*[2] afin que je sois digne de paroître ici en votre présence : c'est profaner le temple de Dieu, outrager sa gloire et sa majesté, et la sainteté de ses mystères.

Car, mon cher Auditeur, qui que vous soyez qui venez y assister, vous venez offrir spirituellement avec le prêtre le sacrifice redoutable : vous y venez présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés : vous y venez apaiser sa justice par la dignité et l'excellence de ces offrandes saintes ; et lui représenter le droit que vous avez à ses miséricordes, depuis que le sang de son Fils vous a purifié, et que vous ne formez plus en un sens avec lui, qu'un même prêtre et une même victime. Or, dès que vous y paroissez avec un cœur corrompu et endurci, sans aucun sentiment de foi, et aucun désir de résipiscence, vous désavouez le ministère du prêtre qui offre à votre place : vous désavouez les prières qu'il fait monter vers le Seigneur, par lesquelles vous le conjurez par la bouche du prêtre

[1] Luc. 5. 8. — [2] Ps. 50. 11, 12.

de jeter des regards propices sur ces offrandes saintes qui sont sur l'autel, et de les accepter comme le prix et l'abolition de vos crimes : vous insultez à l'amour de Jésus-Christ lui-même, qui renouvelle le grand sacrifice de votre rédemption, et qui vous offre à son Père, comme une portion de cette Église pure et sans tache, qu'il a lavée dans son sang : vous insultez à la piété de l'Église qui, vous croyant uni à sa foi et à sa charité, vous met dans la bouche, par les cantiques dont elle accompagne les saints mystères, des sentiments de religion, de douleur et de pénitence : vous trompez enfin la foi et la piété des justes qui sont là présents, et qui, vous regardant comme ne formant avec eux qu'un même cœur, un même esprit, et un même sacrifice, s'unissent à vous, et offrent au Seigneur votre foi, vos désirs, vos prières, comme leur bien propre. Vous êtes donc là comme un anathème, séparé de tout le reste de vos frères; un imposteur, qui désavouez en secret tout ce qui se passe en public, et qui venez insulter la religion, et ne prendre aucune part à la rédemption et au sacrifice de Jésus-Christ, dans le temps même qu'il en renouvelle la mémoire, et qu'il en offre le prix à son Père.

Que conclure de là, mes Frères? qu'il faut se bannir de nos temples et des saints mystères, lorsqu'on est pécheur? A Dieu ne plaise..... ah! c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans

ce lieu saint : c'est alors qu'il faut y venir solliciter aux pieds des autels les miséricordes du Seigneur toujours prêt à y exaucer les pécheurs : c'est alors qu'il faut se faire un secours de tout ce que la religion offre ici à la foi, pour exciter en nous quelques sentiments de pieté et de repentir! Et où irions-nous, mes Frères, lorsque nous avons été assez malheureux que de tomber dans la disgrâce de Dieu ? et quelle autre ressource pourroit-il nous rester? Ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile : ici coulent les eaux vivifiantes des sacrements, qui seules ont la force de purifier leurs consciences : ici sont élevés des tribunaux de miséricorde, aux pieds desquels on remet leurs péchés, et on les delivre de leurs chaînes : ici s'offre pour eux le sacrifice de propitiation, seul capable d'apaiser la justice de Dieu, que leurs crimes ont irritée ; ici les vérités du salut portées dans leur cœur leur inspirent la haine du péché et l'amour de la justice : ici leur ignorance est éclairée, leurs erreurs dissipées, leur foiblesse soutenue, leurs bons désirs fortifiés : ici, en un mot, à tous leurs maux, la religion offre des remèdes. Ce sont donc les pécheurs qui doivent fréquenter plus souvent ces temples saints ; et plus leurs plaies sont envieillies et désespérées, plus ils doivent s'empresser d'en venir chercher ici la guérison.

Telle est la premiere disposition d'innocence et

de pureté que demande ici de nous, comme des bienheureux dans le ciel, la présence d'un Dieu saint : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei.*[1]

Mais si le seul état de crime sans remords, sans aucun désir de changement, et avec une volonté actuelle d'y persévérer, est une manière d'irrévérence, qui profane la sainteté de nos temples et de nos mystères ; que sera-ce, grand Dieu ! de choisir ces lieux saints et l'heure des mystères terribles, pour venir y inspirer des passions honteuses ; pour s'y permettre des regards impurs ; pour y former des désirs criminels ; pour y chercher des occasions que la bienséance toute seule empêche de chercher ailleurs ; pour y retrouver peut-être des objets que la vigilance de ceux qui nous éclairent éloigne de tous les autres lieux ? Que sera-ce de faire servir ce que la religion a de plus saint, de facilité au crime ; de choisir votre présence, grand Dieu ! pour couvrir le secret d'une passion impure, et de faire de votre temple saint un rendez-vous d'iniquité, et un lieu plus dangereux que ces assemblées de péché, d'où la religion bannit les fidèles ? Quel crime de venir crucifier de nouveau Jésus-Christ dans le lieu même où il s'offre tous les jours pour nous à son Père ! quel crime d'employer pour faciliter notre perte, l'heure même où s'opèrent les mystères du salut et de la rédemp-

[1] Apoc. 14. 5.

tion de tous les hommes ! quelle fureur de venir choisir les yeux de son juge, pour le rendre témoin de nos crimes, et faire de sa présence le sujet le plus affreux de notre condamnation ! quel abandon de Dieu, et quel caractère de réprobation, de changer les asiles sacrés de notre sanctification, en des occasions de déréglement et de licence !

Grand Dieu ! lorsqu'on vous outragea sur le Calvaire où vous étiez encore un Dieu souffrant, les tombeaux s'ouvrirent autour de Jérusalem ; les morts ressuscitèrent, comme pour venir reprocher à leurs neveux l'horreur de leur sacrilége. Ah ! ranimez donc les cendres de nos pères qui attendent dans ce temple saint la bienheureuse immortalité ! faites sortir leurs cadavres de ces tombeaux pompeux que notre vanité leur a élevés, et qu'enflammés d'une sainte indignation contre des irrévérences qui vous crucifient de nouveau, et qui profanent l'asile sacré des dépouilles de leur mortalité, ils paroissent sur ces monuments ; et puisque nos instructions et nos menaces sont inutiles, qu'ils viennent eux-mêmes reprocher à leurs successeurs leur irréligion et leurs sacriléges ! Mais si la terreur de votre présence, ô mon Dieu ! n'est pas capable de les contenir dans le respect ; quand les morts ressusciteroient, comme vous le disiez vous-même, ils n'en seroient ni plus religieux, ni plus fidèles !

Mais si la présence d'un Dieu saint demande ici, comme des bienheureux dans le ciel, une disposition de pureté et d'innocence, la présence d'un Dieu terrible et plein de majesté, en demande une de frayeur et de recueillement; seconde disposition marquée par le profond anéantissement des bienheureux dans le temple celeste; *Et ciciderunt in conspectu throni in facies suas.*[1]

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu est esprit et vérité; et c'est en esprit et en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore. Cette disposition d'anéantissement profond, que nous lui devons dans nos temples, ne consiste donc pas seulement dans la posture extérieure de nos corps; elle renferme encore, comme celle des bienheureux dans le ciel, un esprit d'adoration, de louange, de prière, d'action de grâces: *Benedictio, et claritas, et gratiarum actio;*[2] et c'est là cet esprit de religion et d'anéantissement que Dieu demande de nous dans le temple saint, semblable à celui des bienheureux dans le temple céleste: *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.*[3]

Je dis un esprit d'adoration: car comme c'est ici où Dieu manifeste ses merveilles et sa grandeur suprême, et où il descend du ciel pour recevoir

[1] Apoc. 7. 11. — [2] Ibid. 7. 12. — [3] Ibid.

nos hommages, le premier sentiment qui doit se former en nous lorsque nous entrons dans ce lieu saint. est un sentiment de terreur, de silencc et de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-Haut, et de notre propre bassesse ; n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous ; sentir tout le poids de sa gloire et de sa présence ; recueillir toute notre attention, toutes nos pensées, tous nos désirs, toute notre âme pour en faire hommage, et la mettre tout entière aux pieds du Dieu que nous adorons ; oublier toutes les grandeurs de la terre ; ne voir plus que lui, n'être occupés que de lui, ne reconnoître plus rien de grand que lui ; et par notre profond anéantissement, avouer, comme les bienheureux dans le ciel, que lui seul est puissant, seul immortel, seul grand, seul digne de tout notre amour et de nos hommages.

Mais hélas, mes Frères ! où sont dans nos temples ces âmes respectueuses, qui, saisies d'une sainte terreur à la vue de ces lieux sacrés, sentent tout le poids de la majesté du Dieu qui les habite, et ne trouvent point d'autre situation, pour soutenir l'éclat de sa présence, que l'immobilité d'un corps anéanti, et la profonde religion d'une âme qui adore ? Où sont ceux que la grandeur de Dieu toute seule occupe, et qui perdent ici de vue toutes celles de la terre ? Disons-le hardiment devant un

roi dont le profond respect aux pieds des autels honore la religion : on vient dans ce temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite ; mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, et le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne : on vient fléchir le genou, comme Naaman le fléchissoit devant l'autel profane, pour s'attirer les regards et suivre l'exemple du prince qui adore : on vient y chercher un autre dieu que celui qui paroît sur nos autels ; y faire sa cour à un autre maître qu'au Maître suprême ; y chercher d'autres grâces que les grâces du ciel ; et s'y attirer les regards d'un autre rémunérateur que du Rémunérateur immortel. Au milieu même d'une foule d'adorateurs, il est dans son temple un Dieu inconnu, comme il étoit autrefois au milieu d'Athènes la païenne. Tous les regards sont ici pour le prince, qui n'en a lui-même que pour Dieu : tous les vœux s'adressent à lui ; et son profond anéantissement aux pieds des autels, loin de nous apprendre à respecter ici le Seigneur devant lequel un grand roi lui-même, qui porte, pour ainsi dire, l'univers, courbe sa tête, et oublie toute sa grandeur, nous apprend seulement à nous servir de sa religion et des faveurs dont il honore la vertu, pour en emprunter les apparences, et nous élever par-là à de nouveaux degrés de grandeur sur la terre. O mon Dieu ! n'est-ce pas là ce

que vous annonciez à vos disciples, que viendroient des temps où la foi seroit éteinte, où la piété deviendroit un trafic honteux, et où les hommes vivant sans Dieu sur la terre, ne vous connoîtroient plus que pour vous faire servir à leurs cupidités injustes?

Cette disposition d'anéantissement renferme encore un esprit de prière : car plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède. Aussi le temple est la maison de prière où chacun doit venir exposer au Seigneur ses plus secrètes misères; où on l'apaise sur les calamités publiques par des vœux communs; où les ministres assemblés lèvent les mains pour les péchés du peuple; et où les yeux du Seigneur sont toujours ouverts à nos besoins, et ses oreilles attentives à nos cris.

Ce n'est pas qu'on ne puisse le prier en tout lieu, comme dit l'Apôtre; mais le temple est l'endroit où il se rend plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent, pour exaucer nos vœux et recevoir nos hommages. Oui, mes Frères, c'est ici où nous devons venir gémir avec l'Église sur les scandales qui l'affligent, sur les divisions qui la déchirent, sur les périls qui l'environnent, sur l'en-

durcissement des pécheurs, sur le refroidissement de la charité parmi les fidèles : nous y venons solliciter avec elle les miséricordes du Seigneur sur son peuple, sa protection sur cette monarchie où le titre auguste de la foi honore ses souverains, et sur le prince qui en est et le protecteur et le modèle; lui demander la cessation des guerres et des fléaux publics, l'extinction des schismes et des erreurs, la connoissance et l'amour de la justice et de la vérité, pour les pécheurs, la persévérance, pour les justes. Vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli; un cœur préparé, et qui n'offre rien aux yeux de Dieu, qui puisse éloigner les grâces que l'Église sollicite pour vous; et y paroître avec un extérieur de suppliant, et dont le seul spectacle prie et adore.

Cependant, mes Frères, tandis que les ministres autour de l'autel lèvent ici les mains pour vous; qu'ils demandent la prospérité de vos maisons, l'abondance de vos campagnes, le succès de nos armes, la conservation de vos proches et de vos enfants, qui s'exposent pour le salut de l'état, la fin des guerres, des dissensions, et de tous les malheurs qui nous affligent; qu'ils demandent les remèdes de vos chutes, et les secours de votre foiblesse; tandis qu'ils parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner leurs prières de votre attention et de votre respect.

Vous déshonorez la sainte gravité des gémissements de l'Église par un esprit de dissipation , et par des indécences qui conviendroient à peine à ces lieux criminels où vous entendez des chants profanes ; et toute la différence que vous y faites , c'est qu'une harmonie lascive vous applique et vous touche , et qu'ici vous souffrez impatiemment la sainte harmonie des divins cantiques ; et qu'il faut pour vous y rendre attentifs , employer les mêmes agréments , et souvent les mêmes bouches , qui corrompent tous les jours les cœurs sur des théâtres impurs et lascifs.

Aussi , mes Frères , au lieu que les prières publiques devroient arrêter le bras du Seigneur , depuis long-temps levé sur nos têtes ; au lieu que les supplications demandées par le prince , et ordonnées par les pasteurs , et qui retentissent de toutes parts dans nos temples , devroient , comme autrefois , suspendre les fléaux du ciel , nous ramener des jours sereins et tranquilles , réconcilier les peuples et les rois , et faire descendre la paix du ciel sur la terre : hélas ! les jours mauvais durent encore ; les temps de trouble , de deuil et de désolation ne finissent pas ; la guerre et la fureur semblent avoir établi pour toujours leur demeure parmi les hommes ; l'épouse désolée redemande son époux ; le père affligé attend en vain son enfant ; le frère est séparé de son frère ; nos succès mêmes

répandent le deuil parmi nous ; et nous sommes obligés de pleurer nos propres victoires. D'où vient cela, mes Frères? ah! c'est que les prières de l'Église, les seules sources des grâces que Dieu répand sur les royaumes et sur les empires, ne sont plus écoutées; et que vous forcez le Seigneur d'en détourner ses oreilles et ses yeux, par les irrévérences dont vous les accompagnez, et qui les rendent inutiles à la terre.

Mais non-seulement, mes Frères, vous devez paroître ici comme des suppliants et dans un esprit de prière, puisque c'est ici où le Seigneur répand ses faveurs et ses grâces; comme c'est encore ici où tout vous renouvelle le souvenir de celles que vous avez reçues, vous devez encore y porter un esprit de reconnoissance et d'action de grâces, puisque, de quelque côté que vous jetiez les yeux, tout vous y rappelle le souvenir des bienfaits de Dieu, et le spectacle de ses miséricordes éternelles sur votre âme.

Et premièrement, c'est ici où, dans le sacrement qui nous régénère, vous êtes devenus fidèles : c'est ici où la bonté de Dieu, en vous associant par le baptême à l'espérance de Jésus-Christ, vous a discernés de tant de barbares qui ne le connoissent pas; de tant d'hérétiques qui, le connoissant, ne le glorifient pas comme il faut : c'est ici où vous avez engagé votre foi au Seigneur; on y conserve

encore sous l'autel vos promesses écrites. Ici, mon cher Auditeur, est le livre de l'alliance que vous avez contractée avec le Dieu de vos pères : vous ne devez donc plus y paroître, que pour ratifier les engagements de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple, et honoré du nom de chrétien : vous devez conserver une tendresse et un respect d'enfant pour le sein heureux où vous êtes né en Jésus-Christ; et la gloire de cette maison doit être la vôtre.

Que faites-vous donc, lorsqu'au lieu de porter aux pieds des autels vos actions de grâces à la vue d'un bienfait si signalé, vous venez les déshonorer par vos irrévérences? Vous êtes un enfant dénaturé, qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi; un chrétien perfide, qui venez rétracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent témoins; qui venez rompre le traité sur le lieu sacré où il fut conclu, vous effacer du livre de vie où votre nom étoit écrit avec ceux des fidèles, abjurer la religion de Jésus-Christ sur ces fonts mêmes où vous l'aviez reçue, étaler les pompes du siècle aux pieds de l'autel où vous y aviez solennellement renoncé, et faire profession de mondanité, où vous l'aviez faite de christianisme.

Ce n'est pas tout. C'est dans ce lieu saint, en second lieu, où sont élevés de toutes parts des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où

vous avez mis si souvent le dépôt honteux de tant d'infidélités dont vous avez souillé la grâce de votre baptême, et baissé humblement la tête sous la main sacrée qui vous a justifié par la vertu du saint ministère. C'est ici où Jésus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres : Mon fils, vos péchés vous sont remis; allez, et ne péchez plus désormais de peur qu'il ne vous arrive pis. C'est ici où fondant en larmes, vous lui avez dit si souvent : Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous. Or, mes Frères, là même où vous avez trouvé tant de fois la grâce du pardon, non-seulement vous oubliez le bienfait, mais vous venez y recommencer de nouvelles offenses : là même où vous avez détesté tant de regards funestes à votre innocence, vous venez les renouveler : là même enfin, où vous avez paru tant de fois pénitent, vous paroissez encore mondain et profane! Ah ! loin d'y venir relire sur ces tribunaux sacrés les désordres de votre vie, loin d'y venir renouveler à leur aspect ces promesses de pénitence, ces sentiments de componction, ces mouvements de honte et de confusion dont ils ont été si souvent dépositaires; vous y venez la tête levée, les yeux errants çà et là, pleins peut-être de crime et d'adultère, comme parle un Apôtre, renouveler en leur présence les mêmes infidélités que vos larmes y avoient expiées, et les rendre spectateurs publics des mêmes preva-

rications, dont ils avoient été les confidents secrets et les heureux remèdes.

Que dirai-je encore, mes Frères? Le temple est, en troisième lieu, la maison de la doctrine et de la vérité; et c'est ici où, par la bouche des pasteurs, l'Église vous annonce les maximes du salut, et les mystères du royaume des cieux, cachés à tant de nations infidèles : nouveau motif de reconnoissance pour vous. Mais hélas! c'est plutôt un nouveau sujet de condamnation : et ici même, où du haut de ces chaires chrétiennes nous vous disons tous les jours, de la part de Jésus-Christ, que les impurs ne posséderont pas le royaume de Dieu, vous venez y former des désirs profanes; ici même où l'on vous avertit que vous rendrez compte d'une parole oiseuse, vous vous en permettez de criminelles; ici même enfin, où nous vous annonçons que malheur à celui qui scandalise, vous y devenez vous-mêmes une pierre d'achoppement et de scandale. Aussi, mes Frères, pourquoi croyez-vous que la parole de l'Évangile, que nous prêchons aux princes et aux grands de la terre, ne soit plus qu'un airain sonnant, et que notre ministère soit presque devenu inutile? Il se peut faire que nos foiblesses secrètes mettent obstacle au fruit et au progrès de l'Évangile, et que Dieu ne bénisse pas un ministère, dont les ministres ne sont pas agréables à ses yeux : mais outre cette raison humiliante pour

nous, et que nous ne pouvons pourtant ni vous dissimuler, ni nous dissimuler à nous-mêmes; c'est sans doute la profanation des temples, et la manière indécente et peu respectueuse dont vous vous y assemblez pour nous écouter, qui achève d'ôter sa force et sa vertu à la parole dont nous sommes les ministres. Le Seigneur, éloigné de ce lieu saint par vos profanations, n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, et n'y répand plus les grâces, qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole : il ne regarde plus ces assemblées, autrefois saintes, que comme une assemblée de mondains, de voluptueux, d'ambitieux, de profanateurs. Et comment voulez-vous qu'il n'en détourne pas ses regards, et que la parole de son Évangile y fructifie? Réconciliez premièrement avec lui par vos hommages, par votre recueillement et votre piété, ces maisons de vérité et de doctrine : alors il suppléera même à nos defauts; il ouvrira vos cœurs à nos instructions, et sa parole ne retournera pas à lui vide.

Et certes, mes Frères, que servent les dédicaces des temples, et les prières si solennelles que l'Église emploie pour les consacrer, si vous les profanez tous les jours en y assistant, et si vous effacez de ces murs ces caractères de sainteté et de grâces que les bénédictions du pontife y avoient laissés, et qui attiroient sur les assistants les regards propices du Dieu qu'on y invoque?

Mais enfin, un dernier motif qui rend encore vos irrévérences plus criminelles et plus honteuses à la religion; c'est dans le temple, où vous venez offrir, en un sens avec le prêtre, le sacrifice redoutable, renouveler l'oblation de la croix, et présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés. Or, mes Frères, pendant que des mystères si augustes se célèbrent; durant ces moments redoutables où le ciel s'ouvre sur nos autels; dans un temps où se traite l'affaire de votre salut entre Jésus-Christ et son Père; pendant que le sang de l'agneau coule sur l'autel pour vous laver de vos souillures; que les anges du ciel tremblent et adorent; que la gravité des ministres, la majesté des cérémonies, la piété même des vrais fidèles, que tout inspire la terreur, la reconnoissance et le respect, à peine fléchissez-vous le genou; à peine regardez-vous l'autel saint, où des mystères si heureux pour vous se consomment : vous n'êtes même dans le temple qu'avec contrainte; vous mesurez la durée et la longueur du sacrifice salutaire; vous comptez les moments d'un temps si précieux à la terre, et si plein de merveilles et de grâces pour les hommes. Vous qui êtes si embarrassé de votre temps, qui le perdez en une inutilité continuelle, et qui ne savez presque quel usage en faire; vous vous plaignez de la sainte gravité du ministre, et de la circonspection avec laquelle il traite les choses

saintes? Eh! vous exigez que vos esclaves vous servent avec tant de respect et de précaution; et vous voudriez qu'un prêtre revêtu de toute sa dignité, qu'un prêtre représentant Jésus-Christ, et faisant son office de mediateur et de pontife auprès de son Père, traitât les mystères saints avec précipitation, et déshonorât la présence du Dieu qu'il sert et qu'il immole, par une célérité scandaleuse? Dans quel temps, ô mon Dieu! sommes-nous venus! et falloit-il s'attendre que vos bienfaits les plus précieux, les plus signalés, deviendroient à charge aux chrétiens de nos siècles!

Hélas! les premiers fidèles, qui aux différentes heures de la journée, s'assembloient dans le temple saint sous les yeux du pasteur, pour y célébrer les louanges du Seigneur dans des hymnes et des cantiques, et qui ne sortoient presque pas de ces demeures sacrées, ne s'en éloignoient qu'à regret pour vaquer aux affaires du siècle et aux devoirs de leur état. Qu'il étoit beau, mes Frères, de voir dans ce temps heureux l'assemblée sainte des fidèles dans la maison de prière, chacun à la place qui convenoit à son état; d'un côté, les solitaires, les saints confesseurs, les simples fidèles; de l'autre, les vierges, les veuves, les femmes engagées sous le joug du mariage; tous attentifs aux mystères saints; tous voyant couler avec des larmes de joie et de religion, sur l'autel, le sang de l'agneau en-

core fumant, pour ainsi dire, et depuis peu crucifié à leurs yeux; priant pour les princes, pour les Césars, pour leurs persécuteurs, pour leurs frères, s'entr'exhortant au martyre, goûtant la consolation des divines Écritures expliquées par leurs saints pasteurs, et retraçant dans l'Église de la terre, la joie, la paix, l'innocence, et le profond recueillement de l'Église du ciel! que les tentes de Jacob étoient alors belles et éclatantes, quoique l'Église fût encore dans l'oppression et dans l'obscurité; et que les ennemis de la foi, les prophètes mêmes des idoles, en voyant leur bel ordre, leur innocence et leur majesté, avoient de peine à leur refuser leur admiration et leurs hommages! Hélas! et aujourd'hui les moments rapides que vous consacrez ici à la religion, et qui devroient sanctifier le reste de vos journées, en deviennent souvent eux-mêmes les plus grands crimes.

Enfin, mes Frères, à toutes ces dispositions intérieures de prière, d'adoration, de reconnoissance, que la sainteté de nos temples exige de vous, il faut encore ajouter la modestie extérieure, et la décence des ornements et des parures; dernière disposition des bienheureux dans le temple céleste : *Amicti stolis albis;* [1] mais je n'en dis qu'un mot.

Et en effet, faudroit-il même que nous fussions obligés de vous instruire là-dessus, femmes du

[1] Apoc. 7. 9.

monde? car c'est vous principalement que cet endroit de mon discours regarde. A quoi bon tout cet appareil, je ne dis pas seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence, avec lequel vous venez paroître dans cette maison de larmes et de prière? Venez-vous y disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent? Venez-vous insulter aux mystères qui opèrent le salut des fidèles, en cherchant à corrompre leur cœur aux pieds mêmes des autels où ces mystères s'offrent pour eux? Voulez-vous qu'il n'y ait pas un lieu sur la terre, le temple même, l'asile de la religion et de la piété, où l'innocence puisse être à couvert de vos nudités profanes et lascives? Le monde ne vous fournit-il pas assez de théâtres impurs, assez d'assemblées de plaisirs, où vous pouvez faire gloire d'être une pierre de scandale à vos frères? Vos maisons mêmes ouvertes à la dissipation et à la joie, ne suffisent-elles pas pour vous y montrer avec une indécence qui n'auroit convenu autrefois qu'à des maisons de crime et de débauche, et qui fait que ne vous respectant pas vous-mêmes, on perd pour vous ce respect dont la politesse de la nation a toujours été si jalouse, parce que la pudeur seule est estimable? *Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum?* [1] comme le reprochoit autrefois saint Paul

[1] 1. Cor. 11. 22.

aux fidèles. Faut-il que le temple saint soit encore souillé par vos immodesties? Ah! quand vous paroissez dans les palais où le souverain se trouve, vous marquez par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux le respect que vous devez à la majesté de sa présence; et devant le souverain du ciel et de la terre, vous venez paroître sans précaution, sans décence, sans pudeur; et vous portez sous ses yeux une effronterie qui blesse même des yeux sages et raisonnables! Vous venez troubler l'attention des fidèles qui avoient cru trouver ici un lieu de paix et de silence, et un asile contre tous les objets de la vanité; troubler même le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser par l'indécence de vos parures, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes.

Aussi l'Apôtre vouloit que les femmes chrétiennes fussent couvertes d'un voile dans le temple, à cause des anges, c'est-à-dire, des prêtres qui y sont sans cesse présents devant Dieu, et dont l'innocence et la pureté doivent égaler celles des esprits célestes. Il est vrai que par-là vous nous avertissez, ô mon Dieu! quelle doit être dans nos temples la sainte gravité et le recueillement inviolable de vos ministres; que c'est à nous à porter ici gravée sur notre front la sainte terreur des mystères que nous offrons, et le sentiment vif et intime de votre pré-

sence ; que c'est à nous à inspirer ici le respect au peuple qui nous environne, par le seul spectacle de notre modestie : que c'est à nous à ne pas paroître autour de l'autel, occupés au saint ministère, plus ennuyés souvent, plus inappliqués, plus précipités que la multitude même qui y assiste ; et à ne pas autoriser leurs irrévérences par les nôtres. Car, ô mon Dieu ! la désolation du lieu saint a commencé par le sanctuaire même ; le respect des peuples ne s'y est affoibli, que parce que la sainte gravité du culte et la majesté des cérémonies ne l'a plus soutenu ; et votre maison n'a commencé à devenir un lieu de dissipation et de scandale, que depuis que vos ministres eux-mêmes en ont fait une maison de trafic, d'ennui et d'avarice. Mais nos exemples, en autorisant vos profanations, ne les excusent pas, mes Frères.

Et en effet, il semble que Dieu ne les a jamais laissées impunies. Les indécences honteuses des enfants d'Heli, qui avoient durant si long-temps profané sa maison, furent suivies des plus tristes calamités : l'Arche sainte devint la proie des Philistins ; elle fut placée à côté de Dagon dans un temple infâme : la gloire d'Israël fut flétrie ; le Seigneur se retira du milieu de son peuple ; la lampe de Juda s'éteignit ; le pontife manqua, et Jacob se trouva tout à coup sans autel et sans sacrifice.

N'en doutons pas, mes Frères, que les malheurs

du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de temples augustes, n'aient été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères. Il étoit juste que le Seigneur abandonnât des temples où il avoit été si long-temps outragé. Craignons, mes Frères, de préparer à nos neveux les mêmes calamités, en imitant les désordres de ceux qui nous ont précédés. Craignons que le Seigneur irrité n'abandonne enfin un jour ces temples que nous profanons, et qu'ils ne deviennent à leur tour la proie de l'erreur et l'asile de l'hérésie. Que sais-je même s'il ne commence pas déjà à nous préparer ces malheurs, en permettant que la pureté de la simplicite de la foi s'altère dans les esprits, en multipliant ces hommes sages à leurs propres yeux, et si communs en ce siecle, qui mesurent tout sur les lumières d'une foible raison, qui voudroient voir clair dans les secrets de Dieu, et qui loin de faire de la religion le sujet de leur culte et de leurs actions de grâces, en font le sujet de leurs doutes et de leurs censures? Vous êtes terrible dans vos jugements, ô mon Dieu! et quelquefois vos punitions sont d'autant plus rigoureuses, qu'elles ont été plus lentes et plus tardives.

Rappelons donc, mes Frères, tous ces grands motifs de religion; portons dans ce lieu saint une piété tendre et attentive, un esprit de prière, de

componction, de recueillement, d'action de grâces, d'adoration et de louanges; ne sortons jamais de nos temples sans en reporter quelque nouvelle grâce, puisque c'est ici le trône de miséricorde d'où elles se répandent sur les hommes : n'en sortez jamais sans un nouveau goût pour le ciel, sans de nouveaux désirs de finir vos égarements, et de vous attacher uniquement à Dieu; sans envier le bonheur de ceux qui le servent, qui peuvent l'adorer sans cesse aux pieds de l'autel, et que leur état et leurs fonctions consacrent particulièrement à ce saint ministère. Dites-lui, comme cette reine étrangère disoit autrefois à Salomon : Bienheureux vos serviteurs, qui sont toujours présents devant vous, et qui n'ont point d'autre demeure que votre maison sainte! *Beati servi tui qui stant coram te semper!*[1] Et si les devoirs de votre état ne vous permettent pas de venir ici adorer le Seigneur aux différentes heures de la journée, où ses ministres s'assemblent pour le louer; ah! du moins tournez sans cesse vers le lieu saint, comme autrefois les Israélites, vos vœux et vos désirs. Que nos temples soient la plus douce consolation de vos peines, le seul asile de vos afflictions, la seule ressource de vos besoins, le delassement le plus sûr des gênes, des bienséances, et des assujettissements pénibles du monde : en un mot, trouvez-y les commencements

[1] 3. Reg. 10. 8.

de cette paix inaltérable, dont vous ne trouverez la plénitude et la consommation qu'avec les bienheureux dans le temple éternel de la céleste Jérusalem.

Ainsi soit-il.

AVIS

SUR LE SERMON SUIVANT.

On trouvera au troisième dimanche de Carême un autre Sermon sur la Rechute, intitulé : *De l'inconstance dans les voies du salut.* Celui-ci a été composé le premier. Massillon jugeant ensuite qu'il n'avoit pas donné assez d'étendue aux vérités renfermées dans la seconde partie, y travailla de nouveau; et des trois subdivisions qu'elle contient, il en forma les trois points qui composent le Sermon *De l'inconstance dans les voies du salut.* Nous n'avons pourtant pas cru devoir supprimer celui-ci, pour ne pas perdre la première partie, où l'on trouve des vérités très-utiles, et traitées avec cette onction que la plume de Massillon savoit répandre sur tout ce qu'il écrivoit.

SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA Iʳᵉ SEMAINE

DE CARÊME.

SUR LA RECHUTE.

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Matth. 12. 45.

Quelle peinture effrayante notre Évangile nous trace-t-il de la rechute, mes très-chers Freres ; de ce péché si commun, qui n'alarme plus les consciences, et avec lequel presque tout le monde s'est familiarisé, parce qu'il paroît être devenu l'état ordinaire des chrétiens ? nous n'imaginons rien de plus horrible que le sort d'un homme possédé du demon, livré à la discretion et à toute la fureur de cet ennemi du genre humain ; et n'étant plus, à proprement parler, que l'instrument infortuné de

sa malice et de sa corruption. Ah ! s'il faut en croire notre divin Maître, le sort d'une âme infidèle, qui, après être sortie de ses premiers égarements, après avoir goûté le don céleste, se laisse rentraîner dans les voies de péché qu'elle avoit quittées, et retourne à son vomissement, est tout autrement déplorable : ce n'est plus d'un seul démon, dont elle est possédée; elle est livrée à sept autres démons plus méchants que le premier, qui s'en emparent, et qui, la regardant comme leur conquête, en font leur demeure, et s'y établissent pour n'en plus sortir : *Et intrantes habitant ibi.* [1]

C'est cette dernière circonstance qui doit nous faire trembler, mes très-chers Frères, et qui fait dire à notre divin Sauveur, que le dernier état de cet homme devient pire que le premier : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus ;* car elle nous fait entendre que la rechute est comme un signe et un préjugé de notre réprobation, et qu'il est bien rare que nous revenions à Dieu, lorsqu'après l'avoir quitté, nous sommes retournés à la créature.

Et si vous me demandez, Chrétiens, qu'a donc la rechute de si horrible, et pourquoi il est si difficile de se relever après être retombé; en voici les raisons : écoutez-les, vous dont la fidélité envers Dieu jusqu'ici ne s'est point démentie, afin qu'elles

[1] Matth. 12. 45.

vous servent de préservatif contre un si grand malheur. Et vous, dont les mœurs n'ont peut-être roulé jusqu'à présent que sur ces alternatives de réconciliation et de crime, qui faites tant de démarches de conversions, et toujours autant de pas en arrière; et qui, loin d'être effrayés sur votre état, vous rassurez sur ces retours passagers vers Dieu; écoutez-les aussi ces raisons, et voyez si l'affreuse tranquillité dans laquelle vous vivez, est bien fondée.

Je dis que le péché de rechute imprime en nous comme un caractère de réprobation, et que rarement on s'en relève : pourquoi? parce que c'est un de ces vices que rien n'excuse, et duquel on a tout à craindre. En premier lieu, rien n'excuse un pécheur de rechute; parce que son péché n'est plus ni surprise, ni foiblesse, ni ignorance, mais l'ingratitude la plus odieuse, la perfidie la plus noire, le mépris le plus affecté. En second lieu, on a tout à craindre du péché de rechute; parce que d'ordinaire il conduit à l'impénitence et à un état fixe et tranquille de crime. Deux motifs dont je vais me servir aujourd'hui pour vous faire trembler sur l'état du pécheur qui retombe; l'énormité du péché de rechute, le danger du péché de rechute. C'est le moins excusable, et le plus dangereux de tous les crimes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Comme l'action de grâces est le devoir le plus essentiel de la créature envers le Créateur, et l'hommage dont le souverain bienfaiteur des hommes paroît le plus jaloux, l'ingratitude est le vice le plus injuste, et dont sa bonté est d'ordinaire le plus blessée. Or, mon cher Auditeur, si après vous être relevé dans ce saint temps par la grâce des sacrements, vous allez retomber encore et rentrer dans vos anciens égarements, non-seulement vous êtes un ingrat, mais vous êtes un ingrat dans les circonstances les plus odieuses; et je vous prie de les remarquer avec moi.

En premier lieu, plus le bienfait dont on vous avoit favorisé étoit grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier est noire. Or, mon cher Auditeur, quel bienfait plus signalé que celui de votre délivrance, lorsque frappé de l'horreur de vos crimes, vous êtes venu les déceler aux pieds des autels, et promettre à Dieu une vie plus retirée? Rappelez-vous l'etat déplorable d'où la grâce vient vous tirer. Vous étiez un enfant de colère, un membre de l'Antechrist, un monstre d'iniquité; vous étiez chargé de mille anathèmes, qui devoient vous rendre éternellement ennemi de Dieu : vous n'aviez plus de part à l'espérance des chrétiens : vous étiez déjà

jugé, et votre condamnation étoit certaine. Votre malheur pouvoit-il être plus terrible? Mais opposez à cet état déplorable la situation où la grâce des sacrements vous a établi : vous êtes devenu l'enfant de Dieu, l'héritier du ciel et des promesses futures, le membre vivant de Jésus-Christ : votre âme embellie de justice, est devenue la demeure de l'Esprit-Saint : vous avez reçu la charité, ce don qui ne passera pas; ce don plus estimable que toutes les grandeurs de la terre; ce don avec lequel vous avez tous les autres dons, et sans lequel, quand vous seriez sur le trône, vous n'êtes rien vous-même. Que peut-on ajouter à la magnificence de ce bienfait? Une vie entière de reconnoissance pourroit-elle assez le payer? Ah! les saints, dans le séjour de la gloire, en rendront d'éternelles actions de grâces; et l'éternité elle-même leur paroîtra courte pour un hommage si juste et si consolant.

Et vous, mon cher Auditeur, à peine mettez-vous quelque intervalle entre le bienfait et l'ingratitude! Une faveur qui ne subsiste plus, réveille moins la reconnoissance, il est vrai; et l'éloignement du bienfait peut quelquefois faire oublier le bienfaiteur. Mais ici les dons de la grâce sont encore vivants dans votre âme; vous ne les éteindrez qu'avec votre infidélité; ces dons sont même éternels par leur nature; et vous auriez pu les conserver toujours, si vous saviez connoître le don de

Dieu, et ne pas détruire ce que sa main miséricordieuse vient d'édifier en vous.

Mais quand la grandeur du bienfait ne vous rendroit pas le plus ingrat de tous les pécheurs, rappelez en second lieu la manière dont il vous a été accordé. Dans quel péril étiez-vous, âme infidèle, lorsque Dieu vous a touchée ? Hélas! vous le savez, dans le fond de l'abîme et de la dissolution, prête à tomber dans le dernier degré d'insensibilité, d'où il n'est plus de retour; et vous périssiez peut-être sans ressource, s'il vous eût, dans cette conjoncture, refusé sa grâce. Quel temps a-t-il choisi pour vous l'accorder ? Ah ! la circonstance peut-être du crime même; c'a été un retour vif sur l'infamie et la courte durée du plaisir que vous veniez de préférer à votre Dieu : dans ce moment affreux où il devoit lancer sur vous tous ses foudres, il n'a fait pleuvoir sur votre âme qu'une rosée de grâce. Est-il rien de si touchant que le bienfait d'un ennemi, dans le temps même qu'on l'outrage? Que se passoit-il dans votre cœur, lorsqu'il a daigné vous regarder avec des yeux de miséricorde ? Étiez-vous fort heureux dans vos plaisirs, et en état de vous passer de lui : livré à ces dégoûts amers qui suivent les passions ; abandonné des créatures que vous aviez préférées au Créateur ; lassé des plaisirs, et ne trouvant plus que d'affreux remords dans le crime ? C'a eté dans cet etat, où, delaissé des faux

dieux en qui vous aviez mis votre espérance, il s'est senti ému de tendresse pour vous; il vous a visité dans votre affliction; il est devenu votre consolateur, et il a été l'ami de votre adversité. Ah! pouvoit-il choisir des circonstances plus tendres pour vous faire estimer son bienfait, et vous intéresser à une reconnoissance et à une fidélité éternelle! Et cependant, à la première lueur de fortune ou de plaisirs que le monde va faire briller à vos yeux, vous retournerez sous ses etendards; vous oublierez le bienfait et votre bienfaiteur lui-même; vous lui ferez comprendre que vous ne vous êtes adressé à lui, que lorsque le monde ne vouloit pas de vous, et le chasserez encore indignement de votre âme. Fut-il ingratitude plus digne de tous les supplices!

Je ne parle pas, en troisième lieu, du grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonnés. Quelle conscience êtes-vous venu présenter au sacré tribunal? Vous en avez vu fremir d'horreur le ministre de Jésus-Christ; et vous-même n'avez pu sans pâlir à ses pieds de saisissement et de confusion, en soutenir le spectacle. Depuis si long-temps, vos jours et vos moments n'étoient plus marqués que par les chutes les plus honteuses: cependant le Seigueur n'a pas voulu supputer avec vous. Mille ans ne sont qu'un jour à ses yeux, dit le prophète; et des millions de péchés, dont vous

étiez coupable, n'ont plus été devant lui que comme un seul péché qu'il vous a remis à l'instant : dès lors toutes vos fautes ont été comme si elles n'avoient jamais été; sa bonté les a scellées dans un sac, et jetées au fond de la mer; il les a effacées du livre de mort où elles étoient gravées en caractères immortels. Plus il avoit oublié d'offenses, ah! plus sans doute vous deviez conserver le souvenir de sa bonté, et en éviter de nouvelles; mais vous allez retomber. Eh! qu'allez-vous faire, mon Frère! Comme votre ingratitude ne sauroit être plus odieuse, les suites de votre faute ne pourroient être plus funestes; vous allez faire comme revivre par ce retour tous vos anciens désordres; vous allez ratifier, par ce nouveau péché, tous vos péchés d'autrefois. Ah! il en étoit de vos crimes passés avant le moment fatal qui vous verra retomber, comme de ces ossements secs et arides dont le prophète Ezéchiel vit les plaines de Babylone couvertes. Le champ de votre âme étoit couvert de ces tristes débris, et de ces restes inanimés de vos anciens désordres; ils étoient morts aux yeux de Dieu; sa grâce toute-puissante avoit donné le coup fatal à tous ces monstres; ils dormoient dans votre cœur d'un sommeil éternel : mais le consentement ingrat que vous allez donner à une nouvelle offense, va être le signal funeste qui les rappellera tous à la vie. A ce souffle de mort

sorti du fond de votre corruption, vous les sentirez tous se ranimer au dedans de vous, et reprendre leur force et leur vigueur première : *Insuffla super interfectos istos, et reviviscant.*[1] Une armée de monstres va ressusciter dans votre cœur, ces os arides vont redevenir des ennemis furieux, puissants, formidables; et le champ de votre âme va encore en être couvert, desolé et ravagé comme autrefois : *Steteruntque super pedes suos exercitus grandis nimis valde.*[2] Grand Dieu! quelle est donc la malignité d'une seule offense, de redonner, pour ainsi dire, l'âme et la vie à ce qui n'étoit plus, et de vous faire presque revoquer vos grâces!

Ce n'est pas, mes Frères, que les dons de Dieu ne soient sans repentir, et qu'un péché pardonné puisse jamais être imputé.[3] Mais la malice de la rechute est telle, que premièrement, l'acte par lequel vous retombez, est comme un nouveau consentement donné à tous vos premiers vices; vous rétractez vos larmes et votre douleur; vous vous repentez de vous être repenti; vous dites à Dieu dans la préparation de votre cœur : Seigneur, oubliez mes larmes et mes protestations; je les ai oubliées moi-même; je vous rends le pardon que vous m'aviez accordé; reprenez vos grâces et vos bienfaits; je vais reprendre mes voies anciennes : et Dieu, qui juge de l'homme par la situation de

[1] Ezech. 37. 9. — [2] Ibid. vers. 10. — [3] Rom. 11. 29.

son cœur, commence à vous imputer ce que vous cessez de haïr et de pleurer vous-même. Secondement, la malice de la rechute est telle, qu'elle reveille et reproduit, pour ainsi dire, en vous toute la corruption que vos anciens désordres avoient mise dans votre cœur, et qu'elle vous rend toute seule autant de foiblesses, autant d'insensibilité pour le salut, autant d'éloignement de Dieu, autant de rapidité pour le mal, que tous vos crimes passés ensemble avoient pu vous en inspirer. Troisièmement enfin, qu'elle ajoute à ce premier état de corruption où vous étiez, la circonstance d'une nouvelle chute ; c'est-à-dire, un nouveau degré si monstrueux de misère et de foiblesse, que mille crimes réitérés, avant votre réconciliation et votre rechute, ne vous auroient pas mené plus loin, ni enfoncé plus avant dans l'abîme déplorable. Voilà les horreurs de l'ingratitude et les suites terribles d'une seule faute.

En second lieu, à l'ingratitude, le pécheur qui retombe ajoute la perfidie : il viole une foi donnée au Dieu terrible, et donnée dans le lieu saint à la face des autels, et dont tous les esprits célestes ont été spectateurs ; une alliance scellée de tout ce que la religion a de plus sacré et de plus auguste, confirmée par le sang de l'Agneau et par les solennités les plus irrévocables : il trahit des promesses jurées entre les mains d'un ministre de la réconci-

liation, qui les avoit reçues au nom de Jésus-Christ. Ce n'étoient point ici de ces serments dont la précipitation peut excuser le violement; il les avoit faits avec maturité, et après s'être même long-temps défendu contre la grâce qui les demandoit de lui. Et après l'appareil auguste qui vient d'accompagner cette grande action, après avoir juré une fidélité éternelle à son Dieu aux pieds des autels, à la face du ciel et de la terre; il viole sa foi, il manque à sa promesse. Eh! vous vous piquez de fidelité envers les créatures, mon cher Auditeur; vous êtes religieux dans vos paroles, et vous voulez qu'on vous croie tel : et envers votre Dieu, vous ne rougissez pas d'être perfide? et la probité et la bonne foi, en traitant avec votre Père et votre Seigneur, ne vous paroît pas une vertu si estimable? et vous ne trouvez rien de noir à être si souvent lâche, infidele et sans honneur à ses yeux? Ah! il se plaignoit autrefois dans son prophète, que le pécheur ne le distinguoit point de l'homme : *Existimasti, inique, quod ero tui similis;* [1] mais c'est tout ce que je vous demande aujourd'hui; traitez avec lui comme vous traitez avec les hommes; et faites-vous du moins une gloire d'être dans la religion comme vous êtes dans la société, franc, sincère, fidele, incapable de trahir votre foi, et de violer la religion de vos promesses. Est-ce pour les

[1] Ps. 49. 21.

hommes seulement que vous avez reçu du ciel un cœur noble, généreux, bien fait, incapable d'une lâcheté? pourquoi n'en ferez-vous point d'usage pour celui qui vous l'a donné? Et vous surtout qui m'écoutez, mon cher Auditeur, votre perfidie est d'autant plus criminelle, que vos promesses de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de douleur et de bonne foi : car souffrez que je vous rappelle ici ces moments heureux, où touché de repentir, vous êtes venu répandre l'amertume de votre cœur au pied des tribunaux sacrés. Que de soupirs! que de regrets sincères sur le passé! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir! De quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard! Combien de fois lui avez-vous redit au sortir des pieds du prêtre, et après vous être déchargé du fardeau de vos crimes, que ce moment de pénitence étoit le plus doux et le plus heureux de votre vie, et qu'au fond, vous n'aviez jamais été tranquille sans lui? Infidèle! et après tout ce tendre appareil de réconciliation, vous allez de nouveau lui déclarer la guerre; vous allez oublier des promesses que vos larmes et vos soupirs tout seuls auroient dû rendre sacrées, quand le respect dû au maître à qui vous les avez faites, n'auroit pas suffi pour vous empêcher de les violer! Ah! les pierres de ce temple, qui ont été les témoins de vos soupirs et de vos protestations, s'é-

lèveront contre vous devant le Seigneur, dit un prophète ; ces tribunaux sacrés qui viennent d'être les dépositaires de vos serments, de vos larmes, et de vos crimes, paroîtront un jour en présence de l'univers assemblé : *Lapis de pariete clamabit; et lignum, quod intra juncturam ædificiorum est, respondebit.*[1] Vous y reconnoîtrez gravés en caractères immortels, vos larmes, vos soupirs, vos protestations, vos promesses de fidélité ; et l'on vous condamnera par votre propre bouche.

Vous avez sans doute frémi, mon cher Auditeur, toutes les fois que racontant l'histoire des souffrances du Sauveur, on vous a parlé de la perfidie du disciple qui le livra ; le nom de ce monstre n'est jamais venu frapper vos oreilles qu'avec de nouvelles horreurs : mais votre rechute après les gémissements de la pénitence, me paroît bien plus noire ; car nous ne lisons pas du moins que Judas eût fait à Jésus-Christ de grandes protestations de fidélité. L'Évangile en rapporte de presque tous les autres disciples. *Allons et mourons avec lui*,[2] disoit Thomas. *Seigneur, montrez-nous votre Père, et cela nous suffit*,[3] ainsi parloit Philippe. *Quand tous les autres vous abandonneroient*, disoit Pierre, *je ne vous abandonnerois pas.*[4] Judas seul ne parle nulle part, et du moins par ce silence affecté et par cette froide indifférence, il nous prépare comme de loin

[1] Habac. 2. 11. — [2] Joan. 11. 16. — [3] Ibid. 14. 8. — [4] Matth. 26. 33.

à sa perfidie. Mais vous, mon cher Auditeur, ah! vous avez amusé Jésus-Christ par tous les dehors de la plus fervente fidélité; vous l'avez appelé votre bien-aimé, comme l'épouse; votre libérateur, comme la fidèle Sion; votre portion, votre héritage, le Dieu de votre cœur, comme un roi pénitent; et cependant ce ne devoient être là que les préludes de votre perfidie. Ah! que vous êtes devenue vile et méprisable à ses yeux, âme infidèle, en revenant à vos premières voies! *Quam vilis facta es nimis, iterans vias tuas!* [1]

En troisième lieu, à l'ingratitude et à la perfidie, ajoutez encore le mépris. *Si je rétablis ce que j'avois détruit*, dit saint Paul, *je me déclare prévaricateur*, [2] c'est-à-dire, transgresseur affecté de la loi. Vous ne retournez à Satan, qu'après avoir goûté et examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le service de Jésus-Christ; qu'après avoir comparé la douceur et la gloire de son joug, à la honte et à la servitude du peché. Le parallèle fait, les avantages des deux côtés balancés, le ciel mis en comparaison avec la terre, l'iniquité avec la justice, les plaisirs des sens avec ceux de la grâce, Jesus-Christ avec Belial, vous allez vous déclarer pour ce dernier; vous allez prononcer, qu'il est plus grand, plus aimable, plus digne d'être servi que votre Dieu! O Dieu! quel outrage fait à votre gloire;

[1] Jerem. 2. 36. — [2] Galat. 2. 18.

vous que tout partage même blesse; vous que toute égalité même d'amour et d'hommages insulte!

En effet, mes Frères, tout ce qui peut rendre un mépris criminel, se trouve dans celui-ci. Ce ne sera pas un choix aveugle, et qui puisse trouver son excuse dans l'ignorance : vous avez vu, vous avez connu, vous avez essayé des deux partis. Ce ne sera pas un choix indifférent, et où l'on puisse alléguer la surprise : ah! vous étiez instruit, et de votre propre foiblesse et du péril des occasions, et une malheureuse expérience ne vous avoit rendu que trop habile là-dessus. Enfin, ce ne sera point un choix tranquille, sans remords, sans le cri secret de la conscience, comme lorsque vous tombiez avant votre pénitence. Ah! vous frémirez avant que de passer outre; votre cœur s'y refusera presque lui-même; le souvenir de la grâce que vous aviez reçue dans votre réconciliation, et que vous aurez indignement profanée, ne se présentera à vous qu'avec mille frayeurs secrètes.

Et c'est ce que saint Cyprien reprochoit autrefois aux fidèles qui avoient eu le malheur de retomber dans l'idolâtrie durant la persécution. Avant votre régénération en Jésus-Christ, mes chers Frères, leur disoit-il, vous offensiez un Dieu que vous n'aviez jamais connu; vous adoriez vos idoles sans remords; et cette funeste sécurité pouvoit diminuer aux yeux de Dieu l'horreur de vos hom-

mages : mais lorsque ébranlés par les menaces du tyran, vous avez été conduits au Capitole, et qu'il a fallu approcher de l'autel sacrilege : *Quando ad Capitolium ventum est ;*[1] ah ! frappés du souvenir de la grâce, qui depuis peu vous avoit appelés à la lumière de l'Évangile, et retires des deréglements de vos premières mœurs, saisis de l'énormité d'une apostasie qui alloit rendre inutiles tous les travaux de votre pénitence, et tous les dons que vous aviez reçus avec la foi en Jésus-Christ ; vos pas ont commencé à chanceler, *labavit gressus ;* vos regards, à se troubler, *caligavit aspectus ;* vos entrailles, à se soulever, *tremuerunt viscera ;* vos mains, à retomber sous leur propre poids, et à se refuser au détestable ministère des encensements, *brachia conciderunt ;* votre langue tremblante sur le point de renoncer à Jésus-Christ, s'est arrêtée, et n'a prononcé qu'avec peine les paroles de blasphèmes, *lingua hæsit ;* en un mot, on vous a vus approcher de l'autel, où l'on vous conduisoit pour immoler aux idoles, tremblants, abattus, comme si l'on vous y eût conduits pour y être immolés vous-mêmes : *Ara illa quo moriturus accessit, rogus illi fuit.* Telle sera votre perplexité, âme infidèle qui m'écoutez, sur le point d'une rechute. Et, reprend saint Cyprien, malgré ces lumières vives qui vous découvroient l'horreur de votre apostasie, vous vous

[1] Cypr. de Laps.

êtes prosternés devant l'idole ; et vous avez déclaré, à la face du ciel et de la terre, que Jésus-Christ étoit un imposteur, et que vous n'aviez rien de commun avec lui. Ah ! mes Frères, continuoit cet éloquent évêque, et je pourrois vous le dire à mon tour, que n'aviez-vous été jusqu'ici dans les ténèbres de votre première ignorance ! pourquoi avez-vous connu le Seigneur de gloire ? il vous auroit été bien plus avantageux de n'être jamais entrés dans les voies de la justice, que de retourner en arrière après les avoir connues. Pourquoi vous avons-nous découvert nous-mêmes la vanité des idoles ? vous ne seriez que des aveugles, et vous êtes des contempteurs de Jésus-Christ ; vous ne seriez que des adorateurs insensés du démon, et vous êtes des blasphémateurs affectés du Dieu véritable.

Mais en quoi, mes Frères, le mépris du pécheur, qui va retomber, me paroît laisser moins d'espérance de pardon ; c'est qu'une rechute si prompte et si soudaine est une marque presque infaillible du peu de sincérité des démarches qu'il vient de faire pour se réconcilier avec Dieu ; c'est une preuve presque certaine qu'il n'a donné à Jésus-Christ le baiser de la paix que pour le trahir ; en un mot, qu'il n'a reçu les sacrements que pour les profaner. En effet, mes Frères, se repentir, et retomber aussitôt ; venir se purifier, et se souiller encore de nouveau ; est-ce être pénitent, ou plutôt n'est-ce pas

être moqueur? Or, il y a quelque chose de si insultant pour Dieu, qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui, qu'elle lui demande grâce, qu'elle lui fasse des protestations réitérées de fidélité, et qu'en même temps elle l'outrage dans son cœur; elle lui préfère les objets les plus indignes; elle le renonce pour son Seigneur et pour son Maître; en un mot, elle démente tout haut ce qu'elle dit tout bas; qu'après un tel outrage, le sein de la miséricorde divine doit lui être fermé pour toujours.

Mais, dira-t-on, est-ce que la rechute n'est jamais précédée d'une conversion sincère? Je sais, mes Frères, que le sacrement de pénitence ne fixe pas l'instabilité du cœur humain; qu'il ne déracine pas ce fonds de corruption que la seule immortalité absorbera, comme dit saint Paul; et je ne prétends point dire ici absolument qu'on ait profané la pénitence, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Mais en premier lieu, lorsqu'on est sorti véritablement justifié du pied des autels, et que la grâce sanctifiante, qui suit le sacrement, a créé dans l'homme un cœur nouveau, on ne passe pas dans un instant d'un état de justice à un état de péché. La grâce de la sanctification laisse dans l'âme des penchants et des impressions durables, comme l'habitude du vice. On peut retomber, je l'avoue: mais ce n'est qu'après une suite de jours

et d'années; après que le temps a insensiblement affoibli la charité; après que mille infidélités secrètes ont préparé l'âme à une chute nouvelle, et disposé l'esprit de Dieu à l'abandonner. Or, voyez, mon cher Auditeur, si c'est là l'image de vos rechutes, et si la grâce du sacrement conduit votre innocence fort loin.

En second lieu, outre la grâce sanctifiante, vous recevez encore dans le sacrement, des grâces de conversion qui sont les suites de la première; des secours qui ont dû vous faciliter la pratique de vos devoirs; vous donner de nouvelles forces contre le vice, et vous soutenir dans les occasions: et cependant vous vous retrouvez le même au sortir du tribunal. On voit dans les mêmes circonstances, les mêmes chutes: la présence d'un objet triomphoit de votre foiblesse; elle en triomphe encore: une occasion injuste de gain séduisoit votre avarice; elle la séduit encore: une complaisance vous rendoit infidèle à votre devoir; elle vous le rend encore. On ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces assemblées, ces plaisirs qui sont pourtant de toutes vos confessions: vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence: vous n'en rabattez rien d'un jeu qui est devenu la plus importante occupation de votre vie: vous n'en retranchez rien à des dépenses dont des créanciers, des domestiques et les pauvres

eux-mêmes souffrent ; rien à un sommeil où, dans l'inutilité de vos pensées et dans la mollesse de votre lit, vous laissez reposer votre imagination sur des images toujours dangereuses à votre âme ; rien à une vie inutile qni vous damne. On ne voit, ni précaution pour l'avenir, ni mesures pour le passé : les macérations, les veilles, et tout l'appareil de la pénitence, vous ne les connoissez même pas : la prière, le recueillement, la retraite, et tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez : en un mot, vous êtes encore le même, et le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur. Ah ! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avoit chassé le démon de votre cœur : si cela étoit, dit Jésus-Christ dans l'Évangile, le royaume de Dieu seroit établi au dedans de vous : *Si in digito Dei ejicio dæmonia, profecto pervenit in vos regnum Dei.* [1] Quand vous avez guéri une âme, ô mon Dieu! il paroît que votre main toute-puissante s'en est mêlée : vos miracles et les transformations de votre grâce, sont durables, et ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs, qui échappent à la vue au moment même qu'on les voit paroître.

La pénitence véritable, mes Frères, est un nouvel état du cœur qui change nos actions, et corrige nos penchants. C'est un nouveau goût qui

[1] Luc. 11. 20.

nous rend le péché amer, et le don céleste agréable; c'est un nouvel amour qui nous fait aimer ce que nous avions méprisé, et mépriser ce que nous avions aimé : c'est une douleur efficace qui renonce en effet au péché; une douleur juste qui le punit; une douleur surnaturelle qui le déteste dans l'idée que Dieu lui-même en a; enfin, une douleur prudente qui n'a jamais pris assez de mesures pour l'éviter. Jugez sur cette peinture, vous qui retombez sans cesse, si vos pénitences sont véritables, et si vous sortez du tribunal, profanateur ou pénitent.

Je n'oserois le dire ici, mes Frères, si les saints ne l'avoient dit avant moi : ils ont tous regardé la pénitence de ces pécheurs qui retombent sans cesse, comme des dérisions publiques des sacrements, comme des attentats semblables à ceux des infidèles qui venoient dans nos temples fouler aux pieds les mystères saints, ou qui sur des théâtres infâmes en exposoient la véritable représentation aux railleries des spectateurs. Aussi de leur temps, un fidèle qui, après s'être purifié dans les exercices laborieux de la pénitence publique, retomboit une seconde fois, n'étoit plus admis au nombre des pénitents publics. Ce n'est pas qu'on désespérât de son salut : mais outre qu'on craignoit que le remède, devenu trop commun, ne devînt méprisable; ah! on supposoit qu'un fidèle, qui

après les pleurs et les travaux de la première pénitence retomboit encore, n'avoit été qu'un imposteur, un fantôme de pénitent, et qu'ainsi c'étoit exposer le sang de Jésus-Christ, que de l'offrir à un pécheur qui avoit pu en abuser. Il n'étoit pas jusqu'aux figures de la loi, qui n'annonçassent cette terrible vérité. Celui dont la lèpre, après avoir été une fois guérie, repoussoit encore, étoit obligé de venir reparoître devant le prêtre qui l'avoit guéri, et on le déclaroit immonde pour le reste de ses jours, c'est-à-dire, anathème, séparé de l'autel et des sacrifices, et du commerce de ses frères : *Immunditiæ condemnabitur.*[1]

Mon Dieu! et on usoit de cette sévérité après une seule rechute! on se défioit d'une pénitence qui avoit pu être suivie d'une seconde infidelité : eh! jugez, mes chers Auditeurs, ce que les saints auroient pensé des vôtres, et ce que l'Église en pense encore aujourd'hui; jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les ministres des sacrements qui, vous retrouvant toujours infidèles, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le Saint aux chiens. Ah! je sais que nous ne devons point aggraver le joug; qu'on n'est pas moins maudit de Dieu lorsqu'on ajoute un seul iota à sa loi par un excès de rigueur, que lorsqu'on l'en retranche par une lâ-

[1] Levit. 13. 8.

cheté criminelle ; et qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs par une ostentation de sévérité, des prétextes de s'eloigner des choses saintes. Mais faut-il ouvrir à l'instant les trésors du sanctuaire à des profanes qui les ont mille fois souillés ? faut-il confier sans précaution le sang de Jésus-Christ à des perfides qui l'ont mille fois livré, faut-il ajouter foi à des promesses si souvent violées? Ne devons-nous pas quelquefois, comme Élie, fermer le ciel sur des adorateurs de Baal qui boitent des deux côtés, et qui, en venant invoquer le Seigneur dans une solennité, vont encore au sortir de là sacrifier à l'idole? Ne faut-il pas, comme Élisée, savoir arrêter quelquefois l'huile de la grâce et la vertu des sacrements, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins, je veux dire, des cœurs toujours prévenus des mêmes passions? Eh! que ferions-nous en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes et vous charger d'une nouvelle malédiction? Ah! plût au ciel, âme infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos rechutes honteuses, et que vos dérèglements n'eussent point rencontré un asile dans l'indulgence même du sanctuaire : on ne vous verroit plus dans les mêmes misères et dans les mêmes foiblesses, depuis tant d'années que vous venez vous en accuser. Vous ne seriez plus couverte de cette lèpre que vous avez presque

portée dès l'enfance, si, comme la sœur de Moïse, vous eussiez trouvé un législateur sage et sévère, qui, sans égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair et au sang, vous eût séparée du tabernacle saint et du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation et votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, et à venir présenter vos offrandes avec le reste des fidèles. Une seule confession faite à un prêtre saint et éclairé, vous auroit renouvelée; et vous voilà encore la même, après tant de sacrements et de démarches inutiles de pénitence.

Mais, que dis-je, la même? Ah! vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en êtes jamais repentie comme il faut; vous y avez encore ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer toujours endurcie dans mon habitude, et ne faire jamais d'efforts pour en sortir? Sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le sang de Jésus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autres moyens pour éviter le sacrilége? ne pouviez-vous pas vous disposer par une sincère pénitence à approcher dignement de l'autel? est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses saintes, ou de s'en éloigner? Ah! ce ne sont pas les remèdes divins, qu'il faut fuir; ce sont les pas-

sions, qu'il faut vaincre : ce n'est pas en devenant impie, qu'il faut éviter les profanations ; c'est en usant avec piété des grâces de l'Église : ce n'est point en secouant le joug, qu'il faut devenir meilleur ; c'est en observant la loi avec les dispositions avec lesquelles elle veut être observée : ce n'est point en disant avec l'impie : Puisque la loi est une occasion de chute, pourquoi me condamne-t-on lorsque je ne l'observe pas ? mais c'est en disant avec une âme touchée : [1] J'ai lavé mes pieds, comment les salirai-je encore ? vous avez brisé mes liens, Seigneur ; on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds : vous m'avez retiré des portes de l'enfer ; je n'y descendrai plus, de peur que mon dernier état ne soit pire que le premier. En effet, mes Frères, non-seulement la rechute est un vice que rien n'excuse, à cause de l'ingratitude, de la perfidie et du mépris qu'elle renferme : c'est encore un vice dont le pécheur a tout à craindre, à cause de l'impénitence et de l'état tranquille de crime où elle le conduit tôt ou tard.

DEUXIÈME PARTIE.

Rien n'est si vrai, mes Frères, que les rechutes finissent enfin par un état fixe et tranquille de crime ; et vous n'en douterez plus, si vous voulez faire

[1] Cant. c. 5. 3.

avec moi trois reflexions, qui sont les preuves incontestables de cette grande vérité. La première, que les ressources de salut qui opèrent d'ordinaire la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à celui qui retombe. La seconde, que, supposé même qu'il pût en faire usage, Dieu se lasse de les lui accorder. La troisième, que la bonté même de Dieu ne se lassant pas, la malignité particulière du péché de rechute, jointe au caractère du cœur humain, doit nécessairement conduire le pécheur à l'endurcissement. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

En premier lieu, les voies ordinaires dont Dieu se sert pour convertir un pécheur, sont les nouvelles lumières dont il le favorise. Une âme est éclairée comme par un rayon soudain sorti du sein de Dieu même, sur ses devoirs, sur ses infidélités, sur la vanité des choses d'ici-bas, sur la réalité des biens à venir; alors le pécheur surpris s'indigne de la grossièreté de ses erreurs passées, et suit la vérité qui se présente. Mais à votre égard, mon cher Auditeur, vous qui, après avoir été touché de Dieu dans ce saint temps, reviendrez à vos premières voies, cette ressource de salut est désormais inutile. Car je vous demande; que pourront la voix de Dieu et les vérités de la foi vous découvrir de nouveau? vous avez vu clair dans les maximes saintes, dans les illusions du monde, dans les vérités ter-

ribles d'un avenir ; ce ne sont plus là pour vous de nouvelles lumières ; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé ; et du moins elles ont perdu pour vous la surprise, et l'effet de la nouveauté si heureux dans les autres pécheurs. Et certes, que vous apprendroient-elles ? Que le monde est un abus ? vous le disiez vous-même dans vos moments de componction. Que Dieu seul mérite d'être servi ? vous le protestiez il n'y a qu'un jour aux pieds de ses autels. Que le salut doit être la grande affaire du chrétien ? vous en conveniez devant Jésus-Christ. Que le péché est le seul malheur qui puisse arriver à l'homme ? vous étiez surpris de l'avoir jusque-là ignoré, si vivement vous le voyiez alors. Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre ? Il peut encore vous éclairer ; je le sais : mais semblable à un homme qui marche en plein midi, vous ne ferez pas même attention à cette nouvelle lumière ; vous vous êtes familiarisé, et avec elle et avec vos passions ; vous avez réconcilié dans votre cœur la clarté et les ténèbres. Ah ! auparavant, un seul rayon de grâce, une seule vérité montrée, eût gagné votre cœur ; aujourd'hui les lumières les plus vives ne feront plus d'impression sur un esprit accoutumé à voir. La première fois que les Israélites virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devoit les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa : ils craignirent la majesté du Dieu qui résidoit au

milieu d'eux ; la terreur, l'admiration, le respect les rendit dociles aux ordres de Moïse. Mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures ; ah ! cette lumière céleste eut beau reparoître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire qui ne changea rien à leurs mœurs. Et voilà l'effet que produiront sur vous les vérités du salut, et les lumières du ciel désormais accoutumées.

Une seconde ressource de salut pour les autres pécheurs, c'est le goût de la grâce ; c'est une nouvelle consolation qui suit les commencements de la justice, un attrait divin qui emporte le cœur. Mais vous, âme infidèle, qui avez éprouvé ces saintes impressions, qui avez dit au Seigneur, comme cet Apôtre : Seigneur, il fait bon ici avec vous ; que pourra vous offrir de doux une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà goûté ? Un seul devoir de piété accompli avec onction, un seul sentiment tendre de salut, triomphe souvent de la dureté d'un pécheur : mais pour vous, ah ! vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, et après cela, à retomber : vous avez une de ces âmes tendres, nées avec quelques sentiments de religion, qui sont touchées de tout, et qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera ; c'est une sensibilité de conscience qui vous amuse, et ne vous corrige point. Si vous aviez un cœur de pierre,

comme ces pécheurs tranquilles, endurcis, un coup de la grâce pourroit du moins le frapper, le briser, l'amollir; mais vous avez un cœur tout de cire, dit le prophète, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives; facile à émouvoir, difficile à fixer, vif dans un moment de grâce, plus vif encore dans un moment de plaisir. Ah! mon cher Auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état, et qu'il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas vous jeter dans le désespoir; mais je vous dis en tremblant moi-même, que les conversions des âmes qui vous ressemblent sont très-rares et presque impossibles : l'arrêt de Jésus-Christ là-dessus est terrible. Celui, dit-il, qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est point propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*[1] Jésus-Christ ne dit pas, il perd le droit qu'il avoit au royaume de Dieu, il se met en danger d'en être exclus pour toujours : non; mais il n'est point propre, *non est aptus;* c'est-à-dire, ses inclinations, son fonds, le caractère particulier de son cœur, le rend inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe; c'est-à-dire, qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de cet état, et que certainement il n'y réussiroit pas. Et voilà ce que

[1] Luc. 9. 62.

dit Jésus-Christ du pécheur de rechute par rapport au salut : que de tous les caractères, il n'en est point de moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Un impudique peut être touché ; et David fit pénitence de son adultère. Un impie peut être frappé de Dieu et sentir le poids de la majesté qu'il avoit blasphémée ; et Manassès dans les chaînes adore le Dieu de ses pères dont il avoit renversé les autels. Un publicain peut renoncer à ses injustices ; et Zachée, après avoir restitué ce qu'il avoit ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres. Les personnes engagées dans le monde et dans les plaisirs, peuvent tout à coup être éclairées ; et Madelaine aux pieds de Jésus-Christ, pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui averti par Élie, tantôt se couvre de cendre et de cilice, puis retourne à Béthel sacrifier à Baal, et revient encore, et au prophète et à ses faux dieux : mais un Sédécias, qui, touché de temps en temps des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret, le consulte sur la volonté du Seigneur, et au sortir de là retombe dans son aveuglement, fait jeter le prophète dans une fosse, et le rappelle ensuite pour le consulter encore et l'outrager le lendemain : mais un Saül, qui, tantôt touché de l'innocence de David : Vous êtes plus juste que

moi, lui dit-il ; et un moment après le cherche encore pour le perdre : ah ! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, et l'Écriture nous les représente partout comme des princes réprouvés et haïs de Dieu.

D'où vient cela, mes Frères ? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, qui sait prendre son parti ; une fermeté de raison capable d'une résolution ; et qui, la droite voie une fois connue, y entre et ne s'en détourne pas aisément : elle suppose une âme forte, qui peut être au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, de sa propre foiblesse : une âme généreuse, qui sait mépriser un plaisir ; sensée, qui ne se conduit, ni par goût, ni par sentiment, ni par caprice, mais par des règles de foi et de prudence : en un mot, pour former une âme chrétienne, il faut quelque chose de grand, d'élevé, de solide, et qui soit au-dessus des foiblesses vulgaires. Or, vos rechutes ne partent que d'une inégalité de raison, qui ne sait pas se déterminer ; d'une foiblesse de cœur, qui plie au premier obstacle ; d'une inconstance d'esprit qui flotte toujours, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables ; qui s'ennuie bientôt d'un même parti de vie, et qui n'est ingénieux qu'à se justifier à soi-même ses changements. Vous paroissez sensé aux yeux des hommes, parce que la vanité soutient vos démarches extérieures ; mais jugez de vous-même

par rapport à Dieu, par votre conduite intérieure et cachée : vous êtes le plus léger de tous les hommes : vous êtes une de ces nuées sans eau, que les vents agitent à leur gré, dit saint Jude ;[1] un de ces astres errants, qui n'ont jamais de route assurée ; une mer inconstante et orageuse, qui, après avoir jeté des cadavres hors de son sein, s'enfle encore, et va les reprendre sur les mêmes bords où elle venoit de les laisser : *Fluctus feri maris despumantes suas confusiones.* Mais que prétends-je ici, mon cher Auditeur, en vous prouvant que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu ? vous décourager ? vous dissuader de travailler à votre salut ? à Dieu ne plaise ; mais vous faire trembler sur des rechutes qui sont comme le triste préjugé de votre réprobation.

Je n'ajoute pas ici que la ressource des sacrements, si utile aux autres pécheurs, est inutile aux pécheurs dont je parle : c'est une vérité déjà démontrée. Nos soins dans le tribunal sont souvent heureux sur des âmes criminelles qui jusque-là avoient vécu dans un oubli entier de Dieu. Mais vous, mon cher Auditeur, vous n'y apportez que des larmes instruites à mentir, comme dit un Père, et des vices déjà mille fois détestés : vous traînez le poids de vos crimes de tribunal en tribunal : on vous voit à chaque nouvelle rechute, chercher un

[1] Ep. Jud. v. 12 et 13.

nouveau confesseur, pour vous épargner la honte qui accompagneroit l'aveu des mêmes foiblesses; et vous faites gémir les ministres du Seigneur, que vous n'êtes venu, ce semble, instruire de vos honteuses fragilités, que pour leur laisser, en les abandonnant ensuite, plus de loisir de le déplorer devant Dieu. Quelle ressource de salut peut-il donc vous rester? La connoissance de vos devoirs? personne ne les connoît mieux que vous. Le goût de la piété et les sentiments de la grâce? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. L'usage des sacrements? ah! vos maux sont accoutumés désormais à ces divins remèdes. Grand Dieu! qui connoissez ceux qui vous appartiennent, et qui les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable, comptez-vous dans ce nombre beaucoup de ces âmes dont je parle? Tremblez donc, mon Frère, si vous êtes sage; et demeurez ferme dans la voie sainte, si la grâce des sacrements vous y a établi, de peur que le Seigneur ne se retire de vous, et que vous ne retombiez enfin pour ne plus vous relever.

Seconde réflexion qui prouve que les rechutes finissent tôt ou tard par un état fixe et tranquille de crime. Dieu se lasse de suivre les pas d'un pécheur qui retombe sans cesse, et de lui tendre si souvent une main favorable : cette sensibilité qui vous reste encore pour les vérités du salut, s'éteindra; ces retours qui ne peuvent vous laisser tran-

quille dans le crime, se calmeront; ces grâces qui vous rappellent encore quelquefois, ne seront plus accordées. Je le disois, il y a peu de temps, rien n'éloigne Dieu d'une âme, comme lorsque le pécheur prend plaisir de réparer sans cesse l'ouvrage du démon, et d'édifier tous les jours de nouveau ce que la grâce venoit de détruire en lui. Il est écrit dans les livres saints, que celui qui voulut relever les murs de Jéricho, que le Seigneur avoit démolis au seul bruit des trompettes des prêtres de Juda, fut frappé d'une malédiction éternelle. Ah! quand une fois la parole retentissante de l'Évangile, figurée par les trompettes de Juda, dans la bouche des ministres saints, a détruit dans un cœur la criminelle Jéricho que le démon y avoit élevée, la miséricorde de Dieu s'indigne que le pécheur ingrat ose la relever sur ses propres ruines, et une malédiction terrible est d'ordinaire la peine de cet attentat.

Et au fond, quel sujet aurez-vous de vous plaindre, quand Dieu en usera envers vous avec cette juste sévérité? N'est-il pas le maître de ses dons? Mais d'ailleurs, ne vous a-t-il pas attendu assez long-temps à pénitence? Quelles voies n'a-t-il pas tentées pour fixer les vicissitudes éternelles de votre cœur? les afflictions? il vous en a ménagé; les maladies? vous en avez été frappé; la perfidie des personnes sur lesquelles vous comptiez? vous

l'avez éprouvée; l'amertume des plaisirs? il en a répandu à pleines mains sur les vôtres; des lumières vives? des remords cuisants? hélas! c'est d'où vous sont venus ces intervalles de pénitence qui ont partagé vos désordres. Eh! ne faut-il donc pas enfin qu'il ait ses moments de justice, comme il a ses moments de miséricorde, et qu'après avoir attendu si long-temps avec bonté, si l'arbre cultivé, arrosé, portera enfin du fruit, il le maudisse enfin, retrouvant encore au retour tous ses soins inutiles?

Mais quand même Dieu ne se retireroit pas du pécheur qui retombe, la malignité toute seule de la rechute et le caractère du cœur humain, devroient conduire l'âme à l'état dont je parle. En effet, il en est des rechutes de l'âme, comme de celles du corps : on vous l'a dit, et vous le savez; elles finissent d'ordinaire par une extinction entière et irrévocable de la vie. La première fois qu'on tombe, on trouve encore des ressources dans la force de l'âge, dans la vigueur du tempérament; et le retour est facile : mais à mesure que vous retombez, le corps s'use, la santé s'affoiblit, la nature succombe, et toute attaque presque devient mortelle. Ainsi dans la vie chrétienne, on se relève aisément d'une première chute; la foi, pas encore éteinte; les inclinations de la grâce, encore sensibles; la santé de l'âme, pas tout-à-fait affoi-

blie ; tout cela peut faciliter un retour au pécheur : mais vous retombez ; ah ! les lumières peu à peu s'éteignent, la force de l'âme s'use, les dons de la grâce dépérissent ; et enfin, vous retombez si souvent, que vous retombez pour ne plus vous relever, et que l'âme demeure comme accablée sous le poids d'une dernière chute.

En voulez-vous voir dans les livres saints une image bien terrible et bien naturelle, et y lire la triste destinée d'une âme qui retombe ? Rappelez-vous l'histoire de l'idole de Dagon : elle tombe devant l'arche ; les prêtres des Philistins effrayés accourent ; leurs soins cette fois sont heureux ; ils relèvent l'idole à l'instant : ses pieds, ses mains, sont encore à leur place ; et cette première chute ne l'a pas mise hors d'état d'être de nouveau placée sur l'autel. Mais Dagon retombe ; ah ! les prêtres accourus à ce nouvel accident, s'efforcent en vain de le relever ; Dagon est tristement étendu par terre, immobile pour toujours à la place où il est tombé ; la tête et les deux mains séparées du tronc, ce n'est plus qu'une masse informe qui ne laisse aucun espoir qu'on puisse la relever, et une figure mutilée qui n'est plus propre qu'au feu : *Porro Dagon solus truncus remanserat in loco suo.* [1]

Voilà, mon cher Auditeur, voilà votre histoire. Vos premières chutes n'avoient pas détruit et brisé,

[1] 1. Reg. 5. 5.

pour ainsi dire, en vous, l'image céleste du Créateur; les puissances de votre âme étoient encore en état; vous n'étiez pas entièrement séparé de Jésus-Christ votre divin chef; et les soins de ses ministres vous eussent relevé et rétabli dans votre première place. Mais vous allez encore retomber; ah! l'image du Créateur va enfin se briser; Jésus-Christ votre divin chef va se séparer de vous pour toujours; vous tomberez pour ne plus vous relever; vous ne serez plus qu'un tronc informe, qu'on ne peut plus remettre à sa place, et dont la destinée ne peut plus être qu'un feu éternel : *Porro Dagon solus truncus remanserat in loco suo.*

Ah! mes Frères, tel est le caractère des rechutes; la dernière ajoute toujours quelque chose à celle qui l'a précédée; vous retombez toujours avec quelque nouvelle circonstance qui vous renfonce d'un degré dans le précipice; ce sont comme des plaies journalières qui en rouvrent une ancienne déjà fermée, en aigrissent le mal, et le rendent enfin incurable.

Ah! c'est alors, mes Frères, que le démon est paisible possesseur d'une âme : *In pace sunt ea quæ possidet;* [1] outre qu'il y est rentré avec sept esprits encore plus méchants que lui, dit l'Évangile, il est bien plus fort et plus en état de se maintenir dans sa nouvelle possession, que lorsqu'il en fut chassé

[1] Luc. 11. 21.

la première fois, parce qu'il est plus instruit; il reconnoît les endroits de votre âme par où Jésus-Christ avoit accoutumé d'y rentrer, et de l'en chasser honteusement; il a étudié les inclinations de votre cœur qui conservoient encore quelque intelligence avec la grâce : ah! c'est là qu'il se retranche, pour ainsi dire; ce sont là les avenues qu'il fortifie et qu'il rend inaccessibles. Ainsi, vous étiez touché autrefois à l'approche d'une solennité; vous ne le serez plus : une mort soudaine vous alarmoit; vous la verrez sans y faire de réflexions : les discours de piété vous trouvoient toujours sensible; on tonneroit que vous n'entendrez plus : la seule présence d'un homme de bien faisoit naître en vous des désirs secrets de vertu; vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples : vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété qui réveilloient votre foi; vous vivrez sans joug et sans règle; et voilà comme votre dernier état deviendra pire que le premier. Vous aviez encore autrefois des jours marqués pour les sacrements; vous faisiez de temps en temps quelque effort pour rompre vos vicieuses inclinations : mais depuis que Dieu s'est retiré, et que l'esprit impur a rentré dans votre âme, vous entassez monstre sur monstre; pas le plus petit retour sur vous-même; plus d'autres troubles, que ceux qui vous viendront de vos passions traversées; plus

d'autre crainte, que de manquer d'occasions de crime; plus d'autre vicissitude dans votre cœur, que la naissance de quelque nouvelle passion; plus de dégoût, que pour la piété et la justice. Aussi nous voyons tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres, que ceux qui, après avoir fait quelque temps profession de piété et suivi des routes saintes, se rengagent dans les plaisirs, et se rendent au monde et à ses charmes; il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces âmes inconstantes et légères; qu'il les frappe de vertige et d'aveuglement; qu'il les livre à un sens réprouvé et à toute la corruption de leurs désirs : ce ne sont plus des pécheurs, ce sont des monstres sans foi, sans religion, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne : non, la piété ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venoit à se corrompre sur la terre, dit l'Écriture, répandoit à l'entour une puanteur insupportable, et ce pain céleste n'étoit plus qu'un amas de vers et de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.*[1] Ah! voilà le sort d'une âme qui, élevée dans le ciel par une sincère conversion, en tombe, pour ainsi dire, par un indigne retour, et vient se corrompre sur la terre : ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur; ce n'est plus qu'un sé-

[1] Exod. 16. 20.

pulcre plein d'infection ; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort, fatale à tous ceux qui l'approchent ; et il n'est pas de corruption, dit un prophète, pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessima.* [1]

Recueillons, mon cher Auditeur, avant que de finir, toutes ces vérités importantes : en voici le fruit. Êtes-vous debout, prenez garde de ne pas retomber ; souvenez-vous que vous portez le trésor de la grâce recouvrée dans un vaisseau de terre ; fuyez l'apparence du mal ; priez beaucoup ; défiez-vous de vous-même ; apprenez dans vos chutes passées le moyen de les éviter, et tirez le bien du mal à l'exemple de Dieu même : quand on a été pécheur, le retour au vice est si aisé et le pas si glissant, que les précautions pour éviter ce malheur, ne sauroient être excessives. Mais vivez-vous encore dans ces alternatives de grâce et de péché ? ah ! déclarez-vous enfin ; c'est assez balancer entre le ciel et la terre. Si Baal est Dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure ; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi. Pourquoi ces efforts pour revenir à lui, et ces foiblesses qui vous en séparent ? pourquoi ces révolutions journalières du crime et de la vertu dans votre cœur ? pourquoi ces plaisirs et ces larmes ? Ah ! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde ; ou n'y pour-

[1] Mich. 2. 10.

suivez plus d'autres plaisirs que ceux de la grâce et de l'innocence; fixez-vous enfin. Je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible, que ces vicissitudes éternelles de vice et de vertu! vous le savez : éternellement combattu, et par ces troubles amers qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchants infortunés qui vous rentraînent dans le crime; toujours occupé, ou à pleurer vos foiblesses, ou à surmonter des remords; jamais heureux, soit dans le vice où vous ne trouvez point de paix, soit dans la vertu où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez donc pitié de votre âme, mon cher Auditeur; établissez enfin une paix solide dans votre conscience; profitez de ces traits de miséricorde que Dieu lance encore sur votre cœur : peut-être touchez-vous à cette dernière rechute qui doit enfin terminer par le prix de l'endurcissement toutes les ingratitudes de votre vie, et que, comme un arbre mort, vous allez rester pour toujours sur le côté que vous tomberez. Fixez donc dans le bien toutes les agitations de votre âme; afin que, fondé et enraciné dans la charité, vous ne soyez plus un homme temporel, et que vous puissiez un jour aller recueillir dans le ciel la couronne d'immortalité destinée à ceux qui persévèrent jusqu'à la fin.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA Ire SEMAINE

DE CARÊME.

SUR LA PRIÈRE.

Miserere mei, Domine, Fili David.

Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi. Matth. 15. 22.

Tel est le gémissement d'une âme touchée de ses misères, et qui s'adresse au souverain médecin, dans la miséricorde duquel tout seul elle espère en trouver le remède. C'étoit autrefois la prière d'une femme chananéenne, qui vouloit obtenir du Fils de David la guérison de sa fille. Persuadée de sa puissance, et attendant tout de sa bonté pour les malheureux, elle ne connoît pas de moyen plus sûr de se le rendre propice, que le cri de sa douleur, et le simple récit de son infortune. Et c'est le modèle de prière que l'Église nous propose aujour-

d'hui, pour nous animer et nous apprendre à prier; c'est-à-dire, nous rendre plus aimable et plus familier, ce devoir le plus essentiel à la piété chrétienne.

Car, mes Frères, prier, c'est la condition de l'homme; c'est le premier devoir de l'homme; c'est l'unique ressource de l'homme; c'est toute la consolation de l'homme; c'est tout l'homme, pour parler le langage de l'Esprit-Saint.

Oui, mes Frères, si le monde entier, au milieu duquel nous vivons, n'est qu'une tentation continuelle; si toutes les situations où nous nous trouvons, et tous les objets qui nous environnent, paroissent d'accord avec notre corruption, ou pour nous affoiblir, ou pour nous séduire; si les richesses nous corrompent, l'indigence nous aigrit, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous répandent trop au dehors, la solitude nous laisse trop à nous-mêmes, les plaisirs nous séduisent, les œuvres saintes nous enorgueillissent, la santé réveille les passions, la maladie nourrit, ou la tiédeur, ou les murmures; en un mot, si depuis la chute de la nature, tout ce qui est en nous ou autour de nous, est pour nous un nouveau péril : dans une situation si déplorable, ô mon Dieu! quel espoir de salut pourroit-il encore rester à l'homme,

si du fond de sa misère il ne faisoit monter sans cesse des gémissements vers le trône de votre miséricorde, afin que vous daigniez vous-même venir à son secours, mettre un frein à ses passions indomptées, éclairer ses erreurs, soutenir sa foiblesse, adoucir ses tentations, abréger les heures du combat, et le relever de ses chutes?

Le chrétien est donc un homme de prière : son origine, sa situation, sa nature, ses besoins, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier. L'Église elle-même, où la grâce de la régénération l'a incorporé, ici-bas étrangère, y est toujours gémissante et plaintive : elle ne reconnoît ses enfants que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers leur patrie; et le chrétien qui ne prie pas, se retranche lui-même de l'assemblée des saints, et est pire qu'un infidèle.

D'où vient donc, mes Frères, qu'un devoir si essentiel et si consolant même pour l'homme, est aujourd'hui si négligé? D'où vient qu'on le regarde, ou comme un devoir triste et ennuyeux, ou comme le partage seulement des âmes retirées; de sorte que nos instructions sur la prière n'intéressent presque pas ceux qui nous écoutent, persuadés qu'elles conviennent plus aux cloîtres qu'à la cour?

D'où vient cet abus, mes Frères, et cet oubli si universel de la prière dans le monde? De deux prétextes que je veux aujourd'hui combattre; premièrement, on ne prie pas, parce qu'on ne sait pas

prier, dit-on, et qu'on y perd son temps; secondement, on ne prie pas, parce qu'on se plaint qu'on ne trouve dans la prière que des égarements d'esprit, qui la rendent insipide et insoutenable. Premier prétexte tiré de l'ignorance où l'on est sur la manière dont il faut prier. Second prétexte pris dans les dégoûts et les difficultés de la prière. Il faut donc premièrement, vous apprendre à prier, puisque vous ne le savez pas. Il faut en second lieu, vous faciliter l'usage de la prière, puisque vous y trouvez tant de peine et de difficulté. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Les préceptes que je vous prescris, disoit autrefois le Seigneur à son peuple, ne sont pas au-dessus de vos forces, ni inaccessibles à la portée de votre esprit : ce ne sont pas des secrets cachés dans le ciel, de sorte que vous puissiez dire : Mais qui de nous pourra s'élever jusque-là pour les découvrir et pour les comprendre? ni des connoissances qu'on ne trouve qu'au delà des mers, de peur que vous ne me disiez : Comment pourrons-nous les traverser pour nous en instruire? Ce sont des devoirs qui sont à votre portée, et tout proche de vous; qui peuvent s'accomplir dans votre bouche et dans votre cœur · de sorte que vous n'avez plus d'excuse à m'opposer, si vous vous dispensez de leur obser-

vance : *Sed juxta te est sermo, in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum.*[1]

Or, ce que le Seigneur dit en général de tous les préceptes de sa loi sainte, qu'il n'en faut pas chercher la connoissance hors de nous, et qu'ils s'accomplissent tous dans notre cœur et dans notre bouche ; nous pouvons le dire plus particulièrement du précepte de la prière, qui est comme le premier et le plus nécessaire de tous.

Cependant, ce qu'on oppose le plus ordinairement dans le monde à ce devoir, c'est qu'on ne sait que dire à Dieu quand on vient se présenter à la prière, et que l'oraison est un secret où jusqu'ici on n'a pu rien comprendre. Je dis donc que ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes ; la première, c'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière ; la seconde, c'est qu'on ne sent pas assez ses misères et ses besoins ; la troisième, c'est qu'on n'aime point son Dieu.

Je dis premièrement, qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière. En effet, mes Frères, la prière n'est pas un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mystères et des conseils de Dieu : c'est un simple mouvement du cœur ; c'est un gémissement de l'âme vivement touchée à la vue de ses misères ; c'est un sentiment vif et secret de nos besoins et de

[1] Deut. 30. 14.

notre foiblesse, et une humble confiance qui l'expose à son Seigneur, pour en obtenir la délivrance et le remède. La prière ne suppose pas dans l'âme qui prie de grandes lumières, des connoissances rares, un esprit plus élevé et plus cultivé que celui des autres hommes : elle suppose seulement plus de foi, plus de componction, plus de désir d'être délivré de ses tentations et de ses misères. La prière n'est pas un secret ou une science qu'on apprenne des hommes ; un art et une méthode inconnue, sur laquelle il soit besoin de consulter des maîtres habiles pour en savoir les règles et les préceptes. Les moyens, les maximes qu'on a voulu nous donner là-dessus en nos jours, sont ou des voies singulières qu'il ne faut jamais proposer pour modèle, ou les spéculations vaines d'un esprit oiseux, ou un fanatisme qui mène à tout, et qui, loin d'édifier l'Église, a mérité ses censures, a fourni aux impies des dérisions contre elle, et au monde de nouveaux prétextes de mépris et de dégoût de la prière. La prière est un devoir sur lequel nous naissons tous instruits : les règles de cette science divine ne sont écrites que dans nos cœurs ; et l'Esprit de Dieu est le seul maître qui l'enseigne.

Une âme simple et innocente, qui est pénétrée de la grandeur de Dieu, frappée de la terreur de ses jugements, touchée de ses miséricordes infinies ; qui ne sait presque que s'anéantir en sa présence,

confesser dans la simplicité de son cœur ses bontés et ses merveilles, adorer les ordres de sa providence sur elle, accepter devant lui les croix et les peines que la sagesse de ses conseils lui impose; qui ne connoît pas de prière plus sublime, que de sentir devant Dieu toute la corruption de son cœur; gémir sur sa dureté, et sur son opposition à tout bien; lui demander avec une foi vive qu'il la convertisse, qu'il détruise en elle cet homme de péché, qui, malgré ses plus fermes résolutions, lui fait faire tous les jours tant de faux pas dans les voies de Dieu : une âme de ce caractère est mille fois plus instruite sur la science de la prière, que les maîtres et les docteurs eux-mêmes, et peut dire avec le Prophète : *Super omnes docentes me intellexi.* [1] Elle parle à son Dieu comme un ami à son ami; elle s'afflige de lui avoir déplu : elle se reproche de n'avoir pas encore la force de renoncer à tout pour lui plaire : elle ne s'élève pas dans la sublimité de ses pensées; elle laisse parler son cœur, elle s'abandonne à toute sa tendresse devant l'objet qu'elle aime uniquement. Dans le temps même que son esprit s'égare, son cœur veille et parle pour elle; ses dégoûts mêmes deviennent une prière par les sentiments qui se forment alors dans son cœur : elle s'attendrit; elle soupire; elle se déplaît; elle est à charge à elle-même, elle sent la pesanteur

[1] Ps. 118. 99.

de ses liens, elle se ranime comme pour s'en dégager et les rompre ; elle renouvelle mille fois ses protestations de fidélité ; elle rougit et se confond, de promettre toujours, et de se retrouver toujours infidèle : voilà tout le secret, et toute la science de sa prière. Et qu'y a-t-il là qui ne soit à portée de toute âme fidèle.

Qui avoit instruit à prier notre pauvre femme chananéenne ? une étrangère, une fille de Tyr et de Sidon, qui ignoroit les merveilles de la loi, et les oracles des prophètes; qui n'avoit pas encore entendu de la bouche du Sauveur les paroles de la vie éternelle; qui étoit encore assise dans les ténèbres de l'ignorance et de la mort : elle prie cependant; elle ne s'adresse pas aux apôtres, pour apprendre d'eux les règles de la prière; son amour, sa confiance, le désir d'être exaucée, lui apprennent à prier; son cœur touché fait tout le mérite et toute la sublimité de sa prière.

Et certes, si pour prier il falloit s'élever à ces états sublimes d'oraison, où Dieu élève quelques âmes saintes ; s'il falloit être ravi comme Paul jusque dans le ciel, pour y entendre ces secrets ineffables que Dieu ne découvre point à l'homme, et qu'il n'est pas permis à l'homme lui-même de révéler; ou comme Moïse, sur la montagne sainte, être placé sur une nuée de gloire, et voir Dieu face à face : c'est-à-dire, s'il falloit être arrivé à ce de-

gré d'union intime avec le Seigneur, où l'âme, comme si elle étoit déjà dépouillée de son corps, s'élève jusque dans le sein de Dieu même; contemple à loisir ses perfections infinies; oublie, pour ainsi dire, ses membres qui sont sur la terre; n'est plus troublée, ni même divertie, par les fantômes des sens; est fixée et comme absorbée dans la contemplation des merveilles et des grandeurs de Dieu; et participant déjà à son éternité, ne compteroit un siècle entier passé dans cet état heureux, que comme un instant court et rapide; si, dis-je, pour prier, il falloit être favorisé de ces dons rares et excellents de l'Esprit saint, vous pourriez nous dire, comme ces nouveaux fidèles dont parle saint Paul, que vous ne les avez pas reçus et que vous ignorez même quel est l'Esprit qui les communique.

Mais la prière n'est pas un don particulier réservé à certaines âmes privilégiées; c'est un devoir commun imposé à tout fidèle : ce n'est pas seulement une vertu de perfection, et réservée à certaines âmes plus pures et plus saintes; c'est une vertu indispensable, comme la charité; nécessaire aux parfaits, comme aux imparfaits; à la portée des savants, comme des ignorants; ordonnée aux simples, comme aux plus éclairés : c'est la vertu de tous les hommes; c'est la science de tout fidèle; c'est la perfection de toute créature. Tout ce qui a

un cœur et qui peut aimer l'Auteur de son être ; tout ce qui a une raison capable de connoître le néant de la créature et la grandeur de Dieu, doit savoir l'adorer, lui rendre grâces, recourir à lui ; l'apaiser, lorsqu'il est irrité ; l'appeler, lorsqu'il est éloigné ; le remercier, lorsqu'il favorise ; s'humilier, lorsqu'il frappe ; lui exposer des besoins, ou lui demander des grâces.

Aussi, lorsque les disciples demandent à Jésus-Christ qu'il leur apprenne à prier : *Doce nos orare ;*[1] il ne leur découvre pas la hauteur, la sublimité, la profondeur des mystères de Dieu : il leur apprend seulement que pour prier, il faut regarder Dieu comme un Père tendre, bienfaisant, attentif ; s'adresser à lui avec une familiarité respectueuse, avec une confiance mêlée de crainte et d'amour ; lui parler le langage de notre foiblesse et de nos misères ; ne prendre des expressions que dans notre cœur ; ne vouloir pas nous élever jusqu'à lui, mais le rapprocher plutôt de nous ; lui exposer nos besoins ; implorer son secours ; souhaiter que tous les hommes l'adorent et le bénissent ; qu'il vienne établir son règne dans tous les cœurs ; que le ciel et la terre soient soumis à ses volontés saintes ; que les pécheurs rentrent dans les voies de la justice ; que les infidèles arrivent à la connoissance de la vérité ; qu'il nous remette nos offenses ; qu'il nous

[1] Luc. 11. 1.

préserve de nos tentations; qu'il tende la main à notre foiblesse ; qu'il nous délivre de nos misères. Tout est simple, mais tout est grand dans cette divine prière : elle rappelle l'homme à lui-même ; et pour en suivre le modèle, il ne faut que sentir ses besoins, et en souhaiter la délivrance.

Et voilà pourquoi j'ai dit que la seconde disposition injuste d'où partoit le prétexte fondé sur ce qu'on ne sait pas prier, est qu'on ne sent pas assez les besoins infinis de son âme. Car, je vous prie, mes Frères, faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison; à un homme pressé de la faim, à solliciter la nourriture; à un infortuné battu de la tempête et sur le point d'un triste naufrage, à implorer du secours? Hélas! la nécessité toute seule ne fournit-elle pas alors des expressions? ne trouve-t-on pas dans le sentiment tout seul des maux qu'on endure, cette éloquence vive, ces mouvements persuasifs, ces remontrances pressantes qui en sollicitent le remède? un cœur qui souffre a-t-il besoin de maître pour savoir comment il faut se plaindre? Tout parle en lui; tout exprime sa douleur; tout annonce sa peine ; tout sollicite son soulagement : son silence même est éloquent.

Vous-même, qui vous plaignez que vous ne savez comment vous y prendre pour prier : dans vos afflictions temporelles, dès qu'une infirmité fâ-

cheuse menace votre vie, qu'un événement inattendu met vos biens et votre fortune en péril, qu'une mort prochaine est sur le point de vous enlever une personne, ou chère ou nécessaire : alors vous levez les mains au ciel ; vous y faites monter des gémissements et des prières ; vous vous adressez au Dieu qui frappe et qui guérit ; vous savez prier alors ; vous n'allez pas chercher hors de votre cœur des leçons et des règles, pour apprendre à lui exposer votre peine ; ni consulter des maîtres habiles, pour savoir ce qu'il faut lui dire : vous n'avez besoin que de votre douleur ; vos maux tout seuls ont su vous instruire.

Ah ! mes Frères, si nous sentions les misères de notre âme, comme nous sentons celles de notre corps ; si notre salut éternel nous intéressoit autant qu'une fortune de boue, ou une santé fragile et périssable, nous serions habiles dans l'art divin de la prière ; nous ne nous plaindrions pas que nous n'avons rien à dire en la présence d'un Dieu à qui nous avons tant à demander ; il ne faudroit pas donner la gêne à notre esprit, pour trouver de quoi nous entretenir avec lui ; nos maux parleroient tout seuls ; notre cœur s'échapperoit malgré nous-mêmes en de saintes effusions, comme celui de la mère de Samuel devant l'arche du Seigneur ; nous ne serions plus maîtres de notre douleur et de nos larmes ; et la plus sûre marque que nous n'avons

point de foi, et que nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, c'est que nous ne savons que dire au Seigneur dans l'intervalle d'une courte prière.

Et certes, mes Frères, se peut-il faire, que dans la misérable condition de cette vie humaine, environnés, comme nous sommes, de tant de périls; pétris nous-mêmes de tant de foiblesses; sur le point à tous moments d'être séduits par les objets de la vanité; corrompus par les illusions des sens, entraînés par la force des exemples; en proie à la tyrannie de nos penchants, à l'empire de notre chair, à l'inconstance de notre cœur, aux inégalités de notre raison, aux caprices de notre imagination, aux variations éternelles de notre humeur; abattus par les disgrâces, enflés par la prospérité; amollis par l'abondance, aigris par la nécessité; emportés par les coutumes, ébranlés par les événements; flattés par les louanges, révoltés par les mépris; toujours en balance entre nos passions et nos devoirs, entre nous-mêmes et la loi de Dieu : se peut-il faire que dans une situation si déplorable, nous soyons en peine, que demander au Seigneur, que lui dire, lorsque nous venons à paroître en sa présence? O mon Dieu! pourquoi l'homme n'est-il donc moins misérable? ou que ne connoît-il mieux ses misères?

Ah! si vous nous disiez, mon cher Auditeur, que dans la prière vous ne savez par où commencer;

si vous nous disiez que vos besoins sont infinis; vos misères et vos passions si multipliees, que vous n'auriez jamais fait si vous vouliez les exposer toutes au Seigneur; si vous nous disiez que plus vous approfondissez votre cœur, plus vos plaies se développent, plus vous découvrez en vous de corruption et de désordre; et que désespérant de pouvoir raconter au Seigneur le détail infini de vos foiblesses, vous lui présentez votre cœur tout entier; vous laissez parler vos maux pour vous-même; vous faites de votre confusion, de votre humiliation et de votre silence, tout l'art de votre prière; et que pour avoir trop à lui dire, vous ne lui dites rien; si vous parliez ce langage, vous parleriez le langage de la foi, le langage d'un roi pénitent, qui, n'osant plus à la vue de ses chutes parler à son Dieu dans la prière, disoit : Seigneur, je me suis tu en votre présence; mon humiliation et ma confusion ont parlé pour moi : *Obmutui, et humiliatus sum.*[1] Et alors, dans ce silence de honte et de componction, la douleur de mes crimes s'est renouvelée : *Et dolor meus renovatus est.* Mon cœur, pénétré de mes ingratitudes et de vos miséricordes, s'est senti enflammé d'un nouvel amour pour vous : *Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis.*[2] Et tout ce que j'ai pu vous dire, ô mon Dieu! dans la profonde humiliation où me

[1] Ps. 38. 3. — [2] Ibid. 4.

tenoit devant vous la vue de mes misères, c'est que tout homme n'est qu'un abîme de foiblesse, de corruption, de vanité et de mensonge : *Locutus sum in lingua mea. Verumtamen universa vanitas, omnis homo vivens.*[1] Voilà le silence de componction que forme devant Dieu la véritable prière.

Mais de vous venir plaindre que vous n'avez plus rien à dire quand vous voulez prier : eh quoi ! mon cher Auditeur, vos crimes passés du moins, lorsque vous venez vous présenter devant Dieu, ne vous offrent-ils rien à craindre de ses jugements, ou à demander à sa miséricorde? Quoi ! toute votre vie a été peut-être un abîme de désordre ; vous avez abusé de tout, de la grâce, de vos talents, de votre raison, de vos biens, de vos dignités, de toutes les créatures ; vous avez passé la plus belle partie de vos jours dans l'oubli de Dieu, dans l'égarement du monde et des passions; vous avez avili votre cœur par des attachements injustes, souillé votre corps, révolté vos sens, déréglé votre imagination, affoibli vos lumières, éteint même ce que des inclinations naturelles avoient mis d'heureux en votre âme ; et ce souvenir ne vous fournit rien devant Dieu ? et il ne vous inspire pas comment il faut recourir à lui pour obtenir le pardon de tant de crimes ? et vous n'avez rien à dire à un Dieu que vous avez si long-temps outragé ? O homme ! il faut donc,

[1] Ps. 38. 5. 6.

ou que votre salut soit sans ressource, ou que vous ayez d'autres ressources pour l'obtenir, que celles de la clémence et de la miséricorde divine.

Mais je vais plus loin, mon cher Auditeur. Si vous menez une vie chrétienne; si, revenu du monde et des plaisirs, vous êtes enfin entré dans les voies du salut, vous êtes encore plus injuste de vous plaindre que vous ne trouvez rien à dire au Seigneur dans vos prières. Quoi! la grâce singulière qu'il vous a faite d'ouvrir vos yeux, de vous désabuser du monde, de vous retirer du fond de l'abîme; ce bienfait si rare et refusé à tant de pécheurs, ne forme-t-il aucun sentiment de reconnoissance dans votre cœur quand vous êtes à ses pieds? ce souvenir peut-il vous laisser froid et insensible? la présence de votre bienfaiteur ne réveille-t-elle en vous rien de tendre, vous qui vous piquez de n'avoir jamais oublié un bienfait, et qui faites tant valoir la tendresse et l'excès de votre gratitude envers les créatures?

D'ailleurs, si vous sentez ces penchants infinis, qui, malgré votre changement de vie, s'opposent encore en vous à la loi de Dieu; cette peine que vous avez encore à faire le bien; cette pente malheureuse que vous trouvez encore en vous pour faire le mal; ces désirs d'une vertu plus parfaite, qui n'ont jamais de suite; ces résolutions qui vous retrouvent toujours infidèle; ces occasions où vous

vous retrouvez toujours le même ; ces devoirs auxquels votre cœur offre toujours la même répugnance ; en un mot, si vous sentez ce fonds inépuisable de foiblesse et de corruption, qui vous reste encore après votre conversion, et qui alarme si fort votre vertu, non-seulement vous aurez de quoi parler au Seigneur dans la prière, mais toute votre vie sera une prière continuelle. Tous les périls qui menaceront votre foiblesse, tous les événements qui ébranleront votre foi, tous les objets qui réveilleront les plaies anciennes de votre cœur, tous les mouvements secrets qui vous avertiront que l'homme de péché vit toujours en vous, vous feront soupirer en secret vers celui de qui vous en attendez la délivrance. Vous prierez en tout lieu, comme dit l'Apôtre : tout vous rappellera à Dieu, parce que tout vous fournira des retours chrétiens sur vous-même.

D'ailleurs, mon cher Auditeur, quand vos propres misères ne pourroient pas remplir le vide de vos prières, occupez-vous-y des maux de l'Église ; des dissensions des pasteurs ; de l'esprit de schisme et de révolte qui semble se former dans le sanctuaire ; du relâchement des fidèles ; de la dépravation des mœurs ; du triste progrès de l'incredulité ; de l'extinction de la foi parmi les hommes. Gémissez sur les scandales dont vous êtes tous les jours témoin ; plaignez-vous au Seigneur, comme

le Prophète, que tous l'ont abandonné ; que chacun cherche ses propres intérêts ; que le sel même de la terre s'est affadi ; et que la piété est devenue un gain. Demandez au Seigneur, pour la consommation de ses élus, et pour l'accomplissement de ses desseins sur son Église, des princes religieux, des pasteurs fidèles, des docteurs humbles et éclairés, des guides instruits et désintéressés, des solitaires fervents, des vierges pures et édifiantes; la paix des Églises ; l'extirpation des erreurs ; le retour de tant de peuples que l'esprit de l'hérésie a séduits, et qui ont substitué des doctrines nouvelles à la religion de leurs pères.

Que dirai-je encore ? Demandez-lui la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis, de vos protecteurs, de vos maîtres ; la conversion de ces âmes à qui vous avez été vous-même un sujet de chute et de scandale; de celles que vous avez vous-même autrefois éloignées de la piété, par vos dérisions et par vos censures ; de celles qui ne doivent peut-être qu'à l'impiété de vos discours passés, leur irréligion et leur libertinage ; de celles dont vos exemples ou vos sollicitations ont autrefois, ou perverti la vertu, ou séduit la foiblesse. Est-ce que ces grands objets, si tristes, si intéressants, ne sauroient fournir un moment d'attention à votre esprit, ou quelque sensibilité à votre cœur ? Tout ce qui vous environne vous apprend à prier ; tous

les objets, tous les événements que vous voyez autour de vous, vous ménagent des occasions nouvelles de vous élever à Dieu : le monde, la retraite; la cour, la ville; les justes, les pécheurs; les événements publics et domestiques; le malheur des uns, ou la prospérité des autres; tout ce qui s'offre à vos yeux vous fournit des sujets de gémissement, de prière, d'actions de grâces. Tout instruit votre foi; tout excite votre zèle; tout contriste votre piété; tout rappelle votre reconnoissance : et au milieu de tant de sujets de prier, vous ne savez comment fournir à un instant de prière? et entouré de tant d'occasions de vous élever à Dieu, vous n'avez plus rien à dire, quand vous venez paroître en sa présence? Ah! mes Frères, que Dieu est loin d'un cœur qui a tant de peine à s'entretenir avec lui, et qu'on aime peu un maître et un ami, à qui on ne trouve jamais rien à dire!

Et voilà la dernière et la principale raison, qui fait que nous sommes inhabiles à la prière. On ne sait point prier et parler à son Dieu, parce qu'on ne l'aime pas. Quand on aime, le cœur sait bientôt comment il faut s'y prendre pour entretenir et pour toucher ce qu'il aime; il ne va pas chercher bien loin ce qu'il doit dire : hélas! il ne sauroit même dire tout ce qu'il sent. Rétablissons l'ordre dans notre cœur, mes Frères; substituons Dieu à la place du monde : alors notre cœur ne se trouvera plus

étranger devant le Seigneur. C'est le déréglement de nos affections tout seul, qui fait notre incapacité de prier : on ne sait pas demander des biens éternels que l'on n'aime pas ; on ne sait pas méditer des vérités que l'on ne goûte pas ; on n'a rien à dire à un Dieu que l'on ne connoît presque pas ; on ignore comment solliciter des grâces que l'on ne souhaite pas ; on ne sait pas faire instance pour obtenir la délivrance des passions que l'on ne hait pas : en un mot, la prière est le langage de l'amour ; et nous ne savons pas prier, parce que nous ne savons pas aimer.

Mais dépend-il de nous, me direz-vous, d'avoir le goût de la prière? et comment prier avec des dégoûts et des égarements d'esprit, dont on n'est pas le maître, et qui la rendent insoutenable ? Second prétexte tiré des dégoûts et des difficultés de la prière.

DEUXIÈME PARTIE.

Un des plus grands désordres du péché, est sans doute cet éloignement et ce dégoût naturel que nous avons de la prière. L'homme innocent auroit fait toutes ses délices de s'entretenir avec son Dieu : toutes les créatures auroient été comme un livre ouvert, où il auroit sans cesse médité ses œuvres et

ses merveilles : les impressions des sens soumises à sa raison n'auroient jamais pu le distraire malgré lui de la douceur et de la familiarité de sa divine présence : toute sa vie eût été une contemplation continuelle de la vérité ; et il n'eût été heureux dans son innocence, que parce que le Seigneur se seroit sans cesse communiqué à lui, et qu'il ne l'eût jamais perdu de vue.

Il faut donc que l'homme soit bien corrompu, et que le péché ait fait en nous d'étranges changements, pour nous faire une peine de ce qui devroit être notre félicité. Il n'est que trop vrai cependant, que nous portons presque tous dans le fond de notre nature, ce dégoût et cet éloignement de la prière ; et que c'est le prétexte le plus universel qu'on oppose à l'accomplissement de ce devoir si essentiel à la piété chrétienne. Les personnes mêmes, à qui la pratique de la vertu devroit avoir rendu l'usage de la prière plus doux et plus familier, se plaignent tous les jours des dégoûts et des égarements éternels qu'elles éprouvent dans ce saint exercice ; de sorte que le regardant, ou comme un devoir onéreux, ou comme une gêne inutile, elles en abrégent les moments, et croient être quittes d'un joug et d'un assujettissement, quand elles voient finir ce temps d'ennui et de contrainte.

Or, je dis que rien n'est plus injuste que de s'éloigner de la prière, à cause des degoûts et des éga-

rements d'esprit, qui nous la rendent pénible et désagréable; parce que ces dégoûts et ces égarements prennent leur source, premièrement, ou dans notre tiédeur et nos infidélités; secondement, ou dans le peu d'usage que nous avons de la prière; troisièmement enfin, ou dans la sagesse de Dieu même qui nous éprouve, et qui veut purifier notre cœur, en nous refusant pour quelque temps les consolations sensibles de la prière.

Oui, mes Frères, la première source et la plus commune des dégoûts et des aridités de nos prières, c'est la tiédeur et l'infidélité de notre vie. C'est en effet une injustice, de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein et tranquille, une imagination calme et libre de tous les vains fantômes qui l'agitent; un cœur touché et disposé à goûter la présence de son Dieu : tandis que toute notre vie, quoique d'ailleurs vertueuse aux yeux des hommes, sera une dissipation éternelle; que nous vivrons au milieu des objets les plus propres à remuer l'imagination, à faire en nous de ces impressions vives qui ne s'effacent plus; en un mot, que nous conserverons dans notre cœur mille attachements injustes, qui ne nous paroissent pas absolument criminels, mais qui nous troublent, nous partagent, nous occupent, et qui affoiblissent en nous, ou même qui nous ôtent tout-à-fait le goût de Dieu et des choses éternelles.

Hélas ! mes Frères, si les âmes les plus retirées et les plus saintes ; si des solitaires pénitents ; si un Antoine au fond des déserts ; si un Jerôme, exténué par des macérations continuelles et par des études laborieuses ; si un Benoît, purifié par une longue retraite et par une vie toute céleste, trouvoient encore dans le seul souvenir de leurs mœurs passées, des images fâcheuses, qui venoient jusque dans le fond de leurs solitudes, troubler la douceur et la tranquillité de leurs prières ; prétendons-nous que dans une vie régulière, je le veux, mais toute pleine d'agitations, d'occasions qui nous entraînent, d'objets qui nous dissipent, de tentations qui nous troublent, de discours qui nous ébranlent, de plaisirs qui nous amollissent, de craintes ou d'espérances qui nous agitent ; nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière de nouveaux hommes, purifiés de toutes ces images qui viennent de souiller notre esprit, libres de tous ces attachements qui viennent de partager et corrompre peut-être notre cœur, calmés de toutes ces agitations qui viennent de faire sur notre âme des impressions si violentes et si dangereuses ; et qu'oubliant pour un moment le monde entier et tous ces vains objets que nous venons de laisser, et que nous portons encore tous dans notre souvenir et dans notre cœur, nous nous trouverons tout d'un coup élevés devant Dieu à la méditation des choses célestes, pénétrés

de l'amour des biens éternels, pleins de componction pour mille infidélités que nous aimons encore, et d'une tranquillité d'esprit et de cœur, que la retraite la plus profonde et le détachement le plus rigoureux, ne donnent pas quelquefois eux-mêmes. Ah! mes Frères, que nous sommes injustes, et que les plaintes que nous faisons sans cesse contre les devoirs de la piété, se tourneront un jour en de terribles reproches contre nous-mêmes!

Et pour approfondir encore cette vérité et entrer dans un détail qui vous la rende plus sensible; vous vous plaignez, premièrement, que votre esprit incapable d'un instant d'attention dans la prière, s'y égare sans cesse et vous échappe malgré vous-même. Mais comment voulez-vous l'y trouver attentif et recueilli, si tout ce que vous faites, le distrait et le dissipe; si dans le détail de la conduite, vous ne vous rappelez jamais à vous-même, si vous ne vous accoutumez point à ce recueillement intérieur, à cette vie de foi, qui, au milieu même des dissipations du monde, trouve des sources de reflexions saintes? Pour trouver un esprit recueilli dans la prière, il faut l'y porter; il faut que le commerce même des pécheurs, lorsqu'on est obligé de vivre au milieu d'eux; que la vue de leurs passions, de leurs inquiétudes, de leurs craintes, de leurs espérances, de leurs joies,

de leurs chagrins, de leur misère, fournisse à notre foi des réflexions et des retours vers Dieu, qui nous préparent au recueillement et à la tranquillité de la prière. Alors, au sortir même du monde et des conversations mondaines, où le devoir tout seul vous aura engagé, vous n'aurez pas de peine à vous aller recueillir devant Dieu, et d'oublier à ses pieds les vaines agitations dont vous venez d'être témoin. Au contraire, les vues de la foi que vous y aurez conservées, l'aveuglement des mondains que vous y aurez déploré en secret, vous fera trouver de nouvelles douceurs aux pieds de Jésus-Christ : vous vous y délasserez avec consolation de l'ennui des dissipations et des inutilités mondaines : vous y gémirez avec un nouveau goût sur la folie des hommes, qui courent avec tant de fureur après la fumée, après un bonheur qui les fuit et qu'ils ne trouvent jamais, parce que le monde, où ils le cherchent, ne sauroit le donner : vous y remercierez plus vivement le Seigneur, de vous avoir éclairé, et discerné avec tant de bonté, malgré vos crimes, de cette multitude qui doit périr : vous y verrez, comme dans un nouveau jour, le bonheur des âmes qui le servent, et qui détrompées de la vanité, ne vivent plus que pour la vérité.

Vous vous plaignez, secondement, que votre cœur insensible dans la prière n'y sent rien de vif pour

son Dieu, et ne trouve en lui qu'un dégoût affreux qui la lui rend insupportable.

Mais comment voulez-vous que votre cœur, tout occupé des choses de la terre, plein d'attachements injustes, de goût pour le monde, d'amour de vous-même, de projets d'élévation, de désirs peut-être de plaire, comment voulez-vous qu'un cœur prévenu de tant d'affections terrestres, trouve encore en lui quelque sensibilité pour les choses du ciel? Tout y est rempli, occupé par les créatures; où voulez-vous que Dieu trouve sa place? On ne sauroit goûter en même temps Dieu et le monde. Aussi, dès que les Israélites, après avoir passé le Jourdain, eurent goûté des fruits de la terre; la manne, dit l'Écriture, cessa de tomber; comme s'ils n'avoient pu participer en même temps à cette nourriture du ciel et à celle de la terre: *Defecitque manna postquam comederunt de frugibus terræ.*[1]

L'amour du monde, dit saint Augustin, comme une fièvre dangereuse, répand sur le cœur une amertume universelle qui nous rend insipides et dégoûtants les biens invisibles et eternels. Ainsi vous ne portez jamais à la prière qu'un dégoût insurmontable: ah! c'est une marque que votre cœur est malade; qu'une fièvre secrète et inconnue, peut-etre à vous-même, le fait languir, le mine et

[1] Jos. 5. 12.

le dégoûte ; qu'un amour étranger l'occupe. Remontez à la source de vos dégoûts pour Dieu, et pour tout ce qui a rapport à lui ; et voyez si vous ne la trouverez pas dans les attachements injustes de votre cœur : voyez si vous ne tenez pas encore trop à vous-même, aux soins de la parure, à l'amour de votre personne, à des amitiés frivoles, à des animosités dangereuses, à des envies secrètes, à des désirs d'élévation, à tout ce qui vous environne ; voilà la source du mal : appliquez-y le remède ; prenez chaque jour quelque chose sur vous-même ; travaillez sérieusement à purifier votre cœur : vous goûterez alors les douceurs et les consolations de la prière ; alors le monde n'occupant plus vos affections, vous trouverez Dieu plus aimable : on aime bientôt vivement ce qu'on aime uniquement.

Et certes, rendez gloire ici à la vérité : n'est-il pas vrai que les jours où vous avez vécu avec plus d'attention sur vous-même ; les jours où vous avez fait au Seigneur quelques sacrifices de vos goûts, de votre paresse, de votre humeur, de vos aversions ; n'est-il pas vrai que ces jours-là vous avez prié avec plus de paix, plus de consolation, plus de joie ? On retrouve avec bien plus de plaisir les yeux d'un maître à qui l'on vient de donner des marques éclatantes de fidélité ; au lieu qu'on souffre devant lui, quand on sent qu'il a mille justes

reproches à nous faire ; on s'y déplaît ; on y est contraint et gêné ; on se cache devant lui, comme le premier pécheur ; on ne lui parle plus avec cette effusion de cœur, et cette confiance qu'inspire une conscience pure, et qui n'a rien à se reprocher ; et l'on compte les moments où l'on est obligé de soutenir la contrainte et l'ennui de sa divine présence.

Aussi, lorsque Jésus-Christ nous ordonne de prier, il commence par nous ordonner de veiller : *Vigilate, et orate.* [1] Il veut nous faire entendre par-là, que la vigilance est la seule préparation à la prière ; que pour aimer à prier, il faut veiller ; et que les goûts et les consolations ne sont accordées dans la prière, qu'au recueillement et aux sacrifices de la vigilance : *Vigilate, et orate.* Je sais que si vous ne priez pas, vous ne sauriez veiller sur vous et vivre saintement ; mais je sais aussi que si vous ne vivez pas avec cette vigilance, qui fait vivre saintement, vous ne sauriez jamais prier avec goût et avec consolation. La prière nous obtient la grâce de la vigilance, il est vrai ; mais il est encore plus vrai que la vigilance seule peut nous attirer le don et l'usage de la prière : *Vigilate, et orate.*

Et de là, mes Frères, il est aisé de conclure, que quand la vie du monde, même la plus innocente ; c'est-à-dire, quand les plaisirs, les jeux

[1] Matth. 26. 41.

éternels, les dissipations, les amusements des théâtres, que vous appelez innocents, n'auroient point d'autre inconvénient, que de vous rendre inhabiles à la prière : quand cette vie du monde, que vous justifiez tant, n'auroit rien de plus criminel, que de vous dégoûter de la prière, de dessécher votre cœur, de dissiper votre imagination, d'affoiblir votre foi, et de laisser le trouble et l'agitation dans votre esprit : quand nous ne jugerions de la sûreté de cet état, que par ce que vous nous dites tous les jours vous-mêmes, que vous ne savez comment vous y prendre pour prier, et que la prière est pour vous d'un dégoût et d'un ennui que vous ne pouvez soutenir ; je dis que pour cela seul, la vie du monde la plus innocente, est une vie de péché et de réprobation ; une vie pour laquelle il n'y a point de salut : car le salut n'est promis qu'à la prière ; le salut n'est possible que par le secours de la prière ; le salut n'est accordé qu'à la persévérance de la prière : donc toute vie qui met un obstacle essentiel à la prière, ne doit rien prétendre au salut. Or, qu'une vie de dissipation, de jeu, de plaisir, de spectacle, mette un obstacle essentiel à la prière ; qu'elle mette dans notre cœur, dans notre imagination, dans nos sens, un dégoût invincible pour la prière, une dissipation incompatible avec l'esprit de prière ; vous le savez ; vous vous en plaignez tous les jours ; vous vous servez

même de ce prétexte pour ne pas prier ; et de là concluez, qu'il n'y a point de salut pour la vie du monde même la plus innocente ; puisque partout où la prière est impossible, le salut l'est aussi. Première raison des dégoûts et des égarements de nos prières ; la tiédeur et l'infidélité de notre vie.

La seconde, c'est le peu d'usage que nous avons de la prière. Nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement. Car premièrement, c'est l'usage de la prière tout seul, qui calmera peu à peu votre esprit ; qui en bannira insensiblement les images du monde et de la vanité ; qui dissipera tous ces nuages qui forment les dégoûts et les égarements de vos prières. Secondement, il faut demander long-temps avant que d'obtenir, presser, solliciter, importuner : les douceurs et les consolations de la prière sont le fruit et la récompense de la prière même. Troisièmement, il est nécessaire qu'il y ait de la familiarité, afin que le plaisir s'y trouve. Si vous priez rarement, le Seigneur sera toujours pour vous un Dieu étranger et inconnu, pour ainsi dire, devant qui vous serez dans une espèce de gêne et de contrainte ; avec qui vous n'aurez jamais ces effusions de cœur, cette douce confiance, cette sainte liberté que la familiarité toute seule donne, et qui fait tout le plaisir de ce divin commerce. Dieu veut être connu pour être aimé. Le monde perd à être approfondi ; il n'a de riant que la sur-

face et le premier coup d'œil. Entrez plus avant; ce n'est plus que vide, vanité, chagrin, agitation et misère. Mais le Seigneur, il faut le connoître et le goûter à loisir, dit le Prophète, pour sentir tout ce qu'il a d'aimable : *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus.*[1] Plus vous le connoissez, plus vous l'aimez; plus vous vous unissez à lui, plus vous sentez qu'il n'y a de véritable bonheur sur la terre, que celui de le connoître et de l'aimer : *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus.*

C'est donc l'usage de la prière tout seul, qui peut nous rendre la prière aimable. Aussi nous voyons, que la plupart des personnes qui se plaignent des dégoûts et des égarements de leurs prières, prient rarement; croient avoir satisfait à ce devoir essentiel, quand elles ont donné rapidement au Seigneur quelques moments de dissipation et de contrainte; l'abandonnent au premier instant de dégoût; ne font aucun effort pour y assujettir leur esprit; et loin de regarder l'opposition invincible qu'elles ont à la prière, comme une raison qui la leur rend plus nécessaire, elles la regardent comme une excuse légitime qui les en dispense.

Mais comment, direz-vous, trouver le temps dans le monde de faire un usage si long et si fréquent de la prière? Vous ne trouvez pas le temps de prier, mon cher Auditeur? Mais pourquoi le

[1] Ps. 33. 9.

temps vous est-il donné, que pour demander à Dieu qu'il oublie vos crimes, qu'il vous regarde avec des yeux de miséricorde, et qu'il vous mette un jour au nombre de ses Saints? Vous n'avez pas le temps de prier? Mais vous n'avez donc pas le temps d'etre chrétien? car un homme qui ne prie pas, est un homme qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'esperance. Vous n'avez pas le temps de prier? Mais la prière est le commencement de tout bien; et si vous ne priez pas, vous n'avez pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle. Ah! mes Frères, manquons-nous de temps pour solliciter les grâces de la terre, pour importuner le maître, pour obséder ceux qui sont en place, pour donner aux plaisirs ou à la paresse? Que de moments inutiles! que de jours ennuyeux et à charge, par la tristesse toute seule que l'oisiveté traîne après elle! que de temps perdu à de vaînes bienséances, à des entretiens oiseux, à des jeux interminables, à des assujettissements stériles, à courir après des chimères qui s'eloignent toujours plus de nous! Grand Dieu! et l'on manque de temps pour vous demander le ciel, pour apaiser votre colère et attirer vos miséricordes éternelles! Qu'on fait peu de cas de son salut, ô mon Dieu! quand on n'a pas le temps de demander à votre miséricorde qu'elle nous sauve! et qu'on est à plaindre de trouver tant de moments pour le monde, et de

n'en pas trouver un seul pour l'éternité ! Seconde raison des dégoûts et des égarements de nos prières; le peu d'usage de la prière même.

Il est vrai, mes Frères, que cette raison n'est pas si générale, qu'on ne voie souvent les âmes les plus fidèles à la prière éprouver constamment ces dégoûts et ces égarements dont je parle : mais je dis qu'alors ces dégoûts viennent de la sagesse de Dieu qui veut les purifier, et qui ne les conduit par cette voie, que pour accomplir ses desseins éternels de miséricorde sur elles; dernière raison : qu'ainsi loin de se rebuter de ce que la prière leur offre de triste et de désagréable, elles doivent y persévérer avec plus de fidélité, que si le Seigneur y répandoit sur elles des consolations sensibles et abondantes.

Premièrement, parce que vous devez regarder ces dégoûts, comme la juste peine de vos infidélités passées. N'est-il pas raisonnable que Dieu vous fasse expier les voluptés criminelles de votre vie mondaine par les dégoûts et les amertumes de la piété? La foiblesse du tempérament ne vous permet peut-être pas de punir par des macérations corporelles l'égarement de vos premières mœurs; n'est-il pas juste que Dieu y supplée par les peines et les afflictions intérieures de l'esprit? Voudriez-vous qu'il vous fît passer en un instant des plaisirs du monde à ceux de la grâce; des viandes de l'Égypte,

au lait et au miel de la terre de promesse, sans vous avoir fait éprouver auparavant les aridités et les fatigues du désert; et en un mot, qu'il ne châtiât, si j'ose parler ainsi, les délices du crime, que par celles de la vertu?

Secondement, vous vous êtes si long-temps refusé à Dieu, malgré les plus vives inspirations de sa grâce, qui vous rappeloient à la vérité et à la lumière; vous l'avez si long-temps laissé heurter à la porte de votre cœur, avant que de l'en rendre le maître; vous avez tant disputé, combattu, balancé, différé, avant que de vous donner à lui; n'est-il pas juste qu'il vous laisse solliciter quelque temps, avant de se donner à vous avec toutes les consolations de sa grâce? Les délais et les retardements du Seigneur sont la juste peine des vôtres.

Mais quand ces raisons seroient moins solides, que savez-vous si Dieu ne veut point vous rendre par-là cet exil, et l'éloignement où nous vivons de lui, plus haïssable; et vous faire soupirer plus ardemment après cette patrie éternelle, où la vérité, vue à découvert, nous paroîtra toujours aimable, parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est? Que savez-vous s'il ne veut point par-là vous inspirer plus de componction de vos crimes passés, en vous faisant sentir à tous les moments l'opposition et le dégoût qu'ils ont laissés dans votre cœur pour la vérité et pour la justice? Que savez-vous enfin,

si par ces dégoûts, Dieu ne veut pas achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété? s'il ne veut pas établir votre vertu sur la vérité qui est toujours la même, et non pas sur le goût qui change sans cesse; sur les règles qui sont éternelles, et non pas sur les consolations qui sont passagères; sur la foi qui sacrifie constamment les choses visibles aux invisibles, et non pas sur la sensibilité, qui laisse au monde presque le même empire que la grâce a sur notre cœur. Une piété toute de goût ne va pas loin, si la vérité ne la soutient et ne l'affermit. Il est dangereux de faire dépendre sa fidélité des dispositions sensibles d'un cœur, qui n'est jamais un instant le même, et sur qui tous les objets font des impressions nouvelles. Les devoirs qui ne plaisent que lorsqu'ils consolent, ne plaisent pas long-temps; et la vertu qui n'est que dans le goût ne sauroit se soutenir, parce qu'elle ne tient qu'à nous-mêmes.

Car après tout, si vous ne cherchez que Dieu tout seul dans vos prières; qu'il vous conduise par des dégoûts ou par des consolations, pourvu que la voie par où il vous mène, vous conduise à lui, comme elle est la plus sûre pour vous, elle doit vous paroître préférable à toutes les autres. Si vous ne priez que pour attirer plus de secours du ciel sur vos besoins et sur vos foiblesses; la foi vous apprenant que la prière accompagnée même de ces

dégoûts et de ces aridités, obtient les mêmes grâces, produit les mêmes effets, et qu'elle est aussi agréable à Dieu, que celle où se trouvent des consolations plus sensibles; que dis-je? qu'elle peut devenir même plus agréable au Seigneur par l'acceptation des peines que vous y souffrez; la foi vous l'apprenant, vous devez être aussi fidèle à la prière, que si elle vous offroit des attraits sensibles. Autrement, ce ne seroit pas Dieu que vous chercheriez, mais vous-même; ce ne seroient pas les biens éternels, mais des consolations vaines et passagères; ce ne seroient pas les remèdes de la foi, mais les appuis de votre amour-propre.

Ainsi, qui que vous soyez qui m'écoutez ici, imitez la femme chananéenne : soyez fidèle à la prière; et, dans l'accomplissement de ce devoir, vous trouverez le secours et la facilité de tous les autres. Si vous êtes pécheur, priez : ce n'est que par-là que le publicain et la pécheresse de l'Évangile obtinrent des sentiments de componction, et la grâce d'une parfaite pénitence; et la prière est la seule source et la seule voie de la justice. Si vous êtes juste, priez encore : la persévérance dans la foi et dans la piété n'est promise qu'à la prière; et ce n'est que par-là que Job, que David, que Tobie, ont persévéré jusqu'à la fin. Si vous vivez au milieu des pécheurs, et que le devoir ne vous permette pas de vous dérober au spectacle de leurs

déréglements et de leurs exemples, priez : plus les périls sont grands, plus la prière devient nécessaire; et les trois enfants au milieu des flammes, et Jonas dans le sein d'un monstre, ne trouvèrent leur sûreté que dans la prière. Si les engagements de votre naissance ou de votre état vous attachent à la cour des rois, priez : Esther dans la cour d'Assuérus, Daniel dans celle de Darius, les prophètes dans les palais des rois d'Israël, ne durent qu'à la prière la vie et le salut. Si vous vivez dans la retraite, priez : la solitude elle-même devient un écueil, si l'entretien continuel avec le Seigneur ne nous défend contre nous-mêmes; et Judith dans le secret de sa maison, et la veuve Anne dans le temple, et les Antoine au fond des déserts, ne trouvèrent que dans la prière le fruit et la sûreté de leur retraite. Si vous êtes établi dans l'Église pour instruire les peuples, priez : vos prières toutes seules feront toute la force et tout le succès de votre ministère; et les apôtres ne convertirent l'univers, que parce qu'ils ne s'étoient réservé pour leur partage que la prière et la prédication de l'Évangile : *Nos vero orationi, et ministerio verbi instantes erimus.*[1] Enfin, qui que vous soyez encore une fois, dans la prospérité, ou dans l'indigence; dans la joie, ou dans l'affliction; dans le trouble, ou dans la paix; dans la ferveur, ou dans le découragement; dans le

[1] Act. 6. 4.

désir, ou dans les voies de la justice; avancé dans la vertu, ou encore dans les premières démarches de la pénitence; priez : la prière est la sûreté de tous les états, la consolation de toutes les peines, le devoir de toutes les conditions, l'âme de la piété, le soutien de la foi, le grand fondement de la religion, et toute la religion elle-même. O mon Dieu! répandez donc sur nous cet esprit de grâce et de prière, qui devoit être le caractère le plus marqué de votre Église, et le partage d'un peuple nouveau; et purifiez nos cœurs et nos lèvres, afin que nous puissions vous offrir des louanges pures, des soupirs fervents, et des vœux dignes des biens éternels que vous avez promis si souvent à ceux qui vous les auront demandés comme il faut.

Ainsi soit-il.

AVIS

SUR LE SERMON SUIVANT.

Voici encore un Sermon sur la Prière : il n'a point d'exorde, parce que nous n'en avons point trouvé dans le manuscrit de Massillon ; ainsi nous nous sommes contentés de mettre la division au commencement. Le Sermon qui précède fera tort à celui-ci ; on ne laissera pas néanmoins d'y trouver bien des traits dignes de l'éloquence de l'auteur.

SECOND SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA Ire SEMAINE

DE CARÊME.

SUR LA PRIÈRE.

Division. Ne demander que ce qu'il faut dans la Prière, et le demander comme il faut.

PREMIÈRE PARTIE.

La nécessité et les avantages de la prière reviennent si souvent dans les livres saints, et l'homme lui-même porte cette vérité si vivement empreinte dans le fond de son être et dans la foiblesse de ses penchants, qu'il paroît presque inutile d'en venir ici instruire les fidèles. En effet, mes Frères, s'il y a au-dessus de nous un Être suprême, auteur de cet univers que nous habitons, qui le soutient par la force de sa parole, et qui veut être connu et adoré de ses créatures; le premier devoir de l'homme

est de lever les yeux au ciel, de reconnoître le Seigneur à qui il appartient, de lui faire hommage de tout ce qu'il est, de lui rapporter ce qu'il en a reçu, et d'établir avec lui un saint commerce d'amour, d'adoration, de servitude et d'action de grâces. Qu'est-ce donc qu'un homme qui, reconnoissant cet Être suprême, ne le prie pas? C'est un infortuné qui n'a point de Dieu; qui vit tout seul dans l'univers; qui ne tient à aucun être hors de lui; qui retombant sur son propre cœur, n'y trouve que lui-même, c'est-à-dire, ses peines, ses dégoûts, ses inquiétudes, ses terreurs, avec quoi il puisse s'entretenir : c'est un infortuné qui n'attend rien au delà du tombeau; qui borne ici-bas tous ses désirs et toutes ses espérances; qui se regarde comme une vapeur que le hasard a formée, prête à s'évanouir et à se perdre pour toujours dans les espaces immenses du néant; qui ne se croit formé que pour les jours rapides qu'il paroît sur la terre; qui vit dans l'univers comme un homme que le hasard auroit jeté tout seul dans une île reculée et inaccessible, où il seroit sans maître, sans souverain, sans soin, sans discipline, sans attendre de ressource, sans se promettre une meilleure destinée, sans fatiguer le ciel par des vœux inutiles, sans porter ses vœux et ses souhaits au delà du vaste abîme qui l'environneroit, et sans chercher d'autre adoucissement à l'infortune de sa con-

dition, qu'une molle indolence : tel est l'homme qui ne s'entretient jamais avec le Seigneur qui l'a fait.

En second lieu, si nous ne pouvons pas de nous-mêmes former un seul désir digne des regards de Dieu ; si des penchants violents et continuels précipitent sans cesse notre cœur vers les plaisirs illicites ; si toutes nos voies sont semées d'écueils et investies d'ennemis invisibles ; si les richesses nous corrompent, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous séduisent, la solitude nous nuit, la santé réveille les passions, la maladie nourrit, ou la tiédeur, ou les murmures ; en un mot, si depuis notre chute, tout ce qui nous environne est pour nous, ou piége, ou erreur, ou tentation : dans une situation si périlleuse, eh! quel espoir de salut pourroit-il encore rester à l'homme, s'il n'appeloit son Dieu à son secours ; si du fond de notre misère nous ne faisions sans cesse monter des gémissements vers le ciel, afin que le Seigneur vienne lui-même mettre un frein à nos passions indomptées, fixer nos inconstances, éclairer nos erreurs, soutenir nos foiblesses, réveiller nos langueurs, écarter les périls, adoucir les tentations, abréger les heures du combat, et nous relever de nos chutes? Oui, mes Frères, la prière

est la source de toutes les grâces, et le remède de tous nos besoins. Si l'aiguillon de Satan révolte la chair contre l'esprit; c'est là que l'infirmité se fortifie. Si la figure du monde nous amuse et nous éblouit; c'est là que la foi se perfectionne. Si les occasions nous entraînent malgré nos plus vives résolutions; c'est là que la fidélité est donnée. Si les sollicitudes du siècle, ou ralentissent notre ferveur, ou dissipent nos sens; c'est là que la piété se renouvelle, et qu'on retrouve le recueillement. Si l'inconstance du cœur toute seule nous fait éprouver ces moments dangereux de dégoût dans le service du Seigneur; c'est là que le goût du don céleste se réveille, et qu'on sent combien le Seigneur est doux. Si les maximes des insensés et les erreurs du monde ont affoibli dans notre esprit les vérités du salut; c'est là que les lumières croissent, et que tous ces vains fantômes que l'esprit de ténèbres avoit élevés au milieu de nous, sont dissipés. Si nous ne pouvons pas être avec nous-mêmes; si la retraite nous paroît affreuse; si les jeux, les assemblées, les plaisirs, sont devenus des amusements inévitables à l'ennui qui nous persécute; ah! c'est là que nous apprendrons à nous passer du monde, à ne pouvoir nous souffrir, et à trouver avec Dieu seul nos plus chères délices. Si les croix, les larmes, les amertumes d'une vie chrétienne, alarment notre foiblesse, et nous empêchent de

nous convertir au Seigneur; c'est là que l'innocence s'offre à nous avec tous ses charmes, que le sein de la gloire s'ouvre, que les tribulations passagères ne paroissent plus rien au prix des biens à venir qui doivent les couronner. Si nous gémissons sous le poids de nos chaînes; c'est là qu'une main invisible nous fortifie peu à peu. Si nous sommes au fond de l'abîme et de la dissolution, et si nos iniquités, comme une pierre fatale, semblent en avoir fermé l'entrée et nous ôter tout espoir de secours; c'est là qu'un rayon de lumière commence à percer dans l'horreur de ces ténèbres, et qu'une voix céleste se fait entendre jusque dans le séjour de la mort. Si nous nous trouvons dans ces nouvelles agitations de la pénitence où la grâce et la cupidité disputent encore notre cœur; où l'on est ébranlé, mais non pas encore vaincu; touché, mais non pas converti; ah! c'est là que la victoire s'achève, que les irrésolutions se fixent, et que le Seigneur demeure le maître. Si la perfidie ou l'injustice nous ont dépouillés de nos biens et de nos dignités, et renversé nos plus belles espérances; c'est là que dans le secret de la retraite où une affreuse disgrâce nous a jetés, on trouve un ami plus solide que celui qu'on a perdu, un maître plus puissant que celui qu'on servoit, des récompenses plus sûres que celles qu'on attendoit. Si la calomnie nous a noircis; c'est là qu'on se console avec

celui qui nous connoît tous, des jugements injustes des hommes. Si la maladie nous afflige; c'est là que le Seigneur verse de l'huile sur nos plaies. Si nous avons perdu un père, un époux, un protecteur; c'est là qu'il commence à nous tenir lieu de tout. Les hommes, qui ne peuvent remplacer nos pertes, ne peuvent aussi consoler notre douleur : ce sont des consolateurs impuissants qui nous fatiguent, loin de nous soulager; qui nous exhortent à la patience, mais qui ne peuvent la porter jusque dans notre cœur; et si vous ne priez pas, toutes vos afflictions sont sans ressource. En un mot, mettez-vous dans quelle situation il vous plaira; la prière l'adoucit, si elle est triste; ou la facilite, si elle est pénible; ou l'affermit, si elle est chancelante; ou la préserve, si elle est exposée. Mais quand nos intérêts tout seuls ne nous feroient pas de la prière l'exercice le plus doux et le plus consolant de la foi; quand même dans l'exil où nous vivons, éloignés de notre Dieu, assujettis à tant de misères, esclaves de tant de nécessités, livrés à tant de foiblesses, nous pourrions trouver hors de lui quelque plaisir véritable et quelque adoucissement à nos maux; ne faut-il pas l'adorer, puisque nous sommes son ouvrage, et que c'est lui qui nous a tirés du sein de nos mères, et qui n'a cessé depuis d'ajouter de nouveaux bienfaits à celui-là? Avons-nous des devoirs plus essentiels que de lui rendre sans cesse des

actions de grâces, puisqu'il est le Rémunérateur de nos peines, le Juge éternel de nos actions? Ne faut-il pas intéresser sa misericorde à notre salut, apaiser sa justice sur nos crimes passés, et le prier de ne s'en point souvenir dans sa colère?

Enfin, mes Frères, le chrétien est un homme de prière; son origine, sa situation, sa nature, ses espérances, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier; l'Église elle-même, où la grâce de l'Évangile nous a incorporés, ici-bas étrangère, n'est qu'une triste colombe captive dans Babylone; toujours gémissante et plaintive, elle ne reconnoît ses enfants que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers la patrie; et le chretien qui ne prie pas, se retranche lui-même de l'assemblee des saints, et est pire qu'un infidele.

Mais plus la prière est nécessaire et utile, plus il importe de prier comme il faut. Les avantages de ce devoir si essentiel à la vie chrétienne, sont attachés à la manière dont on l'accomplit; et vous ne priez pas, si vous priez mal. La foi est donc, dit saint Augustin, la première condition et comme la source de la prière chrétienne : *Fides, fons orationis.* Or, la foi, lorsqu'elle prie, commence par nous faire haïr tout ce qui deplaît en nous au Dieu que nous voulons apaiser; elle ne demande que les dons qui peuvent nous rendre agréables à ses yeux; elle s'en remet pour les faveurs temporelles,

et les autres dons qui ne doivent point demeurer, aux desseins éternels que le Seigneur a formés sur nos destinées; également prête à le bénir, soit qu'il nous en favorise, soit qu'il nous les refuse; c'est-à-dire, qu'elle est sincère, désintéressée, soumise.

Or remarquez, je vous prie, avec moi ces trois conditions dans la prière de notre sainte Chananéenne. Premièrement, elle commence à sortir de sa contrée et du milieu d'un peuple qui étoit maudit : *Egressa a finibus illis;* [1] elle éloigne son cœur de tout ce qui peut éloigner d'elle les regards de son Libérateur; elle laisse là les idoles que ses pères lui avoient appris à adorer, et ne compte plus sur leur foible protection; sa fille même mourante, cruellement tourmentée, et à qui même ses soins et sa présence eussent été si nécessaires, ne l'arrête pas : elle n'attend pas, comme la femme de Samarie, que le Fils de David vienne la chercher au milieu de son peuple et de ses désordres; elle renonce d'abord aux dieux de Chanaan, et aux égarements de ses premières voies, et court reconnoître le désiré des nations, le destructeur de l'empire de Satan, et celui en qui la malédiction prononcée contre la postérité de Cham, devoit être levée : *Egressa a finibus illis.* Or, usons-nous de ces précautions, mes Frères, lorsque nous venons nous présenter

[1] Matth. 15. 22.

à Jésus-Christ dans la prière ? sortons-nous du milieu de nos idoles et de notre peuple ? Il nous ordonne de secouer l'iniquité qui est dans nos mains, avant que d'oser les lever vers lui : *Si iniquitatem quæ est in manu tua, abstuleris a te... tunc levare poteris faciem tuam absque macula.* [1] Puisque nous allons demander, il ne faut rien exposer aux yeux de notre bienfaiteur qui puisse arrêter ses grâces ; puisque nous devons adorer, nous ne devons rien conserver dans notre cœur qui démente nos hommages ; puisque nous allons nous humilier de nos fautes, il ne faut pas apporter encore l'affection criminelle devant notre juge. Il faut du moins haïr nos plaies, si nous ne pouvons pas encore couper jusqu'au vif pour les guérir : il faut du moins gémir sur notre misère, si nous ne pouvons pas encore obtenir de notre foiblesse cet effort généreux qui doit nous en délivrer. Toute prière doit donc partir d'un commencement imparfait de pénitence, et être une démarche de conversion ; toute prière doit donc, ou changer le cœur, ou être née d'un désir de changement : autrement vous ne priez pas ; vous venez insulter la sainteté de l'Être suprême. Et cependant, mes Frères, nous portons tous les jours jusque sous la majesté des regards de Dieu, des liens honteux, des désirs de crimes, des haines cruelles, des projets chimériques de fortune ; nous

[1] Job. 11. 14, 15.

le prions de nous remettre nos offenses, et nous ne nous en repentons pas, ou peut-être en méditons-nous de nouvelles; nous le conjurons de nous délivrer de la tentation, et nous aimons d'y succomber; nous souhaitons que son nom soit sanctifié, et nous sommes dans le dessein de l'outrager encore; nous lui demandons que son royaume nous soit donné, et nous voulons encore être du nombre de ces fornicateurs, de ces injustes, de ces adultères, qui ne le posséderont pas : en un mot, nous désirons que sa volonté s'accomplisse, et nous refusons de lui obéir. Sont-ce là, ô mon Dieu! des suppliants qui demandent des grâces? des coupables qui attendent leur pardon? des indigents qui vous représentent leur misère? ou des profanes qui vous insultent? Et que voyez-vous dans ces prières, qui ne sollicite vos foudres, loin d'attirer vos faveurs? Devant votre majesté même, on s'entretient avec ses passions, au lieu de les faire taire du moins en votre présence; et quelquefois l'on sort de la prière le cœur plus échauffé, l'esprit plus occupé d'un dessein, d'une entreprise, d'une passion, qu'on n'y est entré. La seule chose dont on est vide, ô mon Dieu! c'est de vos vérités et de votre grâce.

Mais ce n'est pas assez de ne rien porter sous les yeux de Dieu dans la prière, qui puisse éloigner les grâces que nous venons demander; il faut que

la foi règle et purifie nos demandes; seconde condition de la prière chrétienne marquée dans la conduite de notre sainte femme de l'Évangile : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi : *Miserere mei, Domine, Fili David.*[1] Et ici, mes Frères, souffrez que je fasse deux réflexions. La première, c'est qu'elle ne dit pas, remarque saint Chrysostôme, guérissez ma fille; mais, ayez pitié de moi : ses propres besoins s'offrent à elle les premiers dans sa prière; elle sent son âme sous la tyrannie d'un démon invisible dont la délivrance lui paroît plus importante que celle du corps de sa fille : ainsi elle demande d'abord le royaume de Dieu et sa justice, persuadée que tout le reste lui sera donné comme par surcroît. Voilà la règle, mon cher Auditeur; mais la suivez-vous? dans les calamités qui vous affligent, commencez-vous à invoquer la miséricorde du Seigneur sur les misères cachées de votre âme, ou sur les maux temporels qui vous accablent au dehors? demandez-vous premièrement la charité qui demeure toujours, avant que de demander d'autres dons moins excellents et qui seront détruits avec vous? et votre conversion vous intéresse-t-elle plus vivement que vos malheurs? Lorsqu'un revers de fortune, ou plutôt un ordre secret de la Providence, vous eut fait déchoir de cet état de prospérité où votre naissance et les biens de vos

[1] Matth. 15. 22.

ancêtres vous avoient placé ; quelle fut la première voix que votre cœur affligé fit monter vers le Seigneur ? Délivrez-moi, lui disiez-vous, de ceux qui me persécutent : de sa grâce, de votre salut, de vos ennemis domestiques, il n'en étoit point question. Lorsque cet époux, cet ami, ce maître, à la vie duquel votre fortune étoit attachée, furent sur le point de vous être enlevés, et que tout secours humain devenu inutile, il fallut lever les yeux au ciel, et mettre dans le Seigneur toute votre espérance ; que lui offrîtes-vous d'abord ? les calamités, prêtes de fondre sur vous, à prévenir ? ou les crimes qui vous les avoient attirées, à expier ? Lorsque sa main se fut appesantie sur votre propre personne, et que des maux longs et cruels eurent éteint peu à peu votre jeunesse et votre santé ; quels remèdes demandiez-vous au souverain médecin ? et tandis que les infirmités de votre chair vous trouvoient si sensible, connoissiez-vous seulement celles de votre âme ? Que vous auriez peu de suppliants, ô mon Dieu ! si vous n'aviez à distribuer que des dons célestes et des trésors spirituels ! Mais je me trompe, mes Frères, ce n'est pas le Seigneur que vous invoquez, puisque vous désirez quelque autre chose que lui-même : vous invoquez la santé, la prospérité, la gloire, puisque vous ne vous adressez à lui que pour obtenir quelqu'un de ces dons ; vous le cherchez comme ces Juifs charnels, à cause des

pains terrestres qu'il multiplie ; et votre prière n'est qu'une demande injuste d'un bien périssable, que vous faites à l'auteur de tous les biens.

La seconde réflexion, c'est que la véritable prière nous rappelle sans cesse à nous-mêmes, et sous prétexte de nous élever, ne permet pas qu'on s'oublie : *Fils de David, ayez pitié de moi.* Car, prier, c'est connoître sa misère; c'est avouer à son Dieu son injustice; c'est soupirer après la grâce d'une parfaite délivrance. Prier, c'est vouloir anéantir en nous tout ce qui déplaît à l'Être suprême; c'est s'animer à lui être désormais plus fidèle; c'est se confondre à la vue de ses bienfaits et de notre ingratitude. Prier, c'est opposer nos mœurs à la loi sainte, les redresser sans cesse sur cette règle, en retrancher sans pitié tout ce qui s'y trouve contraire; c'est avancer dans la pratique des vertus chrétiennes. En un mot, la prière est la perfection de nos mœurs. Eh ! mes Frères, l'homme corrompu comme il est, pétri d'orgueil, de sensualité, d'ignorance, et sujet à tant de foiblesses, quelque progrès qu'il ait fait dans la vertu, peut-il se permettre de vœux devant son Dieu, que pour lui-même? peut-il se proposer d'autre sujet de sa prière que lui-même, et les besoins infinis de son âme? peut-il lui rester assez de loisir, pour entrer dans de vaines spéculations où il se perd? La prière est-elle donc un effort de l'esprit, ou le langage du

cœur? et adore-t-on jamais son Dieu d'une manière plus digne de lui, que lorsque, prosternée sous la majesté de ses regards, la vile créature reconnoît qu'elle n'est que cendre et poussière en sa présence? Le pécheur ne doit tenir à son Dieu que ce langage : *Fils de David, ayez pitié de moi.* Dans ce sentiment, est renfermée toute la sublimité de sa prière ; c'est ainsi qu'il adore son Seigneur, qu'il l'aime, qu'il espère en lui, qu'il reconnoît ses bienfaits, et qu'il confesse son impuissance.

En troisième lieu, la foi de notre Chananéenne lui inspire dans sa prière une résignation parfaite à la volonté de son Libérateur; elle se contente de lui dire : Ma fille est cruellement tourmentée par le démon : *Filia mea male a dæmonio vexatur.*[1] Elle n'ajoute pas, dit saint Chrysostôme, délivrez-la, Seigneur; elle n'impose aucune loi à sa miséricorde. On ne l'entend pas crier comme cet officier de l'Évangile : Venez, Seigneur, et guérissez mon serviteur; comme cet aveugle de Jéricho : Seigneur, faites que je voie; comme cette mère des enfants de Zébédée : Dites que mes deux enfants soient assis, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche. Contente d'avoir découvert le sujet de sa douleur, elle s'en remet du reste à la sagesse et à la clémence du Fils de David, et laisse à la seule disposition de sa volonté les suites de sa destinée : *Filia*

[1] Matth. 15. 22.

mea male a dæmonio vexatur. Ainsi, Dieu veut qu'on le prie, mes Frères : il est plus éclairé sur nos besoins que nous-mêmes; car d'ordinaire nous ne savons ce que nous lui demandons : souvent nous exigeons de lui des faveurs que sa justice nous accorde comme des peines, parce qu'il s'indigne que nous ne comptions sa volonté pour rien dans nos prières ; que nous respections si peu les ordres éternels de sa providence sur nous, et que nous voulions faire à sa sagesse une loi de la bizarrerie de nos désirs. Cependant, mon cher Auditeur, c'est ici le défaut le plus universel de nos prières ; l'accomplissement de sa volonté sainte n'est presque jamais la règle de nos vœux et de nos demandes. Lorsqu'il vous a frappé dans vos biens, ou dans votre personne, lui avez-vous dit : Seigneur, si cet état d'affliction me rend plus agréable à vos yeux et me met dans une heureuse impuissance de vous déplaire, laissez-moi des maux si précieux? Est-ce ainsi que vous l'avez prié? Ah! vous n'avez pas eu assez de larmes et de soupirs pour lui demander le retour de la santé ou de la fortune. Mais qu'est-il arrivé? Il vous a exaucé, et les suites ne vous ont que trop fait connoître qu'il vous avoit puni en vous exauçant, et qu'il avoit été un Dieu cruel en vous devenant propice : vous avez fait servir aux plaisirs et aux égarements des passions cette santé qu'il vous a rendue; et les biens où

vous êtes rentré, n'ont été entre vos mains que les tristes instruments de vos crimes. Lorsque sa main se fut étendue sur cet enfant, qu'une tendresse déréglée vous rendoit si cher, et que vous regardiez comme l'unique successeur de vos grands biens, et le seul appui de vos espérances ; vous contentâtes-vous de lui dire comme la sainte mère de notre Évangile : Seigneur, mon enfant est cruellement tourmenté ; son sort est entre vos mains : vous voyez mon affliction ; vous prévoyez sa destinée ; n'ayez aucun égard à mes désirs s'ils ne s'accordent pas avec vos conseils éternels ? *Filia mea male a dæmonio vexatur.* Ah ! vous ne saviez demander au Seigneur que sa vie et la prolongation de ses jours : il la lui rendit cette vie ; il les prolongea ces jours ; et mille chagrins amers dont ses mœurs licencieuses ont depuis contristé votre tendresse, et sa révolte peut-être dénaturée contre vous-même, et l'oubli du respect et de la piété paternelle, vous ont appris que vous ne méritiez pas alors d'être refusé ; que votre prière n'étoit pas assez soumise et assez pure pour être exaucée ; et que le bienfait dont il consoloit l'excès de votre douleur en étoit le plus terrible châtiment. Comme nous ignorons, mes Frères, si le Seigneur veut nous sanctifier par la voie des afflictions ou de la prospérité, de la santé ou de la maladie, de la réputation ou des opprobres, nous devons, dans nos prières, le con-

jurer d'accomplir ses desseins éternels sur nous, de nous mener par le sentier qu'il nous a préparé dès le commencement des siècles; et ne lui demander les faveurs temporelles, qu'autant que sa sagesse les trouvera favorables à notre salut. Pour les biens de la grâce, la conversion du cœur, la délivrance des passions, la fidélité dans les occasions, la persévérance dans la vertu; ah! demandons-les, sans conditions et sans réserve : la volonté du Seigneur, dit l'Apôtre, est toujours que nous soyons saints; et nous ne pouvons solliciter avec trop d'instance ce que nous ne saurions jamais trop tôt obtenir. Mais c'est ici où chacun s'abuse; et où, pour justifier des prières intéressées et charnelles, on confond les intérêts du salut avec ceux de l'amour-propre. On s'imagine dans des maladies habituelles, que si le Seigneur nous rendoit la santé, nous serions moins tièdes dans son service, plus en état d'entrer dans de bonnes œuvres, plus propres à nous appliquer à l'affaire de l'éternité; et là-dessus, on ne cesse de lui demander la délivrance de ses maux. On se persuade dans la disgrâce, que si l'on jouissoit encore d'une fortune riante, on soulageroit les malheureux, on favoriseroit les gens de bien, on soutiendroit les intérêts des peuples, on mettroit à couvert la foiblesse et l'innocence, de l'injustice et de l'oppression; et là-dessus, on se permet mille désirs pour le retour de la fortune et de la prospérité.

On croit dans la décadence des affaires, qu'une situation plus tranquille nous laisseroit plus de loisir de travailler au salut; et là-dessus on ne cesse de dire au Seigneur : N'abandonnez pas, ô mon Dieu! ceux qui veulent vous servir et vous glorifier dans vos dons. Illusions, mes Frères; l'état où la Providence nous place est toujours le plus propre à notre salut; plus même cet état nous déplait, plus la grâce y trouve de moyens de sanctification : demander au Seigneur qu'il nous en tire, sous prétexte de le servir ailleurs plus fidèlement, c'est vouloir excuser à ses yeux l'usage peu chrétien que nous en faisons. Mais ce seroit peu de ne demander que ce qu'il faut dans la prière, nous devons le demander comme il faut, et c'est sur quoi l'exemple de notre sainte Chananéenne va encore nous instruire.

DEUXIÈME PARTIE.

On ne prie pas quand ce n'est pas le cœur qui prie, dit saint Augustin; et Dieu n'écoute que le cœur. Or, le langage du cœur est toujours fervent et embrasé; le cœur ne connoît point la tiédeur et la nonchalance : première instruction renfermée dans l'histoire de notre évangile. La sainte femme persuadée qu'elle parloit au Maître des cœurs; que la multitude des paroles ne convenoit qu'aux ado-

rateurs des dieux de Tyr et de Sidon, et qu'un seul sentiment d'une foi vive plaisoit plus au Dieu véritable que le discours le plus abondant, ne laisse presque parler que sa tendresse et sa douleur. Elle crie à la vérité, *clamavit;* mais le cri invisible de son cœur est encore plus puissant : elle pleure; mais ses larmes ne sont qu'une foible expression de sa peine : elle touche les assistants par le spectacle de sa désolation; mais son cœur offre aux yeux de Jésus-Christ un cœur mille fois plus touchant : sa ferveur fait tout le mérite de sa prière. En effet, mes Frères, lorsque nous paroissons devant notre Dieu, tièdes, languissants, inattentifs; que nous exposons nos besoins comme des besoins étrangers; qu'il semble que l'affaire que nous traitons, n'est pas la nôtre; que nous laissons parler notre langue sans y joindre les mouvements religieux d'un cœur touché, que faisons-nous? nous choisissons les yeux de Dieu pour le rendre témoin des égarements d'un esprit oiseux et des tiédeurs d'un cœur infidèle; nous venons nous mettre en sa présence pour lui dire que nous ne l'aimons pas; nous nous prosternons à ses pieds pour ne penser point à lui, et ne nous entretenir qu'avec les créatures; en un mot, nous l'irritons dans le lieu de propitiation, et changeons en crime l'exercice le plus utile et le plus consolant de la foi. Car premièrement, mes Frères, ce qui rend la ferveur si

essentielle à la prière, est la majesté de celui que nous prions : les hommages tièdes sont indignes de lui; et s'il maudit celui qui fait son ouvrage avec négligence, quel autre acte de religion est plus son ouvrage que la prière? Secondement, le prix des grâces que nous demandons. Quoi! nous sollicitons des biens éternels, les promesses de la vie future, le don inestimable de la persévérance, la possession immortelle de Dieu : eh! peut-on demander languissamment des biens si précieux? n'est-ce pas déclarer, ou qu'on n'en est point touché, ou qu'on n'y prétend point? et le cœur tout entier peut-il suffire à les désirer? Ah! sur tout le reste, nous trouvons en nous tant de vivacité; il semble que pour nous rendre froids et languissants, il suffit de nous présenter devant notre Dieu et de penser aux biens véritables. Troisièmement enfin, la nature même de la prière. C'est un commerce tendre avec votre Dieu; pouvez-vous y être tout de glace? c'est la considération de ses perfections infinies; pouvez-vous les contempler sans en être touché? c'est une attention sur tous les biens dont il vous a favorisé; qu'y a-t-il qui intéresse plus un bon cœur que le souvenir des grâces reçues? c'est un gémissement sur vos fautes passées; peut-on rappeler avec indifférence devant ce que l'on aime, les infidélités dont on a été coupable à son égard? Tout nous apprend donc à prier avec ferveur; et

sans cette condition, la prière n'est plus, ou qu'un mépris du Seigneur, ou qu'une occupation inutile d'un esprit oiseux et immortifié.

En second lieu, notre femme de Tyr ne veut devoir la grâce qu'elle sollicite, qu'à la seule miséricorde du fils de David; et l'humilité de sa prière répond à la vivacité de sa foi. Elle n'allègue rien en sa propre faveur, ni le courage qui l'a fait sortir du milieu de sa nation, ni sa foi qui l'a portée à laisser là ses idoles, et venir chercher un étranger; elle ne veut point d'autre mérite pour toucher Jésus-Christ, que sa propre misère : *Fils de David, ayez pitié de moi.* On la met au nombre des plus vils animaux; et elle trouve dans cet opprobre même une nouvelle raison de confiance : on lui préfère les brebis d'Israël; et elle souscrit à cette ignominie : elle n'allègue point pour excuser ses superstitions passées et adoucir le titre odieux qu'on lui donne, les engagements de la naissance où il entre si peu de chose de notre part, et qui font son malheur plutôt que son crime : elle n'oppose point à la préférence dont Jésus-Christ honore les Juifs, leur ingratitude, leur envie, leur endurcissement qui les rend encore plus coupables que les habitants de Tyr et de Sidon : l'humilité est simple, et ne voit que son propre néant. En effet, mes Frères, rien n'éloigne de nous les grâces du ciel, comme de chercher en nous-mêmes les raisons de la libé-

ralité divine. Au commencement de la conversion, on jette quelquefois sur soi dans la prière des yeux de complaisance devant la sainteté du Dieu qu'on adore ; sur un naturel heureux qui nous a toujours préservés de quantité d'excès, lors même que nous suivions les voies du crime ; sur un fonds de religion et de crainte de Dieu, qui dans le temps même de nos désordres, nous inspiroit je ne sais quel respect pour la piété et pour ceux qui la pratiquoient, et une secrète horreur pour ces hommes de péché qui font d'une impiété et du mépris des choses saintes, l'assaisonnement d'une débauche : on rappelle en secret l'idée de ces pécheurs pour en faire honneur à celle qu'on se forme de soi-même ; et on dit, sans y penser, aux pieds des autels, comme le Pharisien : Je ne suis pas fait comme le reste des hommes. Sommes-nous plus avancés dans la vertu, loin de bénir la main qui a rompu nos chaînes, nous croyons trouver dans notre justice les raisons que le Seigneur a eues de nous discerner de tant de pécheurs qui s'égarent, et de nous appeler à ses voies saintes. Ainsi, lorsque dans nos afflictions nous nous adressons au Seigneur, ah ! nous mêlons presque toujours dans nos demandes le souvenir de ce que nous avons fait pour lui ; il semble que nous demandons une justice, plutôt qu'une grâce : nous exposons, avec complaisance, à ses yeux, comme les apôtres, une barque et quelques filets abandon-

nés ; c'est-à-dire, les œuvres les plus légères faites en son nom : nous lui disons dans le secret du cœur : Ne nous rendrez-vous rien pour cela ? *Quid ergo erit nobis?* [1] On repasse sur une aumône, sur une œuvre de miséricorde, sur une pratique de piété ; et tandis que d'une main nous étalons nos calamités, de l'autre nous présentons nos mérites : nous mettons dans une balance, comme Job, nos justices et notre affliction : et nous perdons souvent dans la prière le fruit des mérites passés, où l'on auroit dû en acquérir de nouveaux. Ce n'est pas qu'on se glorifie grossièrement devant le Seigneur : on ne lui dit pas tout haut : Vous devez, Seigneur, à ma fidélité quelque reconnoissance ; mes œuvres saintes seroient-elles effacées à vos yeux, vous devant qui tout est vivant ? ah ! c'est dans le malheur qui m'afflige, que je dois sentir que ce n'est pas en vain qu'on vous sert. On ne le dit pas tout haut, mais on se le dit tout bas à soi-même ; on n'étale pas ouvertement ses mérites, mais on les laisse entrevoir ; on se couvre de ses justices ; on n'envisage la majesté du Très-Haut qu'à travers ce voile flatteur de nos propres justices, sans se souvenir que Moïse sur la montagne levoit le voile, lorsqu'il parloit au Seigneur, comme pour lui mieux exposer ses misères, et ne s'en servoit qu'en se tournant vers le peuple, et pour se cacher, ce semble, à lui-

[1] Matth. 19. 27.

même le souvenir des actions héroïques, et des prodiges qu'il avoit opérés au milieu de ses frères. Le pécheur n'a jamais de meilleur titre pour obtenir des grâces, que son indignité, et la clémence d'un Dieu qui ne lui doit que le châtiment de ses crimes.

A la ferveur et à l'humilité de sa prière, la sainte Chananéenne ajoute en dernier lieu la persévérance. D'abord Jésus-Christ n'avoit répondu que par un silence froid et accablant à ses supplications si soumises, si humbles, si ferventes : *Qui non respondit ei verbum.* Elle a abandonné ses dieux, son peuple, sa fille même mourante, pour venir à lui, et il n'avoit pas daigné la regarder : elle lui expose sa douleur d'une manière si vive, si tendre, si pleine de foi, si capable de toucher les cœurs ; les assistants en sont attendris, et Jésus-Christ tout seul la voit d'un œil indifférent, lui qui devoit pleurer sur Jérusalem rebelle, lui que la confusion seule d'une femme adultère trouva si indulgent et si miséricordieux : lui qui se représentoit à ses disciples sous la figure d'un pasteur tendre, occupé à chercher à travers les montagnes les brebis égarées ; lui-même refuse ses soins et sa tendresse à celle-ci qui vient à lui d'une région si éloignée. Tant de foi, tant de démarches, tant de larmes, ne devoient-elles être payées que d'un silence si désolant ? et quelle autre foi n'eût point été rebutée

d'une rigueur si peu attendue? *Qui non respondit ei verbum.* Cependant cette femme forte persévère; sa grande âme ne plie point : jusqu'ici elle n'avoit osé se présenter au Sauveur, et s'étoit contentée d'élever sa voix de loin : *Dimitte eam, quia clamat post nos;* mais à mesure qu'elle est refusée, elle avance; et les rigueurs sont les seuls attraits dont Jésus-Christ se sert pour l'attirer. Mais que veut-elle dire enfin en se prosternant aux pieds de Jésus-Christ? Vient-elle, piquée d'une secrète jalousie, lui rappeler le souvenir de tant de prodiges qu'il a opérés ailleurs? lui dire, comme les habitants de Nazareth : Le bruit public nous a instruits de ce que vous avez fait à Capharnaüm? Vient-elle recueillir ce que son affliction lui laisse encore de forces, et par tout ce que l'amour maternel peut inspirer de plus tendre et de plus éloquent, faire un dernier effort pour toucher celui qu'elle veut se rendre propice? Que pouvoit-on attendre de plus d'une femme infidèle? cependant voyez-la aux pieds du Sauveur, comme elle adore en silence les conseils éternels dirigés sur elle : *At illa venit, et adoravit eum, dicens : Domine, adjuva me;* comme elle souscrit en secret aux dispositions sévères de sa pénitence; comme elle s'humilie sous la main puissante qui la frappe. Tranquille sur le sort de sa fille, elle n'en parle plus : elle l'a mise depuis longtemps entre les mains de son libérateur : ce n'est

plus la délivrance de son affliction qu'elle demande ; c'est la force de pouvoir la soutenir : *Domine, adjuva me :* Seigneur, soutenez-moi : elle se refuse même des plaintes, la seule consolation des malheureux : elle étouffe tout ce que la tendresse d'une mère a de plus vif : elle fait rentrer ses désirs dans les ordres de celui qu'elle adore : elle se croit indigne d'être exaucée, seulement parce qu'elle ne l'est pas ; et tout ce qu'elle sollicite, c'est une âme encore plus forte que sa douleur : *Domine, adjuva me :* Seigneur, soutenez-moi : ne rendez pas la santé à ma fille, puisque votre justice et mon infidélité s'y opposent ; mais arrachez de mon cœur la tendresse que je sens encore pour elle : *Domine, adjuva me.* Qui n'eût cru que cette dernière démarche auroit enfin triomphé des retardements du Sauveur ? cependant elle n'attire à cette femme si constante, que des reproches rigoureux : Il n'est pas juste, lui dit-on, de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. Mais un mépris si outrageant ne la blesse point ; les instances redoublent avec les difficultés ; et l'obstination de sa persévérance arrache, pour ainsi dire, des mains de Jésus-Christ une grâce si long-temps différée : *O femme*, s'écrie-t-il, ne pouvant s'empêcher de louer tout haut ce qu'il admiroit depuis long-temps en secret, *votre foi est grande ! qu'il vous soit fait comme vous désirez.* Double instruction pour nous,

mes Frères, sur la persévérance dans nos prières. Souvent le Seigneur ne nous exauce point ; il nous laisse dans l'affliction dont nous demandons qu'il nous retire, dans les foiblesses sous lesquelles nous gémissons, dans les tentations d'où nous sortons toujours à demi vaincus : alors nous cessons de demander ; il nous paroît inutile de lui réitérer des vœux qu'il n'exauce pas ; plus tranquilles même quelquefois dans nos passions, après en avoir demandé en vain la délivrance, nous croyons n'avoir rien oublié de notre côté, et que désormais c'est à la grâce à faire le reste. Mais je ne vous dis pas que peut-être vous n'êtes pas exaucé, parce que vous demandez mal ; que votre prière porte avec elle-même les raisons du refus de Dieu ; et qu'il faut en corriger les défauts, et non pas en interrompre la pratique : je ne vous dis pas que dans une vie toute mondaine, vous sollicitez peut-être des grâces qui ne sont que la récompense de la retraite, de la pénitence et de la prière ; que vous demandez le don précieux de la continence et de la chasteté, tandis que vos commerces, vos lectures, vos entretiens, vous conduisent à la perdre ; la patience dans vos afflictions, vous qu'une recherche éternelle de vos aises a si peu jusque-là accoutumé à souffrir ; le goût de la vertu, vous en qui des mœurs tièdes et sensuelles éteignent toutes les grâces ; la fidélité dans les occasions, vous qui

ne veillez pas sur votre cœur, et qui négligez toutes les précautions les plus nécessaires à la piété chrétienne. Ah! je ne suis point surpris si Jésus-Christ vous répond alors, comme aujourd'hui à la Chananéenne, *qu'il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens;* et que les faveurs que vous sollicitez ne sont pas le partage des pécheurs comme vous, et sont réservées à la fidélité des âmes justes : *Non est bonum.* Je suppose que vous demandiez comme il faut; et je dis que vous êtes injuste de vous rebuter, lorsqu'on ne vous exauce point. Eh quoi! mon cher Auditeur, le salut vous paroît-il trop vil pour être demandé plus d'une fois? en demeurez-vous à une seule démarche pour les choses que vous souhaitez vivement? et que font les obstacles dans vos prétentions temporelles, que piquer et réveiller davantage vos désirs? Vous comptez vos démarches avec Jésus-Christ; mais les compte-t-il lui-même avec vous? Après que vous l'avez tant de fois rejeté, ne revient-il pas encore se présenter à la porte de votre cœur, aussi empressé de votre salut, lorsqu'il vous appelle à la onzième heure du jour, qu'il l'étoit en vous appelant à la première? Ah! si après quelques inspirations de sa grâce, il se fût retiré tout-à-fait de vous; si seulement, pour n'avoir rien à se reprocher sur votre perte, il se fût contenté de vous avertir une fois, et qu'il vous eût laissé ensuite entre

les mains de votre corruption, où en seriez-vous? O homme! pouvez-vous demander trop souvent l'unique bien qui vous soit nécessaire? et ignorez-vous que votre Dieu veut être pressé, sollicité, importuné; et que sa grâce, comme son royaume, est le prix de la seule violence? D'ailleurs, Dieu vous refuse? Mais c'est pour vous obliger de le prier plus long-temps : il connoît le caractère de votre cœur : si vous n'aviez rien à souhaiter de sa libéralité, vous ne vous adresseriez jamais à lui; si une fois il vous avoit exaucé, le bienfait vous feroit oublier le bienfaiteur. Dieu vous refuse? Mais que savez-vous si votre prière elle-même n'est pas plus agréable à Dieu que la vertu que vous lui demandez? s'il n'aime pas mieux entendre vos gémissements sur votre impatience et sur vos foiblesses, que vous voir plus patient et plus fidèle? si la componction que vous lui offrez de votre défaut dans la prière, ne vous purifie pas plus à ses yeux que l'amendement de ce défaut même? Mais enfin que savez-vous si vous ne vous êtes point rebuté, lorsque vous étiez sur le point d'obtenir ce que vous demandiez, et que le Seigneur n'attendoit plus qu'une nouvelle instance? Vous avez prié, et il n'a point eu d'oreilles pour vous; vous avez crié derechef, il s'est tu : encore une fois la voix de votre cœur est montée de nouveau vers le Seigneur, et c'a été en vain : alors vous en êtes demeuré là,

comme ce roi d'Israël après qu'il eut frappé trois fois la terre d'un javelot : mais que ne poursuiviez-vous? comme répondit le prophète Élisée à ce prince imprudent : *Si vous eussiez frappé cinq fois, c'en étoit fait de l'Assyrie, et vous auriez remporté une victoire entière sur vos ennemis.*[1] Dieu avoit marqué le moment de sa grâce à une nouvelle demande; vos premiers vœux l'avoient déjà disposé, et il n'étoit plus question que d'achever votre ouvrage : vous vous êtes découragé, lorsque vous étiez sur le point de recueillir le fruit de vos peines : *Si percussisses quinquies :* encore un peu de persévérance, vous obteniez ce que vous demandiez : encore un coup frappé à la porte, on vous l'eût ouverte : encore un nouvel effort, vous triomphiez de la lenteur de Dieu même; et vous perdez en vous rebutant les grâces que vous aviez déjà méritées, et celles que vous étiez sur le point d'attirer sur vous. Une seule réflexion que je vous prie ici de faire, c'est qu'il ne suffit pas de continuer simplement et de ne pas se décourager; il faut redoubler ses efforts. Après qu'on a demandé, cherché, et qu'on n'a rien obtenu, il faut frapper. En effet, mes Frères, Dieu ne diffère de nous exaucer, que pour rendre nos vœux plus ardents : il ne rejette pas nos demandes; il ne veut qu'enflammer nos désirs : c'est là une de ces feintes de l'amour divin, qui ne paroît se refuser que

[1] 4 Reg. 13. 19.

pour réveiller notre tendresse ; et souvent il renouvelle à l'égard des âmes fidèles l'histoire des disciples d'Emmaüs ; c'est-à-dire, il ne fait semblant de se retirer d'elles, qu'afin qu'on lui fasse de nouvelles violences pour le retenir. Tel est le dessein de Dieu dans la suspension de ses grâces. Or, vous ne vous lassez point de demander, dites-vous, depuis le moment fatal qui vit périr votre innocence ; depuis ce jour fatal qui changea votre joie en tristesse, et qui tarit toutes les ressources de votre fortune ; depuis que la main du Seigneur vous a frappé de cette infirmité cruelle qui mêle à vos jours tant d'amertumes : vous ne cessez de demander la force de vous relever de votre chute ; la foi pour soutenir votre adversité ; cette patience chrétienne qui nous fait posséder nos âmes en nous en rendant les maîtres ; qui sait souffrir sans se plaindre et sans murmurer : et cependant vous vous retrouvez encore aujourd'hui aussi fragile, aussi triste, aussi inquiet que le premier moment où vous commençâtes à prier le Seigneur ; vous persévérez, et le Seigneur ne répond pas. Mais je vous demande : Les retardements du Seigneur vous ont-ils conduit à des instances plus vives et plus pressantes ? avez-vous ajouté à la prière le secours du jeûne et de la pénitence ? avez-vous tenté de nouvelles voies pour fléchir le Seigneur ? a-t-on vu votre ferveur se rallumer, croître votre fidélité,

vos œuvres chrétiennes se multiplier? enfin, avez-vous fait monter des cris plus perçants vers le ciel, les premiers y étant montés sans succès? et, comme les Israélites, après avoir fait, durant six jours, le tour des murailles de Jéricho, y avez-vous ajouté au septième, le bruit des trompettes et des hurlements, comme pour triompher de Dieu même par ce nouvel effort, et voir tomber à vos pieds la passion dont vous aviez tant de fois souhaité d'être délivré? Ah! le Seigneur ne vous exauce pas, parce que vous demandez toujours de même: il a beau se refuser à vous, vous ne sentez pas assez son refus, et votre voix ne monte pas vers lui avec un nouvel effort. Ah! ce qu'Élie disoit autrefois par pure dérision, aux prophètes de Baal assemblés à Béthel pour immoler à ce dieu, je pourrois vous le dire ici plus réellement: Criez plus haut; car votre Dieu dort quelquefois, et il a besoin qu'on l'éveille. La Chananéenne ne se contente pas de dire toujours: Fils de David, ma fille est cruellement tourmentée; elle s'approche, elle fait de nouveaux efforts, enfin elle oblige encore les disciples à devenir ses intercesseurs auprès de Jésus-Christ. Et voilà, mes Frères, le modèle de notre persévérance: adressons à Dieu nos vœux et nos prières: s'il ne nous exauce point, retournons à ce saint exercice avec une nouvelle ferveur: s'il continue d'être sourd à nos cris, loin de nous re-

buter, revenons sans cesse à la charge, et faisons-lui en quelque sorte violence pour lui arracher ses grâces ; intéressons dans notre cause les gens de bien; ce sont les amis de Dieu; ils ont du crédit auprès de lui : seulement gardons-nous de compter sur les prières des gens de bien, au point que nous négligions de prier pour nous-mêmes. Les apôtres qui sollicitent pour la Chananée sont refusés, et la Chananée obtient ensuite elle-même; pour nous apprendre, dit saint Chrysostôme, que les vœux que nous adressons nous-mêmes au Seigneur, quelque pécheurs que nous soyons d'ailleurs, le touchent tout autrement que des vœux étrangers, quelque purs qu'ils puissent être devant lui. Cependant, voilà en quoi consiste presque toute la piété des personnes d'un certain rang; à honorer les serviteurs de Jésus-Christ, et à recommander à leur piété et au mérite de leurs prières les besoins de leur âme. Mais que sert, mes Frères, d'intéresser les justes à votre salut, si vous ne voulez pas y travailler vous-mêmes? Que sert que des âmes saintes disent tous les jours : Seigneur, convertissez cette âme que vous avez rachetée de votre sang; si de votre côté vous dites : Je ne saurois me donner encore à vous ; ne rompez pas des liens qui me plaisent et que je ne puis haïr encore? Vous ressemblez à cet infortuné Simon, qui ne voulant pas avoir de part à la grâce de l'Évangile et à la pré-

dication des apôtres, ni sortir de ses voies égarées, conjuroit cependant les disciples de prier le Seigneur pour lui : *Precamini vos pro me ad Dominum.*[1] Ne mettez point d'obstacle aux grâces que l'on sollicite pour vous, et alors les prières des justes seront puissantes : priez sans cesse vous-même le Seigneur, qu'il vous donne un cœur nouveau ; qu'il anéantisse vos injustes cupidités ; qu'il exauce les vœux de ses serviteurs, qui ne se lassent point de lui demander votre conversion : priez, dis-je, et ne vous lassez point : si vous êtes pécheur, il ne vous reste que cette voie pour recouvrer la grâce ; si vous êtes juste, c'est par-là seulement que vous pouvez la conserver. Eh ! n'êtes-vous pas heureux que la miséricorde divine vous ait ouvert une voie de salut si aisée et si consolante ? Le Seigneur est cet homme de l'Évangile, qui après quelques difficultés ne peut refuser trois pains à un ami qui les demande avec instance : c'est le père qui ne sauroit donner un serpent à ses enfants, lorsqu'ils lui demandent de la nourriture : en un mot, c'est le juge vaincu par les sollicitations de la veuve, et qui accorde enfin à ses importunités ce qu'il avoit d'abord refusé à ses premiers cris : et ces paraboles si consolantes, c'est Jésus-Christ lui-même qui en est auteur, et qui les applique au juge céleste. Mon Dieu ! vous conviez vous-même le pécheur à vous

[1] Act. 8. 24.

demander des grâces : il semble que vous êtes intéressé à rendre l'homme heureux, et que vous ne vous suffisez pas à vous-même. Ah! mes Frères, d'où vient donc qu'un exercice si avantageux à la foiblesse humaine est si négligé parmi nous? d'où vient que dans le monde on a sans cesse recours à de nouveaux artifices, pour ôter l'ennui de la vie mondaine, pour remplir des moments que la variété des plaisirs laisse encore vides, et qu'on ne sauroit trouver le temps de prier? Eh! ne faut-il pas que Dieu, à qui tous les moments de la journée devroient être consacrés, les partage du moins avec le monde? On ne vous reproche point ici le temps si précieux aux chrétiens, consacré à un jeu excessif, à de vains entretiens, à des inutilités presque éternelles; mais du moins retranchez-en quelques moments pour gémir devant Dieu du mauvais usage que vous faites du reste. On ne vous demande pas comment se passent vos jours et vos années; mais du moins qu'ils ne se passent pas tous sans penser à l'auteur de votre être et au juge de vos actions : consacrez-lui des heures que ni les occupations ni les plaisirs ne puissent plus lui disputer : souvenez-vous que Daniel aima mieux s'exposer à perdre la vie, que manquer à l'heure de sa prière : offrez-lui, à la tête de vos familles, des vœux communs : ne regardez plus l'oraison, cette occupation continuelle d'un chrétien, comme le

partage des âmes retirées. Et vous, ô mon Dieu, formez dans nos cœurs des désirs qui ne peuvent venir que de vous : répandez sur nous cette grâce de la prière, qui est la source de toutes les autres; donnez-nous ce maître invisible, qui seul apprend à prier; et préparez-nous les biens éternels, en nous inspirant le désir de les demander.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA Iʳᵉ SEMAINE

DE CARÊME.

SUR LA CONFESSION.

In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, expectantium aquæ motum.

Sous les galeries de la piscine étoient couchés par terre un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de ceux qui avoient les membres secs, qui tous attendoient que l'eau fût remuée. Joan. 5. 3.

QUELLE est cette piscine, mes Frères, située près la porte des victimes? Quels sont ces malades que je vois à l'entour, et qui la plupart attendent en vain la guérison? D'où vient qu'un paralytique de trente-huit ans tout seul recouvre une santé parfaite; et que dans cette foule de malades, Jésus-Christ va choisir le plus désespéré, tandis qu'il se refuse à des infirmités plus communes et moins invétérées?

On vous l'a dit souvent, mes Frères; cette piscine mystérieuse teinte du sang des victimes, c'est

le bain sacré de la pénitence teint du sang de l'Agneau, qui purifie nos consciences, et qui guérit toutes nos langueurs : ces malades de toutes les sortes, qui attendent sous les galeries, et parmi lesquels à peine s'en trouve-t-il un seul qui mérite d'être guéri, nous représentent cette multitude de fidèles, qui tous les jours approchent de ce sacrement avec si peu de fruit : dans le paralytique guéri, vous voyez l'image d'un pécheur invétéré, lequel touché du malheur de son état, s'attire des regards de miséricorde de la part de Jésus-Christ, et obtient la grâce d'une parfaite délivrance.

Or, d'où vient, mes Frères, l'inutilité de ce remède divin à l'égard de tant de pécheurs qui en approchent? Les grâces de nos sacrements ont-elles perdu quelque chose de leur première vertu, par la suite des temps et par la durée des siècles? les prémices du sang de Jésus-Christ fraîchement répandu, étoient-elles plus puissantes pour la conversion des pécheurs, à la naissance de la foi, qu'elles ne le sont en ces derniers temps? et en est-il de la vertu de Dieu, comme des choses humaines, lesquelles, parfaites dans leur commencement, souffrent toujours quelque chose de la loi fatale des temps, et s'affoiblissent avec les années? D'où vient qu'on ne vit jamais tant de pécheurs autour de nos tribunaux, et que jamais on n'en vit sortir moins de pénitents? Doù vient que dans un siècle

où la décadence des mœurs a rendu ce remède si nécessaire, où l'indulgence des ministres, et les adoucissements mêmes de la discipline, l'ont rendu si facile et si familier, peu s'en faut qu'il ne soit devenu inutile? D'où vient enfin que dans ces temps heureux, où sous les portiques de nos temples, les pénitents prosternés attendoient si long-temps la grâce de la réconciliation, nul presque ne descendoit dans la piscine qu'il n'y retrouvât une seconde innocence; et qu'aujourd'hui, où personne n'attend plus sur les bords de ce bain sacré, où les anges de l'Église ne connoissent presque plus de délai, et accordent aux premiers vœux des pécheurs la vertu de leur ministère, d'où vient que le remède lui-même semble prolonger nos maux, loin de les guérir?

J'en trouve trois raisons figurées par ces trois sortes de malades dont l'Évangile fait aujourd'hui mention. Les premiers étoient des aveugles, *cæcorum;* et ce sont ces pécheurs, qui en venant se découvrir au tribunal, ne se connoissent pas eux-mêmes. Les seconds étoient des boiteux, *claudorum;* et ce sont ces pécheurs qui manquent de droiture et de sincérité dans la confession de leurs fautes. Enfin, les derniers étoient ceux qui avoient les membres secs, *aridorum;* et ce sont ces pécheurs insensibles, qui ne portent au tribunal aucun sentiment de douleur véritable.

Et voilà les trois défauts qui rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles : un défaut de lumière dans l'examen, *cæcorum;* un défaut de sincérité dans la manifestation, *claudorum ;* un défaut de douleur dans le repentir, *aridorum.* Suivons ce plan fondé sur notre Évangile, et qui va nous fournir des instructions importantes sur une matière d'un si grand usage pour les fidèles. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'aveuglement est de toutes les peines du péché la plus universelle; il n'est personne qui ne soit aveugle à certains égards, et qui ne se séduise soi-même par quelque endroit : l'homme est presque toujours un mystère à lui-même; entre sa raison et son cœur réside sans cesse l'amour-propre; tout ce que nous voyons de nous-mêmes, nous ne le voyons plus qu'à travers ce nuage trompeur; l'œil de la foi tout seul peut le dissiper, et luire dans ce lieu obscur, comme parle un apôtre; mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connoître.

Or, ce défaut de connoissance de soi-même, qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, et qui est figuré par cette multitude d'aveugles couchés sur les bords de la piscine, *multi-*

tudo magna cæcorum, vient de trois sources ; la première, c'est qu'on ne s'examine pas avec assez de loisir et de maturité ; la seconde, c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés ; enfin la dernière, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs.

On ne s'examine pas avec assez de loisir. Oui, mes Frères, toute la vie du chrétien doit être un examen, et une censure continuelle et secrète de ses actions, de ses désirs et de ses pensées. Comme l'inconstance est le vrai caractère de notre cœur, et que chaque instant et chaque objet voit presque naître en nous de nouvelles impressions ; si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connoissons plus. Il se forme au dedans de nous une succession si continuelle et si rapide de désirs, de jalousies, de craintes, d'espérances, de joies, de chagrins, de haines et d'amours, que si nous ne suivons sans cesse ces routes diverses et secrètes de nos passions, nous n'en voyons plus ni les principes, ni les suites : elles se confondent, pour ainsi dire, dans leur multiplicité, et notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, et dont nous ne voyons jamais que la surface.

C'est donc un abus de croire que, pour porter au tribunal une connoissance exacte, il suffise après une vie toute dissipée et toute mondaine, de

donner, avant de venir se présenter au prêtre, quelques moments seulement à la révision de la conscience. La vigilance continuelle sur toutes nos actions, seule, peut nous disposer à la confession de nos fautes, parce que seule, elle peut nous découvrir à nous-mêmes. Il faut s'accoutumer à se rendre compte sans cesse à soi-même, de soi-même; entrer presque sur chaque action en jugement avec son propre cœur; et du moins dans le silence de la nuit, comme le prophète, et après que les inutilités, les bienséances, ou les devoirs de notre état ont terminé chaque journée, mettre notre âme sur nos mains devant le Seigneur; peser sous ses yeux l'usage que nous avons fait du jour écoulé; et par ces jugements journaliers de notre conscience, nous familiariser, pour ainsi dire, avec nous-mêmes; et nous disposer à porter aux pieds du prêtre, un cœur éprouvé, et des inclinations mille fois approfondies.

Tel est l'examen qui doit nous préparer à la confession de nos fautes; une attention de tous les jours sur nous-mêmes. Or, souffrez que je vous demande, mes Frères : Avez-vous jusqu'ici porté au tribunal une conscience ainsi éprouvée? Toute votre vie est une absence continuelle de vous-mêmes; une vie toute de soins, de plaisirs, d'agitations : toute votre attention même se borne à n'être jamais un seul moment avec vous, à cher-

cher des diversions qui vous empêchent de retomber sur vous-mêmes ; le seul instant qui vous y laisse, est cet instant d'ennui mortel qui vous accable, et dont vous ne pouvez soutenir la tristesse. Comment voulez-vous donc qu'un léger intervalle, que vous donnez avant la confession à l'examen de votre vie; un intervalle qui suffit à peine pour calmer votre imagination, pour en bannir les images tumultueuses que le monde et les plaisirs y ont laissées, suffise pour sonder votre cœur, l'éclaircir, le connoître, et venir le découvrir au prêtre ? Comment voulez-vous que tant de désirs injustes que vous avez formés presque à votre insu ; tant de complaisances criminelles, sur lesquelles vous n'avez pas même fait attention ; tant d'intentions suspectes que vous n'avez jamais connues ; tant de soins sur votre corps, dont le principe étoit corrompu, et que vous n'avez jamais examinés ; tant de passions naissantes, qui n'ayant souillé que votre cœur, et auxquelles les occasions ayant manqué plutôt que les désirs, se sont effacées même de votre souvenir : comment voulez-vous que cet abîme, où vous n'avez jamais porté la lumière, s'éclaircisse en un instant ; et qu'une conscience avec laquelle vous n'avez jamais vécu, pour ainsi dire, vous soit d'abord connue et familière ?

Aussi, que voyons-nous tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne se connoissent pas

eux-mêmes ? *Multitudo magna cæcorum.* Qu'y entendons-nous, que des peintures vagues et superficielles ; que l'histoire publique et extérieure des pécheurs ; que les dehors de leurs désordres et certaines chutes palpables, qui sont toujours la suite de mille chutes invisibles, pour lesquelles ils n'ont point d'yeux ? Ils nous disent, comme il est dit aujourd'hui du paralytique, le nombre des années pendant lesquelles ils ont croupi dans leur infirmité : *Triginta et octo annos habens in infirmitate sua ;* [1] ils nous racontent l'histoire de leur vie, mais ils ignorent celle de leur cœur. Premier défaut de nos examens : on ne s'examine que le moment qui précède la confession ; et chaque jour doit être un examen qui nous y dispose.

Le second défaut de nos examens, c'est que nous ne nous examinons jamais que dans nos propres préjugés. Car qu'est-ce que s'examiner ? C'est mettre d'un côté les maximes de Jésus-Christ ; de l'autre, cette partie de notre vie que nous voulons connoître : voir sur chaque action, ce que l'Évangile ordonne, permet ou défend ; placer ces règles saintes vis-à-vis de nos démarches ; et par ce parallèle sur lequel nous serons jugés un jour, nous juger d'avance nous-mêmes.

Or, à ces règles saintes, chacun dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son

[1] Joan. 5. 5.

amour-propre : car à tout ce qui nous impose des devoirs, l'amour-propre trouve le secret d'opposer des préjugés, ou qui les combattent, ou qui les adoucissent ; des préjugés sur la naissance, sur les dignités, sur l'ambition, sur l'usage des biens, sur les périls, sur les coutumes ; des préjugés sur toutes les règles.

Sur la naissance ; la règle, c'est qu'en Jésus-Christ, il n'y a ni noble, ni roturier ; et que l'Évangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux grands et au peuple, l'élévation de la naissance, loin d'être un privilége, devient plutôt un obstacle, et par conséquent un malheur, par rapport au salut ; parce qu'elle nous rend l'accomplissement de ces devoirs plus difficile : voilà la règle sur quoi il faut s'examiner. Le préjugé, c'est que plus la naissance est élevée, plus nous la regardons comme une prérogative qui adoucit à notre égard les devoirs pénibles de la loi ; qui nous dispense de la haine du monde, de la fuite des plaisirs, des austérités de ce saint temps ; qui nous permet la sensibilité dans les injures, la dissimulation et la duplicité dans les concurrences, la hauteur dans l'autorité, la mollesse dans les mœurs : et c'est là-dessus qu'on se juge soi-même.

Sur les dignités ; la règle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense et l'utilité des peuples, et non pour soutenir l'orgueil et fournir aux plai-

sirs de ceux qui en sont revêtus, et qu'on n'est prince, ministre, magistrat, homme public, que pour les autres, et non pas pour soi-même; voilà la règle. Le préjugé, c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage, et non sur leur institution; on s'en tient à ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédés; on n'examine pas ce qu'ils ont dû faire, on croit que, successeurs légitimes de leur autorité, on l'est aussi de l'abus qu'ils en ont toujours fait; et que des désordres manifestes, qui nous sont venus par tradition, sont des droits incontestables attachés à nos charges : et c'est là-dessus qu'on examine ses devoirs publics.

Sur l'ambition; la règle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, et de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut nous rendre notre exil trop aimable : voilà la règle. Le préjugé, c'est qu'on regarde les soins, les intrigues, les empressements pour s'élever, le chagrin vif et profond de se voir devancé; la disposition secrète de sacrifier nos concurrents à notre fortune, si l'on ne pouvoit s'établir que sur leurs ruines; l'aversion cachée pour tous ceux qu'on nous préfère; en un mot, ce fonds dominant d'ambition qui fait proprement toute la vie de la cour, et qui est l'âme aussi de toute notre conduite, on la regarde comme une noble émulation que la naissance donne,

comme des inclinations sages et sérieuses, plus dignes de la raison, que les plaisirs frivoles et les excès où s'abandonnent ceux qui ne pensent à rien de solide, et qui sacrifient leur fortune à leurs plaisirs : et c'est sur ces fausses idées qu'on sonde son cœur devant Dieu.

Sur l'usage des biens; la règle, c'est que vous n'en êtes pas le maître absolu; que votre abondance est le patrimoine des malheureux; et que l'Évangile seul, et non pas le monde, doit régler les bienséances de votre état : voilà la règle. Le préjugé, c'est que toutes les profusions que le revenu peut soutenir, on ne les croit jamais excessives : toutes celles même qui nous dérangent, mais que l'usage semble exiger, on se persuade qu'elles peuvent bien altérer nos affaires, mais qu'elles ne touchent point à la conscience : et c'est sur ce fonds de sécurité, qu'on examine l'usage de ses biens.

Enfin sur les coutumes; la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jésus-Christ, et non pas sur les mœurs de notre siècle; que les exemples, quelque universels qu'ils puissent être, n'autorisent pas des abus que la loi condamne; et qu'au contraire, se conformer à la multitude, est suivre la voie qui conduit toujours à la mort : voilà la règle. Le préjugé, c'est que tout ce que l'exemple public autorise, ne sauroit être un crime. Toutes

les personnes de notre rang et de notre âge usent de cette parure, ont recours à cet artifice pour relever une vaine beauté, et ajouter à l'ouvrage du Créateur une grâce qu'il n'a pas voulu y mettre lui-même; on n'en fait plus de scrupule. Tous ceux de notre état briguent, sollicitent les honneurs du sanctuaire; on croit que c'est l'unique voie pour y parvenir. Presque tout le monde se permet cette manière de faire valoir son argent; on la croit permise. On se repose sur l'exemple commun de l'innocence de ses propres démarches: l'usage est notre seul Évangile: et l'illusion va si loin qu'on ne daigne pas même porter au tribunal ces sortes de fautes; qu'on se fait une manière de force et de raison de les mépriser, et qu'on les regarde comme les scrupules puérils des âmes foibles et timides.

Voilà une des grandes sources de l'inutilité des confessions. Personne ne s'examine dans les lumières de la foi et dans les règles de l'Évangile; chacun porte au tribunal ses préjugés, loin d'y porter ses crimes: nos erreurs sont les seules lumières consultées sur nous-mêmes; et sonder sa conscience, pour la plupart des fidèles, c'est y répandre de nouvelles ténèbres. Aussi nous entendons tous les jours au tribunal, des pécheurs qui mêlent à l'accusation de leurs fautes, les maximes du siècle et le langage des passions; qui parlent comme le monde, dans un lieu destiné à le con-

damner ; et qui, par la manière dont ils s'avouent coupables, nous font connoître qu'ils ignorent encore leurs plus grands crimes.

Enfin le dernier defaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs, de père de famille, de personne publique, de membre du corps des fideles : on ne connoît de soi que ses défauts personnels.

Comme père de famille, avez-vous fait de votre maison une église domestique? vous a-t-on vu à la tête de vos enfants et de vos esclaves, offrir à Dieu, comme les patriarches, le sacrifice du soir et du matin, et les vœux communs et innocents d'une sainte famille? Avez-vous cultivé dans vos enfants la grâce de leur baptême confiée à vos soins, en les élevant dans la foi et dans la piété? Vos exemples ont-ils soutenu vos instructions? Avez-vous, dans la destination de leur sort, eu plus d'egard à leur salut, qu'à vos intérêts temporels, et vos arrangements n'ont-ils pas plus décidé de leur vocation, que l'ordre du ciel? Vous êtes-vous regardé comme le père et le pasteur de vos domestiques? et n'avez-vous pas oublié, que négliger le soin de leur âme, c'est être pire qu'un infidèle? Où sont ceux qui, dans le jugement de leur conscience, entrent dans ce détail de foi et de religion?

Comme membre du corps des fidèles, vous devez à vos frères l'édification, et le spectacle d'une

vie sage et irrépréhensible : plus même vous êtes élevé, plus votre obligation là-dessus devient rigoureuse, parce que plus vos exemples deviennent utiles ou dangereux. Or, que d'imitateurs votre rang n'a-t-il pas donnés à vos désordres ? Que d'âmes ont péri pour avoir servi à vos plaisirs et à vos passions ! Combien d'autres avez-vous séduites par vos persuasions, entraînées par votre autorité, ébranlées par vos dérisions et par vos censures ? Combien d'autres, femmes du monde, dont la liberté de vos discours, l'indécence de vos manières, la facilité de vos mœurs, ont corrompu le cœur ? ces hommes foibles qui ont tant de fois péri sous vos yeux, et dont la foiblesse flattoit tant votre vanité ? ces domestiques infortunés devant lesquels vous paroissiez sans précaution, et que vous employiez à des soins sur votre corps d'où leur innocence ne sortoit jamais entière ? Que de crimes étrangers sur lesquels on ne s'avise pas même d'entrer en scrupule !

Enfin, si vous êtes homme public, que de malheurs votre inapplication, votre foiblesse, votre complaisance, votre dureté, vos intérêts peut-être particuliers, ont attirés sur les peuples ! que de méchants protégés ! que de gens de bien négligés ! que d'innocents opprimés ! que de violences et d'injustices auxquelles votre nom a servi de prétexte, par votre confiance excessive en des subalternes

iniques et corrompus! que de crimes qui se multiplient à l'infini, qui naissent tous les jours les uns des autres, et que le Dieu juste vous impute! Sondez cet abîme, si vous le pouvez; et cependant, y regardez-vous seulement?

Tels sont les aveugles couchés sur les bords de la piscine, que le Sauveur ne guérit point : *Multitudo magna cæcorum.* Aussi nous sommes tous les jours surpris, que des personnes qui vivent dans le train ordinaire de cette sorte de monde que Jésus-Christ a réprouvé, dans l'oisiveté des conversations et les dangers des commerces; dans les plaisirs des jeux et des spectacles; dans la vanité et l'indécence des parures; dans les mouvements de l'ambition et les vivacités des concurrences; dans la sensualité, et l'excès souvent, des tables et des repas : nous sommes surpris que ces personnes n'aient presque rien à nous dire, lorsqu'elles viennent au tribunal nous découvrir les plaies de leur conscience; qu'elles ne soient en peine que de trouver des sujets d'accusation, et de quoi fournir à une confession; et qu'elles renferment le récit d'une année entière de vie mondaine en un intervalle si court, qu'à peine auroit-il pu suffire à exposer toutes les fautes d'une seule de leurs journées : nous en sommes, dis-je, surpris; tandis qu'une âme juste repasse à nos pieds dans l'amertume de son cœur quelques imperfections légères,

que sa piété lui grossit ; découvre jusque dans ses vertus une matiere d'accusation et de pénitence ; ne peut tarir sur le récit de ses foiblesses ; prend les sentiments involontaires de la nature pour les actes libres de la volonté ; croit voir, dans des mouvements naissants, toute la honte d'un consentement, et ne voit pas, dans le sacrifice soudain qu'elle en fait, tout le mérite d'une fidèle résistance ; se défie même des lumières d'un guide sacré qui la rassure ; et comme Pierre dans l'excès de sa prière à Joppé, croit voir des objets immondes et défendus par la loi, lors même qu'un envoyé du ciel condamne ses frayeurs, et lui en permet l'usage.

D'où vient cette différence? C'est que l'un veille sans cesse à la garde de son propre cœur, et que l'autre ne s'examine que lorsqu'il faut venir s'accuser au prêtre ; c'est que l'un se juge sur les lumières de la foi, et l'autre sur les préjugés de son amour-propre ; enfin, c'est que l'un approfondit tous ses devoirs qu'il connoît, et que l'autre ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables et plus connues, et dont il ignore même l'étendue et les suites. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous répandez vos lumières sur le juste ; et que vous punissez les égarements de l'âme mondaine, en permettant qu'elle les ignore. Mais non-seulement on manque de lumière dans l'examen, on

manque encore de sincérité dans la manifestation.

DEUXIÈME PARTIE.

Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable. Comme l'orgueil est le premier de nos penchants ; et que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer que si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions dignes du dernier mépris ; nous naissons tous avec un fonds de dissimulation sur ce qui se passe au dedans de nous-mêmes : toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel : nous jouons dans toutes nos actions le personnage d'un autre ; et ce qui paroît de nous-mêmes, n'est jamais nous. Telle est la condition de l'homme : né orgueilleux et misérable, il ne peut paroître grand qu'en ne se montrant pas tel qu'il est ; et le deguisement est la seule ressource de sa vanité.

Mais ce qu'il y a de plus deplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes ; que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise, et que nous portons la dissimulation jusqu'aux pieds mêmes du tribunal terrible, où nous allons manifester les secrets de nos consciences et nous juger devant Jésus-Christ : c'est ici cette seconde sorte de pécheurs fi-

gurés par les boiteux de notre Évangile : *Multitudo magna claudorum ;* c'est-à-dire, de ces pécheurs qui ne marchent pas droit dans la voie de Dieu ; et qui ne viennent pas se présenter au bain sacré de la pénitence, avec cette droiture et cette simplicité de cœur, qui guérit la plaie en la découvrant.

J'avoue qu'il est rare de trouver de ces âmes noires et maudites de Dieu, qui, de propos délibéré, viennent mentir au Saint-Esprit, cacher au prêtre les horreurs d'une conscience corrompue, insulter la religion jusque dans le lieu même du repentir et de la miséricorde, et faire du Sacrement qui nous absout, le plus grand de tous leurs crimes. Il faudroit des foudres et non des instructions pour des âmes de ce caractère ; ou ne leur parler que comme Pierre parla autrefois à Ananie et à Saphire, l'affreux modèle de ceux qui viennent aux pieds des ministres mentir à l'Esprit Saint. Cette sorte de dissimulation suppose une extinction de toute foi et de toute crainte de Dieu, dont peu d'âmes sont capables.

Mais il est des déguisements d'une autre nature, sur lesquels on se fait une sorte de conscience ; qui mêlent à l'aveu du crime, les artifices et les palliations de l'orgueil ; qui ne montrent qu'à demi la conscience, et qui comptent l'avoir suffisamment montrée ; qui découvrent le péché, et qui cachent, pour ainsi dire, le pécheur. Or, ce dé-

faut de droiture et de sincérité, si ordinaire dans le tribunal, se trouve ou dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse, ou dans les motifs et les principes des actions qu'on supprime, ou dans les points douteux qui ont plusieurs faces, et qu'on montre toujours du côté qui nous est favorable.

Je dis dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse. Oui, mes Frères, le premier soin de la plupart des pécheurs, lorsqu'ils se préparent à la pénitence, n'est pas de connoître leurs fautes; c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connoître au ministre sacré qui doit les entendre. L'arrangement étudié des expressions qui adoucissent l'horreur de leurs crimes, est presque le seul examen et la seule préparation qui en précède la confession; et être prêt pour le sacrement, c'est précisément pour eux avoir trouvé, après bien des recherches secrètes, de toutes les manières de s'avouer coupable, celle qui laisse moins connoître leurs fautes.

Premièrement : on passe rapidement sur les plaies les plus honteuses, de peur d'y trop arrêter l'attention du ministre; on renferme en un seul mot les chutes les plus humiliantes; on les place dans des intervalles si heureux, qu'elles échappent presque avant que le prêtre ait pu s'en apercevoir; et on est content de soi, quand on a pu, en lui

avouant ses crimes, faire en sorte pourtant qu'il les ignore encore.

Secondement : on tait des circonstances et des incidents plus honteux que le crime même, et qui seuls auroient pu faire sentir tout l'emportement de notre cœur. et toute l'indignité de notre caractère. Je ne parle pas ici de ces circonstances qui changent la nature du péché; je parle de celles qui l'aggravent, qui découvrent toute la bassesse de nos penchants, et toute la honte de nos foiblesses : des mesures honteuses qu'on a prises pour inspirer une passion; des avances mille fois rejetées, autant de fois renouvelées ; des choix indignes et que l'emportement tout seul pouvoit justifier ; des désirs dont on rougissoit et qu'on se cachoit à soi-même. Que sais-je? tout ce détail qui nous manifeste trop, nous le supprimons ; et nous substituons habilement à ces termes précis que la simple vérité emprunte, et qui nous auroient fait connoître, des expressions vagues et générales qui découvrent nos actions, mais qui ne montrent pas notre cœur.

Troisièmement : on s'accuse avec complaisance de certains défauts qui nous sont glorieux selon le monde; on fait entrer dans la confession de ses crimes, la générosité de son cœur, les talents du corps et de l'esprit, les titres de la naissance, les avantages de la faveur ou de la fortune ; on mêle

habilement ce qui nous élève aux yeux des hommes, avec ce qui nous humilie devant Dieu ; et on sent presque plus de vanité de ces frivoles distinctions qui ne sont pas à nous, que de confusion et de douleur des crimes qui nous sont propres.

Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue et ancienne habitude, à chaque confession on cherche un nouveau guide, un nouveau témoin de ses foiblesses ; on les raconte comme des chutes nouvelles et arrivees depuis la dernière pénitence ; on ne montre que les extrémités et les progrès les plus nouveaux de la plaie ; on n'a garde d'en creuser toute la profondeur, et d'en révéler l'ancienne corruption ; on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation ; on craint d'être trop connu du médecin sacré ; on ne tire qu'à demi et comme en tremblant, le voile qui couvre des mystères honteux ; on cache sous des feuilles, comme le premier pécheur, sa honte et son ignominie ; et en venant se montrer, on réussit à se faire méconnoître.

Or, mes Frères, outre que le langage de la douleur est un langage humble, simple, naturel, sincère ; qu'une âme véritablement touchée ne sait, ni dissimuler ses fautes, ni les excuser ; et qu'ainsi les confesser avec ces adoucissements et ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas ; outre cela, si c'étoit à l'homme,

qui ne voit pas le fond des cœurs, que vous veniez manifester votre conscience au tribunal, le fruit de votre dissimulation et de vos artifices seroit du moins de vous être caché à votre juge : mais vous venez parler à Jésus-Christ, qui vous connoît, qui a été le témoin invisible de toute l'histoire secrète de votre vie, qui lit dans votre cœur, comme dans un livre ouvert, tout ce que vous y cachez de plus honteux; et qui dans le temps même que vous tâchez par tous vos déguisements de vous dérober à ses yeux, insulte aux ridicules efforts de votre honte, et vous dit, comme autrefois un prophète à cette reine d'Israël, qui déguisée sous des habits empruntés, avoit cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu, et tromper la lumière du ministère prophétique : *Quare aliam te esse simulas?*[1] O âme, si indigne de mes regards, paroissez telle que vous êtes, et telle que je vous connois; ces dehors spécieux qui vous déguisent, ne sont pas vous-même : démasquez ce cœur dont je vois toute la misère; montrez ces œuvres de ténèbres telles que mon œil invisible les a éclairées en secret; déconcertez tout cet appareil étudié, qui trompe les hommes, mais qui ne sauroit tromper celui qui sonde les cœurs : *Quare aliam te esse simulas?* Insensée de croire que des toiles légères déroberont votre honte aux yeux de celui qui perce

[1] 3. Reg. 14. 4.

de ses regards les plus profonds abîmes ! plus insensée encore de cacher la vieillesse et toute la corruption de vos maux à celui de qui seul vous pouvez en obtenir la délivrance ! *Quare aliam te esse simulas?* Premier défaut de sincérité dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse.

Le second se trouve dans les motifs et les principes des actions, auxquels on ne remonte presque jamais. En effet, comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres, c'est là qu'il faut remonter pour en connoître le mérite ou le défaut : c'est du trésor de notre cœur, dit Jésus-Christ, que se tire la réalité de nos vertus comme de nos vices ; c'est là que nos actions sont tout ce qu'elles sont aux yeux de Dieu. Il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit, et de taxer toutes nos actions dans notre cœur même. Esther est innocente en se revêtant aux jours solennels de tous les ornements les plus éclatants de la royauté ; parce que cette vaine pompe lui est à charge, et que son cœur est simple et sincère. Jézabel est criminelle en se montrant environnée de faste aux fenêtres de son palais de Samarie ; parce que dans les mêmes soins, elle cache des désirs fort dissemblables. Salomon ne se rend pas indigne des faveurs du ciel, en exposant toute la gloire et toute la magnificence qui l'environne, aux yeux d'une reine étrangère ; parce

qu'il ne voit dans l'éclat et l'abondance de son règne, que la protection et les bienfaits du Dieu de ses pères. Ezéchias attire l'indignation du Seigneur sur toute sa postérité, en étalant avec complaisance aux envoyés de Babylone les trésors du temple et les richesses de son palais; parce que son cœur s'élève de cette prospérité, y met une vaine confiance, et fonde là-dessus, plus que sur le secours du ciel, la sûreté de Jérusalem et l'espérance de ses victoires. C'est donc le cœur qui décide de tout l'homme. Or, c'est le cœur qu'on ne manifeste presque jamais au tribunal : on expose les actions; on n'entre jamais dans les motifs : on raconte ses péchés; on ne découvre pas sa conscience.

Ainsi vous venez vous accuser de quelques traits mordants contre la réputation de votre frère : mais vous ne dites pas que ses talents, son crédit ou sa fortune, font tout son crime dans votre esprit; que vous êtes né envieux; que tout ce qui vous efface, blesse votre orgueil; et que de là vous vient cet air censeur et chagrin, et ce talent de saisir d'abord le ridicule de ceux qui sont trop au-dessus de vous pour vous plaire.

Ainsi vous venez nous raconter vos emportements et votre antipathie envers la personne qu'un lien sacré vous a unie : mais vous ne dites pas que des goûts frivoles et étrangers vous inspirent cette mauvaise humeur; que l'entêtement des plaisirs

vous rend le sérieux et la tranquillité domestique insupportable ; et que votre cœur trop livré au monde et à l'amusement, ne sauroit plus revenir au devoir.

Ainsi vous venez vous avouer coupable de quelques désirs de plaire : mais vous ne dites pas que toutes vos attentions, tous vos soins, toutes vos démarches, n'ont point d'autre but que d'inspirer la passion criminelle à un objet dont votre cœur est déjà touché en secret ; que ce poison se répand sur tout le corps de votre conduite, et que tout ce que vous faites est souillé par cette intention.

Enfin, vous venez nous découvrir ces combats secrets que la foiblesse de votre chair livre à votre cœur, et ces mouvements douteux de la loi des membres, où vous avez tant de peine à discerner vous-même de quel côté a été la victoire : mais dites-vous que vous aimez tout ce qui nourrit et allume cette passion funeste ; que vous vivez au milieu des occasions qui la réveillent ; que c'a été là comme la première plaie de votre cœur et le premier écueil de votre innocence ; que toutes les infidélités de votre vie ont pris leur source dans ce penchant malheureux ; et que c'est là comme votre fonds et le caractère dominant de vos mœurs ?

Aussi la confession de vos fautes achevée, le

confesseur vous connoît-il comme vous vous connoissez vous-même? Ne se trompe-t-il pas dans l'idée qu'il a de vous? Voit-il vos passions, dans leur source; vos sensibilités, dans leurs motifs; vos tentations, dans leurs occasions et dans votre témérité; vos foiblesses, dans vos rechutes; vos infidélités, dans vos résolutions mille fois violées; en un mot, vous-même dans vous-même?

Hélas! il faut presque toujours que le ministre de la confession devine l'état de votre âme; qu'il profite de certaines expressions qui vous échappent, comme malgré vous, pour connoître votre cœur et en éclaircir les mystères que vous lui aviez cachés. Il faut qu'en vous voyant, et sans qu'il l'apprenne de vous-même, comme aujourd'hui Jésus-Christ en voyant le paralytique, les seules lumières de son ministère lui fassent connoître que vos maux ont jeté de profondes racines, et que vous croupissez depuis long-temps dans des passions honteuses : *Hunc cum vidisset Jesus jacentem, et cognovisset quia jam multum tempus haberet.* [1] Ce n'est pas vous qui vous découvrez ; ce sont les saints artifices de sa charité et la pieuse expérience de son zèle qui vous découvrent : et il faut qu'un confesseur soit en garde contre la surprise, dans un lieu où il ne devoit être occupé qu'à consoler votre douleur et essuyer vos larmes.

[1] Joan. 5. 6.

Enfin, le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses, qu'on expose toujours à son avantage. En effet, comme d'un côté on ne veut pas rompre avec les passions, et que de l'autre on veut se faire une sorte de conscience tranquille dans cet état d'infidélité, on leur cherche des autorités et des suffrages; et on les expose dans un jour si favorable, que le ministre de Jésus-Christ n'oseroit plus les condamner.

Ainsi on ne veut point s'éloigner d'une occasion de péché, ni rompre une liaison qui scandalise : on exagère l'impossibilité de cette rupture, les inconvénients qu'on en verroit naître, les liens du sang, les intérêts de la fortune, les raisons de devoir et de bienséance qui y mettent un obstacle invincible : on remontre, qu'au fond le péril n'est pas grand, que la passion est refroidie, que les engagements ne sont plus les mêmes; et là-dessus le confesseur trompé, consent; il n'insiste plus sur le précepte d'arracher l'œil qui est un sujet de scandale. La vérité obscurcie sous ces faits adoucis, lui paroît souffrir ici une exception à la règle; et c'est sur un consentement ainsi obtenu, qu'on se croit en sûreté, et qu'on sort des pieds du prêtre, content de l'avoir trompé et de s'être trompé soi-même.

Ainsi on ne veut point finir le scandale d'un divorce public, ni rejoindre des liens sacrés que la

grâce d'un sacrement honorable avoit unis ; il n'est sorte de raison spécieuse dont on ne colore sa résistance ; on a des prétextes d'honneur, de devoir, de conscience, d'incompatibilité, d'intérêts domestiques : on a tout tenté pour prévenir le mal : on n'en est venu à cette extrémité, que pour en éviter de plus grandes ; et là-dessus le confesseur, mal instruit, souffre un scandale auquel on ne lui laisse voir aucun remède ; et l'âme, abusée, croit sa conscience plus en sûreté, depuis qu'elle a ajouté au crime de son état, celui d'avoir surpris les suffrages de son juge.

Ainsi on ne veut point interrompre des profits manifestement usuraires : on expose, comme présents, des dangers chimériques ; on s'appuie sur la tolérance des lois et sur l'autorité des exemples ; on représente toutes les autres voies d'assurer son revenu comme impossibles ; on répand sur le cas particulier, des ténèbres qui le font perdre de vue ; et plus prudent dans les affaires du siècle, que le ministre de la pénitence, qui souvent ne les connoît pas, on s'applaudit de son consentement, tandis qu'on n'a fait que surprendre sa charité.

Telles sont les illusions de l'amour-propre dans le tribunal sacré : on manque de sincérité dans les expressions qu'on adoucit, dans les motifs qu'on supprime, dans les doutes qu'on expose en sa faveur ; c'est-à-dire, que nous ne nous montrons

jamais que dans un faux jour : ce que nous cachons de nous-mêmes, est ce que nous sommes réellement ; ce que nous en découvrons, est ce que nous voudrions être : nous étalons une conscience qui n'est que la fausse effigie de la nôtre ; et comme Michol, loin d'exposer aux yeux le véritable David, je veux dire nous-mêmes et notre passion dominante, nous substituons un fantôme et un simulacre à sa place : *Et inventum est simulacrum solum.* [1]

Aussi, mes Frères, au sortir du tribunal, sentez-vous cette paix et cette sérénité de conscience qui est le fruit d'une confession sincère et parfaite ? sentez-vous ce repos et ce soulagement que le cœur déchargé de ses crimes fait sentir à l'âme touchée? Ne vous reste-t-il pas au fond du cœur je ne sais quelles inquiétudes secrètes que vous tâchez de vous dissimuler à vous-même, je ne sais quels embarras qui troublent toute la douceur de votre pénitence? Ne vous promettez-vous pas à vous-même, pour vous calmer, qu'un jour enfin, rompant tout-à-fait avec le monde, vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon ; c'est-à-dire, vous éclaircirez ces doutes qui vous fatiguent; vous exposerez à découvert ces embarras, sur lesquels tant d'absolutions reçues n'ont pu encore vous rendre tranquille? Avez-vous pu jusqu'ici réussir à vous

[1] Reg. 19. 16.

persuader que ce sont là de vains scrupules? et malgré toute l'indulgence de votre amour-propre, qui ne cesse de vous amuser de cette illusion, la voix de votre conscience ne prend-elle pas le dessus? et ne vous reproche-t-elle pas sans cesse en secret votre dissimulation et vos réticences? Laissez répondre votre cœur, et soyez ici vous-même votre juge. Insensé, de nourrir dans votre sein des serpents qui vous déchirent; de n'oser produire au jour des monstres qui s'évanouissent dès qu'ils ont vu la lumière, de découvrir une partie du mal, et de cacher celle où il auroit fallu appliquer le remède! Insensé, de souffrir toute la honte d'un aveu, et de vous priver des consolations d'un aveu sincère; de venir vous déclarer pécheur, et de faire d'une déclaration si désagréable à la nature, le plus grand de tous vos crimes!

Mais que craignez-vous en nous racontant ingénument l'histoire de vos malheurs et de vos chutes? De détruire dans notre esprit la vaine réputation de probité et de vertu, que vous conservez parmi les hommes? Mais pourquoi nous comptez-vous pour quelque chose au tribunal redoutable? nous ne sommes là qu'à la place de Jésus-Christ; nous n'y portons, ni les oreilles, ni les sentiments, ni les pensées de l'homme. Vous n'en direz jamais assez pour nous surprendre : ah! nous ne savons que trop de quoi toute la corruption du cœur humain

est capable ; nous portons en nous la source et les penchants des mêmes foiblesses dont vous rougissez. Plus nous vous trouverons coupable, plus vous exciterez notre pitié, plus vous intéresserez notre charité, plus vous deviendrez un objet digne de nos soins, de notre tendresse et de nos larmes ; plus nous offrirons pour vous des gémissements de zèle et des prières de compassion au Seigneur, afin qu'il daigne jeter sur vous des regards de miséricorde, et répandre abondamment sa grâce, où le péché avoit abondé : voilà notre ministère. Nous n'insulterons pas à votre foiblesse, puisque Jésus-Christ, à la place duquel nous vous écoutons, recevoit avec tant de douceur les publicains et les pécheresses : nous ne saurons pas aggraver votre confusion : nous ne saurons que vous aider, vous rassurer, vous consoler et vous plaindre. Mais ce n'est pas assez de déclarer sincèrement ses crimes, il faut les détester souverainement, et ajouter à la sincérité dans la manifestation, la douleur dans le repentir.

TROISIÈME PARTIE.

Toutes les autres dispositions dont nous venons de parler, ne sont que les préparations extérieures de la pénitence : la douleur en est l'âme et la vérité. La vertu du sacrement peut suppleer à la con-

fession extérieure de nos fautes, lorsque des obstacles involontaires nous en ôtent le pouvoir; mais elle ne peut suppléer au sentiment intérieur qui les déteste, parce que c'est lui qui forme le pénitent : tout le reste peut être remplacé par la douleur; la douleur ne peut être remplacée que par elle-même.

Cependant rien de plus rare parmi les pécheurs qui viennent s'avouer coupables au tribunal, que cette douleur de pénitence, à laquelle seule la rémission des péchés est promise; et c'est ici cette troisième sorte de malades, dont parle aujourd'hui l'Évangéliste, qui ne reçurent pas de Jésus-Christ le bienfait inestimable de la guérison : *aridorum*, ceux qui avoient les membres secs; c'est-à-dire, ceux qui portent au tribunal un cœur sec, une âme insensible; et qui, après avoir senti les impressions les plus vives et les plus extrêmes des passions, ne trouvent en eux aucun sentiment pour la pénitence.

Or, comme l'illusion est ici dangereuse, et que chacun se flatte de porter au tribunal cette douleur qui suffit pour la justification du pécheur, il importe d'établir en quoi elle consiste.

Premièrement, cette douleur est un mouvement de la grâce, et non de la nature : il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes, soit une opération invisible de l'Esprit de Dieu, dit le dernier concile, qui nous porte à détester tout ce qui a pu lui déplaire; qu'il soit une vue de foi qui

nous découvre dans le péché, et l'outrage qu'il fait à Dieu, et les malheurs où il précipite l'homme; qu'il soit enfin un commencement de nouvel amour, qui ne nous rende le crime odieux, que parce qu'il commence à nous faire aimer le Seigneur, source de toute justice : première condition marquée dans notre Évangile. Il falloit que l'ange du Seigneur descendît et troublât l'eau, afin que les malades fussent guéris : *Angelus autem Domini descendebat... et movebatur aqua.* [1] Il faut que l'Esprit de Dieu descende dans nos cœurs pour y opérer des agitations salutaires : tout autre trouble seroit un trouble humain et inutile aux malades.

Or, le trouble que la plupart des pécheurs portent au tribunal, est un trouble d'amour-propre, et auquel l'Esprit de Dieu n'a point de part. Les uns prennent pour la douleur de la pénitence ces alarmes secrètes que l'orgueil oppose toujours à la déclaration de nos crimes; ce poids d'iniquités qui fatigue le cœur, auquel il en coûte tant de s'avouer coupable; ces déchirements cruels, que les œuvres de ténèbres sur le point de se manifester et d'éclore, font sentir à la conscience pécheresse, semblables à des serpents, qui ne sauroient sortir sans déchirer le sein qui les a enfantés; en un mot, ces inquiétudes d'une mauvaise honte, qui ne trouve d'odieux dans le crime, que la peine de l'avouer.

[1] Joan. 5. 4.

Ils confondent leur orgueil avec leur repentir; l'opposition qu'ils ont à l'humiliation de la pénitence, avec le repentir sincère qui y dispose; la haine de la confession, avec la douleur de leurs crimes : ils ne sont qu'orgueilleux et confus, et ils croient être touchés et pénitents.

Ce n'est pas que la même grâce, qui opère le repentir, n'opère aussi une confusion salutaire, et qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut, comme dit l'Esprit-Saint. Détournez de moi vos regards, ô mon Dieu, disoit un roi pénitent ; je ne puis plus soutenir devant vous toute la confusion dont mes crimes me couvrent : *Et confusio faciei meæ cooperuit me.*[1] Mais cette honte formée par la douleur ne trouve son motif que dans la douleur même. Ce n'est pas le jugement du ministre de la confession, qui la produit dans notre âme ; c'est l'œil de Dieu qui la voit, et qui connoît toute l'ignominie de son état : elle ne compteroit même le mépris de tous les hommes pour rien, si elle avoit le Seigneur tout seul pour témoin de son innocence : au contraire, quand elle seroit seule sur la terre, ou cachée dans les plus profonds abîmes, les regards de Dieu seul sur ses souillures la couvriroient de la même confusion ; et partout où elle porteroit devant lui ses plaies, elle y porteroit ses troubles et sa honte. Les inquiétudes secrètes et honteuses de

[1] Ps. 43. 16.

l'orgueil ne sont donc pas les troubles salutaires de la pénitence.

Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines éternelles : ce trouble, qui, ouvrant l'enfer et tous ses tourments au pécheur, ne lui découvre rien de plus odieux dans l'iniquité, que la punition dont elle est suivie : ce trouble, qui n'est lui-même qu'un désir que le crime pût être impuni ; qui arrête l'action, dit saint Augustin, sans changer la volonté ; qui nous rend timides, sans nous rendre pénitents ; qui nous fait craindre le châtiment, sans nous faire haïr l'offense ; et qui ne compteroit pour rien d'outrager son Dieu, si la perte de son amour devoit borner toute son infortune.

Je sais que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse ; qu'il est utile de percer souvent, des yeux de la foi, ces abîmes de feu et ces ténèbres éternelles, où il y aura des pleurs et des grincements de dents, et de descendre tout vivants dans l'enfer, pour faire de ce souvenir salutaire un frein à nos passions indomptées. Je sais que cette crainte est un don de l'Esprit-Saint, et mon dessein n'est pas d'ôter aux pécheurs un moyen de salut, et un motif de componction que Jésus-Christ leur propose, que l'Église leur recommande, que les saints ont eu sans cesse devant les

yeux, et dont nous nous servons tous les jours dans ces chaires chrétiennes, pour troubler la fausse paix des âmes criminelles. En effet, ô mon Dieu! si avec tous vos foudres et vos flammes vengeresses, l'iniquité ne laisse pas de prévaloir sur la terre; si malgré l'enfer et ces ardeurs éternelles que votre justice a préparées aux pécheurs, toute chair ne laisse pas de corrompre sa voie : resteroit-il encore quelque foi parmi les hommes, si nous venions imprudemment leur faire un point de vertu de fermer les yeux à ces spectacles terribles; ou si nous leur faisions un vice, du motif le plus commun et le plus ordinaire de la piété? Il est peu de ces âmes nobles et sublimes, que l'amour et la reconnoissance toute seule attachent à votre service : c'est la sagesse des parfaits; mais les foibles ont besoin d'indulgence; et vous voulez que notre intérêt même entre toujours pour beaucoup dans notre fidélité.

Ce n'est donc pas la crainte des tourments destinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence : elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'âme et le fond : car l'amour tout seul, qui a fait les pécheurs, peut former des pénitents : l'amour tout seul, qui a ravi notre cœur à Dieu, peut le lui rendre : l'amour tout seul, qui faisoit tout le déréglement de notre volonté, peut y rétablir l'ordre, et faire notre justice; et vous ne

sauriez vous réconcilier avec Dieu, si vous ne commencez du moins à l'aimer plus que les vaines créatures qui vous avoient éloigné de lui; et si la vertu du sacrement, jointe à cet amour encore foible, ne le perfectionne, et n'opère en vous la véritable justification : ce n'est pas, dis-je, la crainte des peines que je veux ici exclure de la pénitence; c'est cette disposition criminelle, où se trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, lesquels sans un enfer et ses tourments, vivroient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans sacrements; lesquels ne connoissent de la religion que ses menaces; et qui, dans le secret de leur cœur, sont fâchés que Dieu soit juste, et qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Et ne croyez pas que ce soit ici une disposition rare ou chimérique; rien n'est plus réel et plus commun. La crainte fait presque toute notre religion; c'est la pensée seule des peines à venir, qui peuple les tribunaux de la pénitence; nous y faisons divorce pour un moment avec nos passions; et nous nous en séparons comme on quitte des objets encore chers, mais funestes. Semblables à la femme de Loth, nous ne haïssons pas Sodome; nous n'en craignons que les flammes : nous nous en séparons à regret; et notre cœur y tient encore, tandis que la crainte toute seule du danger nous en éloigne. L'esprit de la véritable piété est plus

rare qu'on ne pense ; tous les dehors du culte ne roulent presque que sur de fausses vertus ; nous ne comptons pour offenses de Dieu, que celles qui sont suivies d'une punition éternelle ; celles qui se bornent à lui déplaire, nous ne les comptons pour rien ; et si nous voulons sonder nous-mêmes notre cœur, nous sentirons que nul principe d'amour et de grâce ne nous fait agir, et que l'enfer est la seule divinité que nous craignons.

Mais, comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peut discerner ce trouble heureux qui forme les vrais pénitents, de cette honte d'orgueil, ou de cette crainte toute mercenaire, qui ne forme que des esclaves ; je dis en second lieu, que la douleur de la pénitence renferme une résolution réelle et sincère de finir nos désordres, et de commencer une vie sainte et chrétienne : c'est ce qui nous est figuré dans la guérison de notre paralytique. Souhaitez-vous d'être guéri ? lui demande Jésus-Christ : *Vis sànus fieri ?*[1] Il paroissoit sans doute fort inutile de le demander à un malheureux qui gémissoit sous le poids de ses maux ; et l'on ne pouvoit douter que trente-huit années d'infirmité ne lui fissent souhaiter vivement sa délivrance. Mais Jésus-Christ vouloit nous apprendre par-là, que le pécheur, comme ce paralytique, sincèrement touché de ses maux, doit, en

[1] Joan. 5. 6.

venant se présenter au tribunal, pouvoir se rendre ce témoignage à lui-même, que réellement et de bonne foi, il veut être guéri, c'est-à-dire, renoncer à ses passions invétérées, et prendre le parti de la piété.

Or, je vous demande, mon cher Auditeur, lorsque vous venez aux pieds du prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette résolution? *Vis sanus fieri?* Pouvez-vous vous rendre ce témoignage à vous-même, que vous voulez rompre sincèrement tous les liens qui vous attachent encore au monde et à vos plaisirs criminels, et vous ranger avec ce petit nombre d'âmes fidèles de votre rang et de votre état, qui après avoir quelque temps vécu, comme vous, au gré de leurs passions, sont revenues à Dieu, et opèrent leur salut dans la pratique solide et constante des vertus chrétiennes? Commencez-vous à vous faire un plan de nouvelle vie? Ne comptez-vous pas encore sur les mêmes mœurs, sur les mêmes plaisirs, sur les mêmes liaisons après la confession? Ne vous dites-vous pas à vous-même en secret, pour vous calmer sur cette fausse démarche de pénitence, qu'un jour viendra enfin, que vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon, et rompre pour toujours avec le monde? et ne distinguez-vous pas en vous-même cette confession que vous allez faire, de la conversion que Dieu demande de vous? *Vis sanus fieri?* je vous le demande.

Prenez garde qu'on ne vous demande pas, si en venant vous présenter au tribunal, vous formez de ces propos vagues et indéterminés de conversion, qui n'ont jamais de suite, et qu'on ne forme que pour s'étourdir sur la profanation du sacrement, et se dire à soi-même qu'on évite le sacrilége : de ces propos, dont on sent soi-même la fausseté, qui ne satisfont pas la conscience inquiète, et qui laissent au fond du cœur, non-seulement la volonté réelle du vice, mais le sentiment secret qu'on ne veut pas encore y renoncer. Eh ! que voit-on autour de nos tribunaux, que des pécheurs de ce caractère ?

Je vous demande, si en venant confesser vos fautes, vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, sincère ; qui ne forme pas des propos vagues et éloignés de changement, mais qui répand déjà des larmes de pénitence ? je vous le demande avec Jésus-Christ : *Vis sanus fieri ?* La conscience ne sauroit ici se faire illusion à elle-même ; on sent bien si le propos d'une nouvelle vie est sincère. Les préludes d'une conversion et d'un renouvellement entier de mœurs, ont je ne sais quoi de si vif et de si marqué, qu'il se fait d'abord sentir, et ne laisse rien d'équivoque : des larmes, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches sérieuses et pénibles ; que sais-je ? quelque chose qu'on n'avoit pas encore senti, et que ceux qui nous frequentent n'avoient pas encore vu ;

un appareil qui annonce un peu plus que le fruit d'une confession ordinaire : ce sont là de ces travaux de l'enfantement, qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes : *Ibi dolores ut parturientis.*[1] On ne sauroit y prendre le change, et il n'est que des douleurs d'un certain caractère, qui annoncent la naissance du nouvel homme dans nos cœurs.

Rappelez les conversions de la Pécheresse, des Saul, des Augustin ; voyez ce qui se passoit en eux dans ces moments heureux qui précéderent leur changement ; quels troubles ! quelles perplexités ! quels combats ! quels efforts héroïques sur eux-mêmes ! quelles démarches nouvelles ! quelles larmes ! quels transports d'amour et de componction ! c'est au milieu de tant d'agitations que se consomme l'ouvrage de la conversion ; une démarche froide et tranquille n'a rien qui l'annonce et qui lui ressemble : c'est au milieu de ces troubles, de ces vents impétueux, pour ainsi dire, que l'Esprit de Dieu descend dans un cœur pénitent, comme il descendit autrefois dans le cénacle ; et y vient porter la paix et la grâce ; et c'est ici où l'on peut dire qu'on entend sa voix lorsqu'il arrive, et qu'on sait où il va et d'où il vient. C'est à vous à nous dire, si vous reconnoissez à ces traits la douleur qui jusqu'ici vous a préparé au sacrement de la pénitence.

Et ne nous dites pas que cette douleur, cachée

[1] Ps. 47. 7.

au fond de l'âme, n'est pas toujours sensible au cœur pénitent : un changement de vie porte si fort sur tous nos penchants, prend sa source dans un nouvel amour si vif, qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insu de notre cœur même. Mais enfin, je le veux pour des cœurs d'un certain caractère, nés froids, tranquilles, insensibles; qui peuvent se briser, mais qui ne sauroient s'attendrir. Mais vous, pourvu d'un cœur naturellement si tendre et si capable d'être touché; vous qui avez poussé la sensibilité dans les passions déplorables jusqu'à l'emportement; vous qui nous vantez tant la bonté et la tendresse de votre cœur, vous n'en manqueriez que pour votre Dieu? la douleur du péché seroit la seule qui vous trouveroit froid et insensible? les larmes, les sentiments, les vivacités, qui sont si fort de votre caractère, ne le seroient pas de celui de votre pénitence? Illusion, mon cher Auditeur? Si vous n'êtes pas vif dans la douleur de votre repentir, comme vous l'avez été dans vos désordres, c'est que vous étiez pécheur de bonne foi, et que vous n'êtes qu'un faux pénitent.

Enfin, non-seulement la douleur de la pénitence est une résolution réelle et sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle, qui prend d'abord des mesures solides de changement. Or, la principale est le choix d'un ministre fidèle, qui coopère avec Jésus-Christ à la guérison de votre

âme : choix difficile, mais le plus important que vous ferez jamais, puisqu'il s'agit du salut, et que ce qui décide toujours de notre salut, c'est le choix de celui à qui nous allons confier les secrets de notre conscience : c'est la suite de notre Évangile qui nous fournit cette dernière réflexion. Seigneur, dit le paralytique à Jésus-Christ, je n'ai point d'homme qui me jette dans la piscine lorsque l'eau est troublée : *Domine, hominem non habeo.*[1]

Or, avant que de venir vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jésus-Christ, afin qu'il vous aide dans un choix si essentiel, et qu'il vous suscite un guide fidèle, qui vous conduise sûrement dans la voie du salut? Cherchez-vous vous-même un homme rempli de l'esprit de Dieu, qui sache vous jeter à propos dans la piscine, et cultiver ces premiers sentiments de grâce que vous portez au tribunal?

Un homme éclairé, qui puisse juger de la lèpre, connoître les plaies de votre cœur, et ne pas se tromper dans l'application des remèdes?

Un homme expérimenté, qui sache discerner les voies de la grâce dans votre âme, conduire les opérations de Dieu en elle, ne pas trop presser les âmes que l'Esprit-Saint ne pousse que lentement; ne pas arrêter celles qui sont portées, pour ainsi dire, sur les ailes de la grâce, et suivre l'esprit de Dieu sans le prévenir?

[1] Joan. 5. 7.

Un homme accoutumé à parler à Dieu dans la prière, à étudier aux pieds de la croix la science du salut, et dont les paroles, pleines de cet esprit et de ce feu qu'il a puisés devant le Seigneur, portent ensuite l'onction de la grâce jusqu'au fond de votre âme tout ouverte dans ces moments, et sur laquelle les vérités les plus simples font alors tant d'impression?

Un homme désintéressé, qui n'examine pas si vous êtes grand selon le monde, mais si vous êtes pécheur devant Dieu; que vos vices touchent plus que vos titres; et qui ne proportionne pas l'indulgence ou la sévérité de ses sentences, à l'élévation ou à l'obscurité des pécheurs, mais au caractère de leurs crimes?

Un homme zélé, que rien ne puisse faire départir des intérêts de la vérité et des règles saintes de son ministère; et qui, sans faire ostentation de sévérité, ne cherche pas à se faire honneur des excès et des singularites outrées de ses pénitents, mais à faire honneur à la grâce et à la religion, en leur inspirant cette sobre sagesse qui remplit avec dignité les devoirs de son état, et qui, en condamnant le monde, s'attire l'estime et le respect du monde même?

Enfin, un homme charitable, qui sache mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force; qui n'aigrisse pas les plaies par d'excessives rigueurs,

mais qui ramène les malades par des condescendances nécessaires ; qui ne soit pas toujours juge, mais qui se souvienne quelquefois qu'il est père ; qui sache changer sa voix comme l'Apôtre, se faire tout à tous, et prendre toutes les formes pour former Jésus-Christ dans un cœur ?

Est-ce un guide de ce caractère que vous cherchez. Les plus inconnus sont toujours pour vous les plus propres; les plus indulgents, les plus habiles : les premiers que le hasard vous offre, vous leur ouvrez indiscrètement les plaies de votre cœur. Vous prenez, comme ce Michas dont il est parlé au livre des Juges, le premier lévite qui se présente ; vous lui dites : *Tenez-moi lieu de père et de prêtre.* [1] Vous mettez peut-être à prix ses soins et son ministère, et le rendez le ministre et le fauteur, comme cet Israélite, des dieux et des idoles que vous avez élevées dans votre maison, et auxquelles vous avez prostitué votre cœur. Et si vous usez en ceci de quelque circonspection et de quelque recherche, c'est pour éviter ceux qu'une réputation d'exactitude et d'intégrité rend redoutables à vos passions, et auxquels on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement se convertir et servir Dieu. Ainsi le choix tout seul que vous faites du juge de votre conscience, est une preuve décisive que vous ne voulez pas changer de vie; que

[1] Judic. 17. 10.

vous allez profaner le sacrement, et vous souiller où vous auriez dû vous purifier de vos souillures.

Voilà, mes Frères, les sources les plus ordinaires de l'inutilité du sacrement de la pénitence : on manque de lumière dans l'examen, de sincérité dans la manifestation, de douleur dans le repentir : et voilà pourquoi les conversions sont aujourd'hui si rares au tribunal; voilà pourquoi, parmi cette multitude infinie d'aveugles, de boiteux et de ceux qui avoient les membres secs, à peine Jésus-Christ en trouve-t-il un seul, dit saint Augustin, qui mérite d'être guéri : *Tot jacebant, et unus sanatus est.* Les cinq portiques de la piscine, selon ce Père, figuroient les cinq livres de Moïse, qui découvroient les maux, mais qui ne les guérissoient pas : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.* Mais hélas! nous pourrions le dire aujourd'hui avec plus de raison de la piscine des chrétiens, et des portiques mystérieux qui environnent le bain de la pénitence; ils ne servent plus qu'à nous découvrir les maux, les guérisons n'y sont plus en usage : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant :* nous y voyons aborder une multitude de pécheurs; nous n'en voyons presque pas sortir de pénitents : on nous y expose des plaies, et le bain sacré n'en voit presque jamais de fermées : il nous fait connoître les malades, mais il n'en est plus le remède : *Sed illi ægros prodebant,*

languidos non sanabant. Et si j'osois l'ajouter ici ; comme la loi de Moïse, en découvrant les péchés, les multiplia, et ne servit qu'à faire des prévaricateurs ; hélas ! ce remède divin, loin de guérir les maux de l'Église, les a augmentés, pour ainsi dire ; a donné lieu à des profanations, loin de rétablir la piété ; et a fait des sacriléges où il auroit dû faire des pénitents : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.*

Rentrons ici en nous-mêmes, mes Frères, et en ce jour surtout, consacré à la conversion des grands pécheurs par la guérison d'un malade désespéré ; en ce jour, où les prières mêmes de l'Église sollicitent auprès du Seigneur ses miséricordes pour les âmes les plus déplorées ; rappelez ici devant Dieu toute la suite de vos années, et l'histoire secrète de votre conscience. Repassez sur ce nombre infini de confessions, toujours réitérées et toujours inutiles, et qui sans doute, devant le tribunal de Jésus-Christ, feront le plus terrible sujet de votre condamnation. Dites-vous à vous-même : Quelles ont été jusqu'ici mes voies, et la monstrueuse conduite de ma vie ? mes passions d'aujourd'hui sont des plaies de l'enfance, et qui ont vieilli avec moi : ce que je suis encore, voluptueux, emporté, dissolu, je l'étois déjà dès la première saison de ma vie : ma destinée m'a fait éprouver des situations différentes au dehors ; mais ma passion honteuse

m'a suivi partout, et partout elle a été la même : ma vie n'est qu'un seul crime diversifié, sous des circonstances et des situations dissemblables : *Un jour a instruit l'autre jour, et une nuit a montré sa science funeste à l'autre nuit :*[1] du plus loin qu'il m'est permis de rappeler l'histoire de mes années, j'y trouve déjà les ébauches et les naissances de mes passions ; et les commencements de ma vie ne s'offrent à moi qu'avec les prémices des crimes dont je suis encore coupable.

Cependant, ô mon Dieu ! votre colère n'a pas encore éclaté sur moi ; et du haut de votre justice, vous me voyez errer depuis si long-temps dans des voies criminelles, sans m'avoir frappé de mort, et fait périr, comme tant d'autres, au milieu de ma course ! Ah ! ce n'est pas sans quelque dessein de miséricorde sur moi, que vous avez prolongé mes jours, et différé jusqu'ici votre vengeance ; vous ne m'auriez pas délivré de tant de périls qui ont mille fois menacé ma vie, si vous n'aviez voulu faire paroître en moi quelque jour les richesses de votre grâce.

Grand Dieu ! je commence à ne plus aimer mes maux ; achevez votre ouvrage, et faites que j'en aime le remède. L'état de ma conscience me trouble ; la corruption et le désordre de ma vie me couvrent de honte ; les remords du crime me tyrannisent,

[1] Ps. 18. 3.

et répandent l'amertume sur tous mes jours : achevez, grand Dieu! de rompre des liens déjà à demi brisés ; donnez le dernier coup à ma volonté rebelle ; soutenez ma foiblesse dans un combat où vous m'avez vu tant de fois succomber ; ne vous éloignez pas de moi, et faites que je ne retrouve le calme et la tranquillité que j'ai perdus, qu'en vous devenant à jamais fidèle.

Ainsi soit-il.

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE MERCREDI DES CENDRES.

PREMIER SERMON. — SUR LE JEÛNE.

PROPOSITION. Il importe d'examiner les excuses dont on se sert pour se dispenser de la loi du jeûne, et les abus où l'on tombe en l'observant. Ainsi :

DIVISION. *I. L'obligation du jeûne contre ceux qui en violent la loi.*

II. L'étendue de cette loi contre ceux qui en adoucissent l'observance.

Ire PARTIE. *L'obligation du jeûne.* Il est inutile de prouver cette obligation aux fidèles qui ne la contestent pas, qui savent que la religion est née dans le sein du jeûne et de l'abstinence, et que c'étoit même à l'abattement de leurs visages que les tyrans reconnoissoient les premiers chrétiens. Or, l'obligation du jeûne supposée, il n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance; car l'Église, en établissant cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort. Examinons donc les excuses de ceux qui se dispensent du jeûne. Premièrement, sont-elles légitimes? Secondement, en les supposant légitimes, n'est-on pas également violateur du précepte, par la manière dont on use de l'indulgence de l'Église?

Premièrement, vos excuses sont-elles légitimes? Vous

êtes né, dites-vous, avec un tempérament foible, incapable de soutenir la rigueur de la loi du jeûne, qui demande des soins et des précautions infinies Mais, premièrement, ne sont-ce pas ces soins et ces précautions elles-mêmes qui ont affoibli votre tempérament? Cette foiblesse de tempérament n'est-elle pas une suite de la vie molle et voluptueuse que vous avez toujours menée? Mais cette mollesse qui vous rend la pénitence plus nécessaire, puisqu'elle est elle-même un crime que vous devez expier, pourroit-elle devenir un titre légitime qui vous en dispense? Secondement, ces soins et ces précautions que vous croyez nécessaires à votre santé, ne sont-ce pas les façons du rang et de la naissance, plutôt que des besoins réels et effectifs? or, Dieu ne mesure pas vos infirmités et vos besoins sur vos titres, mais sur la loi. David, Esther et tant d'autres, quels exemples d'austérités n'ont-ils pas laissés à tous les siècles, malgré leur rang? Si l'Église avoit des distinctions à faire et des priviléges à accorder, ce devroit être sans doute en faveur de ceux qui peuvent à peine, par leur travail, se garantir de la faim et de l'indigence, et qui, presque toujours, ont moins de crimes à expier; et non en faveur des riches et des grands, qui n'ont rien de plus triste à essuyer dans leur état, que le dégoût et la satiété inséparables d'une félicité sensuelle, et qui d'ordinaire ont plus besoin de pénitence, parce qu'ils sont plus coupables : cependant le citoyen obscur et le vil artisan respectent la loi de l'Église, et ce sont les riches et les grands qui s'en dispensent. Vous objectez la foiblesse de votre tempérament; mais cette foiblesse ne vous a jamais privé d'un seul plaisir; vous soutenez les veilles, l'application et le sérieux du jeu, le dérangement des repas; vous dévorez les fatigues du service, lorsque la gloire, l'intérêt, ou le plaisir s'en mêlent; ce n'est donc que pour Dieu seul, que vous

refusez de souffrir : servir le monde ne vous coûte rien, parce que vous êtes mondain ; soyez donc chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jésus-Christ. Voyez cette âme fidèle que Dieu a retirée de ses égarements : lorsqu'elle vivoit comme vous, elle regardoit pareillement la loi du jeûne comme une loi meurtrière ; maintenant elle ajoute même aux rigueurs de la loi : ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur.

Mais enfin, quand l'abstinence affoibliroit votre corps, l'intention de l'Église est que vous souffriez : car n'est-il pas juste qu'un corps de péché, comme le vôtre, soit puni ; que des membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice ; que l'ennemi que vous portez en vous-même, soit affoibli ? Ainsi, la fin que l'Église se propose dans son précepte, ne sauroit devenir une raison qui vous en dispense.

Mais, dites-vous, vous êtes dispensé de la loi du jeûne par l'autorité des supérieurs légitimes. Mais votre conscience ne vous répond-elle pas que toute dispense obtenue contre les intentions et l'esprit de l'Église, est une dispense vaine ; que par conséquent, si vous n'êtes pas dans le cas de la dispense, vous ajoutez au crime de la transgression, le blâme de la mauvaise foi et de la surprise ?

Secondement, mais supposons vos excuses légitimes, n'êtes-vous pas également violateur du précepte, par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Église ? Premièrement, gémissez-vous en secret de la foiblesse de votre chair, et de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux lois de l'Église ? Êtes-vous honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée ? la regardez-vous comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des fidèles ? hélas ! vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la voie commune. Secondement, remplacez-

vous par d'autres œuvres le jeûne que vous ne sauriez observer? Priez-vous plus que dans un autre temps? êtes-vous plus charitable envers les pauvres? vous abstenez-vous de certains plaisirs, légitimes peut-être en une autre saison? car il faut user de compensation, et pour être dispensé de la loi du jeûne, vous ne l'êtes pas de la pénitence. Or, c'est précisément ce que vous ne faites pas; parce que vous ne pouvez pas faire tout ce que vous devez, vous vous croyez dispensé de faire du moins ce que vous pouvez. Troisièmement enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité? et vos repas sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification? car enfin, l'Église prétend soulager votre foiblesse, non autoriser votre sensualité.

IIe Partie. *Étendue de la loi du jeûne, contre les abus où tombent ceux mêmes qui l'observent.*

Pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance du jeûne, il n'y a qu'à établir quelle est la fin de son institution. Premièrement, d'affoiblir nos passions en mortifiant la chair, expier nos chutes passées, et en prévenir de nouvelles. Secondement, de purifier l'âme, en mortifiant le corps, la détacher des sens, réveiller sa foi, et l'élever au goût des biens éternels.

Or, premièrement, le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi dans le monde, ne mortifie ni le corps ni les passions de la chair; car, par où les mortifieroit-il? Est-ce par la longueur de l'abstinence? cela pouvoit convenir aux jeûnes des premiers fidèles, qui ne le rompoient qu'après le soleil couché, après s'être disposés à l'heure du repas par mille exercices saints et laborieux : pour nous, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes; l'heure du repas avancée nous épargne cette rigueur. D'ailleurs, que n'ima-

ginons-nous pas pour arriver à cette heure du repas, sans nous être aperçus de la longueur et de la rigueur du jeûne? Nous prolongeons le temps du sommeil, au lieu qu'il faudroit prévenir l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Église; on se permet l'usage de mille boissons que la coutume autorise, presque contre l'esprit de la loi; en un mot, après que l'Église a poussé la condescendance jusqu'à ses dernières bornes, nous ne pensons sans cesse qu'à inventer de nouveaux adoucissements, qui ne sauroient prescrire contre la loi.

2° Mortifie-t-on les passions par la simplicité des viandes dont on use? Hélas! il y entre plus de soins et d'artifices; et on supplée par mille raffinements à la simplicité des mets dont il faut user : d'ailleurs, dans le seul repas que l'Église permet, on ne s'y prescrit point d'autres bornes que celles d'une avide sensualité. Ainsi, l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes; et ce qui n'étoit d'abord qu'un relâchement de discipline, en est devenu la seule austérité : les temps sont bien changés. Un seul repas pris le soir avec actions de grâces, terminoit autrefois le jeûne de toute la journée : et quel repas! des herbes, des légumes, un repas de larmes et de pénitence. Le refroidissement de la charité obligea l'Église, il y a quelques siècles, de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline : mais au lieu que ce sont là de ces grâces honteuses, dont il ne faudroit user qu'en gémissant, à quels excès n'a-t-on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Église? on oublie que c'est une grâce accordée à la pure nécessité; que par conséquent les précautions ne sauroient y être trop rigoureuses. Voilà nos jeûnes; voilà les restes méconnoissables de ces jeûnes si fameux autrefois parmi les chrétiens, de ces austérités, si excessives alors, qu'elles faisoient passer les fidèles pour des

insensés. Et comment s'y dispose-t-on ? par des excès et des réjouissances profanes.

Souvenons-nous donc que l'intention de l'Église est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des fautes de toute l'année. Souvenons-nous encore que puisque nous allons satisfaire à la justice divine, durant cette sainte carrière, pour nos infidélités passées, nous ne devons pas en ajouter de nouvelles ; apaiser notre Juge, et l'irriter en même temps. Souvenons-nous que puisque nous allons satisfaire à la justice de Dieu, non-seulement les crimes nous sont interdits, mais encore les plaisirs qui dans un autre temps seroient peut-être innocents. Souvenons-nous enfin que l'Église, durant ces jours de pénitence, prétend nous préparer à la grâce de la résurrection : commençons donc de bonne heure à déraciner nos inclinations vicieuses, et mettons-nous en état de pouvoir alléguer aux ministres du Seigneur le passé, comme le garant de nos promesses sur l'avenir.

LE MERCREDI DES CENDRES.

SECOND SERMON. — MOTIFS DE CONVERSION.

Proposition. Revenez de vos iniquités passées ; convertissez-vous au Seigneur.

Ier Motif. *Plus de facilités du côté de vos passions, lesquelles, affoiblies et rebutées par les excès et les dégoûts inséparables du crime, vous ont fait sentir mille fois, qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous ici-bas, que dans la justice et dans l'innocence.*

La situation où vous êtes devant Dieu, après tant de

crimes, et la triste destinée de votre âme, devroient être un motif suffisant pour vous déterminer à un changement et à une nouvelle vie. Comment avez-vous vécu jusqu'ici? vous avez abusé de tout, de votre raison, de votre corps, de votre cœur, de votre jeunesse, de vos talents, de vos biens, de vos places, de vos afflictions, des mystères, des solennités, des instructions, et de tous les autres secours que la religion vous a offerts. Quel vide, quels abîmes, quelles horreurs dans une telle vie! et que n'avez-vous point à craindre?

Mais de plus, la fin de votre vie qui approche, le peu de goût que vous trouvez désormais à la plupart des plaisirs, la perte de vos amis, de vos proches; tout cela doit vous faire sentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui passe, et le malheur d'une vie licencieuse et déréglée. Vous avez essayé de tout, et tout vous a lassé : Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans les plaisirs : quel prétexte auriez-vous donc de différer encore votre conversion? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie? vous êtes trop heureux que le Seigneur, toujours bon et miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissants de vos passions, et le rebut du monde.

II° MOTIF. *Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Eglise impose à tous les fidèles.*

Vous êtes obligé de jeûner pendant cette sainte quarantaine; mais à quoi vous serviroit-il de le faire, si vous ne vous convertissiez pas au Seigneur? Jeûner sans vous convertir, c'est porter le joug de la loi avec les justes, et n'en partager pas avec eux les grâces et les consolations. Ce n'est

pas que vous deviez ajouter au crime de votre impénitence celui de la transgression de la loi du jeûne, sous prétexte que l'observance de la lettre ne sert de rien au pécheur obstiné dans le crime. Ainsi agit l'impie; pour vous, à qui Dieu a peut-être marqué ce temps de pénitence, comme le moment de votre salut, entrez avec vos frères dans cette sainte carrière de pénitence; offrez à Dieu ce léger sacrifice, pour obtenir celui de vos passions : commencez par la lettre, afin que l'esprit de vie vous soit donné : c'est toujours un commencement de salut, que d'accomplir le précepte.

Mais combien de vains prétextes allègue-t-on pour s'en dispenser! Des infirmités chimériques, une santé foible et usée, quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence; on n'oseroit alléguer de tels prétextes, et ils ne retiennent personne, dès qu'il est question de satisfaire les passions. On dit que ce n'est pas un point fort essentiel que l'abstinence du Carême, et qu'il est assez indifférent d'user d'une viande plutôt que d'une autre : c'est-à-dire que, pour calmer ses remords, on cherche à avilir dans son esprit la majesté des préceptes divins, comme si Dieu n'étoit pas également grand, soit qu'il défende à Caïn de répandre le sang innocent, soit qu'il ordonne au premier homme de ne pas toucher au fruit défendu.

III[e] Motif. *Les grâces plus abondantes du côté de Dieu, et plus vives par l'exemple et les mérites de Jésus-Christ, dont on va vous rappeler le souvenir et les mystères.*

Ce grand spectacle d'un Dieu qui verse son sang et qui meurt pour nous, doit nous engager à entrer dans la voie de la pénitence. La croix est le seul héritage que Jésus-Christ ait laissé à son Église : elle fait proprement le grand caractère des chrétiens; ce n'est que par la croix qu'ils sont distingués des païens : il faut donc qu'ils participent à la

croix de Jésus-Christ, s'ils veulent partager avec lui sa gloire et son immortalité. Le monde, il est vrai, et nos passions nous fournissent des croix et des afflictions; mais ce sont là les châtiments de notre cupidité, et non pas les remèdes de nos crimes : nous portons la croix du monde, et c'est la croix de Jésus-Christ qu'il faut porter; afin que si nous ne pouvons éviter les croix, nous fassions du moins qu'elles nous soient utiles. Hélas! la croix de Jésus-Christ est moins amère et moins pesante que celle du monde : il adoucit le joug qu'on porte pour lui, et le joug du monde est un joug de fer qui meurtrit et qui accable. Profitons donc des grâces qui vont couler en ce saint temps de la croix de Jésus-Christ.

IVe Motif. *Plus de secours du côté de l'Église, dont les larmes et les prières, plus longues et plus ferventes en ce saint temps, sollicitent la miséricorde divine en faveur des pécheurs.*

L'Église, cette chaste épouse, ne s'occupe en ce saint temps que de la conversion de ses enfants : ses soupirs, ses longues prières, tout le corps des justes qui prie, et qui est toujours exaucé; les jeûnes, les macérations, les austérités que les vrais fidèles pratiquent en ces jours de salut, et qu'ils offrent au Seigneur, comme un sacrifice d'expiation, pour le réconcilier avec son peuple : tout cela doit ouvrir les trésors du ciel sur les iniquités de la terre. Si donc Judith toute seule réconcilia le Seigneur avec son peuple, que ne devons-nous pas attendre de tant d'âmes fidèles, qui en tout lieu prient pour vous en ce saint temps, et offrent au Seigneur leurs macérations pour obtenir le pardon de vos crimes? Ajoutez à cela les instructions que l'Église va vous donner, si capables d'exciter dans vos cœurs des sentiments de componction, si vous ne les fermez pas à la voix de Dieu. Ne

résistons donc pas à Dieu, qui nous ouvre en ce temps de propitiation tant de moyens de salut.

V[e] Motif. *Plus de raisons tirées des calamités publiques qui, nous faisant sentir la main de Dieu appesantie sur nous, nous avertissent en même temps de l'apaiser, en finissant nos crimes, qui nous ont attiré sa colère.*

D'où vient que ce royaume, autrefois si florissant, est maintenant plongé dans une tristesse amère et profonde? d'où viennent toutes nos pertes et tous nos malheurs? La colère de Dieu éclate sur nos crimes : il a regardé du haut de son sanctuaire, et il a vu toute sorte de crimes et d'abominations au milieu de nous; et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de sa colère. Mais quel usage faisons-nous de ces fléaux publics? nous n'opposons à la colère de Dieu que des plaintes inutiles, des inquiétudes, des murmures. Insensés que nous sommes, nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils ètoient les auteurs de nos calamités. Remontons plus haut; les coups qui nous frappent, partent du ciel qui punit nos crimes. Finissons nos désordres, et nos malheurs finiront bientôt.

LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Division. *I. La religion est raisonnable. II. Elle est glorieuse. III. Elle est nécessaire.*

I[re] Partie. *La religion est raisonnable.* C'est la foi et non pas la raison, qui fait les chrétiens; et la première dé-

marche qu'on exige d'un disciple de Jésus-Christ, c'est de croire ce qu'il ne peut comprendre : cependant je dis que c'est la raison elle-même qui nous conduit à cette soumission, et que le fidèle qui croit, fait un usage plus sensé de sa raison, que l'infidèle qui refuse de croire.

1° Le fidèle croit sur l'autorité la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre.

L'ancienneté, en matière de religion, est un caractère que la raison respecte. En effet, s'il y a une véritable religion dans le monde, elle doit être la plus ancienne de toutes; puisque ce doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Or, la religion des chrétiens est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes adorèrent le même Dieu que nous adorons : l'histoire de la naissance de cette religion, est l'histoire de la naissance du monde même : les livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monuments de l'origine des choses. D'ailleurs, la religion chrétienne présente une suite de faits, raisonnable, naturelle, d'accord avec elle-même; la bonne foi de l'auteur qui les a écrits, paroît dans la naïveté de son histoire : les autres religions ne nous offrent que des récits fabuleux de leur origine, récits qui tombent d'eux-mêmes.

La religion chrétienne a encore pour elle la perpétuité, ce qui lui donne un nouveau degré d'autorité. Les autres religions ont duré un certain nombre d'années, et tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs : la religion de nos pères se maintient dès le commencement, survit à toutes les sectes, et passe toujours des pères aux enfants. Est-ce un bras de chair qui l'a conservée? Mais le peuple fidèle a presque toujours été foible, opprimé, persécuté. C'est donc Dieu et non l'homme, c'est le bras du Tout-puissant, qui a

conservé son ouvrage ; car il n'y a que l'ouvrage de Dieu qui demeure éternellement.

A son ancienneté, à sa perpétuité, ajoutez son uniformité : les occasions, les différences des siècles, la nécessité des temps, ont introduit mille changements à toutes les lois humaines; la foi seule n'a jamais changé.

2° Les vérités qu'on veut persuader au fidèle, sont les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience.

Nulle autre religion que la religion chrétienne ne donne des idées si sublimes de la puissance de Dieu, de son immensité, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice; en cela elle est au-dessus de l'idolâtrie, qui inspiroit à l'homme des sentiments insensés de la Divinité. La philosophie ou dégradoit l'homme jusqu'au rang des bêtes, ou le remplissant d'orgueil, l'élevoit follement jusqu'à Dieu : la religion chrétienne remédie à ces deux inconvénients, en découvrant à l'homme l'excellence de sa nature, et lui faisant sentir sa misère.

La cupidité rendoit l'homme injuste envers les autres hommes; quelle autre religion, que celle des chrétiens, a jamais mieux réglé les devoirs mutuels des uns envers les autres?

3° Les motifs qui persuadent le fidèle, sont les plus décisifs, les plus triomphants, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

En effet, la religion chrétienne propose des mystères qui nous passent : mais ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et prédits avec toutes les circonstances des temps, des lieux, et des moindres événements. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux, éclatants, publics; convenus alors même par ceux qui

avoient intérêt de les nier; répétés mille fois en différents endroits; et ces faits nous ont été transmis par des hommes qui n'ont pu être ni trompés ni trompeurs : la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile. O Dieu ! qui ne sentiroit ici votre doigt? qui ne reconnoîtroit à ces traits le caractère de votre ouvrage?

IIe Partie. *La religion est glorieuse.* Premièrement, du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir. Quelles sont ses promesses? l'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos âmes, la délivrance des passions. Il ne sauroit être honteux de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de notre nature : au contraire l'incrédule se fait-il honneur, en se croyant de la même nature que les bêtes, et en attendant la même fin?

2° La religion est glorieuse du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent. Représentez-vous un juste qui vit de la foi; en lui se trouvent toutes les vertus, sans le mélange d'aucun vice. La philosophie ne détruisoit les vices que par le vice; et en détruisant les autres passions, elle en élevoit une plus dangereuse sur leurs ruines, je veux dire l'orgueil, et l'amour de la vaine gloire : la foi élève le juste au-dessus de sa vertu même; il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir. Or, je vous demande si l'homme est plus glorieux et plus respectable, lorsqu'il est esclave de tous les vices, lorsqu'il ne distingue pas les crimes les plus affreux des vertus les plus pures; en un mot, lorsqu'il n'a d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même.

3° Enfin, la religion est glorieuse du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Rappelez tous les grands hommes qu'elle a fournis dans tous les siècles; princes, con-

quérants, pasteurs, philosophes, savants. La philosophie prêchoit une sagesse pompeuse; mais son sage ne se trouvoit point : au lieu que la religion a une tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous. Or, mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits : vous paroît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti ?

IIIe Partie. *La religion est nécessaire à l'homme.* Premièrement, parce que sa raison est foible : or, la foi toute seule est le secours qui l'aide et qui l'éclaire. Nous ne connoissons ni notre corps, ni notre âme; les créatures qui nous environnent sont autant d'énigmes pour nous. Si nous ne connoissons pas les objets que nous avons sous l'œil, comment voulons-nous voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi ? L'univers que Dieu a livré à notre curiosité et à nos disputes, est un abîme où nous nous perdons; et nous voulons que les mystères de la foi, qu'il n'a exposés qu'à notre docilité et à notre respect, n'aient rien qui échappe à nos foibles lumières ? Ce secret de Dieu doit nous rendre plus respectueux et plus attentifs, mais non pas plus incrédules.

2° La religion est nécessaire à l'homme, parce que sa raison est corrompue, et la foi seule est le remède qui la guérit. Il étoit naturel à l'homme de connoître Dieu, qui est sa fin et son principe, et d'adorer toutes ses divines perfections; cependant, jusqu'où l'homme avoit-il dégradé son Créateur ? il n'y avoit rien de si vil dans les créatures, dont son impiété ne se fît des dieux. Passez à la morale : tous les principes de l'équité naturelle étoient effacés dans le cœur de l'homme. C'est la foi toute seule qui a appris aux hommes à

connoître Dieu et à l'adorer, et qui a retracé dans son cœur les traits effacés de cette loi que la nature y avoit gravée.

3° La religion est nécessaire à l'homme, parce que sa raison est changeante, et que la foi seule est la règle qui la retient et qui la fixe. Voyez combien autrefois, parmi les païens, de vaines disputes, de questions sans fin, d'opinions différentes sur la nature de Dieu, sur l'immortalité et la nature de l'âme, sur le souverain bien de l'homme : parmi les chrétiens mêmes, voyez cette variété infinie de sectes qui dans tous les temps ont rompu l'unité, pour suivre des doctrines étrangères. La loi fixe toutes ces variations, parce qu'elle est toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations et des intérêts.

LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

DU PARDON DES OFFENSES.

Division. *I. Injustice de nos haines. II. Fausseté de nos réconciliations.*

Ire Partie. *Injustice de nos haines.* Les trois principes les plus communs des amitiés humaines sont le goût, la cupidité, la vanité. La religion et la charité n'unissent presque personne : ainsi, nous haïssons les hommes,

1° Dès qu'ils choquent notre goût : or, cette haine est injuste; parce que cet homme, pour n'être pas de votre goût, n'en est pas moins votre frère, enfant de Dieu, membre de Jésus-Christ, etc.; son humeur n'efface aucun de ces augustes traits. Si nous n'étions obligés que d'aimer

ceux pour qui nous sentons du goût et de l'inclination, il eût été inutile que Jésus-Christ nous fît le précepte d'aimer nos frères; le cœur là-dessus n'en a pas besoin. D'ailleurs, un chrétien ne doit pas se conduire par goût et par humeur, mais par des principes de raison, de foi, de religion et de grâce. C'est une foiblesse, même selon le monde, de ne régler nos haines et nos amours que sur la bizarrerie de nos goûts : l'Évangile qui veut que nous sacrifiions à la sainteté de la foi et à la sublimité de ses règles, non-seulement nos caprices, mais nos penchants les plus légitimes, seroit-il là-dessus plus indulgent? De plus, vous-même êtes-vous du goût de tout le monde? Cependant, n'exigez-vous pas qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières, sur la bonté de votre cœur? Bien plus, la cause de cette aversion, que vous sentez pour votre frère, n'est-elle pas plus en vous, j'entends dans votre orgueil, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre? n'est-ce pas son crédit, ses talents, sa fortune, qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime? Enfin, l'Évangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère; il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire, que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez, en un mot que vous fassiez pour lui ce que vous voudriez qu'on fît pour vous : car la charité n'est pas un goût aveugle et bizarre; c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable.

2° Nous haïssons les hommes, lorsque nous les trouvons contraires à nos intérêts, et qu'ils cherchent à nous nuire : or, je dis que la haine que nous avons contre ces personnes, est injuste. Et d'abord en haïssant votre frère, vous ajoutez à tous les maux qu'il vous a faits, le plus grand de tous, qui est celui de le haïr : tous les maux qu'il vous a faits, n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers; la haine

que vous avez pour lui perd votre âme, et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel. De plus, que vous revient-il de vôtre animosité contre votre frère ? Vous restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis ? Si vous cherchez à vous consoler en le haïssant, c'est une manière barbare de se consoler. Outre cela, si vous étiez vraiment chrétien, si vous aviez de la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instruments des miséricordes de Dieu sur votre âme, qui s'est servi de leur mauvaise volonté pour vous sauver, en mettant des obstacles à vos passions déréglées, et vous demanderiez à Dieu qu'il leur inspire un repentir sincère, et qu'il ne permette pas que ceux qui ont tant contribué à votre salut, périssent eux-mêmes.

3° Nous haïssons les hommes, lorsqu'ils blessent notre vanité, en nous décriant par des médisances et des calomnies : or, cette haine est injuste; car, d'abord il est injuste d'exiger qu'on nous approuve en tout, et que les autres ne voient pas des défauts et des foiblesses, que nous-mêmes sentons au dedans de nous. Outre cela, nous devons nous défier des rapports qu'on nous a faits de notre frère; car l'expérience ne nous apprend que trop, qu'on grossit souvent des bagatelles, et qu'on envenime les discours les plus innocents : mais je veux que les faits dont vous vous plaignez ne soient pas douteux : votre frère n'a-t-il pas de son côté les mêmes reproches à vous faire ? Ses défauts vous ont-ils toujours trouvé fort indulgent et fort charitable ? Votre sensibilité n'est donc pas bien fondée. Supposons même que vous n'avez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frère : que faites-vous en le haïssant ? vous n'effacez pas les impressions sinistres que ses discours ont pu

laisser dans l'esprit des autres; et vous faites à votre cœur une nouvelle plaie. Mais voici enfin une raison plus forte que toutes les autres : l'amour-propre suffiroit pour aimer ceux qui nous aiment et qui nous louent; mais la religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent, qui nous déchirent; elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous, nous déclarant qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos frères. Vous convenez, direz-vous, des maximes de la religion là-dessus; mais il faut avoir égard aux lois de l'honneur, qui veulent qu'un homme soit déshonoré, s'il pardonne des discours et des procédés d'une certaine nature. Mais, premièrement, le prince a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avoit attaché une gloire déplorable. Secondement, une maxime abominable, que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée, et a fait passer jusqu'à nous, ne doit pas l'emporter sur toutes les règles du christianisme, et sur les lois les plus inviolables de l'état : on ne peut pas se déshonorer en obéissant à Dieu et à son prince.

IIe Partie. *Fausseté de nos réconciliations.* Nos réconciliations sont fausses, soit qu'on les considère dans leur principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

1° Fausses dans leur principe. Une réconciliation sincère doit prendre sa source dans la charité. Or, des motifs purement humains sont d'ordinaire la source de nos réconciliations : on se réconcilie pour céder aux instances de ses amis, pour éviter certain éclat désagréable, par complaisance pour quelqu'un, pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'âme, etc. Or, rien que d'humain dans tous ces motifs; et la preuve que la charité n'y entre pour rien, c'est que des pécheurs qui ne laissent paroître d'ailleurs aucun

signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères. Or, seroit-il possible que ceux qui ne sauroient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, parussent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous ?

2° Fausses dans leurs démarches. Il a fallu des ménagements infinis, et toute l'habileté de vos amis, pour vous réconcilier avec votre frère : or, tous ces ménagements auroient-ils été nécessaires, auroit-il fallu tant d'entremetteurs, si vous ne haïssiez plus votre frère, si vous l'aimiez sincèrement ? Vous avez exigé des conditions, vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point : la charité ne connoît rien de tout cela ; elle n'a qu'une règle, c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère comme soi-même. Il y a à la vérité, souvent des mesures de prudence à observer, avant de se réconcilier publiquement : mais c'est la charité qui doit régler ces mesures, et non pas la vanité ; les réconciliations où il entre tant de précautions et de mystères, rapprochent les personnes, mais ne rapprochent pas les affections. Jésus-Christ nous dit simplement : Allez vous réconcilier avec votre frère ; il veut que la charité toute seule se mêle de nous réconcilier avec lui.

3° Aussi les suites de nos réconciliations sont-elles vaines. Vous dites que vous avez pardonné à votre frère, mais que votre parti est pris de ne pas le voir : donc vous ne lui avez pas pardonné, et vous ne l'aimez pas ; car on ne craint point de voir ce qu'on aime. Voudriez-vous que Dieu vous aimât à condition qu'il ne vous verroit jamais ? La marque la moins équivoque de notre animosité contre quelqu'un, c'est de ne pouvoir souffrir sa présence.

Eh bien ! dites-vous, je le verrai ; je ne manquerai point aux bienséances ; mais je sais à quoi m'en tenir ; il ne doit

pas beaucoup compter sur mon amitié. Vous vous trompez, si vous croyez que c'est là pardonner à votre frère et l'aimer : la charité que l'Évangile vous ordonne est dans le cœur ; ce n'est pas une simple bienséance, un vain extérieur ; c'est un amour effectif, parce que les hommes ne sont pas unis ensemble par des liens extérieurs seulement, mais par les liens sacrés et intimes de la foi, de l'espérance, de la charité. Aussi consultez le public sur vos réconciliations : malgré toutes les apparences que vous gardez avec votre frère, c'est une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point ; ce qui montre que le public vous connoît mieux que vous ne vous connoissez vous-même.

LE Ier DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Division. *I. Dispositions qui doivent conduire les fidèles dans le lieu saint, pour entendre la parole de Dieu. II. Dans quel esprit on doit ensuite l'écouter.*

Ire Partie. *Trois dispositions doivent vous conduire dans le lieu saint, pour entendre la parole de Dieu.*

Ire Disposition. C'est un désir qu'elle vous soit utile. Ainsi vous devez, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières, et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur, qui seules font entendre sa voix ; qu'il forme dans vos cœurs le goût des vérités qu'il met dans la bouche des ministres. Si les Israélites furent obligés d'user de tant de préparations pour venir entendre la loi que l'ange

leur donna de la part de Dieu; combien ces préparations sont-elles plus nécessaires pour entendre une loi bien plus sainte, qui est la loi de Jésus-Christ? Cependant vous venez entendre la parole de Dieu sans aucune préparation; c'est la curiosité, un loisir inutile, la coutume, des vues peut-être plus criminelles qui vous amènent ici : nul motif de salut ne vous y conduit.

IIe Disposition. Une disposition de douleur et de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Rappelez tant de mouvements de componction, tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, toujours sans aucune suite ; songez que les vérités qui n'ont fait sur vous qu'une impression passagère, sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de Jésus-Christ. Que de réflexions à faire là-dessus! quel sujet de crainte! Mais hélas! ce sentiment de douleur sur le peu d'usage de tant d'instructions entendues, n'est pas même connu : on peut en juger par l'extérieur avec lequel on vient entendre la parole sainte; il n'est pas différent de celui qu'on porteroit dans une assemblée profane. Combien de pécheurs mêmes, bien loin d'être affligés du peu d'usage qu'ils ont fait des vérités, se savent peut-être bon gré d'y être insensibles? pires en cela que ceux qui, avec une vie d'ailleurs criminelle, conservent du moins toujours un reste de respect, une sorte de sensibilité pour la vérité.

IIIe Disposition. Un sentiment de reconnoissance sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage, en vous conservant le dépôt de la vérité, et continuant au milieu de vous la succession des ministres légitimes, seuls autorisés à vous l'annoncer. Le plus terrible châtiment dont Dieu frappoit autrefois les Juifs, c'étoit de leur ôter les prophètes véritables, et de permettre qu'il s'élevât parmi eux de faux docteurs : au

contraire, malgré les iniquités des chrétiens, qui semblent montées à leur comble, il ne cesse de leur susciter des pasteurs qui leur annoncent une doctrine saine et irrépréhensible. Or, venez-vous les écouter avec un cœur touché de reconnoissance? Hélas! vous n'apportez ici qu'un dégoût d'irréligion et de vanité; vous êtes des spectateurs oisifs et curieux, qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau : aussi si Dieu ne vous punit pas en retirant du milieu de vous ses prophètes, il vous en suscite qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas; et c'est ainsi qu'il exerce en secret des jugements terribles et sévères.

IIe Partie. *Dans quel esprit devez-vous écouter la parole sainte?*

1° Son autorité est divine. Ce n'est pas notre parole que nous vous annonçons, mais la parole de celui qui nous envoie : donc vous devez écouter cette divine parole; premièrement avec docilité; cependant combien de ces hommes sages à leurs propres yeux, qui viennent ici toujours en garde contre les vérités qu'on leur annonce, qui regardent notre ministère comme un art d'exagération et d'hyperbole, qui opposent tout bas à la vérité qu'ils entendent, les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent! Hélas! ils nous accusent d'exagérer; et Dieu nous jugera peut-être sur ce que nous aurons affoibli la vertu et la force de sa parole. Secondement, l'autorité de la parole étant divine, vous devez l'écouter avec un esprit de sincérité et d'application sur vous-même; c'est-à-dire, vous mesurer sur cette règle, vous juger par cette loi : cependant nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne; on n'y découvre que les défauts des autres.

2° La fin de la parole divine, c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur et du

péché, la sanctification du nom de Jésus-Christ; donc vous devez l'écouter, premièrement avec un respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours. Ainsi quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières, un titre pour négliger les instructions que l'Église donne aux fidèles; l'onction de l'esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore : cependant sous prétexte qu'on en sait assez, et que des lectures chrétiennes, et un peu de réflexion dans la retraite, sont plus utiles que nos discours, on se bannit de ces assemblées saintes. Secondement, vous devez l'écouter avec un esprit de foi; c'est-à-dire, avec un amour pour la parole sainte indépendant des talents de l'homme qui vous l'annonce, qui vous la fasse trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie et grossière : cependant on ne vient ici que pour s'ériger en juge et en censeur, que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent. L'esprit de curiosité ne doit pas non plus vous amener ici; car notre ministère n'est point un art vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire de l'éloquence : cependant loin de venir chercher ici des remèdes à vos maux, vous venez y chercher de vains ornements, qui amusent les malades sans les guérir; vous venez chercher l'harmonie et l'ornement dans les vérités sérieuses de la morale de Jésus-Christ, oubliant que nous sommes dans la chaire chrétienne, non pour vous plaire et vous amuser, mais pour vous instruire, pour vous reprendre, et pour vous sanctifier.

LE LUNDI DE LA Ire SEMAINE.

SUR LA VÉRITÉ D'UN AVENIR.

Division. *I. La certitude d'un avenir. II. La nécessité d'un avenir. III. Le sentiment secret d'un avenir.*

Ire Partie. *Certitude d'un avenir.* Elle est justifiée par les plus pures lumières de la raison; et c'est la vérité la plus consolante de la foi : au lieu que l'incertitude que l'incrédule y oppose, est,

1° Suspecte dans le principe qui la produit; car l'impie porta d'abord en naissant les principes de religion naturelle connus à tous les hommes; il crut un avenir, des récompenses pour la vertu, et des châtiments pour les crimes. Depuis quand a-t-il cessé de croire? A-t-il examiné? a-t-il consulté? Point du tout; la croyance des vérités s'est affoiblie en lui à mesure que ses mœurs se sont déréglées : voilà la source de toute incrédulité, le déréglement du cœur; on ne trouve point des hommes véritablement sages, chastes, tempérants, etc., qui n'attendent point d'avenir. Il est consolant pour les fidèles de voir qu'il faut renoncer à toutes les vertus, avant que de renoncer à la foi.

2° Cette incertitude est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie. Il faudroit des raisons bien décisives pour ne rien croire; car ce seroit fureur et extravagance de hasarder un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité sur des preuves légères et frivoles. Or, quelles sont les grandes raisons qui ont déterminé l'incrédule à prendre le parti de ne rien croire? il n'a que des discours vagues, des doutes usés, des suppositions chimériques; on ne sait, dit-

il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle; personne n'en est jamais revenu : au lieu que le fidèle croit un avenir sur l'autorité de l'Écriture, sur la déposition des apôtres qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, sur l'accomplissement des prophéties, sur la tradition de tous les siècles; lequel des deux fait un meilleur usage de sa raison? Bien plus, quand les vaines raisons de l'impie balanceroient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité, il devroit du moins désirer que le sentiment de la foi fût véritable. Ce sentiment fait honneur à l'homme; il lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles : au lieu que rien de plus triste, rien de plus humiliant pour l'homme, qu'une doctrine qui le confond absolument avec la bête. Outre cela son propre intérêt devroit porter l'impie à croire un avenir : il ne risque rien en le croyant; sa crédulité, s'il se trompe, n'aura aucune suite fâcheuse; il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence. Il aura perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auroient bientôt lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument : mais s'il y a un avenir, il perd les biens éternels, la possession de Dieu même; et il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure.

3° L'incertitude de l'impie est affreuse dans ses conséquences. Premièrement, si tout doit finir avec nous, d'où vient que nous ne sommes pas parfaitement heureux sur la terre? tous les autres êtres, contents de leur destination, paroissent heureux à leur manière dans la situation où Dieu les a placés; l'homme seul est inquiet et mécontent, en proie à ses désirs, et ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer. Secondement, si tout meurt avec le corps, qui a pu persuader à tous les hommes de tous les siècles et de tous les

pays que leur âme étoit immortelle? ce n'est pas une collusion; car on ne peut faire convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles: ce n'est pas un préjugé de l'éducation qui est différente selon les différents pays : ce n'est pas une secte; car ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur; les hommes se le sont persuadé à eux-mêmes. Troisièmement, si tout meurt avec nous, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages; car les lois qui nous unissent, les devoirs les plus sacrés de la vie civile, ne sont fondés que sur la certitude d'un avenir : tout est confondu sur la terre, et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées.

IIe Partie. *Nécessité d'un avenir, et sa conformité avec l'idée d'un Dieu sage, et le sentiment de la propre conscience.*

1° Nécessité d'un avenir conforme à l'idée d'un Dieu sage. L'impie demande s'il est digne de la grandeur de Dieu de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes, de compter leurs vices ou leurs vertus, etc. Remarquez d'abord que c'est l'impie lui-même qui dégrade la grandeur de Dieu; comme s'il lui falloit des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre. Ensuite je lui demande à mon tour : S'il est de la grandeur de Dieu de laisser les vices et les vertus sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être vicieux ou vertueux? Dieu n'aime pas davantage la vertu que le vice? ou plutôt il préfère le vice à la vertu? car les impies sont presque toujours les heureux de la terre; au contraire, l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel Dieu de ténèbres, de foiblesse, de confusion et d'iniquité se forme l'impie! un Dieu qui met sa grandeur à laisser le monde qu'il a créé dans un désordre universel.

2° Nécessité d'un avenir conforme au sentiment de la propre conscience. Dieu a créé l'homme, seul de tous ses ouvrages capable de connoître et d'aimer l'auteur de son être; il a mis en lui des pensées si hautes, des désirs si vastes, des sentiments si grands; et cependant cet homme ne seroit fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours comme la bête, en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels? Ce qui est donc digne de Dieu, c'est de veiller sur cet univers, d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable, de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image, de rendre heureuses avec lui les âmes qui n'ont vécu que pour lui, de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui : voilà le Dieu des chrétiens.

L'impie prétend que Dieu étant juste, ne doit pas punir comme des crimes des penchants de plaisirs nés avec nous, et qu'il nous a lui-même donnés. Quel blasphème! car si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchants secrets qui vous y portent, les plus grands crimes deviendront permis, et nos penchants et nos désirs seront l'unique règle que nous aurons à suivre : aussi la nature toute seule fit sentir aux païens la nécessité d'une lumière supérieure aux sens qui en réglât l'usage, et fît de la raison un frein aux passions humaines. Donc ces penchants vicieux ou ne viennent pas de la première institution de la nature, ou ils en sont un dérangement, puisque toutes les lois n'ont été faites que pour les modérer, et que dans tous les siècles, tous ceux qui se sont livrés sans réserve à leurs penchants, ont été regardés comme des monstres, et comme l'opprobre de l'humanité. D'ailleurs rendons justice à l'homme, ou plutôt à l'auteur qui l'a formé : si nous trouvons en nous des penchants de vice et de volupté, nous y trouvons aussi des

sentiments de vertu, de pudeur et d'innocence. Pourquoi donc entre deux penchants l'impie décide-t-il que celui qui nous pousse vers les sens est plus conforme à la nature de l'homme, et n'a rien de criminel? Si tous les hommes étoient corrompus, peut-être auroient-ils raison de dire que les penchants qui nous portent vers les sens sont inséparables de notre nature; mais il y a des justes sur la terre; il y a des âmes chastes, fidèles, timorées, qui ont hérité de la nature les mêmes penchants que l'impie, mais qui ont par-dessus lui la force d'y résister. N'attribuons donc point à Dieu une foiblesse qui est l'ouvrage de nos propres déréglements. Dieu est donc juste lorsqu'il punit les transgressions de sa loi; et l'impie se trompe lorsque, pour dernière ressource, il s'imagine que la récompense du juste sera la résurrection à une vie immortelle; et la punition du pécheur, l'anéantissement éternel de son âme : car ce ne seroit pas une punition pour l'impie de n'être plus; c'est là ce qu'il désire. Ce n'est pas ainsi que Dieu punit; l'espérance de l'impie périra; mais ses crimes ne périront pas avec lui : la mort a borné ses crimes, mais elle n'a pas borné ses désirs criminels; ses tourments seront donc aussi éternels que ses plaisirs l'auroient été, s'il eût été le maître de sa destinée.

LE MARDI DE LA Ire SEMAINE.

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

DIVISION. *Trois dispositions qui doivent nous accompagner dans nos temples. I. Disposition de pureté et d'innocence.*

II. Disposition de frayeur et de recueillement. III. Disposition de décence et de modestie extérieure.

Ire Partie. *Disposition de pureté et d'innocence.* La présence de Dieu répandue sur toute la terre, est une raison qui nous oblige de paroître partout purs et sans tache à ses yeux : aussi le pécheur qui porte une conscience impure, est-il une espèce de profanateur de la terre. A combien plus forte raison nos temples saints, qui sont particulièrement consacrés à Dieu, où la Divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent-ils que nous y paroissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les habite ?

Lorsque le temple de Salomon eut été bâti, Dieu prit les précautions les plus sévères, pour que les hommes n'osassent y paroître en sa présence couverts de taches et de souillures. Après combien de barrières et de séparations se présentoit le Saint des saints; ce lieu inaccessible à tout mortel, excepté au seul souverain pontife, qui n'y entroit même qu'une fois dans l'année après bien des préparations ! La bonté divine dans la loi de grâce n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et l'homme; il a permis à tout fidèle d'approcher du Saint des saints; mais ce n'est pas que sa sainteté exige moins d'innocence de la part des chrétiens; au contraire, il veut nous faire sentir quelle doit être la sainteté du chrétien, obligé de soutenir tous les jours aux pieds des autels la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore; d'où il s'ensuit que c'est la sainteté seule qui nous ouvre ces portes sacrées, et que nous ne sommes plus dignes d'y entrer, si nous sommes des chrétiens impurs. En effet, tout ce qui se passe dans nos temples, les mystères que nous y célébrons, l'hostie qu'on y offre, les cantiques sacrés qu'on y entend, tout cela suppose la justice et la sainteté dans

les spectateurs; et c'est tellement l'intention de l'Église que tout ce qui est dans nos temples soit saint, qu'elle consacre même les pierres de ces édifices sacrés; qu'autrefois elle refusoit des tombeaux aux corps des fidèles dans l'enceinte de ses murs; et que les pénitents publics eux-mêmes étoient exclus durant long-temps de l'assistance aux saints mystères; ce n'étoient que leurs larmes et leurs macérations qui leur ouvroient enfin les portes sacrées.

L'Église, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère; mais l'Église suppose que si vous n'êtes pas juste, en venant ici paroître devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des désirs de justice et de pénitence; et ce sont ces désirs seuls qui peuvent vous autoriser, et vous donner droit de venir paroître ici dans le lieu saint. Et en effet, se sentir coupable des crimes les plus honteux, et venir paroître ici devant Dieu sans être touché du moins de honte et de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, c'est profaner le temple de Dieu, outrager sa gloire et sa majesté, et la sainteté de ses mystères; car dès que vous paroissez ici avec un cœur corrompu et endurci, vous désavouez le ministère du prêtre qui offre à votre place; vous insultez à l'amour de Jésus-Christ lui-même qui vous offre à son Père comme une portion de cette Église pure et sans tache qu'il a lavée dans son sang; vous insultez à la piété de l'Église, qui, vous croyant uni à sa foi et à sa charité, vous met dans la bouche des sentiments de religion, de douleur et de pénitence : vous êtes donc là comme un anathème et comme un imposteur, qui désavouez en secret tout ce qui se passe en public.

Il ne faut pourtant pas conclure de là qu'il faut se bannir de nos temples, lorsqu'on est pécheur. A Dieu ne plaise :

c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint, puisque ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile, et des remèdes à tous leurs maux.

Mais si le seul état de crime sans remords est une manière d'irrévérence qui profane la sainteté de nos temples et de nos mystères; que sera-ce de faire du temple saint un rendez-vous d'iniquité, et de changer les asiles sacrés de notre sanctification, en des occasions de déréglement et de licence?

IIe Partie. *Disposition de frayeur et de recueillement.* Dieu est esprit et vérité; et c'est en esprit et en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore, et non pas seulement par la posture extérieure de nos corps : or, l'esprit dans lequel nous devons paroître devant lui est un esprit d'adoration, de prière, et d'action de grâces.

1° Un esprit d'adoration ; c'est dans nos temples où Dieu manifeste ses merveilles et sa grandeur suprême, où il descend du ciel pour recevoir nos hommages. Notre premier sentiment, lorsque nous entrons dans ce lieu saint, doit donc être un sentiment de terreur, de silence, de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-haut et de notre propre bassesse; nous devons n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous. Mais hélas! où sont dans nos temples les âmes pénétrées de ces sentiments? on vient dans ce temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, ou le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne.

2° Un esprit de prière ; plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le

remède ; aussi le temple est appelé la maison de prière. Ce n'est pas qu'on ne puisse prier Dieu en tout lieu ; mais le temple est l'endroit où il se rend plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent pour exaucer nos vœux, et recevoir nos hommages ; vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli. Cependant, tandis que les ministres autour de l'autel lèvent ici les mains pour vous, et parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner vos prières de votre attention et de votre respect, et vous déshonorez la sainte gravité des gémissements de l'Église, par un esprit de dissipation, et par votre indécence : aussi, au lieu que les prières publiques devroient arrêter le bras du Seigneur depuis long-temps levé sur nos têtes ; hélas ! les jours mauvais durent encore, les temps de trouble, de deuil et de désolation, ne finissent pas.

3° Un esprit d'action de grâces ; puisque c'est ici, où non-seulement le Seigneur répand ses faveurs et ses grâces, mais où tout vous rappelle le souvenir de celles que vous avez reçues. Premièrement, c'est ici où vous êtes devenu fidèle ; vous ne devez donc plus y paroître que pour ratifier les engagements de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple, et honoré du nom de chrétien. Lors donc qu'au lieu de porter aux pieds des autels vos actions de grâces pour un bienfait si signalé, vous le déshonorez par vos irrévérences, vous êtes un enfant dénaturé, qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi, et un chrétien perfide qui venez rétracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent les témoins. Secondement, c'est dans ce lieu saint où sont élevés de toute part des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où Jésus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres : Mon fils, vos péchés vous sont remis ; où

vous-même avez dit si souvent : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et devant vous : vous devriez donc venir renouveler à l'aspect de ces tribunaux, ces promesses de pénitence, ces sentiments de componction dont ils ont été si souvent dépositaires, et vous venez y recommencer de nouvelles offenses. Troisièmement, le temple est la maison de la doctrine et de la vérité ; et c'est ici où les mystères du royaume des cieux, cachés à tant de nations infidèles, vous sont annoncés ; nouveau motif de reconnoissance pour vous : mais c'est plutôt, hélas! un nouveau sujet de condamnation, parce que le Seigneur éloigné de ce lieu saint par vos profanations, n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, et n'y répand plus les grâces, qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole.

IIe Partie. *Disposition de décence et de modestie extérieure.* Nous devrions être dispensés d'instruire là-dessus les femmes du monde, que cette partie du discours regarde principalement : viennent-elles disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent, par cet appareil, non-seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence? Quand elles paroissent dans les palais où le souverain se trouve, elles marquent par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux, le respect qu'elles doivent à la majesté de sa présence; et devant le souverain du ciel et de la terre, elles viennent paroître sans précaution, sans décence et sans pudeur; elles viennent troubler l'attention des fidèles, le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser par des parures indécentes, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes : quelle abomination!

Les ministres, à la vérité, donnent souvent occasion aux

irrévérences des fidèles, en paroissant dans les temples, ennuyés, inappliqués, faisant leurs fonctions avec précipitation ; mais les exemples des ministres, en autorisant les irrévérences des fidèles, ne les excusent pas. Aussi Dieu ne les a jamais laissées impunies ; et nous ne devons pas douter que les malheurs du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de temples augustes, n'aient été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères.

LE MERCREDI DE LA Ire SEMAINE.

SUR LA RECHUTE.

Division. *I. L'énormité du péché de rechute. II. Le danger du péché de rechute.*

Ire Partie. *Énormité du péché de rechute.*

1° L'ingratitude : comme l'action de grâces est le devoir le plus essentiel de la créature envers le Créateur, l'ingratitude est le péché le plus injuste, et dont sa bonté est d'ordinaire le plus blessée. Or, le péché de rechute vous rend ingrat dans les circonstances les plus odieuses. Premièrement, plus le bienfait que vous avez reçu est grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier est noire : or, quel bienfait plus signalé que celui de vous avoir délivré de vos crimes ? Vous étiez un enfant de colère, un membre de l'Antechrist, un monstre d'iniquité, etc. ; vous êtes devenu l'enfant de Dieu, le membre vivant de Jésus-Christ, l'héritier du ciel et des promesses futures, etc. Une vie entière de reconnoissance pourroit-elle assez payer la magnificence de ce bienfait ? et

vous mettrez à peine quelque intervalle entre le bienfait et l'ingratitude! Secondement, rappelez la manière dont cette faveur signalée vous a été accordée : dans quel péril étiez-vous lorsque Dieu vous a touché? vous étiez prêt à tomber dans le dernier degré d'insensibilité, d'où il n'est plus de retour : quel temps Dieu a-t-il choisi pour vous l'accorder? peut-être la circonstance du crime même : rien n'est plus touchant que le bienfait d'un ennemi dans le temps même qu'on l'outrage : il a choisi le temps où vous étiez livré à ces dégoûts amers qui suivent les passions, où vous étiez abandonné des créatures et lassé des plaisirs. De telles circonstances devoient vous engager à une reconnoissance et à une fidélité éternelle; cependant à la première lueur de fortune ou de plaisirs que le monde va faire briller à vos yeux, vous retournerez sous ses étendards, vous oublierez le bienfait et votre bienfaiteur lui-même. Fut-il ingratitude plus digne de tous les supplices? Troisièmement, le grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonnés : plus il avoit oublié d'offenses, plus sans doute vous deviez conserver le souvenir de sa bonté, et en éviter de nouvelles. Cependant vous allez retomber, et par votre retour dans le crime, vous allez faire comme revivre tous vos anciens désordres; l'acte par lequel vous retombez, étant comme un nouveau consentement donné à tous vos premiers vices, et comme la rétractation de vos larmes et de votre douleur. Voilà les horreurs de l'ingratitude, et les suites terribles d'une seule faute.

2° La perfidie : le pécheur qui retombe après avoir juré une fidélité éternelle à son Dieu, aux pieds des autels, à la face du ciel et de la terre, viole sa foi et manque à sa promesse; l'homme qui se pique de fidélité envers les créatures, ne rougit pas d'être perfide envers son Dieu; cette perfidie

est d'autant plus criminelle, que vos promesses de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de douleur et de bonne foi. Que de soupirs ! que de regrets sincères ! et après tout ce tendre appareil de réconciliation, vous allez de nouveau déclarer la guerre à votre Dieu, et oublier les promesses que vous lui avez faites ! on vous condamnera par votre propre bouche. L'histoire de la perfidie du disciple qui livra le Sauveur vous fait frémir : la vôtre cependant paroît encore plus noire, parce que vous avez comme amusé Jésus-Christ par tous les dehors de la plus fervente fidélité, ce que Judas n'avoit point fait.

3° Le mépris : le pécheur qui retombe ne retourne à Satan qu'après avoir goûté et examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le service de Jésus-Christ ; il met en comparaison Jésus-Christ et Bélial, et se déclare pour ce dernier : quel mépris ! aussi tout ce qui peut le rendre criminel s'y trouve. Le choix que fait le pécheur en préférant Satan à Jésus-Christ, n'est pas un choix aveugle ; ce n'est pas un choix où l'on puisse alléguer la surprise ; ce n'est pas un choix tranquille : le cri secret de la conscience l'arrête ; cependant il passe outre : peut-il faire à son Dieu un outrage plus sanglant ? Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'une rechute si prompte et si soudaine est une marque presque infaillible du peu de sincérité des démarches que le pécheur vient de faire pour se réconcilier avec Dieu : car se repentir et retomber aussitôt, est-ce être pénitent, ou plutôt n'est-ce pas être moqueur ? Or, il y a quelque chose de si insultant pour Dieu qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui, qu'elle lui demande grâce, et que presque en même temps elle le renonce pour son Seigneur et pour son maître ; qu'après un tel outrage, elle ne doit presque plus espérer de pardon. Il est vrai que la rechute peut être pré-

cédée d'une conversion sincère. Mais premièrement, on ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché; secondement, lorsque la conversion est sincère, on reçoit dans le sacrement des secours qui facilitent la pratique des devoirs: or, vous vous retrouvez le même au sortir du tribunal; ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avoit chassé le démon de votre cœur. Les miracles de la grâce sont durables, et ne ressemblent pas aux prestiges des imposteurs : c'est qu'en effet la pénitence véritable est un nouvel état du cœur qui change nos actions et corrige nos penchants. Aussi les saints ont regardé la pénitence de ces pécheurs qui retombent sans cesse, comme une dérision publique des sacrements; et un fidèle qui retomboit, n'étoit plus admis au nombre des pénitents publics, quoiqu'on ne désespérât pas absolument de son salut. On usoit de cette sévérité après une seule rechute: jugez ce que les saints auroient pensé des vôtres qui sont continuelles, et si vous avez raison de vous plaindre des ministres du Seigneur, qui, vous retrouvant toujours infidèles, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le saint aux chiens.

Nota. On ne fait point l'analyse de la deuxième partie de ce Sermon: on peut voir celle du Sermon de l'*Inconstance dans les voies du salut.*

LE JEUDI DE LA Ire SEMAINE.

SUR LA PRIÈRE.

Division. *Deux prétextes vous éloignent ordinairement de la prière : I. Vous ne savez pas prier, dites-vous; il faut*

vous l'apprendre. II. Vous ne trouvez aucun goût à la prière; il faut vous en faciliter l'usage.

Ire Partie. *Vous ne savez pas prier, premier prétexte pour vous en dispenser; il faut donc vous l'apprendre.* On se dispense de prier, parce que, dit-on, l'on ne sait pas prier; ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes.

1° C'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière. La prière n'est pas un effort de l'esprit, c'est un simple mouvement du cœur, c'est un gémissement de l'âme vivement touchée à la vue de ses misères : ainsi, une âme simple et innocente est mille fois plus instruite sur la science de la prière, que les maîtres et les docteurs. Elle parle à son Dieu, comme un ami à son ami; elle s'afflige de lui avoir déplu; elle laisse parler son cœur, qui veille et parle pour elle, dans le temps même que son esprit s'égare : qu'y a-t-il là qui ne soit à portée de toute âme fidèle ? Si, pour prier, il falloit s'élever à ces états sublimes d'oraison, où Dieu élève quelques âmes saintes, vous pourriez vous dispenser de la prière, en disant que vous n'avez pas été favorisé de ces dons rares et excellents de l'Esprit-Saint. Mais la prière n'est pas un don particulier, réservé à certaines âmes; c'est un devoir commun, imposé à tout fidèle : aussi, lorsque Jésus-Christ apprend à prier à ses apôtres, il ne leur découvre pas la hauteur et la profondeur des mystères de Dieu; le modèle de prière qu'il leur donne, est à la portée des plus simples.

2° Pourquoi dites-vous que vous ne savez pas prier ? c'est que vous ne sentez pas assez les besoins infinis de votre âme. Faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison? à un homme pressé de la faim, à solliciter la nourriture? Dans vos afflictions temporelles, faut-il vous apprendre à

vous-même comment vous devez exposer à Dieu votre peine? Donc, si vous sentiez les misères de votre âme, comme vous sentez les misères de votre corps, vous seriez bientôt habile dans l'art divin de la prière. Dites que dans la prière, vu l'immensité de vos besoins, vous ne savez par où commencer, alors vous parlerez le langage de la foi; mais comment osez-vous vous plaindre que vous n'avez rien à dire à Dieu, quand vous voulez le prier? N'y eût-il que vos crimes passés, ne vous offrent-ils rien à demander à la miséricorde divine? Si vous êtes assez heureux pour mener actuellement une vie chrétienne, la grâce singulière que Dieu vous a faite de vous désabuser du monde, ne forme-t-elle aucun sentiment de reconnoissance dans votre cœur, quand vous êtes à ses pieds? Si, malgré votre changement, vous sentez encore ce fonds inépuisable de corruption, qui doit si fort vous alarmer, ne trouvez-vous pas là de quoi parler au Seigneur dans la prière? D'ailleurs, si vous n'avez rien à demander pour vous dans la prière, occupez-vous-y des maux de l'Église; demandez à Dieu la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis; tout ce qui vous environne, le monde, la retraite, la cour, la ville, les justes, les pécheurs, tout vous apprend à prier.

3° Enfin, pourquoi dites-vous que vous ne savez pas prier? c'est que vous n'aimez pas Dieu. Quand on aime, le cœur sait bien comment il faut s'y prendre pour entretenir et pour toucher ce qu'il aime: substituons Dieu, dans notre cœur, à la place du monde, rétablissons-y l'ordre; alors, il ne se trouvera plus étranger devant le Seigneur.

IIe Partie. *Vous ne trouvez aucun goût à la prière, second prétexte pour vous en dispenser; il faut vous en faciliter l'usage.* Il est injuste de s'éloigner de la prière à

cause des dégoûts et des égarements d'esprit qui nous la rendent pénible et désagréable :

1° Parce que ces dégoûts et ces égarements prennent leur source dans notre tiédeur et nos infidélités. Il est injuste de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein et tranquille, une imagination calme, un cœur touché, tandis que toute notre vie sera une dissipation éternelle, et que nous conserverons dans notre cœur mille attachements déréglés. Les âmes les plus retirées et les plus saintes trouvent souvent dans le seul souvenir de leurs mœurs passées, des images fâcheuses qui viennent troubler la douceur et la tranquillité de leurs prières jusque dans le fond de leurs solitudes; et nous prétendrons que dans une vie régulière, je le veux, mais pleine d'agitations, d'occasions qui nous entraînent, de plaisirs qui nous amollissent, nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière de nouveaux hommes, avec une tranquillité d'esprit et de cœur, que la retraite la plus profonde, et le détachement le plus rigoureux, ne donnent pas quelquefois eux-mêmes! Rien n'est plus injuste qu'une telle prétention : pour avoir un esprit recueilli dans la prière, il faut l'y porter; et si vous voulez que votre cœur trouve quelque sensibilité pour les choses du ciel, il faut le vider de tant d'affections terrestres qui le remplissent. L'amour du monde, comme une fièvre dangereuse, dit saint Augustin, répand sur le cœur une amertume universelle, qui nous rend insipides et dégoûtants les biens invisibles et éternels. Travaillez sérieusement à purifier votre cœur; vous goûterez alors les douceurs et les consolations de la prière.

2° Il est injuste de s'éloigner de la prière à cause du peu de goût qu'on y trouve, parce que ces dégoûts viennent du peu d'usage que nous avons de la prière : nous prions avec

dégoût, parce que nous prions rarement. Premièrement, il n'y a que l'usage de la prière qui puisse dissiper ces nuages qui forment les dégoûts et les égarements de nos prières. Secondement, les douceurs et les consolations de la prière, sont le fruit et la récompense de la prière même. Troisièmement, il n'en est pas de Dieu comme du monde : le monde perd à être approfondi; mais le Seigneur, il faut le connoître et le goûter à loisir, pour sentir tout ce qu'il a d'aimable : c'est donc l'usage de la prière, tout seul, qui peut nous rendre aimable ce saint exercice. Mais, dit-on, comment trouver dans le monde le temps de faire un usage fréquent de la prière ? On ne manque pas de temps pour solliciter les grâces de la terre, et on manque de temps pour demander le ciel, apaiser la colère de Dieu, et attirer ses miséricordes éternelles! Cela montre le peu de cas qu'on fait de son salut; car on ne peut point se sauver sans prier: puisqu'un homme qui ne prie pas, est un homme qui n'est point chrétien, qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'espérance, qui n'a pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle.

3° Enfin, il est injuste de se dispenser de prier à cause des dégoûts qui accompagnent la prière, parce que ces dégoûts ne sont souvent qu'une épreuve, par laquelle Dieu veut purifier notre cœur: ainsi, loin de nous rebuter de ce que la prière nous offre de triste et de désagréable, nous devons y persévérer avec plus de fidélité que si le Seigneur y répandoit sur nous des consolations sensibles et abondantes. Premièrement, parce que vous devez regarder vos dégoûts comme la juste peine de vos infidélités passées : vous vous êtes long-temps refusé à Dieu, malgré ses plus vives inspirations, il est juste qu'il vous laisse solliciter quelque temps avant de se donner à vous avec toutes les consolations de sa

grâce. Secondement, peut-être Dieu veut-il vous rendre par-là cet exil et cet éloignement où nous vivons de lui, plus haïssable. Troisièmement, peut-être veut-il vous inspirer plus de componction de vos crimes passés, en vous faisant sentir à tout moment l'opposition et le dégoût qu'ils ont laissés dans votre cœur, pour la vérité et pour la justice. Peut-être enfin par ces dégoûts, Dieu veut achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété.

LE VENDREDI DE LA Iʳᵉ SEMAINE.

SUR LA CONFESSION.

DIVISION. *Trois défauts qui rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles. I. Un défaut de lumière dans l'examen. II. Un défaut de sincérité dans la manifestation. III. Un défaut de douleur dans le repentir.*

Iʳᵉ PARTIE. L'aveuglement est de toutes les peines du péché la plus universelle; l'œil de la foi peut seul le dissiper : mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connoître. Or, ce défaut de connoissance de soi-même qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, vient de trois sources.

1° On ne s'examine pas avec assez de loisir. Toute la vie du chrétien doit être un examen continuel et une censure secrète de ses actions, de ses désirs, de ses pensées. Comme chaque instant voit naître en nous de nouvelles impressions; si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous

connoissons plus, et notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, et dont nous ne voyons jamais que la surface. C'est donc un abus de croire que, pour porter au tribunal une connoissance exacte de soi-même, il suffise de donner quelques moments seulement à la révision de sa conscience; la vigilance continuelle peut seule nous disposer à la confession de nos fautes. Aussi que voit-on tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne se connoissent pas, qui racontent l'histoire de leur vie et de leurs désordres, et qui ignorent celle de leur cœur?

2° Le second défaut des examens, c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés. S'examiner, c'est mettre d'un côté les maximes de Jésus-Christ, et de l'autre cette partie de notre vie que nous voulons connoître; voir sur chaque action ce que l'Évangile permet ou défend : or, à cette règle, chacun, dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son amour-propre. Premièrement, sur la naissance; la règle, c'est que l'Évangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux grands et au peuple, l'élévation de la naissance, loin d'être un privilége, est plutôt un obstacle, et par conséquent un malheur par rapport au salut; le préjugé, c'est que plus la naissance est élevée, plus elle devient une prérogative qui dispense des devoirs. Secondement sur les dignités; la règle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense et l'utilité des peuples; le préjugé, c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage, et non sur leur institution, et qu'on regarde l'abus qu'on en a toujours fait, comme des droits incontestablement attachés à ces charges. Troisièmement, sur l'ambition; la règle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut

rendre notre exil trop aimable ; le préjugé, c'est que l'ambition n'est qu'une émulation que la naissance donne, une inclination sage, sérieuse et digne de la raison. Quatrièmement, sur les biens ; la règle, c'est que les riches ne sont pas les maîtres absolus de leurs biens ; le préjugé, c'est que les profusions que le revenu peut supporter, on ne les croit jamais excessives, ou que celles qui le sont, peuvent bien altérer nos affaires, mais ne touchent point la conscience. Cinquièmement, enfin, sur les coutumes ; la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jésus-Christ, et non sur les mœurs de notre siècle ; le préjugé, c'est que tout ce que l'exemple public autorise ne peut être un crime.

3° Le dernier défaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous les devoirs, de père de famille, de personne publique, de membre du corps des fidèles : on ne connoît de soi que ses défauts personnels.

Que voit-on chaque jour dans les tribunaux ? des personnes livrées à toutes les passions, et qui sont en peine de trouver des sujets d'accusation, tandis qu'une âme juste repasse dans l'amertume de son cœur les imperfections les plus légères que sa piété lui grossit, et craint toujours de ne se pas faire assez connoître. D'où vient cette différence ? c'est que l'un veille à la garde de son cœur, et s'examine sur les lumières de la foi ; et que l'autre, plein des prejugés de son amour-propre, ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables, dont il ignore même l'étendue.

IIe Partie. Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable ; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes, et que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise. J'avoue qu'il est rare de trouver de ces âmes noires

et maudites de Dieu, qui de propos délibéré viennent mentir au Saint-Esprit, et cacher au prêtre les horreurs de leurs consciences ; mais il est des déguisements d'une autre nature sur lesquels on se fait une sorte de conscience, qui ne laissent voir qu'à demi ce que l'on est, et qui découvrant le péché, cachent pour ainsi dire le pécheur. Ce défaut de droiture et de sincérité dans le tribunal se trouve :

1° Dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse. Le premier soin de la plupart des pécheurs n'est pas de connoître leurs fautes; c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connoître au ministre qui doit les entendre; l'arrangement des expressions fait toute leur étude. On passe rapidement sur les plaies les plus honteuses; on tait les circonstances souvent plus honteuses encore que le crime même; on substitue à un détail qui manifesteroit trop ce que l'on est, des expressions vagues qui ne montrent jamais le fond du cœur. On s'accuse avec complaisance de certains défauts qui sont glorieux dans le monde. Enfin pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue et ancienne habitude, à chaque confession on cherche un nouveau témoin de ses foiblesses; on les raconte comme des chutes nouvelles et arrivées depuis la dernière pénitence, et on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation qui réussit à se faire méconnoître. Or, outre que se confesser avec ces adoucissements et ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas; outre cela, n'est-ce pas oublier que c'est à Jésus-Christ même que l'on parle, à Jésus-Christ témoin invisible de toute l'histoire secrète de notre vie, et qni dans le temps même que nous tâchons par tous nos déguisements de nous dérober à ses yeux, nous dit comme autrefois un prophète à cette reine d'Israël qui, déguisée sous des habits empruntés, avoit cru pouvoir être méconnue de l'homme

de Dieu, et tromper la lumière du ministère prophétique : *Quare aliam te esse simulas ?*

2° Le second défaut se trouve dans les motifs et les principes des actions auxquels on ne remonte presque jamais. Comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres ; c'est là qu'il faut remonter pour en connoître le mérite ou le défaut : il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit. C'est le cœur qui décide de tout l'homme ; or, c'est le cœur qu'on ne manifeste jamais au tribunal : on expose les actions sans entrer dans les motifs ; on raconte ses péchés, on ne découvre pas sa conscience. Aussi la confession de vos fautes achevée, votre confesseur ne vous connoît pas, et il faut qu'il devine l'état de votre âme.

3° Enfin le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses qu'on expose à son avantage : ne voulant pas rompre avec les passions, on ne cherche qu'à les exposer dans un jour si favorable, que le ministre de Jésus-Christ n'ose plus les condamner. Aussi au sortir du tribunal, sentez vous cette paix de conscience qui est le fruit d'une confession sincère ? Quelle folie de souffrir toute la honte d'un aveu, et de vous priver des consolations d'un aveu sincère ; de venir vous déclarer pécheur, et de faire d'une déclaration si désagréable à la nature, le plus grand de tous vos crimes.

III° Partie. Toutes les autres dispositions dont on vient de parler, ne sont que les préparations extérieures de la pénitence : la douleur en est l'âme et la vérité. Or, 1° cette douleur est un mouvement de la grâce et non de la nature : il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes soit une opération invisible de l'esprit de Dieu qui nous porte à détester tout ce qui a pu lui déplaire, et qu'il soit un com-

mencement de nouvel amour qui nous rende le crime odieux. Le trouble de la plupart des pécheurs est un trouble d'amour-propre, et auquel l'esprit de Dieu n'a point de part. Ce n'est pas que la même grâce qui opère le repentir, n'opère aussi une confusion salutaire, et qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut : mais cette honte formée par la douleur ne trouve son motif que dans la douleur même; ce n'est ni le jugement du ministre de la confession, ni le mépris des hommes qui la forme dans notre âme, mais l'œil de Dieu qui la voit, et qui connoît toute l'ignominie de son état.

2° Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines de l'enfer. Je sais que la crainte de ces abîmes de feu et de ces ténèbres éternelles, est un moyen de salut et un motif de componction que Jésus-Christ propose aux pécheurs, et que l'Église leur recommande; ce n'est donc pas la crainte des tourments destinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence; elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'âme et le fond : mais c'est cette disposition criminelle où se trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, lesquels sans un enfer et ses tourments vivroient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans sacrements, et qui dans le fond de leur cœur sont fâchés que Dieu soit juste, et qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Mais comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peut discerner les vrais pénitents, je dis que la douleur des péchés renferme une résolution réelle et sincère de finir les désordres, et de commencer une vie sainte et chrétienne; c'est ce qui est figuré dans la guérison de notre paralytique; souhaitez-vous d'être guéri, lui demande Jésus-Christ, *vis sanus fieri?* Or, lorsque vous

venez aux pieds du prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette résolution? pouvez-vous vous rendre ce témoignage, que vous voulez rompre tous les liens qui vous attachent au monde et à ses plaisirs criminels? On ne vous demande pas si vous formez de ces propos vagues qui n'ont jamais de suite, mais si vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, sincère, qui produit déjà des larmes de pénitence, et ces préludes d'une conversion sincère, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches sérieuses et pénibles : rappelez-vous les conversions de la Pécheresse, des Saul, des Augustin. Et ne dites pas que cette douleur cachée au fond de l'âme n'est pas toujours sensible au cœur pénitent : un changement sincère prend sa source dans un amour si vif, qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insu de notre cœur même.

3° Enfin non-seulement la douleur de la pénitence est une résolution sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle qui prend d'abord des mesures solides de changement : or, la principale est le choix d'un ministre fidèle qui coopère avec Jésus-Christ à la guérison de votre âme; c'est la suite de notre Évangile, qui me fournit cette dernière réflexion : *Domine, hominem non habeo.* Avant de vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jésus-Christ, afin qu'il vous suscite ce guide fidèle pour vous conduire dans la voie du salut : un ministre plein de piété, d'expérience, de désintéressement, de zèle, de charité? Est-ce ce guide que vous cherchez? les plus inconnus, ceux que le hasard vous offre, vous leur ouvrez indiscrètement les plaies de votre cœur. Voilà les sources les plus ordinaires de l'inutilité du sacrement de pénitence.

FIN DES ANALYSES.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DU Ier VOLUME DE CARÊME.





